

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire text area.

**8000 femmes :
Mémoires d'un
Casanova du
cinéma**

Richard Allan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RICHARD ALLAN

8000 FEMMES

Mémoires
d'un Casanova
du cinéma



ÉDITIONS JACOB-DUVERNET

Richard Allan

8 000 femmes

Mémoires d'un Casanova du cinéma

en collaboration avec Jean-Marc Simon

Éditions Jacob-Duvernet

© Éditions Jacob-Duvernet, 2010

ISBN : 978-2-84724-263-8

REMERCIEMENTS

Au terme de cette longue plongée dans ma mémoire et dans celle d'une époque hors normes, je tiens à remercier Luc Jacob-Duvernet pour sa confiance éditoriale, Jean-Marc Simon pour sa complicité inquisitrice dans l'écriture, Christophe Bier pour ma filmographie et ma grande amie Brigitte Lahaie pour sa préface. Mes remerciements s'adressent également aux amis dont j'ai sollicité le témoignage pour cet ouvrage : Francis Mischkind, Jean-François Davy, Claude Bernard-Aubert, Alain Plumey, Yves Riquet et bien sûr ma chère Denise.

Je ne saurais de même dissocier mes amis si souvent évoqués dans ces pages : mon « frère de lait » et de « cascades » Alban Ceray, Sylvia Bourdon, Gérard Kikoïne, Rocco Siffredi, Christoph Clark, Sébastien Barrio... Bref, toutes celles et tous ceux dont ces pages témoignent de mon affection. Eux comme moi ne sauraient d'ailleurs oublier davantage ceux d'entre nous disparus trop tôt : Alain Payet, Dominique Aveline, Guy Royer, Claude Mulot, Jack Gatteau, Claude Alexandre...

Remontant le temps et considérant les inévitables contrecoups de ce parcours, je remercie de même pour leur compréhension mes deux grandes filles, Karen et Barbara, trop vite loin de moi, et leur mère, Liliane, embarquée par amour dans cette vie.

Enfin, pour leurs conseils et leur soutien face à cet exercice de mémoire ravivant nécessairement un passé qui n'est pas le leur, je remercie tout particulièrement mon épouse, Lydie, patiente et souriante face à ma « réputation », et notre fille, Alexa, adorable portrait de sa mère et preuve vivante qu'au-delà du regard des autres une nouvelle vie demeure toujours possible.

« [...] dès l'instant où l'humanité aura réalisé l'industrialisation totale de la planète, nous risquons de voir réapparaître un moralisme extrêmement rigide, hyper-rationnel, et qui aura autant d'efficacité répressive que dans les civilisations paysannes les plus rétrogrades. De plus en plus, la société nous contraindra à faire l'amour dans les normes productives ou sociales. »

Pier Paolo Pasolini

PRÉFACE

Bien sûr, je fais partie de ces 8 000 femmes !

Mais pourrais-je dire que Richard fait partie des hommes qui ont compté dans ma vie ? Dans un certain sens oui, puisqu'il a eu un rôle important professionnellement, mais même si nos relations furent certes très sexuelles, notre histoire a plutôt été une histoire d'amitié, et c'est pourquoi je suis heureuse de vous présenter cet ouvrage qui vous révélera la véritable personnalité de cet homme vraiment à part dans ce milieu spécial de la pornographie.

Je n'ai pas envie de vous parler de son infaillibilité sexuelle ; tout le monde le sait, on n'a pas hérité du surnom de « Queue de béton » pour rien, mais le réduire à ses prouesses sexuelles serait en définitive dévalorisant.

Pour moi, il y a deux catégories de « hardeurs » capables d'être performants : ceux qui pensent avec leur pénis et ceux qui sont de véritables hédonistes. Richard fait partie de la seconde catégorie. Et de plus, élément pas si fréquent dans cette profession, il est amoureux de la Femme. Ses érections sont un hommage à la créature féminine. J'imagine que dans les moments difficiles, lorsque son corps ne répondait pas assez vite aux exigences du metteur en scène, il savait toujours s'inventer des images intérieures, belles et sensuelles, avec une femme à ses côtés, capable de lui redonner la vigueur nécessaire.

Richard a été pour moi un formidable collègue de travail et, sans doute pour me préserver dans ce tourbillon sexuel de ces années-là, je n'ai jamais envisagé que je pouvais avoir des sentiments autres que professionnels. Ainsi mon admiration pour sa bonne santé physique se transforma vite en une amitié solide. La première fois que j'ai rencontré Richard, j'ai été fascinée par son charme un peu bourgeois et son aisance corporelle. Il faut dire qu'il était le roi dans ce milieu particulier. Le premier sentiment qu'il m'inspira fut le respect. Très vite, il me prit sous sa coupe et je me suis sentie protégée. C'est sans nul doute sa qualité première, Richard dégage une force tranquille que tout homme devrait avoir.

Nous ne devenons amis que des êtres ayant des points communs avec nous ; je crois que nous aimons tous les deux la vie, lui aimant sans doute plus le sexe que moi. Mais la vie et le sexe, j'ai appris à quel point ils sont souvent indissociables. La manière de gérer l'un et l'autre révèle notre personnalité profonde. Je dirai qu'il est un peu plus pulsionnel, tandis que je suis sûrement plus cérébrale. Mais

vouloir comprendre le pourquoi du comment dans le domaine de la sexualité est souvent plutôt un handicap à la jouissance.

En lisant entre les lignes de ce manifeste pour la vie et le sexe que vous offre Richard, vous en saurez beaucoup sur sa nature profonde mais beaucoup aussi sur vos propres valeurs. Si vous êtes agacé par ses revendications, vous avez besoin de réaliser que vous êtes moins libre que vous ne l'imaginiez. Si vous êtes franchement agacé par ses prouesses, cela prouve que vous aimeriez être un meilleur amant ou avoir une vie sexuelle un peu plus riche.

Richard vous offre ce qu'il a de meilleur en lui ; non pas ses érections mais son âme, bien plus belle que celles de tous ces artistes, ces philosophes, ces journalistes qui s'offusquent dès que le mot cul n'est pas accolé à une œuvre culturelle. Richard est un artiste, au sens où il a su nous offrir sa sensibilité. Et je vous livre un dernier secret : Richard n'est pas si sûr de lui. Mais ça, vous l'aurez sans doute compris, puisqu'il est encore capable de se rebeller contre le système.

Brigitte Lahaie

AVANT-PROPOS

DU CÔTÉ DE CHEZ LES *BOOMERS* OU LA RECHERCHE DU TEMPS PRÉSENT

Longtemps je me suis couché de bonheur. Ou plus exactement je me suis couché avec bonheur ; pourvu que la dame soit plaisante, que la fête soit tentante. Proust me pardonne ce détournement de sa fameuse introduction de *La Recherche du temps perdu*.

Le malheureux, dit-on, aurait du reste sacrifié sa vie à son œuvre. Dans mon cas, ça aura été tout le contraire. Dès que j'ai pu, j'ai mordu la vie à pleines dents, j'ai saisi le plaisir à pleines mains, et d'ailleurs, bien trop pris par le feu de l'action, je ne me serai finalement raconté que sur le tard. Je n'ai guère laissé de place aux états d'âme. Chez moi, pas de nostalgie de la petite madeleine trempée dans du thé ; tout au plus puis-je m'étonner de m'être à ce point soucieux de mon biscuit.

Vivre ou s'écrire, sans doute faut-il choisir ; du moins à l'âge fait pour l'action. Seuls quelques écrivains ont assez de talent, singulier ou pluriel, pour échapper à ce dilemme, et hélas je n'appartiens pas à cette espèce rare. N'est pas Rousseau ou Chateaubriand qui veut. Cela dit, qui que l'on soit, homme de plume, comme eux, ou homme à poil, comme moi, quand on a vécu, s'écrire n'a rien de contre-nature. A *fortiori* quand on a beaucoup vécu ; ce qui est bien le moins que l'on puisse attendre d'un viveur. Après tout, n'est pas non plus Rocco Siffredi ou Queue de béton qui veut. D'autant qu'un peu de recul ne nuit pas pour raconter une vie. Le temps filant, alors que la mémoire s'érode plus ou moins, l'analyse au contraire s'affûte. Et c'est tant mieux car un homme – ou une femme – est tout le contraire d'une araignée suspendue dans le vide, au bout de son propre fil ; autant dire une créature au milieu de nulle part, comme secrétée par elle-même. Certes, le récit d'une vie se veut une narration intime, mais il est aussi nécessairement une mise en perspective face à l'histoire d'une famille, d'une société, d'une époque. Quel dommage, d'ailleurs, que Marcel Proust n'ait pas nourri davantage de gourmandise pour la sienne : la Belle Époque, justement.

La biographie est donc un genre littéraire à part : par définition un art « singulier » mais avec cette complication que là où le roman

pourrait se vouloir strictement intimiste – hors du temps, hors du siècle –, la « bio », elle, s'interdit rigoureusement de perdre de vue l'époque et d'en couper son personnage, qu'il y fût ou pas à contre-courant du sens de l'Histoire.

L'autobiographie, quant à elle, est un exercice de style encore bien plus difficile, où se heurtent pudeur et impudeurs, oublis volontaires ou cachotteries avec soi-même ; et plus encore quand notre trajectoire personnelle est aussi celle de toute une époque, de toute une génération. En outre, si certaines époques peuvent paraître bien mièvres et sans réelle saveur au regard des mille surprises que nous réservent les méandres de l'Histoire, d'autres, au contraire, sont pleines d'un piment qui trouble le cours des vies et pique longtemps la mémoire des Hommes.

Or non seulement mon époque, cet heureux temps des *baby boomers*, est de celles-là, mais mon parcours se confond totalement – intimement – avec ses pentes les plus excessives. Je n'ose pas dire « les plus raides » ; nous nous connaissons encore si peu, vous et moi... L'exercice est donc particulièrement périlleux et sur le fond et sur la forme.

N'étant pas écrivain de nature, je l'ai dit, n'ayant pas davantage pris la précaution d'accumuler les notes tout au long de ce qui, dans mon cas, ressemble véritablement à une « Recherche du temps présent », j'ai ainsi choisi d'ouvrir ma mémoire à un complice en écriture qui serait aussi le Grand inquisiteur de mes souvenirs. Celui-ci fait d'ailleurs partie de ces hasards de l'existence qui, au-delà de ma défiance à l'encontre de la religion, ou tout au moins de ses représentants, vous feraient volontiers croire en la Providence. Venu à lui pour prendre conseil en un lieu plus qu'improbable puisqu'au fin fond de ma Normandie adoptive, j'ai en fait découvert un historien sans prévention aucune à l'encontre de tout ce que j'incarne. *Boomer* lui aussi, bien que plus jeune, Jean-Marc Simon avait d'ailleurs déjà très librement exprimé sa curiosité vers un personnage hors des normes sociales, puisqu'il est notamment biographe de Jacques Mesrine.

Bref, nous étions faits pour nous comprendre ; mieux, nous deviner. J'allais ainsi être son modèle vivant – en biographie, il n'avait pratiqué jusqu'ici que la nature morte... –, son mystère à décortiquer à la lumière perçante d'une confiance réciproque. Il serait mon surcroît de syntaxe et d'inquisition ; l'empêcheur de me raconter en rond, en toute connivence avec ma seule bonne conscience.

De fait, nous en avons longuement parlé ensemble, il existe bien des façons de se raconter, y compris pour un professionnel du sexe comme moi qui y a pratiquement tout fait : comédie, direction d'acteurs, casting, recherche de décors, production... Et tout d'abord, comme

pour se rassurer : « Non, je n'ai pas rêvé ; j'ai bien vécu tout ça ! » Une manière de se pincer, en quelque sorte. Et de s'émerveiller à loisir, une fois de plus ! Alors bien sûr, on pourrait enjoliver les choses, mais, me semble-t-il, avec l'âge vient un certain détachement du souci de paraître. Et puis, ça demande tellement d'énergie !

L'autobiographie est une question d'honnêteté et d'analyse autant que de mémoire et de style. C'est un exercice de rigueur à s'imposer pour soi-même comme pour les autres ; un exercice qui n'est du reste pas sans risques, ni pour soi-même ni pour les autres. D'où l'impérieuse nécessité de lui fixer des bornes. Si sulfureuse qu'ait été ma vie, si savoureuses qu'aient été certaines de mes aventures privées ou en marge des tournages, si intime surtout que j'ai pu être auprès de telle personne en vue ou non, il ne saurait être question de jeter sur la place publique l'identité de non-professionnels du sexe.

Dans mon cas, en effet, il n'est nullement besoin d'en rajouter en se livrant à ce qu'on appelle l'autofiction, et c'est bien là tout le problème. Alors que la plupart des autobiographies ne dévoilent rien de la vie sexuelle de leur auteur, avec ses pentes, ses manies, ses partenaires avouables ou non, la mienne, au contraire, est par nature incompatible avec toute fausse pudeur personnelle. Mes surnoms – je n'ose dire à l'anglaise « mes *niquenames* » –, le fameux Queue de béton et puis L'Étalon (Sylvester Stallone ayant lui-même été gratifié du titre flatteur de L'Étalon italien), en attestent.

Tout en se voulant complet et véritablement représentatif de ce parcours sinon hors normes du moins hors décence, mon récit doit donc s'imposer un minimum d'interdits que l'humour même ne saurait transgresser. Pas question de me livrer dans ces pages à de très malhonnêtes jeux de rébus du genre : « Non, bien sûr, je n'ai jamais organisé de parties fines pour Henri IV ; je suis catégorique là-dessus. En revanche, si cela peut vous éclairer, sachez que c'était pour un roi huguenot converti au catholicisme, au panache et au cheval blancs, et qui avait promis à son peuple une poule au pot chaque dimanche »... Si cette complicité inquisitrice dans l'écriture a vocation à m'imposer une kyrielle de points d'interrogation, je n'en continue donc pas moins à m'autoriser quelques points de suspension. Vous voudrez bien me le pardonner. La véritable indécence serait en fait de « balancer » aujourd'hui ceux qui, hier, m'ont fait confiance en s'abandonnant librement au plaisir avec moi ou auprès de moi.

L'autobiographie, enfin – et peut-être surtout –, est l'occasion de témoigner d'une époque. Et dans mon cas, quelle époque ! Pour un boomer des *Seventies* et un jouisseur à tout crin comme moi, échapper au carcan des « bonnes mœurs » de la France du général de Gaulle et de Tante Yvonne, c'était comme pour les roués du Régent échapper aux pudibonderies du Versailles de Louis XIV et de M^{me} de Maintenon.

Une véritable révolution « cul-turelle » !

Dans cet univers d'information et d'économie mondialisées, nous nous sommes habitués – ou presque – à l'accélération incessante des soi-disant progrès et des remises en question de tout ordre, mais souvenons-nous de ce qu'était cette France d'avant le *baby-boom*. Cette France de la Libération sur bien des points aucunement « libérée » ; cette société somme toute assez rasante et en tout cas si prompte à tondre ; ce pays d'essence encore si empreinte de tradition rurale où il ne pouvait être question de liberté sexuelle, et en tout premier lieu pour les femmes, alors considérées *de facto* comme des citoyens de second rang puisqu'encore privées du droit de vote et même de celui de posséder un chéquier ! Avant de disposer librement de son propre corps, encore fallait-il pouvoir jouir de la plénitude de ses droits civiques et de son autonomie financière... Telle était donc nécessairement la toute première « jouissance » revendiquée par les femmes. Après seulement, bien longtemps après, des magazines compatissants pourraient s'offrir à les aider à trouver leur point G et la bonne conscience collective s'autoriserait bien commodément à oublier ces temps très sombres où « coucher » pouvait valoir l'avilissement public sans aucune forme de procès et où Arletty, notre monument de gouaille national, devait elle-même s'exclamer : « Moi, mon cul, il est international ! »

Moi-même, j'ai vu le jour et j'ai grandi dans cette France de l'effondrement, du pillage nazi, de la destruction et de ces non-droits infiniment plus anciens. Que de chemin alors à parcourir pour redresser ce pays écrasé par la guerre et pour relever ces femmes rabaissées par une législation sexiste ! Mais quelle époque fantastique aussi !

Après que l'on ait encore longtemps manqué de tout, après que les premiers coups de chaud de la Guerre froide aient incité l'Amérique à soutenir son allié français et qu'aient enfin disparu les tickets de rationnement arrivés avec l'Occupation, j'ai ainsi assisté tour à tour à la reconstruction, au retour de la prospérité et même à la naissance d'un nouveau type de société où, après la course à la modernité, la consommation « pour elle-même » s'érigait en dogme. Moi aussi, j'ai savouré ces mythiques Trente glorieuses de l'Après-guerre, cet authentique « miracle français », et j'ai partagé cette fierté nationale d'une grandeur recouvrée : le départ du libérateur américain, le parapluie nucléaire gaulois – nous avons déjà inventé la charrue, le tonneau, les Droits de l'homme et le bonheur ! –, le paquebot France, le Concorde...

Hélas, côté égalité des femmes et liberté sexuelle, les progrès n'auront pas été aussi rapides. Des traditions séculaires, ça pèse bien plus lourd que quatre années d'occupation, fût-elle nazie. D'autant

qu'en ce domaine le vent d'Amérique ne soufflait pas nécessairement aussi fort dans le sens de la liberté.

L'Oncle Sam n'y voyant guère d'intérêt stratégique, pas de plan Marshall du sexe, donc. Outre-Atlantique, on s'était d'ailleurs également ému du débarquement minimaliste du bikini, des déhanchements maximalistes d'*Elvis the pelvis* et même du pourtant très sérieux rapport Kinsey, publié en deux temps, sur *Le Comportement sexuel de l'homme* puis sur *Le Comportement sexuel de la femme*. Comme si chacun vivait alors sa sexualité dans son coin... Et pourtant – justement –, le sexe, ça intéressait bel et bien tout le monde, et ensemble ! quel que soit le continent, y compris ce fameux *Deuxième sexe* avec lequel Simone de Beauvoir érigeait gaillardement la hampe du drapeau féministe.

D'ailleurs, là encore, dans ce soi-disant mystérieux « continent noir » que constitue pour l'homme la sexualité féminine, il n'existe pas non plus de différences sociales. Le trouble, le désir, l'abandon, j'allais le découvrir, ne sont pas l'apanage indigne de femmes qui ne sauraient « se tenir » par manque d'éducation et, précisément, de rang à tenir. Le succès du désormais très classique ouvrage de Louis Chevalier *Classes laborieuses, classes dangereuses* ne saurait laisser croire pour autant à un stéréotype du genre « Classes laborieuses, classes baiseuses... » De fait, pendant longtemps l'encanaillement choisi était plutôt le privilège des classes dites supérieures, que monsieur ait une maîtresse en titre, aille vivre ses mondanités au salon de tel ou tel bordel chic ou, quitte à chercher des « parties », préfère qu'elles soient « fines ».

En outre, s'agissant des femmes, c'est bien moins du côté des ouvrières et des paysannes que du côté des intellectuelles, voire des aristocrates, que le scandale est arrivé, poussant toujours plus avant leurs exigences de liberté. Chacun sait maintenant que sous les fantasmes et le pseudonyme de Pauline Réage, l'auteur sans visage d'*Histoire d'O*, se cachait en réalité la très sage et très insoupçonnable Dominique Aury, future secrétaire générale de la pour le moins sérieuse *Nouvelle revue française*. De même, murmura-t-on que le non moins sulfureux *Madame de V. a des idées noires* de la mystérieuse Loulou Morin pourrait être né de l'imagination de la non moins insoupçonnable Louise de Vilmorin, compagne d'André Malraux et auteur, cette fois « reconnu », de *Madame de...*

Tout ceci, bien sûr, n'interpellait pas forcément le plus grand nombre ; néanmoins les temps changeaient selon un rythme inconnu jusqu'alors. La France des yéyés n'était plus celle d'une Tante Yvonne toujours attentive aux bonnes mœurs et aux mauvaises réputations, et qui, dit-on, aurait été en 1960 à l'origine du fameux « carré blanc » stigmatisant certains films sur le petit écran. Rappelons qu'à l'époque,

en 1964, il avait suffi à une speakerine, Noëlle Noblecourt, d'avoir « trop » montré ses genoux à la télé pour être littéralement virée comme une malpropre par l'ORTF. La pudeur n'était pas tendre.

Les vieilles dignes de la tradition et de la religion s'étaient toutefois mises à trembler sur leurs fondations. « T'es plus dans l'coup, papa ! T'es plus dans l'coup, papa ! », fredonnait dès 1963 la jolie petite Sheila, dont les couettes d'un autre âge et la stricte jupe à carreaux annonçaient pourtant encore si peu l'outrance des succès pour le moins composites de ma copine la Cicciolina. Et bien avant cela, déjà, la jeunesse de l'Après-guerre avait fait sentir son désarroi ; ici et là-bas, en Amérique, où James Dean avait trouvé la mort au volant de sa Porsche Spider, *illico* statufié en icône, un mois avant la sortie de *La Fureur de vivre*.

Un titre de film qui était aussi une pulsion, une ambition, pour la génération qui levait. Plus que jamais, d'ailleurs, le cinéma s'érigait pour cette dernière en une nouvelle religion dont les dieux faisaient sans cesse plus de disciples. Moi aussi, j'étais déjà fou de cinéma et, à quatorze ans, j'allais succomber comme les autres lorsque *Dieu créa la femme...* ou plus exactement lorsque Vadim créa Bardot. Un choc !

Étrange coïncidence, cette même année 1956, alors que d'une danse, une seule, notre B.B. nationale éclipsait d'un coup Rita Hayworth et ses longs gants noirs dans *Gilda*, l'association Maternité heureuse se lançait dans le combat pour le planning familial : faire l'amour, oui ; mais pas uniquement pour se reproduire ! Dans cette France de la « re-natalité », j'allais finalement opter moi-même pour « La Fureur de jouir » et épouser pleinement mon époque. Avant même que j'éprouve intimement le besoin d'entrer en libertinage puis dans les métiers du sexe, nouveaux eux aussi, les évolutions de fond de la société sapaient les tabous et me préparaient le terrain.

Alors que le combat pour la libéralisation de l'avortement marquait le pas, en 1967 celui en faveur de la pilule débouchait sur la loi Neuwirth, qui du reste n'honorait pleinement ses promesses que sept ans plus tard. Une vraie révolution, tout de même ! « Mettez la pilule en vente dans les Monoprix ! », avait rêvé Antoine dans ses *Élucubrations*. Désormais, les femmes allaient pouvoir librement disposer de leur corps et s'abandonner au plaisir sans prendre le risque de se trouver piégées par une grossesse non désirée qui plomberait leur vie et les verrait tondues dans le regard des autres. Mais encore fallait-il qu'elles le veuillent. Et justement, tout comme leurs droits, les mentalités elles aussi allaient évoluer. Dans nos têtes aussi, les tickets de rationnement avaient disparu !

Mai 68 arriva. Avec la fin des guerres de la décolonisation française mais bientôt avec le conflit du Vietnam en arrière-plan, la jeunesse aspirait plus que jamais à vivre. Vivante, elle se voulait viveuse. Plus

encore avec l'apparition de cette toute nouvelle société de consommation où l'offre s'étalait d'une façon de plus en plus aguicheuse, comme une vieille putain trop fardée, elle s'interrogeait pourtant et étouffait. Les vieux carcans d'une société et de familles sous contrôle étaient désormais bien trop serrés pour elle. « La rogne et la grogne » se faisaient maintenant révolte et les vieilles lunes du pouvoir en place n'étaient plus capables de comprendre ces revendications de l'intime, de deviner la plage que l'on cherchait sous les pavés. Des désirs nouveaux venaient lézarder la statue du Commandeur, de celle de l'Homme de juin 40, érigée 28 ans plus tôt, alors qu'aucun de ces jeunes n'était encore né.

Des slogans nouveaux virent ainsi le jour. Pour les femmes : « Un enfant si je veux, quand je veux. » Et pour tous, celui-ci, que j'allais faire totalement mien : « Jouir sans entraves ! » Quel magnifique programme ! Moi, j'y adhérerai sans réserve, et très vite Gainsbourg et Birkin allaient pouvoir décréter 69, année érotique. Une profession de foi qui, cependant, ne manquerait pas de se heurter aux combats d'arrière-garde des culs-coincés. Telle la bataille contre le film de Serge Korber, *L'Essayeuse*, détruit sur décision de justice en 1976 ; du jamais vu depuis l'Occupation ! La pudeur n'est pas non plus très drôle. Sauf lorsque les pères-la-pudeur se prennent les pieds dans le tapis de leurs propres troubles. Ainsi, en novembre 1975, à l'occasion du débat sur la loi de Finances qui allait surtaxer le « X », lorsqu'à la Chambre, le député Robert André-Vivien lança au gouvernement : « Il faut durcir votre sexe ! »

C'est donc sur cette sécurité sanitaire toute fraîche et sur cette posture hédoniste, avec pour arrière-plan une société de la profusion et du fric qui se voulait si sûre de l'avenir, et aussi toutes ces musiques nouvelles qui nous mettaient le corps en danse et en transes, que cette génération des *boomers* s'est tout entière plus ou moins abandonnée au plaisir. Et il faut l'avouer, infiniment plus que la moyenne en ce qui me concerne. Mais, comme disait Frédéric Dard, « exagérer, c'est être libre ».

Aujourd'hui encore, cette débauche de sexe n'en finit d'ailleurs pas de m'étonner, et finalement cet étonnement est sans doute assez sain ; pour ne pas dire salubre. L'autobiographie n'est pas seulement un exercice de mémoire et de narration, un dû pour sa descendance ou bien encore une simple vanité ; c'est aussi s'interroger et tenter de se découvrir soi-même. Au-delà du long film de mes souvenirs, les « chiffres » me paraissent donc ainsi démesurés.

Entre mes bonnes fortunes de rencontre, l'infinité de soirées très intimes auxquelles j'ai participé et les quelque 500 films dans lesquels j'ai tourné tantôt comme comédien tantôt pour des raccords, j'estime en effet avoir eu pas moins de 8 000 partenaires ; autant que la

population d'une petite ville de province comme Uzès, Chinon, Bagnères-de-Bigorre ou bien encore Honfleur. Enfin, Honfleur en basse saison... Et ce, pour l'essentiel, en un laps de temps finalement limité puisque le gros de ma carrière s'étend de 1974, année de l'explosion du cinéma érotique et pornographique, à 1982, date de l'apparition des premiers signaux véritablement alarmants du Sida. Alors, sagement, j'ai raccroché – enfin, presque totalement –, tandis que se refermait cette merveilleuse « Parenthèse » absolument unique dans l'Histoire des hommes – et bien davantage des femmes ! –, entre d'une part l'aboutissement de la loi Neuwirth sur la pilule et la loi Weil sur la libéralisation de l'avortement, début 1975, et d'autre part la terreur croissante inspirée par le Sida, au début des années 1980.

Au cours de ce que, personnellement, j'appelle ainsi volontiers La Parenthèse de Vénus, mais que Françoise Giroud a nommé La Parenthèse enchantée, j'ai donc notamment connu les Très riches heures de la porte Dauphine, avec son très envié « petit train » d'exhibitionnistes, de voyeurs, de « mélangistes » et d'échangistes. Plus encore, j'ai connu l'Âge d'or du cinéma érotique français, filmé en 35 mm, à partir d'un vrai scénario et en s'accordant un temps de tournage « décent » ; avant que le fisc giscardien, bien plus que la morale dominante, ne vînt abattre méchamment sa grande faux goulue, estampillée « X », sur son pactole de recettes – le succès d'*Emmanuelle* avait mis la Grande faucheuse en appétit – mais aussi sur sa créativité naissante et sur les rêves d'esthète de certains réalisateurs et producteurs. Une aventure pour moi pleine de joies et d'amitiés durables dont je demeure aujourd'hui encore très fier et très heureux.

Le présent témoignage a ainsi vocation à vous faire partager cette jubilation-là et à rendre hommage à tous ces authentiques « personnages » qui l'ont savourée avec moi. Pour ce livre, d'ailleurs, certains d'entre eux, que je tiens à remercier, ont bien voulu se confier à mon complice en écriture et se remémorer avec moi ces années vécues ensemble du côté de chez les *boomers*. C'est ainsi l'occasion pour vous de découvrir ces mystérieux métiers du sexe qui inspirent tout autant la défiance sociale que l'attirance individuelle. C'est surtout une merveilleuse opportunité pour peindre une galerie de portraits hors du commun : des producteurs, tels Francis Mischkind et Marc Dorcel, des réalisateurs, tels Jean-François Davy, Claude Bernard-Aubert, Alain Payet, Claude Mulot, Gérard Kikoïne, Didier Philippe-Gérard... et puis mes grands complices de tournage que furent Alban Ceray, Dominique Aveline, Alain Plumey, Jean-Pierre Armand... mais aussi, côté femmes, Brigitte Lahaie, Sylvia Bourdon et bien d'autres encore. La liste est longue. Et haute en couleur ! Pour la plupart, tous ces amis sont en effet de véritables « caractères » au sens

littéraire du terme. Quant au reste, rassurez-vous, tant pour vous que pour la paix des familles, je ne citerai pas mes 8 000 partenaires...

Au-delà de ce témoignage de toute première main sur cet heureux temps des *boomers* où l'on jouissait encore sans risque ni complexes du « sexe bio » – pour reprendre la délicieuse formule de mon ami Francis Mischkind –, cette autobiographie est donc aussi l'occasion de m'interroger sur les raisons de ce monstrueux appétit de sexe, érigé en mode de vie et pour lequel j'ai finalement dû inventer ma propre méthode pour « assurer » en toutes circonstances. Autant dire « pour bander à tous les coups », afin d'être parfaitement clair et honnête, tant la nature de mon récit ne saurait s'accommoder bien longtemps de circonvolutions oratoires.

Dès maintenant, assumons donc pleinement ensemble, vous et moi, l'incontournable glossaire de ce récit : bander, baiser, sucer et bien d'autres mots encore. Il faut que ces mots-là puissent être dits. L'esprit plus libre, alors que certains ou certaines, telle Laure Adler, s'interrogent actuellement sur une possible « régression sexuelle », je puis ainsi m'étonner sans détours de ma nature aujourd'hui peut-être anachronique et qui, hier, allait déjà bien au-delà des pentes de mon temps.

En y réfléchissant bien, je ne suis pas en effet foncièrement l'homme d'un univers érotique, tel qu'on le rencontre chez certains érotomanes, dominateurs ou fétichistes, ou bien encore chez d'authentiques artistes. Je songe, par exemple, à l'univers photographique d'Helmut Newton, peuplé de filles sublimes, habillées ou déshabillées avec chic et présentées dans des situations échappant généralement au quotidien. Je pense aussi à l'univers sadomasochiste de mon amie Claude Alexandre, que je comprends et respecte, mais que je ne partage pas. Le SM n'est pas mon truc.

Au-delà des partouzes – osons donc le mot – que j'ai moi-même organisées lors de mon entrée en libertinage, je ne suis pas davantage un homme qui aime créer des situations, susciter des rencontres à l'alchimie mystérieuse, parfois imprévisible, comme ce fut longtemps le cas pour mon grand ami Alban Ceray, mon principal complice de l'Âge d'or du cinéma porno.

Je ne suis pas, enfin, une sorte de saint-bernard du sexe au service du mieux-vivre et du mieux-oser des autres, comme l'est, par nature profonde, mon amie Denise, l'âme libertaire, si farouchement humaine, de ces temples du libertinage qu'auront été tour à tour le 106, rue Saint-Honoré et le 41, rue Quincampoix. Mon unique compassion, je l'exerce aujourd'hui en sauvant des galgos, ces lévriers de course espagnols que certains propriétaires martyrisent dès lors qu'ils ne sont plus rentables. Comme quoi, ce n'est pas forcément dans le SM que l'on rencontre la pire forme de cruauté. Et pour celle-là, je

n'ai aucun respect !

En vérité, bien plus simplement et peut-être aussi bien plus modestement – quoique... –, j'ai le sentiment d'être avant tout « une nature ». Oui, une nature tout court ; c'est-à-dire véritablement exigeante. Très tôt, j'ai ressenti profondément en moi cet appel du désir, cette attirance irrésistible pour les filles puis pour les femmes, j'ai ressenti ce « démon de Vénus » qui me portait vers elles avec un appétit toujours intact, sans jamais parvenir à me rassasier.

Mieux, je n'ai jamais cessé d'éprouver pour elles le besoin de partager le plaisir jusqu'au bout dans leurs bras – entendez par-là d'aller au terme de mon propre plaisir, non de simuler – et ce, quel que soit leur nombre. Enfin, presque.

Ni pervers, ni compliqué, ni tordu, je suis par essence un jouisseur ; à tous les sens du terme. Et ce, en dépit d'une « dotation physique » *a priori* des plus normales. Je ne suis en effet ni une sex machine, pour paraphraser James Brown, ni un Monsieur 35 centimètres. Rien de comparable avec mon copain Rocco Siffredi ou John Holmes, que j'ai pourtant « doublé »... et depuis victime du Sida. Sans être « nanophalliques » – les femmes apprécient que l'on « touche les bords »... –, je demeure à ce plan dans la bonne moyenne. Finalement, je suis doté d'un sexe « comme tout le monde » ; et que demander de plus, d'ailleurs ? L'essentiel n'est pas là. Comme disent les dames qui ont un peu vécu, ce ne sont pas toujours ceux qui ont les plus grandes oreilles qui entendent le mieux.

La preuve : de cette nature insatiable, j'ai fait un métier et je m'y suis même fait un nom ; mieux, un surnom... plutôt solide. Car si les partouzes et le libertinage constituent un mode de vie et hier représentaient pour moi une authentique détente après le « travail » – si ! –, le cinéma porno, du moins tel qu'il se pratiquait à l'époque, était un véritable métier et une affaire de professionnels du sexe mais aussi de la comédie. Pour le sexe, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin. C'est déjà pas facile pour quiconque de toujours sourire au boulot, alors y bander pendant des heures sous des projecteurs et sous les yeux d'une équipe technique, imaginez un peu... Pour la comédie, il n'y a guère que les entomologistes de la classification sociale et artistique pour en douter sans prendre la peine de visionner hors préjugés les films de cet âge d'or de nos libertés individuelles.

Il est vrai qu'en France on aime bien jouer les Buffon ou les Darwin. On vous colle volontiers une étiquette sur le dos et on vous enferme *ad vitam æternam* dans une petite boîte puis dans un tiroir. Pas question, dès lors, de prétendre changer de nom d'espèce ; encore moins de genre ! D'autant que, quitte à ce que l'étiquette vous colle de plus en plus douloureusement à la peau, on préfère aussi que le choix des mots vous tire bien vers le bas, vers ce foutu fond de la boîte :

plumitif, avocassier, divette, théâtréuse... hardeur et hardeuse.

J'ai horreur de ces mots pleins de fiel. Ah oui, quand vous êtes dans l'érotisme ou la pornographie – on pourrait débattre longuement autour de ces deux mots –, pas question de voir en vous un comédien ou une comédienne ! Et qu'importe si vous avez aussi travaillé avec un Bertrand Blier, un Robin Davis et un Maurice Pialat ! Le *minus habens* préfère vous savoir définitivement *homo erectus* ; surtout pas *homo sapiens*. Ça le rassure.

D'ailleurs, au-delà du regard porté sur nous par certains, c'est le genre tout entier qui a pâti de ces préjugés. Ce même genre, pourtant, n'allait pas tarder à entrer largement au sein des familles *via* Canal + et le très discret magnétoscope. En vérité, pour François Jouffa, le porno aurait souffert du même mépris que le rock à ses débuts. Alors, on peut s'interroger : lui aussi, aura-t-il droit un jour à ses lettres de noblesse ?

Le pire, c'est que derrière tout cela il y a tellement d'hypocrisie ! Y compris institutionnelle. C'est si vrai qu'après avoir fermé les bordels, l'État avait su habilement fermer les yeux sur quelques bonnes adresses où glaner des informations utiles et des moyens de pression sur certaines personnalités. Vous savez, le genre « Dormez, braves gens : les maisons closes sont closes, les maisons de tolérance sont tolérées... »

Bref, *boomer* dans la norme, simplement servi par une époque assoiffée de plaisirs en tous genres et aussi quelques talents de comédien, je crois, je me suis contenté de libérer ce démon qui s'agitait en moi depuis la prime adolescence et je me suis abandonné avec volupté à cette délicieuse et très unique Parenthèse enchantée que la génération actuelle peut nous jalouser à bon droit. J'ajouterai d'ailleurs que je m'y suis donné corps et âme, sans aucun complexe ni même la moindre honte, fût-elle rétrospective. N'attendez pas de moi, en effet, des Confessions. J'assume pleinement cette trajectoire insolite tout entière nourrie d'une époque hautement privilégiée : cette ère du « baisant-baisant » fondée sur le libre consentement de chacun, de chacune. Je n'ai rien d'un Rousseau. Tout au plus le goût de l'aventure et de la séduction d'un Casanova, même si ce récit ne saurait prétendre égaler en aucune façon ses *Mémoires de ma vie*.

D'ailleurs, si j'avais pour autre ambition que de vous faire partager avec légèreté la jubilation de cette folle parenthèse, d'aucuns me rappelleraient bien vite que je ne suis qu'un hardeur obscène du Siècle des frères Lumière, non pas le génial conteur du Siècle des Lumières. Notre réputation à nous, hardeurs, hardeuses, est enfermée bien plus sûrement dans le mépris affiché du porno que ne l'était le galant Vénitien sous les Plombs de la Sérénissime.

Qu'importe ! Je me consolerai en songeant qu'aujourd'hui la

véritable obscénité n'est plus, et de loin, dans le sexe et les mœurs. L'obscénité, elle est maintenant dans ce Nouveau monde que l'on découvre bien tristement, où le mot liberté a été gommé par celui de profit, où la société de la Consommation s'est transfigurée – défigurée ! – en société de la Douleur au travail. En vérité, je suis un dinosaure. Non pas par ma nature sexuelle, par ses outrances et ses « performances » – *Erectus rex*... –, mais bien plutôt parce que je suis un homme qui vient de la société de la Joie.

« Qui n'a pas connu la France d'avant 1789 n'a pas connu la douceur de vivre », constatait Talleyrand non sans mélancolie. Sans doute, en effet, pourvu qu'on fût alors au nombre des privilégiés. « Qui n'a pas connu la Parenthèse enchantée n'a pas connu la volupté et la joie de vivre », puis-je en tout cas affirmer d'expérience. Et ce bonheur-là était alors accessible à tous. Sans capote ni parachute doré.

Ma grande chance était là : Vénus l'enchantée était au rendez-vous de mon démon. Et puis, surtout, cet exigeant mais sympathique démon n'a jamais entamé ni ce capital de tendresse qui me portait aussi vers les autres, ni cette soif de tendresse qui me maintenait dans leur attente. Telle est l'histoire peu commune et pleinement assumée que je vais maintenant vous conter : l'histoire d'une vie entre parenthèses, en quelque sorte.

Mais ceci, bien sûr, je vais vous le conter en voix « *off* » : hors-champ comme l'on dit dans le cinéma.

CHAPITRE I

« BOULE DE MERCURE » : ENTRE INNOCENCE ET PÉCHÉS DE JEUNESSE

Assurément, mon parcours sent le soufre. Il est si peu classique ! « Acteur porno », dans les années 1970-80, c'était un métier tout à fait nouveau et, oserais-je dire, assez culotté. Quelque chose comme *trader* ou créateur de *start-up*, vingt ans plus tard. À ceci près, toutefois, que dans son domaine de compétence la débandade n'était pas permise.

Plus sérieusement, avec le recul du temps, il me semble effectivement que ce métier demeurera à jamais emblématique de ces quelques folles années de conquête d'infinies libertés de ce que l'Histoire retiendra comme « la Parenthèse enchantée ». De fait, par définition, jusqu'alors le cinéma « clandestin » ne favorisait guère le vedettariat de ses comédiens et comédiennes... À compter de 1975, au-delà des vertus castratrices de la loi sur le classement « X », purement fiscale, ce genre aura au contraire pignon sur rue dans notre pays ; il s'affichera sans pudibonderie ni fausse pudeur. Mieux, Canal + et le magnétoscope lui ouvriront en grand la porte de nombreux foyers et entraîneront bien des couples sur des chemins nouveaux ; cet attelage constituant le premier cheval de Troie domestique avant l'expansion du net et ses dérives.

C'est dans ce contexte que je me suis fait un nom : Richard Allan. Et même un surnom – nous y reviendrons... – qui semble d'ailleurs vouloir être une provocation faisant écho à ce grand chambardement contestataire de mai 68. Un surnom à la mesure, ou plutôt à la démesure de cette formidable parenthèse de libertés qui aura finalement été la chance de ma vie et son diapason. Mon image, ainsi, se trouve aujourd'hui encore partagée dans le regard des hommes, et bien sûr des femmes, selon qu'ils nourrissent ou pas des préventions à l'encontre sinon du sexe lui-même, du moins de son exhibition au cinéma. Un cinéma « porno », comme on dit familièrement, qui a du reste beaucoup évolué depuis les années 1970-80 ; et hélas, pas vraiment dans le bon sens.

De mon vrai nom Richard Lemieuvre – Richard Allan est un « nom de guerre » –, je suis né, biologiquement né, le 12 août 1942 à Marseille ; en pleine guerre, justement. Mieux que cela, 1942 est

l'année du tournant de la Seconde Guerre mondiale, entre horreur et espoir : les nazis lancent leur « solution finale », les Russes les arrêtent à Stalingrad, les Américains commencent à peser dans le conflit. 1942, c'est d'ailleurs aussi, en novembre, l'irruption brutale des Allemands à Marseille. Ainsi, à peine né en Zone libre, je me retrouvai déjà sous la botte de l'occupant. C'est comme si j'étais né entre deux temps ; entre deux lieux, aussi : Marseille et Sarrebruck.

Oui, c'est cela : au fond, toute mon enfance s'est déroulée entre deux mondes. À Sarrebruck, entre la France et l'Allemagne ; à Marseille, entre la terre et la mer, entre la métropole et ses colonies. Entre la maison et la pension, aussi ; entre le désir et la religion, encore. Une enfance elle aussi partagée, en quelque sorte. Comme ma mémoire.

Curieusement, en effet, j'ai le sentiment que ma vie n'a vraiment débuté que lorsque j'avais sept ans. Serait-ce parce que, dit-on, c'est l'âge de raison et que celle-ci primerait sur la mémoire ? À moins qu'à défaut de véritable raison, ce ne soit tout bonnement l'âge d'une certaine capacité à comprendre les choses ? Et en tout premier lieu, ce qui fut sans doute pour moi la grande affaire de cette prime enfance : la séparation somme toute si prévisible de mes parents. Il est probable, en effet, que le départ de mon père alors que j'avais six ans a signé pour moi la fin de l'insouciance. Une fois consommé ce divorce, ces trop rares années véritablement vécues en famille se sont estompées pour moi, comme pour s'enfouir dans le tréfonds de mon inconscient.

Mais j'anticipe...

Donc, disais-je, ma vie biologique a débuté le 12 août 1942 à l'hôpital de La Timone, à Marseille ; du moins, « au grand jour » – je vous fais grâce de la grossesse de maman... Et finalement, venir au monde à La Timone, c'est plutôt assez flatteur. C'est le grand établissement de santé de notre antique cité phocéenne enrichie par le commerce avec nos colonies. Une cité à l'histoire en outre marquée par de graves catastrophes sanitaires, que ce soit l'arrivée de la Grande peste de 1347 ou de celle, plus « locale », de 1720. Mais à l'époque de ma naissance, c'était un autre genre de peste qui contaminait l'Europe.

Ce 12 août, d'ailleurs, près d'une centaine d'otages avaient été fusillés par les nazis à Paris, en représailles contre les actions d'une Résistance à laquelle allait bientôt appartenir mon propre père en qualité d'aspirant officier des FFI-FTP. Il est vrai que la guerre, il connaissait déjà. Il avait 21 ans à ma naissance – un an de plus que maman – et il s'était porté volontaire dès octobre 1939.

Affecté dans l'artillerie tractée, il avait fait la campagne de France au sein de la 4^e Division cuirassée, celle d'un certain colonel de

Gaulle... Une belle unité. Une belle guerre aussi pour les soldats français, quoi qu'on en pense. 90 000 morts en six semaines, si ce n'est pas se battre, ça ? Et puis, une belle guerre pour papa ! Croix de guerre avec citation à l'ordre du régiment. De quoi être démobilisé, la tête haute, le 31 juillet 1940. Et aussi, sans doute, de quoi séduire maman.

Bref, loin d'être une catastrophe sanitaire... ma naissance à La Timone apporta, je crois, son lot de bonheur à ce jeune couple amoureux que formaient Jacques et Yvonne Lemieuvre. Ce bonheur tout frais, hélas, n'allait pas résister à l'épreuve du temps. Tout comme la relative tranquillité de Marseille, d'ailleurs.

Notre ville, jusqu'alors épargnée, allait en effet elle-même payer un lourd tribut à cette guerre qui déchirait le monde. Le 11 novembre 1942, comme une digue qui lâche, la ligne de démarcation allait être emportée par le flot des troupes allemandes, brusquement déchaîné par le débarquement allié en Afrique du Nord. Soudain, il n'y avait plus ni Zone libre ni même de flotte française, sabordée dans la rade de Toulon. Et bientôt notre bonne ville ne serait plus la même. Non seulement en se retirant, en 1944, les Allemands allaient dynamiter son très emblématique pont transbordeur, mais dès janvier 1943 ils allaient détruire méthodiquement le quartier du Vieux-Port et son labyrinthe de ruelles jugé propice à la Résistance. Autant dire qu'ils allaient abattre aussi pas mal de bordels sur lesquels notre Bonne mère elle-même fermait pourtant les yeux depuis sa colline de la Garde. Détruire des boxons ! Une barbarie encore pire que celle de Marthe Richard. Comment voudriez-vous que je ne m'érige pas ?

De cette prime enfance, donc, au-delà du vandalisme teuton, je n'ai rien sauvé ou si peu. De trop rares traces de tendresse, en tout cas. Il est vrai que ce sentiment-là était une valeur peu répandue dans la famille ; du moins, du côté de mon père. Pour ça en effet, je n'ai guère été gâté. Lui-même, d'ailleurs, ne l'avait pas été ; je le lui concède volontiers. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais pris sur ses genoux, mais sa propre mère était elle-même plus autoritaire que démonstrative. Petite main chez Chanel, elle était aussi avare de sa tendresse que de ses sous. Avec elle, c'était la Tendresse n° Zéro. Quant à son père, je crois bien ne l'avoir vu en tout et pour tout qu'une seule fois dans ma vie ; quand j'avais une vingtaine d'années, à Agen.

Mon lot d'affection, je le dois donc à ma pauvre mère, elle-même née d'une relation adultérine et malheureusement jamais reconnue par son géniteur, un riche chirurgien-dentiste qui veilla toutefois sur elle jusqu'à ses douze ans... deux années – pas plus – après la mort de ma grand-mère. Pour un dentiste, il n'aimait guère les racines.

Finalement, maman a été élevée par ma grand-tante, qui fut donc ma véritable mamie et à qui je dois, ainsi qu'à son mari, une bonne

part de la tendresse que j'ai connue. Elle et mon grand-oncle s'étaient rapatriés d'Oran vers 1915 et habitaient boulevard de Longchamp à Marseille. Tonton, cuistot de métier, fut notamment chef au Négresco de Nice et servit à bord du paquebot Normandie ; un « maître-queue », lui aussi.

Ce trop-peu de tendresse ne manquera sans doute pas d'inspirer à certains de possibles explications quant au farouche besoin d'exister auprès des dames de ce « roué » que je suis devenu. De mon côté, je préfère m'en tirer par une pirouette. Platon disait qu'il y avait trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer. Moi, j'ai choisi d'aller sur les femmes.

En 1946, mon père, lui, a choisi bien plus prosaïquement de « monter » à Sarrebruck pour son métier. Brillant ingénieur météorologiste, il avait l'opportunité de gagner la Sarre, alors sous contrôle de la France, et d'y devenir chef de service avec une trentaine de personnes sous ses ordres. Brutalement, on quitta le soleil de la Méditerranée, Mamie et Tonton, et puis notre logement du boulevard Franklin-Roosevelt, en haut de la Canebière. Oh, bien sûr, Sarrebruck, c'était pas *Bienvenue chez les Ch'tis* ! mais quand même un sacré changement de climat ! C'était un peu comme si la carrière de mon père faisait soudain la pluie et le beau temps sur notre vie de famille.

Malgré ses hivers rigoureux et ses étés parfois trop chauds, la Sarre demeurait à l'époque un territoire très « partagé » entre la France et l'Allemagne – un riche carrefour minier entre Luxembourg, Lorraine et Rhénanie-Palatinat. Prussienne avant 1919, elle avait vu le traité de Versailles confier l'exploitation de son charbon à la France, mais elle avait opté en 1935 pour son rattachement à l'Allemagne de Hitler. Au sortir de la guerre, mon père avait été affecté là-bas en qualité de chef de station mobile du Service météorologique en territoire occupé (STMO) et il allait bientôt y être promu haut fonctionnaire en qualité de conseiller et de directeur du Service météorologique de la Sarre.

À Sarrebruck, nous habitions une maison, Verdistrasse, et mon père travaillait sur l'aérodrome. Sans être une petite ville, loin de là, cette capitale régionale n'avait toutefois rien de commun avec Marseille et ses belles échappées marines. Ainsi logée entre massifs de grès, forêts et terrasses dominant la Saar, elle demeurait pour nous un univers un peu étriqué, car privé de ces vastes horizons que nous avions hier face à la mer. La vie y paraissait toute simple, sans complications ; apparemment, du moins. Papa apprit l'allemand en moins d'un an et maman menait une sage existence de petite bourgeoise tout occupée à tenir sa maison et à veiller sur son unique rejeton : moi, le délicieux petit Richard...

Là-bas, j'avais deux copains que j'affectionnais tout particulièrement : Hervé et Michel. D'Hervé, je n'ai plus eu de

nouvelles par la suite. Quant à Michel, je l'ai revu vers 1976 avec un vif plaisir, revivant d'un coup avec bonheur ces souvenirs alors enfouis au plus profond de ma mémoire. Hélas, ces retrouvailles devaient être également empreintes d'une certaine tristesse. Michel, qui avait eu un grave accident de ski, venait de réapprendre à parler à l'hôpital de Garches et allait demeurer handicapé.

L'avenir, d'ailleurs, ne s'avérerait guère meilleur pour lui. Quelques années plus tard, il allait périr dans un second accident, de voiture cette fois. Une mort vécue comme une catastrophe par ses parents. Sa mère parut en perdre la tête et son père, qui lui-même peinait à s'en sortir, allait finir par vendre le bar qu'il tenait sur le port de Sanary. Du coup, le fil s'est rompu. Le souvenir, lui, demeure ; attendri.

Jours heureux donc, à Sarrebruck, dans l'amitié simple des enfants, mais aussi jours malheureux, à l'aube de cet âge de réflexion. Là-bas, je vis en effet ma mère pleurer maintes et maintes fois devant ce mari qui maintenant se dérobaît et qui, surtout, allait bientôt filer à l'anglaise avec une Polonaise. J'avais alors sept ans et je me souviens encore avoir dit à maman : « Laisse-le partir. Nous serons plus heureux. » Ainsi ai-je enfoui au tréfonds de ma mémoire les souvenirs antérieurs à cette séparation. Je voyais trop bien ma mère souffrir.

Alors, ai-je eu le sentiment que dans cette situation je devais être responsable du bonheur de ma mère ? Et ai-je rejeté ce passé ? Prise de conscience ou non, je n'ai pas d'explication à donner. C'est ainsi ; un point, c'est tout. En fait, ce père absent a abandonné toute mon éducation à ma mère. Une maman un peu mère poule qui m'a d'ailleurs transmis ce rôle de papa poule que j'ai fait mien aujourd'hui. Eh oui ! Ça peut étonner. En tout cas, une chose est sûre : traîner dans les jupons de maman m'a aussi donné ce goût pour le moins marqué pour la compagnie des femmes. Merci, maman !

Il est vrai que j'avais de solides prédispositions pour la chose. Assurément, j'étais précoce. Charmeur, de plus ; et ce, même à sept ans, au « lycée Maréchal Ney » de Sarrebruck – qui était en fait davantage une école. Dès cet âge, je tombais en effet sous le charme d'une douce et très pucelle Élisabeth aux cheveux coupés à la Jeanne d'Arc qui devait devenir mon premier flirt. Mieux : m'offrir mon tout premier baiser. Je revois encore la scène dans les vestiaires du lycée. Je n'ai pas oublié cette sensation de bonheur intense, ce goût humide de nos lèvres réunies, la pression de nos petits corps l'un contre l'autre. Déjà...

Élisabeth et moi, nous ne cessions de nous bécoter chaque fois que possible. Au sport, dans les vestiaires, lors des promenades organisées en forêt, le jeudi après-midi. Je crois pouvoir dire que ces baisers nous faisaient vibrer. En tout cas, pour moi c'est certain, même s'il ne s'agissait là encore que de ces amours enfantines de nos trop vertes

années. Un premier éveil du cœur et des sens. Rien de plus, mais un bien doux souvenir ! Et puis une sensation qui devait demeurer ancrée en moi pour mieux ressurgir peu après, à mes douze ans. Je vous l'ai dit, j'étais précoce.

Le départ de mon père, à mes sept ans, devait en effet pas mal changer nos vies, à maman et à moi. Tout d'abord, nous avons dû quitter le confort douillet de la Verdistrasse pour aller emménager Sarreguemunderstrasse, et ma mère a dû travailler comme aide-jardinière au lycée de Sarrebruck. Quant à moi, j'ai malheureusement été expédié en pension au collège Saint-Joseph, à Matzeheim, à une trentaine de kilomètres de Strasbourg. Je suppose que maman n'avait guère d'autre choix que de m'envoyer chez les frères pour assurer au mieux mon éducation.

Dès lors, je fus donc baigné dans cet encens qui restera pour moi le seul vrai bon souvenir de ce passage dans l'antichambre de l'Église. Enveloppant, capiteux, bien des années après je l'associe encore à ce parfum charnel qui vient flatter nos narines lors d'une pénétration. L'encens, il est vrai, est utilisé pour des cérémonies ou des rituels de genres bien différents... Plus largement, les odeurs participent d'ailleurs pleinement de la séduction et de la sensualité. Aujourd'hui encore, au hasard de mes déplacements, il m'arrive d'entrer dans une église pour m'y recueillir dans le silence, tout enivré de ce parfum qui paraît imprégner jusqu'aux pierres. Un parfum puissant, comme celui des vieux immeubles ou des livres anciens.

Au-delà de cette relation particulière à l'encens, il me reste tout de même aussi, de ces années-là, une certaine façon de penser ma condition d'homme, même si cette façon ne doit plus rien de fondamentalement religieux à ce qui m'avait alors été inculqué par les frères. L'empreinte de cette éducation s'est estompée. Surtout, j'ai rompu avec l'Église et ses principes. Tout comme d'ailleurs je peux comprendre que mon « métier » ait pu éloigner l'Église de moi-même. De cette expérience-là, il me reste néanmoins une certaine rigueur, un goût du partage avec mon prochain, et donc cette recherche du silence et de la sérénité d'une chapelle.

Paradoxalement, c'est à l'époque où je me trouvais chez les frères que la sexualité a véritablement commencé à me travailler au corps. Par la force des choses, j'avais laissé mes amours enfantines à la porte glacée de la pension et je ne devais plus avoir l'occasion de conquérir quelque nouvelle Élisabeth avant plusieurs années. Dieu merci – si j'ose dire –, un plaisir certes sans âme mais ô combien puissant demeurait à portée de main.

Je me suis masturbé pour la première fois à dix ans, dans la salle de bains, pendant des vacances, Sarreguemunderstrasse. Bien sûr, comme c'était le cas pour tous les jeunes garçons de l'époque, je n'avais alors

eu ni éducation sexuelle ni le moindre accès à des revues ou des films pornographiques clandestins. À cet âge, nous ne parlions d'ailleurs même pas de tout cela dans l'enceinte de la pension. Mon peu d'initiation, je le devais à un plus grand : un ramasseur de balles – ça ne s'invente pas – du club de tennis où je me faisais un peu d'argent de poche. Ce garçon m'avait entraîné sous un prétexte fallacieux pour m'inciter à le branler. Ce que j'ai fait. Innocent oisillon que j'étais...

J'ai alors été surpris par la rapidité du jaillissement inattendu de ce liquide visqueux que je n'avais pas encore identifié comme faisant partie de nous. Du coup... j'ai eu envie d'essayer sur moi. Ce que j'ai fait également. Et là, à ma grande surprise, cette toute première éjaculation bien à moi m'a immédiatement procuré un bien-être aussi considérable qu'inconnu. Ce fut une révélation ! Un immense champ d'explorations sensuelles s'offrait soudain à ma jeune personne à la découverte de son corps et à la conquête de son plaisir. D'ailleurs, aujourd'hui encore, j'apprécie toujours autant cette sensation incomparable de la libération du sperme ; et ce, même si dans mon passé certains orgasmes cinématographiques ne m'ont pas procuré de réelle satisfaction. Nous en reparlerons.

En dehors des périodes de vacances, ma mère me rendait visite le dimanche dès qu'elle le pouvait. Ma pension se trouvant loin de son domicile, il ne lui était guère commode de venir chaque semaine. D'ailleurs, je n'y tenais pas plus que ça, car à chaque nouvelle séparation je pleurais toutes les larmes de mon corps. Je lui demandais donc de venir le moins possible et préférais la rejoindre pour les vacances scolaires. Faute de possible amourette avec telle ou telle nouvelle Élisabeth, faute de la proximité quotidienne de ma mère, la tentation du plaisir charnel s'ancrait ainsi d'autant plus facilement en moi. D'autant plus profondément aussi.

Le plaisir de voir et de sentir jaillir mon sperme lors de mes séances de masturbation frénétique dans notre salle de bains de la Sarreguemunderstrasse prenait également facilement le pas sur la stricte éducation judéo-chrétienne dispensée par les frères. Je vivais ainsi dans le péché permanent et pourtant je ne me sentais aucunement coupable au collège Saint-Joseph. Confession, absolution, acte de contrition... et hop ! Pour moi, le problème était résolu. J'étais « blanchi » et pouvais poursuivre impunément la masturbation. Le plaisir prenait ainsi résolument le pas sur le péché. Et comment ! Comme disait Pierre Desproges, « j'étais enfant précoce et éjaculateur prodige ».

De leur côté, sans jamais s'aventurer à nous prodiguer une véritable éducation sexuelle, les frères traquaient la moindre de nos découvertes en ce domaine. C'est ainsi qu'au cours d'une confession j'appris que l'« onanisme » était un péché. Un mot bien savant pour une petite

branlette. Un jour, un religieux qui, je crois, s'appelait frère Jacques – comme les chanteurs, mais moins épanoui dans son art – me demanda en effet carrément si je touchais mon « zizi » et me poussa à avouer que mes plaisirs étaient interdits et dangereux. C'est de cette façon que je découvris la norme cléricale au regard de ce que j'étais alors bien trop jeune pour qualifier de plaisir sexuel. D'ailleurs, dans mon esprit, oserais-je dire « en conscience », ma sexualité proprement dite n'a véritablement débuté que lors de mes premières expériences avec les femmes.

En attendant, je me masturbais donc tranquillement, résolument – gentiment, d'une certaine façon – jusqu'au jour où un autre frère, encore plus curieux que les autres, en vint à me poser des questions infiniment plus inquisitrices. Je vous laisse juge : « Avec quelle main te masturbes-tu ? La gauche ou la droite ? Tu te mets un doigt dans l'anus ? As-tu pensé à une femme nue ou en porte-jarretelles ? » Comme si, à cet âge où je n'avais accès ni à la presse ni à la télévision, je pouvais connaître l'existence des porte-jarretelles ! Ces questions, vous le comprendrez, m'ont dès lors rendu moi-même quelque peu soupçonneux vis-à-vis de l'Église, de ses enseignements et de ses représentants.

Subitement, je me découvrais un esprit critique, un libre arbitre. D'une certaine manière, par anticipation, je devenais un homme. Ce questionnement absurde et malsain m'interpellait. Comment un frère pouvait-il exiger de moi des détails aussi intimes ? Moi, j'avais alors une approche assez narcissique de mon sexe ; une approche assez simple. J'aimais son toucher et j'aimais jouer de ce rythme conduisant au plaisir ; voilà tout. Ce faisant, je ne pensais d'ailleurs à rien de bien précis, ou rarement. Je demeurais concentré sur un point de ma verge, et d'ailleurs, nous le verrons, ces détails auront pour moi plus tard leur importance.

Bref, moi qui avais eu un temps l'envie de vouer ma vie au sacerdoce – un temps bref certes, mais tout de même –, je me trouvais brutalement détourné de l'Église ; donc de ma foi. Finalement, avec le recul, je remercie pourtant ce prêtre imbécile pour cette prise de conscience que son attitude trouble m'a inspirée « à son intelligence défendante ». Sans le vouloir, sans même le savoir, par un étrange dévoiement des intentions, il m'a en effet aidé à tracer mon chemin : la voie du plaisir. Très pénétrable, celle-là.

Assurément, ma totale remise en question date de cette sale expérience soi-disant religieuse. De cette inquisition de trop. Au-delà de ma foi soudain maltraitée, je voulus dès lors échapper à toute force à ce carcan. À l'époque, je ne formulais pas les choses en ces termes, mais il me semble qu'aujourd'hui un prêtre comme celui-ci se retrouverait au tribunal. Combien de jeunes victimes se seront ainsi

trouvées bafouées au nom de l'Église ! Et avec des frères trop longtemps couverts par leur hiérarchie... Des jeunes qui n'osèrent pas faire de vagues et qui, parfois conseillés par leurs propres parents, se seront trouvés traumatisés à vie. Par bonheur, ma révolte m'a donné la force d'échapper à tout ça. Une force d'ailleurs sans doute tout autant empreinte de naïveté que d'amour de la vie.

Déjà j'aimais le plaisir et j'étais bien dans mes baskets ; ou plus exactement, à l'époque, dans mes godillots. Une chance. Je me souviens qu'un de mes copains de ce collège, moins solide, s'est pendu. Je sais qu'il ne supportait plus la pension, mais j'ignore ses raisons profondes. Maintenant, les enfants parlent plus facilement et c'est tant mieux. Au-delà de la tentation du suicide, combien de malheureux sont tout simplement restés claquemurés dans une libido frustrée ?

On se gardera bien sûr de conclure hâtivement que tous les libertins ou « pornocrates » de la Création sont en fait des victimes de l'Église... néanmoins, je découvrirai plus tard que Francis Leroi, réalisateur et producteur de films « pornos », avait lui aussi été confronté à des relations ambiguës avec les frères de son pensionnat, près de Vernon. Il se confiera d'ailleurs dans son livre *70, Années érotiques*, publié chez La Musardine en 1999. « Je n'ai, à franchement parler, y écrit-il, aucun mauvais souvenir des attouchements très impudiques que ces hommes, des prêtres pour la plupart ou des "défroqués", avaient plaisir à exercer sur moi. Au contraire, j'aimais leurs caresses qui me causaient parfois des jouissances très intenses. » Convenant avoir ainsi parfois mouillé son pantalon, Francis, lui, indique avoir donc été initié « avec la tendresse et l'affection » dont il manquait ; ceci « par des éducateurs certes pédophiles » (sic) mais aussi attentifs à son plaisir. En ce qui me concerne, je n'ai rencontré là aucune tendresse !

Sans lui confier quoi que ce soit de cette agression, j'essayais de faire comprendre à ma mère qu'il ne fallait pas m'imposer une année supplémentaire dans ce collège. Hélas, elle ne m'écouta pas. Les affaires de famille ou peut-être le désir de me donner une éducation religieuse, cette formation qui « allait faire de moi un homme », m'ont conduit ainsi à retourner en pension un an de plus.

Au collège, j'étais surnommé « la boule de mercure », ainsi que me le rappellera un frère auquel je rendis visite à l'occasion de mon voyage de noces, à Strasbourg, afin de faire découvrir à mon épouse l'endroit de ma rupture avec l'Église. « Boule de mercure », c'était parce que je faisais sans cesse des blagues de potache : lits en portefeuille, poil à gratter dans les draps ; sans compter les coups de poing à mes dénonciateurs... Ça me valait d'ailleurs d'être régulièrement puni à coups de règle sur les doigts. Jusqu'au jour où j'ai saisi l'instrument au passage et l'ai flanqué en plein dans la figure

du « bon frère ». Un sacré coup ! À tous les sens du terme.

Ne croyant plus ni en la doctrine ni en son éducation, j'étais désormais pire qu'indiscipliné ; j'étais indomptable. Peu m'importaient les punitions, les heures de colle à tout va. Ainsi, je devais souvent connaître les stations « à genoux devant la règle » ou « les doigts en l'air pour recevoir un coup de règle cinglant ». Les positions clés, plus tard, allaient changer... En attendant, rien ne m'arrêtait, j'avais décidé de me révolter. Ainsi, à l'évocation de mon nom lors de nos retrouvailles, le frère supérieur m'a-t-il ressorti ce surnom, « Boule de mercure », et montré une photographie de l'époque. Quinze ans après, il se souvenait parfaitement de mon passage.

À l'époque, le renvoi du collège me semblait être la seule porte de sortie possible, l'unique échappatoire à cette éducation que je ne supportais plus. Quant aux foudres de mes parents, alors séparés, je ne m'en inquiétais guère. Mais finalement, avant de « mériter » de se faire renvoyer de ce genre d'institution, il faut en faire des conneries ! Je dus m'appliquer.

Et tout d'abord, je refusais la confession. En réservant à moi seul le droit de m'absoudre, je transgressais les lois de l'Église. Néanmoins, je m'en remettais au Seigneur pour la communion. Bien sûr, c'était la guerre : à tout prix, on voulait me faire rentrer dans le rang. Ainsi, après moult exploits, je fus réveillé une nuit par trois frères qui me déshabillèrent de force pour me frotter vigoureusement à la brosse à chiendent dans l'eau glacée des larges lavabos en zinc où nous nous lavions le matin. Un traitement contre-productif !

Loin de me calmer, ce fut « la goutte d'eau » qui fit déborder le vase et amplifia ma révolte. Cette réunion de « malfaiteurs » qui aujourd'hui alarmerait les autorités, a soudain renforcé ma capacité à résister. C'est probablement ma survie qui s'est jouée là, mon « antiformatage » : je ne pouvais pas me plier à leur soi-disant éducation sans tuer ma propre énergie et me mettre véritablement en danger. J'ignore quel degré de conscience j'avais alors de cette incompatibilité mais à l'évidence, l'Église n'était pas faite pour moi. À moins que ce ne soit le contraire.

Je terminais donc cette dernière année avec la menace faite par mon père de m'envoyer cette fois chez les jésuites si je m'entêtais à poursuivre mes dérapages. Suprême punition ! Leur redoutable réputation avait en effet franchi les portes du collège. Je n'étais d'ailleurs pas la seule tête blonde contestataire placée par ses parents sous cette épée de Damoclès. De mon côté, je menaçais de fuguer si l'on m'expédiait contre mon gré chez les jésuites. Aussi, sans doute l'inquiétude et les larmes de ma mère ont-elles fini par faire entendre raison à mon père. Du coup, retour à la case départ : à la rentrée suivante, je me retrouvai à nouveau au lycée Maréchal Ney. Ouf !

Après quatre années passées chez les frères, quel bonheur de pouvoir enfin dissocier masturbation et confession ! Fini les sermons, la messe du matin, les vêpres de l'après-midi, le silence imposé, l'obligation de se déplacer en rang, la dévotion à l'Église... Quel bonheur, aussi, que le lycée mixte ! Et puis de retrouver maman, qui voulait à nouveau m'avoir auprès d'elle. Terminé les turpitudes. Je retrouvais un esprit libre. Je quittais les voies impénétrables du Seigneur pour d'autres voies infiniment plus accueillantes.

Retour, donc, dans la grande cour de récréation du lycée Maréchal Ney. Là, pour cette rentrée des classes, régnait un certain ordre : les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Cette mixité toute fraîche pour moi inclinait mon œil à papillonner rêveusement d'un visage de jeune fille à un autre. Je découvris alors le charmant minois de celle qui allait être mon premier véritable amour.

Les visages des femmes, tout au long de ma vie, ont sous-tendu mon désir. Certes, ils n'auront pas tous été parfaitement beaux, mais précisément, pour moi la laideur elle-même peut se révéler attirante. Avant tout, la physionomie doit capter le regard. Quel que soit le visage, mes yeux devaient l'accepter. Un peu comme certaines odeurs peuvent un instant repousser, puis au contraire sublimer notre sensualité animale pour mieux révéler notre pouvoir de séduction. Le visage aura assurément été le fil conducteur de ma sexualité. À travers lui, et surtout à travers le regard, il me semble qu'une grande partie de l'être se révèle. D'ailleurs, ne dit-on pas d'un acteur qu'il a un regard ? Et n'est-ce point souvent lui qui nous trahit ?

Au deuxième rang, donc, à cette rentrée, deux inséparables copines de mon âge avaient retenu mon attention : Martine et Josette. L'une brune, l'autre blonde. Pour moi, les rousses viendront plus tard. Hélas, mes œillades appuyées en direction de la brune Martine ne produisaient aucun effet sur celle-ci. Alors, comment faire pour la conquérir ? Bon dessinateur, je me mis à l'ouvrage pour exécuter son portrait ainsi que celui de son amie Josette. Ceci me permit un premier contact et me valut enfin un sourire de Martine que je perçus comme une autorisation à la courtiser. Je profitai donc, pour sortir du bois, de l'une de ces promenades dominicales en forêt au cours desquelles les professeurs avaient d'ailleurs eux-mêmes tendance à se retrouver entre eux pour vivre leurs propres expériences, du reste pas toujours aussi innocentes que les nôtres.

Pour Martine et moi, ce fut l'occasion d'échanger nos premiers baisers, et, pour moi, de connaître mes premières érections contre un corps féminin. Ma main, guidée par la sienne, s'en vint toucher ses petits seins, ses rondeurs, son intimité... et pour la toute première fois, jusqu'à cette sorte de liqueur que j'affectionne tout particulièrement et que j'appelle « le miel ». Mais, bien plus encore, j'aimais sentir la

pression de ses lèvres, caresser son visage et embrasser des yeux son regard lumineux lors de nos contacts.

Dès cet âge, je compris alors que c'est toujours la femme elle-même qui décide de l'acceptation de nos baisers, de nos caresses, et surtout que c'est elle qui décide de se donner ou pas. La femme demeure maîtresse de ses actes et, sauf à l'avoir forcée par la violence, nul ne peut jamais se prévaloir de l'avoir « baisée ».

Indubitablement, nos premiers émois amoureux, nos premiers troubles érotiques conditionnent notre future vie sexuelle. L'impression de douceur ressentie dans les bras de Martine était pour moi du pur plaisir et elle vint donc renforcer ma libido encore toute fraîche. Bonheur du premier effleurement, du premier baiser, de la première caresse de cette source de vie.

La brune Martine aura ainsi été la toute première à s'ouvrir à moi de manière aussi intime, mais la blonde Josette n'aura pas tardé à prendre le relais. Elle qui m'observait maintenant en silence, du coin de l'œil, profita en effet d'un dimanche où son amie était absente pour prendre des initiatives auxquelles je ne m'attendais pas vraiment. Au fil des jours, sans mot dire, nos regards toujours plus complices avaient en effet tissé les liens de ce que j'ose appeler cette fois mon premier amour. Bientôt, des mots doux glissés dans sa main nous avaient permis de communiquer à l'insu de Martine qui, comble de malchance pour elle, allait devoir quitter le lycée en cours d'année suite à la mutation de son père.

Notre chance, au contraire, voulut que Josette, tombée malade, se trouvât quelques jours à l'infirmerie. Nos caresses et nos étreintes dominicales m'excitaient de plus en plus et le contact de son miel sur mes doigts me donnait l'envie d'aller plus loin. Encadrés par les professeurs pendant les promenades, séparés par les dortoirs, nous trouvions là une occasion inespérée d'un rapprochement plus poussé. Je tentai donc ma chance... et ma première expérience.

Avec la complicité d'un pion, je réussis à sortir pour aller rejoindre ma belle. Jouant les monte-en-l'air, j'accédai à sa chambre du premier étage par une gouttière. La surprise passée, Josette me fit entrer par la fenêtre et s'empressa de me cacher sous ses draps. Mes vêtements roulés en boule sous le lit, je pus alors sentir nos deux corps l'un contre l'autre et, le sexe bien raide, animé d'un bel esprit de découverte, je l'embrassai, la caressai. Déjà mon hôte s'ouvrait et me guidait en elle avec un naturel des plus innocents.

Le souvenir qu'il m'en reste est cette sensation chaude et humide au bord de son sexe, sur lequel, hélas, je m'oubliai très précocement... Alors, bien sûr, je ne saurais jurer que ma jolie blonde ait elle-même connu l'ombre d'un plaisir, mais tout au moins, à la façon dont elle m'a tendrement pressé contre elle, je peux imaginer qu'elle a ressenti

quelque bonheur trouble, voire quelque fierté féminine. Moi, finalement déjà très homme, je m'endormis lourdement dans ses bras. Cette double rapidité, j'en conviens, n'annonçait pas un grand professionnel.

C'est donc dans cette posture insolite pour notre âge que l'infirmière nous découvrit ensemble au petit matin. Pour des raisons que j'ignore, l'affaire ne fit pas de bruit, néanmoins on me sépara tout un trimestre de ma belle Josette. Je fus interdit de promenades dominicales et récoltai en échange de nombreuses heures de colle. Ce fut une excursion à Domrémy, sur les pas de Jeanne d'Arc – encore elle –, qui mit fin à cette exclusion ainsi qu'aux visions sensuelles pour le moins frustrées qui étaient venues habiter mes nuits durant toutes ces semaines où je n'avais pu serrer Josette dans mes bras.

Avec un franc bonheur, je replongeai enfin dans cette toute première réalité amoureuse. À nouveau, je pouvais lire la tendresse dans le regard de ma belle. Qui plus est, une tendresse amplifiée par ce moment de totale intimité vécu ensemble. Hélas, cette sortie devait être la dernière que nous ferions, elle et moi. L'année scolaire s'achevait et, comme Martine, ma blondinette allait à son tour changer d'établissement. Là s'arrêtait notre histoire. De Josette, j'ai toutefois conservé un souvenir ému, entretenu grâce aux photos de cette excursion sauvées par ma mère. Depuis, j'ai souvent songé à essayer de la retrouver, mais la perspective d'une recherche longue et fastidieuse liée au changement de nom des femmes mariées m'a découragé. Aujourd'hui encore, ça m'amuserait de revoir mon premier amour. La déception serait peut-être au rendez-vous, pourtant l'image que j'en ai conservée ne saurait en rien être ternie.

Après le départ de Josette et jusqu'à mes quinze ans, les seuls plaisirs accessibles pour moi furent très classiquement de jouer au docteur dans la cave de mon immeuble et, bien sûr, mes chères habitudes masturbatoires. Pourtant, certains tentèrent à nouveau de m'ouvrir à des rapports d'une tout autre nature. Notamment un autre ramasseur de balles de tennis qui profita d'un tête-à-tête dans une cabine de bain pour me demander lui aussi de toucher son sexe. Cette fois-ci, cette perspective me répugna.

Au bout du compte, au fil de ma vie j'aurai souvent attiré les hommes, probablement du fait de la finesse de mes traits, mais le souvenir de ce religieux qui peut-être se tripotait lui-même en me questionnant de manière aussi intime ne pouvait que me valoir du dégoût. Et puis, sans ambiguïté aucune, je savais désormais pertinemment combien, « pour ça », je préférais la compagnie des filles.

Certes, j'étais encore bien trop jeune pour avoir vraiment le diable au corps, mais le démon de Vénus, lui, s'était déjà emparé de ma

petite personne. Tapi au fond de moi, ce petit monstre guettait son heure...

CHAPITRE II

MARSEILLE : SOLEIL ET OMBRE

En 1957, la Sarre allait être définitivement rattachée à la République fédérale allemande. Et pour un peuple, choisir son modèle politique et sa nationalité était un vrai privilège en ces rudes temps de Guerre froide et de conflits post-coloniaux ! L'année précédente, les soviétiques étaient intervenus de manière sanglante à Budapest, jetant sous l'éteignoir tout espoir de liberté. De son côté, depuis 1953, la France se trouvait pudiquement engagée dans des « opérations de maintien de l'ordre » en Algérie. Massu s'y était vu confier cette tâche tandis que Salan échappait à un attentat à la roquette et qu'un massacre, à Melouza, faisait plus de 300 morts. L'Algérie, cette guerre sans nom, était une sacrée épine dans le pied d'une IV^e République déjà bien essoufflée.

Moi, à cet âge, il faut bien le dire, je bataillais surtout avec ma sexualité naissante et, comme tout le monde – comme le monde –, j'étais tout entier sous le charme de notre Brigitte Bardot. En faisant scandale, le *Et Dieu créa la femme* de Vadim et la danse sulfureuse de BB venaient militer pour des femmes plus libres, alors même que l'association Maternité heureuse s'engageait beaucoup plus prosaïquement dans son combat en faveur du planning familial.

En 1957, donc, alors que la Sarre revenait à l'Allemagne, mon père, lui, déclina l'offre qui lui était faite d'y être nommé haut fonctionnaire. Ayant été résistant durant la guerre, ce bon patriote ne se voyait pas endosser la nationalité allemande, même pour s'assurer une belle réussite professionnelle et sociale. Revenant en France, il ne devait d'ailleurs pas non plus faire la carrière promise, mais au moins sera-t-il demeuré fidèle à ses convictions.

Ma mère et moi avons quitté les premiers Sarrebruck et nous nous sommes installés à nouveau à Marseille, dans un appartement du boulevard Longchamp, près de la gare. Nous étions à deux pas de l'immeuble où habitaient mon oncle et ma tante, que je retrouvais avec bonheur. Plus tard, nous allions habiter au Petit-Canet, dans la proche banlieue de Marseille ; un endroit dont je conserverai également un excellent souvenir.

Depuis notre départ, bien sûr, Marseille avait changé. La vie, comme du reste dans l'ensemble du pays, y était désormais plus facile.

La France, qui hier manquait de tout, n'avait enfin plus besoin de tickets pour se procurer sa nourriture et son essence. L'aide de l'Amérique s'y était enfin exprimée à travers le plan Marshall. Les USA choyaient cette vieille alliée qui accueillait ses bases militaires sur son sol, face aux forces du Pacte de Varsovie. Marseille, grand port colonial, revêtait en outre, elle aussi, un caractère stratégique dans le cadre de la guerre qui venait de s'engager de l'autre côté de la Méditerranée, en Algérie.

Là, dans ma ville natale, je fus donc inscrit dans une école libre et bientôt mon oncle me donna mes premiers cours de cuisine. Bien qu'il lui en coûtât parfois de me confier certains secrets de ses recettes, il fit de moi un cuisinier plutôt doué. Assurément, c'était un chef et un pâtissier hors pair, d'ailleurs plongé dans ses livres de cuisine à longueur de temps. Je l'ai alors suffisamment observé pour être capable d'imiter son tour de main. Ainsi, je cuisine aujourd'hui le calamar d'une façon sans pareille. La sienne.

Mon oncle et ma tante n'ayant pas d'enfants, ils m'avaient quasiment adopté. J'étais leur petit. J'allais ainsi passer quelques années en famille et mon père ne me manquerait pas. En vérité, je devais recevoir de mon oncle cet amour d'un homme qui, sans remplacer mon père, allait me donner le sentiment d'avoir une véritable famille.

À Marseille, hélas, je retrouvais également ma grand-mère paternelle qui, comme à mon père, et comme mon père lui-même, ne me donna guère d'affection. Je n'étais pour elle qu'une charge affective qu'elle ne souhaitait pas assumer, et je le sentais trop parfaitement pour pouvoir l'aimer. Ma principale préoccupation, en ce début d'adolescence, était ainsi de lui chiper un peu de monnaie pour filer au cinéma : ma grande passion. Il faut dire que le boulevard Longchamp était précisément « la rue » des cinémas et des producteurs de films. J'allais d'ailleurs m'y constituer une belle collection d'affiches et de photos promotionnelles. Malheureusement, tout cela allait disparaître au cours d'un déménagement.

En attendant, je dois avouer que je n'étais pas malhabile pour détourner quelques sous à cette grand-mère froide. Elle ne découvrit en effet le pot aux roses qu'au bout de deux ans, un jour où j'avais eu la main plus lourde qu'à l'accoutumée. L'histoire se solda par une bonne paire de claques. J'avais maintenant quinze ans. Je tentais, je crois, de lui faire payer son indifférence et puis cette affreuse soupe aux feuilles d'artichaut qu'elle m'imposait si souvent. Elle était radine comme pas une et à tous les niveaux : pas de bisous, pas un sou et rien dans l'assiette ! Heureusement que je ne vivais pas avec elle au quotidien.

Au contraire, chaque soir après l'école, je filais voir mon oncle et

ma tante. De ces visites joyeuses, là encore, il me reste en mémoire les odeurs ; notamment celle, si particulière, des immeubles anciens. Depuis leur mort, ces effluves me rappellent d'autant plus ces années de bonheur avec eux. Tout comme le souvenir du tic-tac du gros réveil qui me berçait lorsque je dormais chez eux. Ma tante, cette « mamie » plus vraie que nature, m'appelait « Fils » et me considérait comme tel. Elle était la bonté même, tout particulièrement pour moi ; malgré cette boule de mercure qui sommeillait en moi. Mamie avait la peau ridée comme une vieille pomme et me disait pourtant qu'elle conservait son teint de jeune fille en se lavant toujours au savon de Marseille. Qu'importe, d'ailleurs ; elle n'était pas une « femme à hommes ».

Il me semble que je l'ai toujours connue âgée et, en dépit de l'indéfectible affection que je lui porte, il faut bien dire que cela faisait une sacrée différence entre nous. Elle me prodiguait tout ce qu'elle pouvait de conseils pour me protéger dans mes relations avec les femmes, elle me disait de ne pas les regarder, qu'il serait bien temps d'en épouser une plus tard. Mais finalement, toutes ces recommandations ne faisaient qu'attiser ma quête de conquêtes.

La première, après mon départ de Sarrebruck, fut une coiffeuse de vingt-quatre ans : Marie. C'est elle qui se chargea véritablement de mon éducation pour faire de moi un homme. Du moins, à ce plan-là. Elle était d'ailleurs littéralement surexcitée à l'idée de prendre ainsi en charge la formation du quasi puceau que je représentais à ses yeux.

Hélas, les retards répétés à la sortie de l'école allaient bientôt inquiéter ma tante, qui allait donc finir par me coincer. Elle fit alors un scandale à cette pauvre Marie, qu'elle menaça de porter plainte pour détournement de mineur. Élevée à la vieille école, cette « mamie-poule » voulait à toute force me protéger des filles et de la débauche. En fait, ni elle ni ma mère n'avaient jamais eu vent de mes frasques passées. Elles m'imaginaient encore petit garçon et trouvaient qu'en cette circonstance je me comportais mal.

Il me fallut ainsi m'entourer de bien des précautions pour revoir ma jolie coiffeuse. Ma tante semblait quelque peu rassurée par notre soi-disant rupture et elle me laissait maintenant sortir plus tard le soir pour voir « des copains »... néanmoins je me méfiais d'elle, car elle continuait à surveiller le salon de coiffure. Nous demeurions donc aux aguets, Marie et moi, pour ne pas nous faire prendre lorsque j'attendais l'heure de fermeture.

En fait, Marie m'avait rendu complètement « accro » : elle m'avait donné le goût du sexe. Mieux, l'appétit du sexe. Dès lors, je commençais à sécher les cours pour filer la rejoindre. C'est l'époque où je découvris les plaisirs de la fellation, le « 69 » et même le goût bien réel de certaines femmes pour le sperme. De mon côté, j'étais ravi de sentir le sexe de Marie sur ma bouche, je me délectais de son miel,

tandis qu'elle me guidait de la voix pour m'indiquer comment lui rendre ses caresses. Précieux aveux... J'appris beaucoup ainsi ! C'était pour moi un immense bond dans l'inconnu et aussi tout un apprentissage.

Hélas, je pris aussi tous les risques pour voler ces moments d'intimité exceptionnels avec cette coiffeuse qui aimait la chair autant que moi. Pratiquement chaque jour, pour mon plus grand bonheur, elle me faisait vibrer quelques instants sous une porte-cochère, dans sa voiture ou bien encore dans le sous-sol du salon, avant de me déposer au coin de la rue pour rentrer sagement chez ma tante.

En dépit de mes précautions, je finis donc par me faire pincer une seconde fois. Dès le lendemain, ma « protectrice » retourna au salon pour menacer cette adorable fille de détournement de mineur, affirmant que « la police ferait son devoir ». Je suppliai alors Mamie de n'en rien faire et tentai de lui expliquer que j'étais un adolescent précoce ; néanmoins, pour protéger Marie, je dus promettre de ne plus la voir et cette fois m'y résoudre vraiment.

Ce fut en effet avec un immense regret qu'il me fallut prendre mes distances d'avec cette merveilleuse « prêtresse d'amour » qui m'avait tellement fait progresser dans ma découverte de la sensualité et de la sexualité. Si agréables et troublantes qu'elles aient pu être, les expériences qui suivirent se sont de fait révélées bien moins instructives. En vérité, il me fallut des années avant de retrouver chez d'autres partenaires la sensualité de ma coiffeuse.

En attendant, je changeai donc de registre en profitant d'avoir mis quelque argent à gauche en volant ma grand-mère paternelle et d'avoir économisé sur l'argent de poche donné par ma tante maternelle. Ce pactole me permit en effet d'essayer « les putes » – une formule banale de la rue mais que je n'accompagne d'aucun mépris. Le déclic, pour moi, eut lieu rue Thubaneau, haut-lieu de la prostitution marseillaise de l'époque, alors en concurrence avec le quartier du Panier, en haut du Vieux port. Désir personnel, rite de virilité ? Allez savoir. Selon les copains, les filles tarifées constituaient un passage obligé pour un homme. En tout cas, mon expérience passée avait dû me conférer une certaine assurance et quelque maturité, car ma première professionnelle omit de me demander mon âge. Une fois dans la chambre, devant le lavabo, pour laver mon « jésus » – pour reprendre la formule de Dominique Lavanant, formidable prostituée bigoudène des Galets de Pont-Aven –, je me laissai fasciner par l'image de sa toison dans la glace tout en m'interrogeant sur la façon dont j'allais pouvoir me comporter avec elle.

Pour moi, c'était *a priori* comme avec une fille « normale », sauf qu'elle m'avait fait payer ses services. Ainsi, je voulus l'embrasser et lui lécher le sexe, mais elle refusa. En revanche, je pus prendre tout

mon temps pour bien la baiser et me délecter de son beau sexe à la toison troublante. J'étais avec une vraie femme et je faisais durer ! Surprise par le temps que je mettais à jouir au regard des dix-huit ans qu'elle m'attribuait, elle m'imagina alors plus vieux et me questionna sur mon âge.

Moi, naïvement, et non sans fierté, je lui répondis qu'au contraire j'avais en fait quinze ans. Difficile d'être plus à côté de la plaque... Du coup, elle s'empressa de me faire rhabiller, me remboursa – sans doute par crainte de la police – et me pria de foutre le camp. Quel con ! Être déjà à ce point déniaisé et encore aussi crédule !

Bien sûr, je fis bientôt une autre tentative, mais cette fois-ci la fille refusa d'emblée. J'en demeurai frustré. D'ailleurs, je ne devais jamais avoir à supporter un goût immodéré pour les prostituées. Hormis une ou deux, elles n'auront jamais été ma tasse de thé. L'amour tarifé allait rester pour moi synonyme de frustration. Ces filles refusaient tout : l'amour, la séduction, l'intimité des préliminaires et même le moindre baiser. Eh oui, ces dames n'embrassaient pas ! Domaine réservé. Je pouvais comprendre, mais moi, ça me manquait.

Alors bien sûr, je finis tout de même par accéder ça et là à de menus plaisirs. Un an plus tard, je rencontrai ainsi une autre femme de petite vertu qui, elle, adorait pisser devant moi, ce qui, je l'avoue, m'excitait au plus haut point. Enfant, déjà, ce bruit me troublait. J'avais avec cette fille des relations somme toute « affectives ». Nous allions régulièrement boire ensemble un verre au café du coin, ce qui conférait une toute autre résonance à nos ébats tarifés.

Malgré tout, je n'étais guère satisfait de cette manière de fréquenter les femmes. Par-dessus tout, moi j'aimais séduire : conquérir ! « Charmeur tu es, charmeur tu resteras », m'avait-on affirmé un jour. Finalement, je partis donc à la chasse à de nouvelles conquêtes.

Le dimanche, avec ma mère, nous allions au bord de l'eau, à la plage des Catalans ou bien aux Goudes. Un bien bel endroit, celui-là, d'ailleurs ! Un bout de côte en dehors de Marseille où je me suis pris de passion pour la mer et la plongée sous-marine ; d'abord en apnée, puis en scaphandre. Une passion qui ne m'a plus jamais quitté. Dans un premier temps, ce fut surtout pour moi l'occasion de mater les filles en petite tenue, puis je m'employais à draguer celles qui étaient plus âgées que moi. À la sortie de l'école, je fréquentais bien un bar où quelques jeunesses traînaient en quête d'un flirt, mais celles-ci ne recherchaient pas vraiment la bagatelle. Pour moi, il fallait donc « chasser plus âgé ».

Bien vite, je devais ainsi me rendre compte que les femmes exerçant certains types de métiers, telles les infirmières et « bien sûr » les coiffeuses – peut-être du fait de leur habitude à toucher les corps –, avaient moins de tabous en matière de sensualité et de sexualité.

L'expérience inoubliable vécue avec Marie me portait davantage vers elles que vers les jeunes filles de mon âge. Elles savaient jouer les initiatrices et, aujourd'hui encore, je leur en suis reconnaissant. Elles m'ont donné cette sensibilité à l'autre, ce don de posséder et d'être possédé qui est l'une des clés de la sensualité. Plus tard, à mon tour, et en retour, je devais d'ailleurs me faire moi-même l'initiateur d'un certain nombre de jeunes filles en fleur.

Bien sûr, en dépit de ma sensualité naissante et de ma sexualité déjà exigeante, je ne passais pas tout mon temps à courir les filles. Je commençais même à fréquenter assez sérieusement les salles de cinéma. Mon tout premier film à Sarrebruck, *Les Chevaliers de la Table ronde*, m'avait marqué. Enfant, j'imaginai que tout se passait derrière l'écran... *Vera Cruz*, avec Gary Cooper et Burt Lancaster, demeure de très loin le film que j'ai le plus regardé au cours de cette période de mon adolescence. Le cinéma était permanent, alors le jeudi, j'y allais plusieurs fois par jour. Mamie préférait me savoir dans les salles obscures, toutefois elle continuait de veiller au grain. Elle ne voulait pour rien au monde que son neveu tourne mal. Comme si la fréquentation des filles y pouvait quelque chose ! En fait, j'allais mal tourner mais pour un tout autre motif, bien plus bête et infiniment moins jouissif.

J'allais alors sur mes seize ans et ne voulais plus retourner à l'école. Ayant obtenu mon brevet, je demandai donc à ma mère de me laisser travailler. Usant d'euphémismes, je lui expliquai que les études n'étaient pas mon truc, même si finalement j'avais toujours eu de bonnes notes. Mon père n'était pas là pour me faire dire – ainsi que je l'ai fait plus tard pour mes propres enfants – que les études devaient être les plus longues possible pour se donner plus de chances de réussir sa vie professionnelle. J'arrêtai donc là les miennes. Dieu merci, « avoir plus de chance de réussite » grâce aux études ne signifie pas pour autant « impossible de s'en sortir sans ». Plus tard, mon père devait me traiter de pornocrate et, en réponse, je devais donc lui jeter son abandon au visage : « Si tu t'étais occupé de moi à l'époque, je ne serais peut-être pas en train de faire du porno. »

La vérité, pourtant, c'est que ma vie ne m'inspire nul regret. Sans avoir fait de longues études, j'ai pu exercer des métiers très divers avant de connaître la notoriété et, sans aucun doute, d'être envié par bien des hommes.

Mon premier boulot fut celui de « photographe-stoppeur ». Armé d'un appareil 24 × 36, je mitraillais les promeneurs sur la Canebière et leur remettais une carte leur permettant d'acheter leurs clichés dans un dépôt qui était en fait souvent un bar. Un jour, en passant devant un oiseleur, j'eus ainsi l'idée d'acheter trois colombes apprivoisées, afin d'améliorer mon quotidien. Et de fait, en photographiant les

enfants avec ces oiseaux posés sur leurs mains ou leurs épaules, je pus vite constater que cette stratégie fonctionnait bien. Les parents se montraient plus enclins à aller acheter les photos au dépôt. Le succès de ces clichés suffit d'ailleurs à convaincre mon patron de me proposer d'effectuer pour lui la saison d'hiver à la montagne.

Certes, j'avais arrêté mes études un peu tôt, mais désormais je gagnais bien ma vie. Et puis quelques mamans continuaient à parfaire mon éducation... Un petit pécule en poche, j'étais donc assez fier et heureux de participer aux frais de la maison, pour ma mère qui s'était longtemps privée pour moi et qui avait encore bien besoin de cette aide. La « Boule de mercure », cela dit, avait toujours autant la bougeotte chevillée au corps.

Bientôt, je voulus ainsi apprendre à développer moi-même mes clichés. Je passais alors trois mois chez un vieux Russe pour des prises de vue en studio, puis je me mis à arpenter les quais pour y photographier les cargos transitant à Marseille. Enfin, je m'essayais à coloriser mes clichés de bateaux, mes portraits. À l'époque, les pellicules couleurs demeuraient en effet plutôt rares.

Comme de bien entendu, au bout de deux saisons, j'ai fini par me lasser de ce job. Cachant à ma mère que j'avais délaissé le vieux Russe, je continuais toutefois à quitter notre domicile aux mêmes heures, histoire de ne pas l'alerter. Je profitais ainsi de cette liberté pour fréquenter un bar où je fis la connaissance de quelques « nervis », ainsi qu'on appelait à Marseille les mauvais garçons. Ceux-ci avaient toujours les poches pleines et ils me proposèrent de participer à leurs larcins. Je refusai. Néanmoins, à cet âge où je me cherchais encore, l'idée de gagner de l'argent facilement commençait à m'habiter.

Durant les vacances d'été, je demeurais dans une splendide villa perchée sur la corniche, lieu aujourd'hui des plus huppés. Mon oncle en assurait la garde pour la belle saison. Cette vaste construction appartenait à la ville et abritait en temps normal un pensionnat de jeunes filles. Du coup, j'y découvrais quelques sous-vêtements féminins des plus évocateurs pour moi. Ah, le mythe de la petite culotte ! On ne se refait pas. Âge oblige, ces fantasmes, bien sûr, ne manquèrent pas d'inspirer puissamment mes masturbations nocturnes.

Face à la plage où je me baignais, se trouvait sur un rocher une autre villa, elle aussi désertée par ses propriétaires. Un jour, poussé par la curiosité, je me suis aventuré dans son sous-sol, mais finalement cette visite se transforma en cambriolage. Tenté par l'argent facile, je me suis laissé aller à emporter des sujets en ivoire et en jade, ainsi que des espèces cachées derrière un poste radio.

Les jours suivants, je surveillai la maison lors de mes parties de pêche sur le rocher et n'y observai toujours aucun signe de vie. La tentation d'y retourner était grande, mais je n'allais pourtant y

hasarder aucune nouvelle incursion. C'eût été trop bête. J'y avais volé les bibelots les plus précieux et ne tenais pas à me faire repérer au bord de la corniche. Je n'étais pour l'heure aux yeux de tous qu'un simple pêcheur d'oursins et je devais absolument le demeurer. Ainsi, n'ai-je jamais été inquiété pour mon larcin dans cette villa laissée inhabitée tout l'été.

En revanche, il fallait bien maintenant que je me débarrasse de la marchandise ainsi volée. Ce que je fis auprès d'un antiquaire peu scrupuleux quant à l'origine de ces objets. Il m'en offrit d'ailleurs un prix bien inférieur à leur valeur réelle. Mais comment se plaindre ? Faute de factures et vite lucide face au système voleur-receleur, j'acceptai sa proposition. Cette « première » peu glorieuse me laissait toutefois entrevoir des possibilités nouvelles pour avoir facilement de l'argent ; aussi, fort de mes nouvelles relations, je me laissai aller à participer à quelques coups.

Heureusement, j'y mesurais vite l'importance de la prise de risques en agissant ainsi à plusieurs. Dénonciation et balance ne m'inspirant guère, je me décidai alors à agir seul, mais je n'en eus pas l'occasion.

En me faisant la surprise de venir un jour me chercher chez mon vieux Russe, ma mère découvrit en effet que je ne travaillais plus chez lui. Après quelques explications fumeuses sur mon emploi du temps et quelques beaux mensonges sur ma façon de gagner de l'argent, je m'en sortis finalement pas trop mal et réussis même à la persuader que je cherchais à faire un autre métier.

Or, précisément, une relation de maman pouvait m'offrir l'opportunité de travailler dans le transit. J'acceptai donc. Mais en vérité, ce nouveau travail allait me conduire tout droit à une vie de voyou.

Un journaliste de l'époque nous appelait les « J3 », nous les petits voyous. Probablement par analogie avec les larcins des jeunes présentant les fameuses cartes de rationnement « J3 » pendant la guerre. Cette carte était en effet destinée aux garçons d'environ dix-sept ans : des petits gars sans doute mal nourris et encore trop jeunes pour partir au front, donc parfois enclins à « se débrouiller » plus ou moins honnêtement pour améliorer leur ordinaire. Pour moi, alors soucieux d'argent facile, ce n'était pas vraiment le cas ; pourtant, à travers la bande que je fréquentais, je me suis moi-même longtemps assimilé à ces « J3 » du temps du rationnement.

En fait, mes véritables ennuis ont débuté lorsqu'il m'a fallu arpenter sans cesse les quais de la Joliette, tantôt en bus, tantôt en stop, pour mes opérations de transit. Tout cela était très peu commode, surtout depuis que nous habitions Le Canet, et, comme bien des jeunes de l'époque, je demandai à ma mère de m'acheter un scooter. Redoutant un accident, elle refusa. Classique. Pour moi, toutefois, l'envie d'un

scooter se fit soudain plus forte à la suite d'une mauvaise expérience en stop.

Ce jour-là, un monsieur un peu trop affable et un peu trop charmeur avait pris un peu trop son temps pour me conduire... et me faire comprendre tout l'intérêt qu'il me portait. Rien ne m'avait préparé à cela, et j'avais pris tout ça pour de la gentillesse. Crédule, encore. Il ressemblait si peu à un ramasseur de balles...

Ce soi-disant directeur d'agence bancaire m'avait ainsi fixé rendez-vous le lendemain pour m'embarquer à la station d'autobus et m'épargner les transports en commun. Il m'expliqua que je me trouvais sur son chemin et que c'était un plaisir pour lui de me rendre ce petit service. Tu parles ! En fait, mon bonhomme avait en vue un autre genre de transports. Ainsi, alors que précisément il me demandait pourquoi je n'envisageais pas d'acheter une Mobylette ou une Vespa pour aller du Canet à Marseille, je sentis sa main sur ma cuisse... Je l'ai planté à un feu rouge et ne l'ai jamais revu.

Bien entendu, je ne me suis pas vanté de cette mésaventure auprès de ma mère, mais l'idée du scooter, elle, allait faire d'autant mieux son chemin. Plutôt que de m'exposer à passer si jeune à la casserole, je me résolus donc à en voler un. Et justement, avec mes mauvaises fréquentations, j'avais appris comment faire.

Aussi, un soir, ma mère me vit-elle débarquer fièrement sur une Vespa que je lui assurai avoir empruntée à un copain, car elle était bien pratique pour aller travailler. Maman fut paniquée à l'idée de me voir chevaucher cet engin, mais finalement elle me fit confiance et sur l'origine du véhicule et sur la façon prudente dont j'entendais l'utiliser. Seulement, petit « détail » : ni elle ni moi n'avions pris conscience que je conduisais sans permis et sans assurance... Malgré tout, je roulais ainsi, au mépris du danger sur ce scooter que je bichonnais comme s'il m'appartenait vraiment. Dans mon esprit, étrangement, il était d'ailleurs devenu ma propriété.

Finalement, tout se passa bien jusqu'au jour où un copain ignorant la technique pour voler un scooter me demanda de lui rendre ce service. Je démarrai donc l'engin qu'il avait repéré et repartis tout aussi vite vers mes occupations. C'est plus tard que je devais me rappeler combien il était dangereux de se lancer à plusieurs sur un coup.

Quelque temps après, en effet, alors que je venais de garer ma propre Vespa au pied du bureau où je travaillais, la secrétaire m'annonça dans l'escalier : « Richard, il y a des flics dans le bureau du patron. Ils veulent te voir. » Je compris immédiatement que le jeu était terminé et que pour moi la partie était bel et bien perdue. Plutôt que de tenter de me dérober, j'allais donc à leur rencontre. Je dus ainsi répondre à diverses questions au sujet d'un dénommé Robert

roulant avec un scooter que j'avais volé pour lui. Le salopard !

Ce con n'avait rien trouvé de mieux que de déposer sa Vespa en réparation dans un garage... qui était précisément le garage habituel de son propriétaire. Belle manœuvre ! Bien sûr, la police l'attendait lorsque l'engin fut prêt. Une chance sur un milliard de se faire prendre et cette balance me faisait arrêter !

Bref, je me retrouvai en route pour l'Évêché, siège central de la police de Marseille, avec un flic sur mon scooter volé. Interrogatoire et troisième sous-sol pour la nuit. Et c'est à ce moment-là que j'ai pris conscience du mal que j'allais faire à ma mère. J'étais dans le bain et jusqu'au cou. Ce fut pour moi une nuit à me morfondre, mêlé à la faune locale, après d'inévitables aveux. C'était ma parole contre la sienne, à cette balance !

Dès le lendemain, je fus transféré au quartier des mineurs de la prison des Baumettes, autre haut-lieu de notre bonne ville de Marseille ; mais dans un autre genre que La Timone... Je n'avais que seize ans, mais j'ai eu pourtant droit à la une du Provençal : « une bande de J3 sous les verrous ». Je n'avais rien à voir avec cette bande-là, mais je portais bel et bien le chapeau ! De son côté, prévenue de mon arrestation, ma pauvre mère réalisait brutalement que je lui avais menti pour le scooter. Elle m'en voulut et m'affirma plus tard que j'aurais dû insister pour qu'elle me l'achète. En attendant, le mal était fait. Surtout pour elle, qui allait se ronger d'inquiétude pour moi. Tout comme ma tante, d'ailleurs.

Moi, je n'étais pas à plaindre. Je devais assumer ma connerie, voilà tout. Et quinze jours à l'isolement, ça laisse à réfléchir. Quand je pense qu'aujourd'hui les voleurs de voitures sont remis illico en liberté ! Moi, on ne m'a pas dit que j'avais « empruntée » la Vespa. À l'époque, la justice était plus expéditive et plus dure. Une heure de promenade par jour entre ces hauts murs, tel était le meilleur de mon quotidien. Et je me demandais : « Combien de temps vais-je rester là ? »

Six mois, en fait. Six longs mois « fermes » enfermé derrière ces hauts murs. Et si méritée fût-elle, la punition me parut bien rude. Cette sanction immédiate fut toutefois pour moi bénéfique. En sortant, je me suis juré : « Plus jamais ça ! » Ni pour moi, ni pour les miens ; et tout d'abord pour maman.

Quelle justice m'a alors condamné, bien que je ne sois jamais passé devant un tribunal ? Ça, je ne le saurai jamais. J'ai seulement rencontré un juge pour enfants, sans même un avocat pour plaider ma cause à mes côtés. Le magistrat m'avait juste dit ceci : « Si tu te tiens bien, tu seras transféré aux Chutes Lavie. » Paroles, paroles... Les Chutes Lavie, c'est un quartier de Marseille axé sur la colline Saint-Charles, où un centre pour jeunes délinquants tentait alors d'humaniser quelque peu la détention des mineurs. Ce fut ma carotte,

un rêve qui allait durer six mois et, hélas, un soulagement auquel je n'allais jamais avoir le bonheur de goûter. Pourtant, je me suis bien tenu !

Aux Baumettes, cette grande prison bâtie dans les années Trente, je fus affecté à la lingerie avec pour mission de réceptionner le linge et de le redistribuer. Je me trouvais ainsi fort bien placé pour constater *de visu* combien les treillis constituant notre uniforme étaient très approximativement ajustés... En prison, les « amitiés » naissent plus facilement dès lors qu'un poste à responsabilités, si limitées soient-elles, vous est attribué. Au début, lorsque le bleu sort de sa période d'isolement, le regard des autres se montre plutôt méfiant. D'ailleurs, pouvait-on se demander, pourquoi moi à ce poste somme toute envié et pas un autre gars ? Nous étions alors quinze nouveaux dans la cour des grands ; enfin, des « anciens ».

Dès le début, certains caïds me firent comprendre que mon prédécesseur leur réservait un « costard » dont la coupe les distinguait « méchamment » des pékins aux vestes trop grandes et aux pantalons flottants. Pour cantiner, c'est-à-dire pour pouvoir acheter de quoi améliorer mon ordinaire, j'utilisais donc le modeste pouvoir dont je disposais pour négocier ces faveurs contre des cigarettes. Ce petit jeu allait durer deux mois.

Une promotion pour bonne conduite – du moins, est-ce ce que je crus à l'époque – me fit alors affecter à l'économat : une dépendance de l'intendance. Autant dire que la place était encore meilleure et que mes « amitiés » et mes échanges y gagnèrent aussitôt en importance. D'un seul coup, mes petits trafics devenaient bien plus lucratifs. Sans abus, toutefois. J'avais toujours pour objectif – pour espoir – d'être transféré aux Chutes Lavie et je me tenais donc à carreau. En vain.

À l'époque, on disait que dans mon cas deux mois étaient ordinairement la durée maximale d'une affectation carcérale, pourtant je n'ai été muté qu'à la fin du quatrième mois. Mon poste suivant fut la cuisine. De mieux en mieux !

J'étais ravi. Après les leçons reçues de mon oncle, j'avais ainsi l'occasion de faire mes premières armes derrière un fourneau, et de plus avec un chef qui n'était pas avare de ses conseils. Tout d'un coup, je retrouvais avec lui la gentillesse de Tonton lorsqu'il daignait me parler de ses recettes. Là encore, la place était bonne pour les petits trafics améliorant notre ordinaire. Ainsi, un bagarreur quelque peu boulimique me réclamait-il souvent un supplément et lorsqu'il repartait satisfait, avec de quoi se rassasier, je recevais mon lot de cigarettes. En outre, je me trouvais vraiment aux premières loges pour cantiner.

Tout, cependant, ne se passait pas toujours sans accrocs. Ainsi, un soir, dans la file d'attente pour la projection de cinéma hebdomadaire,

j'aperçus un morceau de pain dépassant de la poche de treillis de ce vorace teigneux. Par malice, je tentai de le lui dérober en cachette, mais il arrêta ma main et voulut lui-même me donner un « pain »... dans la figure ! J'esquivai et répliquai alors par une puissante claque sur son oreille. Ça l'assomma au point que, sur le coup, je crus l'avoir tué. D'ailleurs, un cercle se forma aussitôt autour de nous pour cacher le « cadavre » au maton planté à l'entrée de la salle et, finalement, je dus donner à mon gars deux autres claques pour le ranimer.

L'affaire, du reste, s'arrêta là entre nous. Il ne m'en tint pas rigueur ; au contraire. À ma libération, ce dur allait même me confier un casse dont il avait planqué le butin, histoire de me faire un peu d'argent. Une « affaire » à laquelle, toutefois, je n'avais aucunement l'intention de donner suite.

Pour moi, le temps passait maintenant un peu plus vite et mes combines amélioraient l'ordinaire. Tous les matins, le gardien me réveillait pour préparer le petit déjeuner de notre communauté, une soixantaine de gars plus ou moins engagés en délinquance. Toutefois, cette promiscuité ne s'avérait pas trop néfaste pour moi, ni pour mon moral ni pour ma moralité.

Cela dit, en dépit de cette relative amélioration de ma situation, il faut bien avouer que le régime carcéral ne me convenait guère. D'un côté, je ressentais cruellement cette privation de liberté ; de l'autre, je sentais bien maintenant que je n'étais pas fait pour devenir un voyou. Après avoir agi bien légèrement pour mon propre compte mais « sans y revenir », je payais le prix fort pour avoir rendu service à une balance encore plus cave que moi. Un comble !

Déjà, je me préparais à tout faire pour ne plus jamais avoir à revenir aux Baumettes. J'avais parfaitement compris que les diverses sollicitations qui ne manqueraient pas à ma sortie, qu'elles puissent ou non m'apporter quelque bien-être immédiat, m'y ramèneraient inéluctablement, et cette fois-ci dans des conditions bien différentes ! Heureusement, même si certains casseurs récidivistes me poussaient vers l'argent facile, en tant que mineur je ne me trouvais pas mêlé aux grands délinquants. Plus question de m'exposer pour le moindre truc qui pourrait me ramener à la case départ. Où plus exactement, comme au Monopoly, à la case Prison.

Je voyais donc les mois passer et toujours pas de Chutes Lavie. Je me demandais combien de temps il me faudrait encore attendre pour les mériter. En fait, j'appris plus tard que le juge me cataloguait comme fauteur de troubles et justifiait ainsi mon maintien aux Baumettes. Mais le pire, c'est qu'à ma sortie j'allais découvrir que ma balance, elle, se trouvait aux Chutes Lavie ! Mais inutile de regretter ; il est vrai que là-bas je n'aurais pas manqué de régler mes comptes avec ce salopard.

Côté sexe, bien sûr, Les Baumettes, c'était pas très enthousiasmant, même si des photos « cochonnes » y circulaient... sous le treillis. La masturbation, bien sûr, y était de mise – les caïds eux-mêmes ne s'en cachent pas dans leurs récits de souvenirs – et parfois, même, on y organisait des concours ! C'était à celui qui éjaculerait le plus vite. Moi, j'étais toujours perdant à ce jeu-là. Mes trois gouttes prenaient tout leur temps pour sortir. Du coup, j'y participais rarement. En tout cas, le manque de filles durant tous ces longs mois fut l'un des éléments déterminants de ma décision d'arrêter mes conneries. J'avais vraiment besoin et envie de passer du temps dans les bras d'une femme. Je n'étais en rien une bête à concours.

D'ailleurs, ce qui devait arriver arriva : un soir, un frénétique de la masturbation se rompit le frein à force de vouloir être le meilleur. Ouille ! Ce martyr de la branlette dut aller voir l'infirmière, puis le médecin, et les autres compétiteurs furent condamnés à une semaine d'isolement ; sur dénonciation, bien entendu. Ce qui, toutefois, ne leur interdisait pas de s'entraîner en solo...

Bref, je n'ai pas le souvenir d'actes plus « sexuels » que ces gamineries masturbatoires, telle la sodomie, par exemple. Ou alors je n'en ai pas eu connaissance. Peut-être avions-nous droit à quelque philtre d'anti-amour pour calmer nos envies ? À l'époque, dans les casernes, on parlait beaucoup de bromure donné en douce aux appelés. Fantasma ou pas ? Je ne sais. Peut-être aussi, tout simplement, que cette ambiance masculine très confinée suffisait en quelque sorte à nous émasculer ? Ce qui est sûr, c'est qu'en ces circonstances, même pour un gars comme moi, les érections matinales n'étaient pas chaque jour fidèles au rendez-vous. C'est dire. Pour tous, c'était plutôt le genre « Queue de guimauve ».

Les victimes de cet isolement identifièrent bientôt leur dénonciateur, ce qui valut à celui-ci une bonne raclée à coups de polochons. On ne se rend pas bien compte de l'impact d'un polochon sur un crâne... Ce salaud fut assommé ! À tel point que nous pensions alors l'avoir estourbi et que personne ne pipait mot. Cela devait contribuer à lui faire comprendre que nous devions tous demeurer solidaires. Comme après une douche froide, la chambrée tout entière cessa dès lors ses jeux collectifs.

Les amitiés naissent vite en prison, disais-je, mais la solitude s'y impose aussi tout facilement. Comme par le passé, je demeurais méfiant ; plus encore après la trahison de mon « copain » au scooter. J'écoutais les propositions qui m'étaient faites ; sans plus. Maintenant, ma sortie était imminente et j'étais pressé de demandes. Notamment, une planque que l'on m'indiquait, avec des manteaux de fourrure à fourguer... et ainsi le risque de me retrouver à nouveau au gnouf ? Non, merci ; très peu pour moi ! J'étais décidé à rentrer dans le rang.

Enfin ! façon de parler. La suite de mon existence n'aura pas vraiment été celle de Monsieur Tout-le-monde. J'ai toujours eu une oreille – ou quelque chose comme ça – qui sortait du rang.

Maman est venue me récupérer à ma sortie de prison. Elle était en larmes, amaigrie par ces six longs mois passés à se morfondre. La porte des Baumettes paraît gigantesque à plusieurs titres : par sa taille qui vous écrase et par ce qu'elle représente de souffrances et de rupture. Elle s'ouvre, se referme et vous rappelle combien il ne fait pas bon s'attarder derrière elle. Je remerciai vivement ma mère d'être venue elle-même me chercher en cet endroit si peu glorieux et lui promis de ne plus jamais retourner derrière cette fichue porte. Promesse que je tins scrupuleusement.

Alors, au bout du compte, à la sortie, notre nouvelle chance nous est-elle donnée par la société ou par notre propre prise de conscience ? Chacun jugera. Dans mon cas, je n'attendais rien d'une société qui m'avait laissé croupir ainsi durant six mois à l'ombre sans m'offrir la moindre ressource ou formation. Il me semble que seules mes réflexions personnelles m'ont permis de tenir le coup et j'ignore si l'on peut considérer que par le seul enfermement la société favorise une réelle prise de conscience.

Ma liberté recouvrée, je repris mon boulot de photographe-stoppeur à Marseille. Quant à ma première sortie, ce fut « bien sûr » une visite rue Thubaneau, où une jolie rousse aux yeux verts me redonna *illico* le goût à la chaleur d'un sexe accueillant. Pour moi, la chasse était à nouveau ouverte, mais, en attendant, c'étaient les professionnelles qui vidaient mon portefeuille. Mais là encore, je n'y trouvais pas mon compte en termes de douceur et de conquête.

Mon travail de photographe me rapportait assez pour me faire plaisir et, pour l'essentiel, mon budget était ainsi dépensé avec les filles draguées sur le bord de mer. Parfois, pour le prix d'un peu d'essence – délice de la pompe... –, je m'offrais là un plaisir modeste, mais que j'affectionnais par-dessus tout. Certes, les mœurs demeuraient contraintes et, faute d'autre moyen de contraception que les préservatifs, les filles restaient prudentes ; néanmoins, la mode se décripait doucement sur les plages. L'apparition de BB en bikini dans *Et Dieu créa la femme* avait largement contribué à la popularisation de cette tenue pour le moins légère, lancée dès 1946 par Louis Réard, à la piscine Molitor. Le bikini ne deviendrait pourtant vraiment courant que durant les années 1960... En attendant, l'émotion à le découvrir sur tel ou tel joli corps féminin n'en était pour moi que plus troublante !

Les Goudes étaient à l'époque un endroit sauvage, tout à la fois idéal pour se baigner et pour faire l'amour à l'abri des regards. Là, je fis la connaissance d'un certain Zizou, un Algérien passionné de mer,

de plongée et de cinéma. Comme moi. C'était un gentil garçon, mais qui en fait s'intéressait bien davantage encore aux jolies fesses des garçons. Un jour, au cinéma, ce gentil salopard me prit ainsi la main pour tenter lui aussi de me faire toucher son sexe. Décidément, je devais aussi dégager quelque chose pour les mâles ! Là s'arrêta notre relation, avec une bonne baigne dans la figure. Dommage. Moi, je n'étais demandeur que d'une amitié... et puis des femmes !

Mais l'endroit « plus que parfait » pour draguer les filles, c'était la plage des Catalans, où je pratiquais la chasse sous-marine. C'est ainsi qu'un jour où je récupérais de mes apnées sur des rochers, en un endroit un peu isolé, je vis un jeune type arriver droit vers moi. Sur le coup, je crus avoir affaire à un nouveau Zizou, mais en fait mon bonhomme allait se révéler plutôt « bon pointeur ». D'entrée, il me fit une proposition certes « malhonnête », mais tout à fait contraire à ce que je redoutais : « Dis donc, Mec, dit-il, tu as envie de tirer ? » Me demander ça à moi ; un champion de l'arbalète ! En deux mots, sans périphrase, il m'expliqua : « Y'a une nana qui veut sucer des bites. » Bigre ! Comme en peu de mots la chose pouvait être clairement dite...

Aussitôt convaincu de l'intérêt de la chose, je m'empressai de le suivre sur les rochers et, de fait, je découvris une gourmande déjà très entreprise par une dizaine de garçons. Vu l'isolement du lieu, cette pécheresse avait dû pas mal amorcer sur ce coin de bord de mer... Il est vrai que cette jolie frustrée elle aussi sortait de prison et était en quelque sorte en séance de rattrapage. Pourtant, malgré mon goût insatiable pour le sexe, la vue d'un type à la propreté douteuse m'ôta aussitôt toute envie de faire partie de cette équipe de généreux bénévoles et de participer à cette action de réinsertion d'un genre un peu particulier – à moins qu'on ne fût déjà dans l'humanitaire...

Au-delà de toute considération morale, j'eus même du mal, je l'avoue, à comprendre comment cette gaillarde pouvait continuer à s'abandonner ainsi en ces circonstances. Moi, je préférerais retourner chasser mes poissons. Autant dire reprendre un bain.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi qui, finalement, ressemblaient assez « au temps d'avant ». Celui du bonheur ; avant la prison. Hélas, ça n'allait pas durer. Même aussi jeune, mon passé allait me rattraper. Je fus en effet soudain convoqué par un juge qui m'annonça tout de go que j'étais maintenant confié à la garde de mon père, au Bourget, dans la banlieue Nord de Paris. Autant dire aux antipodes de la Canebière !

Sans me demander mon avis, on m'imposait donc une nouvelle vie. De manière tout à fait arbitraire, une autre voie s'ouvrait ainsi devant moi.

CHAPITRE III

PÈRE & FILS : ASSOCIATION DE MÂLES « FÊTEURS »

La France, elle aussi, avait pas mal changé alors que ma vie s'était trouvée chahutée par mes erreurs de jeunesse. La guerre d'Algérie était venue à bout de la IV^e République. En mai 1958, Massu avait lancé un appel à de Gaulle et l'homme providentiel de juin 40 s'était dit « prêt à assumer les pouvoirs de la République ». Le 1^{er} juin, la Chambre lui ouvrait l'accès à la présidence du Conseil ; le 2, on lui donnait les pleins pouvoirs en Algérie ; le 4, il lançait son « Je vous ai compris ! » à Alger, le 7 son « Vive l'Algérie française ! » à Mostaganem... L'Histoire s'accélérait. Et en septembre, la France se donnait une nouvelle constitution, en décembre un nouveau président de la République : Charles de Gaulle.

À une échelle infiniment plus petite – humaine –, mon départ obligé de Marseille fut aussi, incontestablement, un événement infiniment insignifiant... mais un réel déchirement pour ma pauvre mère ! Après tout ce qu'elle avait déjà subi à Sarrebruck puis mon incarcération à Marseille, elle vivait cet *oukase* judiciaire comme une punition la visant elle-même. Aux yeux de la justice, lui laissait-on penser de façon humiliante, elle n'avait pas su me protéger de mes jeunes démons. Et là, il ne s'agissait pas de ce sympathique démon de Vénus qui m'habitait depuis longtemps déjà.

Le juge qui m'avait arraché d'autorité à son affection, avait bien tenté de me faire comprendre qu'il était de mon intérêt de partir, mais qu'avait-il vraiment pesé de mon passé, de ma famille, cet ignorant ? Que connaissait-il de ma vie, du fond de son bureau ? D'une certaine façon, alors que mon père ne m'avait jamais rien donné, ma mère, qui m'avait offert tant d'amour et qui avait consenti tant de sacrifices pour moi, se trouvait elle-même condamnée. Qu'en savait-il, lui, ce juge, de ce que cela représentait pour elle d'être ainsi responsable de moi et de mes 18 ans ?

C'est tout de même étrange de se permettre de décider ainsi de choses aussi importantes sans s'inquiéter au préalable de la vie que m'avait donnée ce père qui s'était défilé depuis mes sept ans, laissant derrière lui une femme amoureuse et dévouée, et lui abandonnant sans vergogne ses responsabilités vis-à-vis de leur enfant. Quelle loi

pouvait l'autoriser à décider que le bien, pour moi, c'était mon père et pas cette mère-là, admirable ?

En tout cas, ce n'était pas un texte gravé dans le marbre du bon sens et de l'humanité ! Or, tandis que le juge marseillais punissait allégrement maman, les yeux fermés, en se débarrassant à bon compte d'un petit « J3 » local, mon « bien », tel que je le ressentais à l'époque, visait précisément à me racheter : et pour ma mère, justement !

De son côté, mon père m'avait trouvé un emploi de commis en douanes dans une société de l'aéroport du Bourget, logé entre les communes « rouges » de la banlieue Nord de Paris et la plaine de France, où Roissy viendrait bientôt concurrencer les champs de tulipes et la grande culture. Malgré la création d'Orly, l'endroit demeurerait important. L'atterrissage de Charles Lindbergh, en 1927, l'avait en outre rendu mythique. Finalement, je retrouvais là-bas le même genre de travail qu'à Marseille, avant mon passage aux Baumettes. Mon père lui-même travaillait au Bourget, au service météorologique, mais ici ses fonctions étaient bien moins importantes que dans la Sarre. C'était son choix, et donc son problème ; pas le mien. Au Bourget, j'allais d'ailleurs vivre auprès de cet homme plutôt comme avec un copain qu'avec un père.

En fait, celui-ci se retrouvait à nouveau célibataire. Il avait également divorcé de sa Polonaise, dont cette fois il n'avait pas eu d'enfant. Peut-être la leçon avait-elle porté ? À aucun moment, toutefois, nous n'avons évoqué ensemble la raison pour laquelle, d'une certaine façon, j'encombrais sa vie. Sans doute avait-il lui-même été un accident pour sa mère, tout comme je l'avais été pour lui. En tout cas, il a eu exactement la même attitude qu'elle à mon égard : aucune marque d'affection. Alors, certes je le respectais, mais pour moi, en ces circonstances, il allait demeurer une sorte de grand-frère ; rien de plus.

D'ailleurs, à cette époque, lors de nos sorties communes en célibataires, nous nous faisons précisément passer pour deux frères : Karl et Eric von Hartna. Un patronyme choisi comme ça, parce qu'il sonnait bien. Lemieuvre, c'était moins vendeur pour les filles ; on pouvait déjà deviner que, pour le sexe, j'aurai un nom de guerre...

En outre, comme nous avions tous deux appris l'allemand à Sarrebruck, il nous était facile de jouer ce jeu ; et puis, lui aussi, il aimait les femmes. Ainsi, le samedi soir, de temps en temps, nous allions ensemble au Mikado, un dancing de Pigalle où la drague était facile et certaines filles tout autant. Nous usions entre nous de notre accent germanique et il y en avait toujours une que cet exotisme tudesque intriguait et qui engageait d'elle-même la conversation. « Vous n'êtes pas d'ici ? » demandait l'indigène ingénue. Notre accent alors s'estompait rapidement ; nous oublions un peu vite notre jeu de faux frères. Malgré tout, ces demoiselles gobaient l'histoire des deux

Teutons. D'ailleurs, comment auraient-elles pu imaginer pareille complicité entre un père et son fils. J'avais un peu moins de vingt ans, lui le double.

C'est ainsi qu'un soir, deux charmantes créatures que nous avions séduites ont accepté de nous accompagner dès le lendemain en camping à la mer. Tout comme le « stop », c'était à l'époque un moyen de voyager très naturel. En fait, seule « la mienne » se présenta au rendez-vous ; l'autre prétextait un mal de ventre sans doute bien plus diplomatique qu'intestinal. Heureusement, la tente quatre-places n'effarouchait pas notre unique compagne. Après que mon père s'y fut endormi, nous avons ainsi fait l'amour, elle et moi, une grande partie de la nuit. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la belle ne se montrait pas le moins du monde affectée par la présence de mon soi-disant grand frère. Pour un peu, comme la tente, nous aurions pu la monter et la partager, lui et moi... D'ailleurs, je m'interroge encore : mon père dormait-il vraiment ? J'en doute.

Au matin, je filai chercher des croissants en le gratifiant d'un clin d'œil. Je le connaissais désormais suffisamment pour savoir qu'il avait lui aussi envie de cette fille. Je pris ainsi tout mon temps et ne revins que deux heures plus tard. Lorsque je les retrouvai, elle et lui, ils étaient en train de bavarder et je ne sus jamais ce qu'ils avaient vraiment fait – ou pas fait – ensemble. Toujours est-il que la journée s'écoula tout entière de façon agréable, tout comme le retour en 2 CV, du reste. Nous avons même eu ensemble quelques franches parties de rigolade. Et puis la belle m'a suivi dans ma chambre. Enfin seuls !

Finalement, cette fille s'emmouracha de moi. Elle était très « sexe » ; même trop, me semblait-il à l'époque. C'est dire ! Pour un peu, mon démon de Vénus aurait rougi. À tel point que, pour avoir la paix, j'ai fini par lui proposer d'aller voir mon frère... Ce qu'elle a refusé, avant de repartir chez elle. Ainsi, je n'eus plus de nouvelles d'elle durant huit jours. Le temps de la croire envolée vers d'autres horizons, et donc de récupérer. Mais soudain, voici que cette dévoreuse de santé refleurit. Et cette fois, après une nouvelle séance sexy des plus chaudes, pour me remercier, peut-être, elle m'offrit de l'argent !

« C'est pour toi, dit-elle ; je fais la pute. » Là, sans pouvoir parfaitement distinguer chez elle l'inné de l'acquis... je compris tout de même mieux l'étendue de ses connaissances techniques. Là, également, s'arrêta aussi sec notre relation. Certes, j'avais déjà commis quelques petites erreurs dans ma vie, et d'ailleurs je les avais payées fort cher, mais je n'avais rien d'un « julot-casse-croûte ». Je pris donc cette offre comme une insulte et jetai la fille dehors. Définitivement.

Moi, je draguais pour le plaisir de la conquête, mais je n'avais rien de la mentalité d'un mac. J'avais déjà du mal à payer une fille pour baiser, alors chercher à profiter du système !... Par la suite, quand j'ai

fréquenté des prostituées, c'était avant tout parce qu'elles m'attiraient physiquement – impérieusement. Mais finalement, c'était bien davantage pour leur séduction que pour le sexe proprement dit.

« *Post coitum animal triste* », dit l'adage latin, et de fait avec elles, après avoir joui, j'avais toujours le sentiment d'avoir été trompé sur la nature de notre rapport. J'avais trop bien conscience de leur capacité à simuler le plaisir ; pire : le désir. Alors certes, il fallait bien s'accommoder de cette réalité, mais elle ne me satisfaisait pas. Ça non plus, ce n'était pas mon truc. Mon démon n'était pas logé là.

« Au bout du compte » – ces dames furent tout de même assez nombreuses –, il n'y eut à cette époque qu'une exception notable dans mes relations avec les filles tarifées : une blonde aux charmants petits seins et aux magnifiques yeux bleus. Celle-là, dès la deuxième fois, elle ne me fit plus payer, tellement elle en pinçait pour moi. Elle était jeune sur le tapin et ce béguin lui apportait un peu de bonheur. Mais c'était sans compter avec le système des julots casse-croûte. Système bien peu humaniste, il est vrai.

Au bout de quelques mois, alors que je discutais avec elle rue Saint-Denis, une paire de chaussures bicolores vint ainsi s'imposer à mon regard. Brutalement, je me retrouvai face à son mac. Le bonhomme me convoqua littéralement au bar, où il m'offrit toutefois un verre. Comme quoi on peut manquer de moralité et avoir des manières.

Sans tortiller, il me demanda simplement de cesser ce petit jeu avec son gagne-pain : soit je lui rachetais la fille, soit je me faisais « démonter la gueule ». Sic ; en « mac » dans le texte. L'homme avait des manières mais aussi du vocabulaire. Au moins, la sémantique était simple, pour ne pas dire primaire ; les termes du marché étaient clairs. Le gars parlait calmement, sans se fâcher, mais avec une fermeté qui ne présageait rien de bon si je cherchais à finasser avec lui.

Bref, je compris tout de suite que le principe de réalité devait prendre le pas sur le romantisme. Enfin, façon de parler. Du coup, je ne demandai pas mon reste et, sans héroïsme aucun, je désertai son bout de trottoir. Tant pis pour ma jolie blonde ! Je ne faisais pas partie de ce monde, je le savais. Et de surcroît, je n'avais aucune envie de l'intégrer. Ni de m'y frotter.

Mon père était affecté au Bourget depuis maintenant plusieurs années et son appartement de Sarcelles lui avait été attribué par l'administration. Sarcelles était, surtout à l'époque, ce qu'on appelle « une ville-dortoir », avec alors pour toute offre de loisirs un unique cinéma. Cette cité « toute neuve », donc sans âme, venait tout juste de sortir de terre. Elle était toutefois représentative de cette nouvelle France de la prospérité des Trente Glorieuses, cette France de la modernité encore prisonnière de ses vieux schémas traditionnels. De vieux schémas dont le couple de Gaulle – Tante Yvonne incarnait les

vertus mais aussi l'austérité classique. En cette même année 1960 qui vit mes dix-huit ans, le pays se donna ainsi une nouvelle monnaie, le franc lourd, et le « carré blanc » pour les programmes ORTF jugés trop légers.

La guerre d'Algérie, elle, pendant ce temps, poursuivait son travail de sape sur la société et le pouvoir français. Le limogeage de Massu avait provoqué les Journées des barricades à Alger, et tandis que la France faisait la fière en faisant exploser sa première bombe atomique dans le Sahara, l'ONU, elle, proclamait le droit à l'autodétermination du peuple algérien.

La France avait besoin d'encore un peu de temps pour se dégager de la décolonisation et pour se retrouver paisiblement. Sans doute, de même, fallait-il laisser un peu de temps à Sarcelles pour qu'elle se rendît elle aussi plus humaine. En tout cas, mon père et moi, nous étions tout de même heureux d'y trouver un « chez nous ». Notre intérieur était des plus modestes, ce qui d'ailleurs m'étonnait un peu, car papa n'avait jusqu'ici guère eu de soucis financiers. Sans doute avait-il laissé quelques plumes dans son expérience amoureuse avec sa belle Polonaise.

Mes fréquentations, quant à elles, n'y avaient rien de douteux. Mes seules frasques avec mes copains d'alors consistaient en de bien menus chapardages de fruits dans les vergers voisins. Un grand classique pour les jeunes de l'époque, dans ces villes sorties des champs. Car, ne l'oublions pas, cette banlieue-là était encore terriblement à la campagne.

Je travaillais alors à neuf kilomètres de notre domicile de Sarcelles et je me déplaçais avec un très antique vélo – fini, le scooter ! L'engin était rouillé comme un vieux clou et pesait dix-sept kilos. Un vrai tank ! Sans les chenilles pour échapper à la boue ; pas si rare en banlieue. Avec lui, été comme hiver, je pédalais par tous les temps ; mais j'avancais... Tout comme ma nouvelle vie, qui doucement se mettait en place.

Chez mon père, j'étais nourri, logé, « blanchi » – c'était bien mon tour, après mon passage à la lingerie des Baumettes. Je gagnais alors 25 000 francs par mois, soit un peu moins de 400 euros. Il est vrai qu'à l'époque le « petit noir » pris au zinc n'ambitionnait pas de rattraper le prix du caviar. Après mes dépenses courantes, il ne me restait plus que 500 francs d'argent de poche et, pour ça, mon père ne m'aidait pas. Au regard de ce que me rapportait mon travail de photographe sur la Canebière, c'était une broutille. Je devais donc m'accrocher : je ne voulais pas à nouveau décevoir ma pauvre mère.

Mon père, lui, aimait fréquenter les bistrots. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il « buvait », mais je l'ai tout de même vu ivre quelques fois. De mon côté, je n'ai jamais été très attiré par les excès de boisson. Par

nature peut-être ; et puis je n'ai jamais supporté de voir papa dans cet état-là. Pour mon compte personnel, trois cuites avec lui en deux ans ont suffi à me dégoûter définitivement des trop-pleins d'alcool. Souvent, c'était d'ailleurs moi qui prenais le volant de la 2 CV pour nous ramener à la maison. Je n'avais pas encore mon permis de conduire ; j'apprenais donc sur le tas, mais sobrement...

En fait, le seul intérêt de la fréquentation des bistrots était pour moi de pouvoir y draguer les filles. J'étais cruellement en manque. Je ressentais véritablement un vide. Les quelques amusettes que je levais de temps à autre ne me suffisaient pas : il me fallait coûte que coûte trouver une fille « fixe ».

C'est alors qu'une rousse flamboyante vint jeter son dévolu sur moi. Divorcée, mère de deux enfants – je l'appris plus tard – et surtout très « sexe », elle me prit littéralement en main. Mon père, qui avait des vues sur elle, ne voyait pas ça d'un très bon œil, néanmoins je sus m'imposer face à lui. Côté filles, il avait déjà ses « fans », pourtant cette histoire marqua le début d'une certaine rivalité entre nous. Il est vrai qu'il devait sentir pointer en moi un sacré concurrent potentiel : j'avais alors une belle santé et de l'appétit ! Je butinais à droite, je butinais à gauche, et ma jolie rousse entretenait inlassablement ma fougue. Bref, au-delà de ce besoin d'une relation fixe, je n'étais pas prêt pour me mettre en ménage. Ainsi, alors que j'étais moi-même encore si jeune, je prenais souvent le prétexte de ses deux enfants pour conserver quelque distance avec ma rousse.

En tout cas, avec mon père, cette rivalité dans l'art de la séduction ne désarmait pas. Ainsi, un jour, je levai au bistrot une charmante brunette qui allait bientôt se glisser dans mon lit, mais, trois jours plus tard, alors que j'étais rentré dans la nuit sans me douter de quoi que ce soit, c'est de la chambre de mon père que je la vis sortir au petit matin.

Surpris par cette double trahison, je réclamai à cette fille des explications. Sans se démonter, elle m'expliqua : « En fait, j'ai couché avec toi, mais c'était ton père qui m'intéressait. » Sympa... Quant à lui, il se contenta de me dire combien il était heureux, avec vingt ans de plus que moi, de plaire encore. Re-sympa.

Cette mésaventure me conforta ainsi dans l'idée que cette relation avec mon père était au mieux amicale, mais en aucun cas filiale. Par la suite, prudemment, je choisis donc des filles très extérieures à son monde et qu'il risquait ni de côtoyer... ni de me piquer.

Néanmoins, j'appris à oublier cette petite rancœur et parfois Karl et Eric von Hartna retournaient donc draguer ensemble au Mikado, ce dancing de Pigalle toujours bondé de filles. À deux reprises encore, ce faux frère me piqua ainsi des conquêtes. Un jour, toutefois, alors qu'il sentait poindre en moi un adversaire maintenant plus redoutable dans

notre « association de mâles fêteurs », il m'avoua, mais sans doute pas sans une certaine fierté : « Je suis bon, mais je crois que tu me bats. »

C'était d'ailleurs peut-être aussi pour me faire remarquer qu'il se sentait désormais vieillir. En vérité, je connus davantage de tranquillité ainsi qu'une certaine indépendance lorsque mon père fit la connaissance d'une actrice américaine rencontrée à l'occasion d'un cocktail. Très amoureux d'elle, il cessa dès lors de venir chasser sur mes terres.

Ma vie était maintenant assez semblable à celle de tous les garçons de mon âge. J'étais juste un peu plus déluré que d'autres ; voilà tout. En tout cas, je travaillais dur pour prendre du galon et faire honneur à ma mère. Les Baumettes appartenaient désormais au passé. Une connerie de sale gamin ; rien de plus. Au fond, de tout cela, il ne restait plus que cette volonté de m'en sortir et puis cet éloignement de ma mère. Le chagrin après la peine. Durant ces deux années, je n'ai donc pas vu souvent ma mère. Toutefois, nous nous écrivions ; et puis il arriva qu'elle vînt me voir. La belle Américaine, quant à elle, repartit dans son pays, lassée de faire du théâtre en France et aussi, je pense, de la petite vie routinière et étriquée que papa lui « offrait ». Sarcelles *by the bitume*, ce n'était ni Broadway ni Sunset boulevard.

C'est à cette époque, lors d'un mariage, que je fis à nouveau la connaissance d'une coiffeuse, Danielle, jeune et jolie elle aussi. Décidément ! J'ai déjà dit tout le bien que je pense de la sensualité des coiffeuses ; je n'y reviens donc pas. En outre, celle-ci était de bonne famille et, de surcroît, une excellente professionnelle, puisqu'elle travaillait chez Carita, haut-lieu parisien de l'art capillaire.

Avec elle, les choses se sont enchaînées assez vite. À vrai dire, la machine s'est même un peu emballée. Elle et moi, nous nous sommes ainsi fiancés rapidement et, du coup, j'en ai profité pour inviter maman. Par la même occasion, comme tous les enfants de parents séparés – enfin, je crois –, je tentai d'ailleurs d'amorcer un rapprochement entre papa et elle.

De fait, ma mère était triste de se retrouver seule à Marseille. Non seulement je lui manquais, mais mon père demeurait l'homme de sa vie. De mon côté, j'avais le secret espoir que celui-ci ait tiré les leçons de ses erreurs passées. Nous en parlions parfois, lui et moi. Il se sentait coupable d'avoir été tant aimé et d'avoir si peu donné en retour.

Mes fiançailles contribuèrent ainsi à renouer cette relation père-mère et je pus décommander la chambre réservée pour maman. Je les laissai seuls en fin de soirée, pour leurs retrouvailles. De mon côté, officiellement je n'étais pas censé passer la nuit avec ma fiancée. Il me fallut donc attendre sagement que la maison fût endormie pour la rejoindre... Là encore, un grand classique pour les jeunes de l'Après-guerre.

Curieusement, la visite de maman rendit papa nostalgique. Il s'appliqua à la reconquérir, ce qui, à dire vrai, n'était pas bien difficile. Elle était la femme d'un seul homme et, finalement, elle n'avait jamais perdu l'espoir de reprendre la vie commune avec lui. Au bout de quelques mois, mes parents se remirent donc en ménage. Mieux, ils se remarièrent deux ans plus tard. Bien qu'assez perplexe quant à leur réel avenir, je fus ainsi le témoin de leur nouvelle union. Du coup, je découvrais enfin une vie plus familiale. J'en étais ravi, et avant tout pour maman qui retrouva une vie sage auprès de celui qu'elle aimait.

Mon père, quant à lui, allait maintenant effectuer durant des années de nombreuses missions de climatologie à travers le monde, ce qui allait d'ailleurs lui donner également l'occasion de mettre son charme au service du bonheur des dames. Il partit notamment en mission en Afrique, où il côtoyât de jolies noires qu'il affectionnait tout particulièrement. Au retour, il me raconta que leur peau était semblable à du velours, mais moi, peut-être par crainte de le voir regarder d'un peu trop près mes conquêtes, je m'entêtais à préférer la blondeur nordique.

En tout cas, je demeurais ainsi plus ou moins son complice suite à ses aventures de « baroudeur ». Il est vrai que, pour moi, l'essentiel était que cette famille reconstituée tint le choc et que maman ne souffrît plus. Son homme avait retrouvé son port d'attache, et moi, ce fils qu'elle avait élevé seule, j'avais repris le droit chemin, celui du commun des mortels, et j'avais désormais un travail et une future femme. Rien de plus classique, en effet.

Il me restait toutefois une formalité à accomplir avant d'aller plus loin dans la voie retrouvée de la normalité : après avoir bénéficié d'une mesure d'ajournement, il me fallait maintenant partir sous d'autres cieux, pour effectuer mon service militaire. Et justement maman redoutait plus que tout de me voir tuer bêtement à la guerre. En ces temps encore troublés de la décolonisation, l'Algérie lui faisait soudain bien plus peur que le scooter ! Les circonstances, néanmoins, qu'on les nomme « la chance » ou « la providence », allaient me laisser passer au travers des mailles du malheur. Ce qui d'ailleurs ne ferait pas pour autant de moi ni un héros ni un planqué ; pas même un vrai soldat.

Rebelle en pension, rebelle à l'armée, j'allais me contenter d'être un bon petit gars du contingent, simplement soucieux de ramener sa jeune carcasse au pays après avoir louvoyé, comme tout le monde, entre filles et combines.

CHAPITRE IV

QUATORZE MOIS CONTRE UNE NATURE REBELLE

Suite à mes déménagements successifs, à mon passage aux Baumettes ou, finalement, à je ne sais trop quoi, mon ordre d'appel sous les drapeaux me parvint avec une année de retard. De guerre lasse, si j'ose dire, je dus toutefois me résigner à refaire mon paquetage après ce bref répit familial, m'attendant en outre sans illusion aucune à quelque ersatz de la prison et de l'internat religieux.

Mes « trois jours » de sélection au Fort neuf de Vincennes me valurent alors bientôt un billet pour l'Algérie. Néanmoins je n'éprouvais pas de crainte particulière à ce sujet, les hostilités y ayant cessé en 1962. De fait, la conférence d'Évian et le référendum sur la ratification de ses accords avaient enfin permis d'y ramener la paix ; enfin, sauf pour les harkis, poursuivis par les foudres du FNL, et pour les Pieds-noirs, contraints à « revenir » en métropole. Autant dire contraints à l'exil.

De mon côté, je fus pour l'heure affecté à Épinal, dans les Transmissions. Mes principales activités allaient alors consister à apprendre à faire mon lit au carré, manier le balai et exécuter diverses missions dont la motivation m'est aujourd'hui encore demeurée mystérieuse. En vérité, je n'étais ni militariste ni franchement emballé. Et malgré le recul du temps, j'ai toujours aussi peu d'affection pour ces pseudo guerriers des casernes qui, à l'époque, se prenaient tous pour des chefs. « Bien chef !... Oui, chef !... » De mauvaise grâce, je devais pourtant plier devant le bon vouloir du sergent de semaine, sachant qu'en qualité de deuxième classe j'avais juste le droit de me taire. En fait, pour moi, la grande différence avec les Baumettes, c'est que je connaissais ma date de sortie. En attendant, mon « combat » proprement militaire allait consister en tirs, crapahutages divers, maniement d'arme et longues marches par tous les temps : « une-deux, une-deux »... L'abrutissement total, me semblait-il.

Pour mes camarades du contingent, nos premières sorties devaient avant tout viser à « dégager » dans les coins, ou plutôt les recoins de la ville, où l'on était susceptible de trouver des filles de très petite vertu. Quand il leur en restait un peu...

Sans doute était-il entendu par la tradition populaire que nous devions à toute force faire « comme les hommes », puisque nous étions

censés le devenir à travers cette expérience militaire. En fait, je n'étais guère enthousiaste pour ce genre d'exercice. Pas plus d'ailleurs que pour m'abandonner à la boisson dans tel ou tel bistro.

Je préférais m'isoler dans un coin tranquille pour écrire à Danielle, ma fiancée. Elle n'était pas encore mon épouse, mais en tout cas elle était parvenue à calmer mon incessante quête de femmes s'abandonnant généreusement. Elle m'avait apporté un semblant de tranquillité, et puis je la trouvais différente des autres.

À cette époque, le sport favori de notre chambrée consistait assez médiocrement à célébrer celui d'entre nous qui avait reçu le plus de courrier dans la semaine. Certains roulaient ainsi des mécaniques, tandis que d'autres se contentaient d'envier ceux qui en avaient vraiment à foison. Leur solitude sautait tristement aux yeux. Il devait être difficile de se trouver aussi seul, mais ne pouvoir le cacher à personne devait être encore bien plus douloureux. Paraître à ce point sans soutien, sans famille, sans amis devant ses camarades était assurément un facteur aggravant face à toutes les plaisanteries et brimades du quotidien.

Parfois, le courrier suscitait d'ailleurs des crises. L'un des jeux les plus humiliants consistait notamment à voler le courrier d'un gars et à le lire devant tout le monde, sauf devant son destinataire. Certains en riaient. Moi, je ne trouvais pas ça drôle du tout et souvent j'en venais à prendre la défense du gars dont on violait ainsi l'intimité. Curieusement, j'apparus alors parfois comme quelqu'un de « moralisateur ». Moi !...

En tout cas, on me respectait. J'étais un peu plus âgé, j'avais déjà une fiancée et puis, si mauvaise fût-elle, l'expérience plutôt virile des Baumettes m'avait appris à me défendre en collectivité.

Dans ma « villégiature » militaire des Vosges, je me fis tout de même un copain ; un seul mais un vrai. Un de ceux qu'on se fait pour la vie. Un ami, quoi ! François, cet oiseau rare, aimait courir les filles – comme moi – mais, contrairement à moi, il aimait tout particulièrement les « putes ». Nous avions ainsi pas mal d'histoires à nous raconter... Certes, ma vie sexuelle avait déjà été plus remplie que la sienne, mais nous nous complétions bien.

À Épinal, le temps s'écoulait lentement et mes allers-retours en train commençaient à me peser. Et puis, il faisait si froid dans les Vosges que j'avais hâte d'embarquer pour le soleil de cette Algérie dont on nous avait tant parlé. Je me plaignais souvent à ma mère de l'inhospitalité du climat de l'endroit ; si bien que j'allais bientôt me retrouver affecté à Langres, suite – je l'apprendrai plus tard – à une intervention de maman auprès d'un général de sa connaissance. Mais en vérité, au-delà de leur environnement, Langres et Épinal sont des villes très semblables par leur ambiance et leur climat... Et puis, la vie

militaire n'y était pas bien différente non plus !

À Langres, on me forma au chiffage, sur une machine à écrire spéciale. Je trouvais d'ailleurs ce stage fort intéressant et m'appliquais dans cet apprentissage. Un mois plus tard, j'allais ainsi être expédié sous un ciel plus clément, à Montélimar, pour y peaufiner ma formation.

Dans l'ensemble, je n'ai pas été trop marqué par toutes les contingences de la vie militaire. De Montélimar, toutefois, je n'oublierai jamais ces alignements d'improbables W.C. à la turc se faisant face sans la moindre porte. Ah, ça créé des liens ! Ce que les militaires appellent « l'esprit de corps », peut-être ? Même aux Baumettes, je n'avais pas connu ça, et je ne saurai jamais si le refus d'intimité, poussé à ce point, était une précaution contre je ne sais trop quels vices ou visait à nous soumettre en nous refusant un minimum de dignité.

Enfin, arriva le jour de mon grand départ pour l'Algérie, et – heureuse surprise ! –, sous le soleil de plomb de Marseille, je retrouvai mon ami François, assis en tenue sur le quai d'embarquement. En fait, nous étions plusieurs du régiment à partir ainsi, et ce furent donc pour nous de bien joyeuses retrouvailles. Bien des années plus tard, François fait d'ailleurs encore partie de mes amis et nous partageons ensemble maints souvenirs ; notamment ceux de chez Fifine...

Alors certes, je trouve souvent que l'armée, c'était nul, et pourtant je songe tout aussi souvent à François, à nos voyages, et, finalement, j'en viens à regretter que le service militaire ait été suspendu. Assurément, c'était pour un jeune l'occasion de rompre avec son environnement familial, de s'arracher aux jupes de sa mère, voire aux brutalités de son père, mais aussi d'apprendre la vie en communauté et une certaine rigueur personnelle. Un savoir-être. Pour les « trop aimés » comme pour les « mal aimés », ça restait une bonne école et un regard soudain ouvert sur un autre horizon. Comme la pension, d'ailleurs.

Bref, nous quitions la France des yéyés et des plus belles années des Trente Glorieuses : une France en pleine mutation. On le sentait bien, le monde changeait, la société demandait à changer, la jeunesse et les femmes voulaient plus de liberté, plus de droits. Le « miracle français » aura été celui de l'exode rural, d'un Grand Paris s'accroissant de 100 000 habitants par an, d'une démographie galopante comptant chaque année jusqu'à 800 000 naissances.

Une nouvelle génération voyait le jour : celle du *baby boom* ! Et moi, né en août 1942, je faisais partie de ses tout premiers spécimens puisque certains sociologues et historiens en retiennent pour borne basse l'institution de la « relève » par Laval. Une escroquerie, en fait, puisque bien peu de prisonniers de guerre furent libérés par les nazis

et eurent donc le loisir de relancer la natalité en France. En tout cas, je me serai senti appartenir pleinement à cette génération des *baby boomers* et de cette fureur de vivre incarnée par James Dean.

J'avais onze ans quand « *Elvis the pelvis* » avait fait ses premiers essais au studio Sun Records de Memphis, dix-huit quand Frank Ténor et Daniel Filipacchi avaient lancé *Salut les copains* sur Europe 1, dix-neuf quand Johnny Hallyday avait fait sa première télé avec Line Renaud pour marraine... C'est dit : j'étais un yéyé débordant de joie de vivre qui partait vers l'Algérie, une terre de la France d'hier, une terre hostile et effrayante aux yeux de ma mère.

Notre arrivée à Oran, après une nuit de traversée, fut plutôt épique. On nous a entassés dans un hangar – pour ne pas dire « empilés » – sur des couchettes superposées sur quatre niveaux. De vrais échafaudages ! Les couvertures poussiéreuses nous ont même contraints à dormir tout habillés. En tout cas, il ne fallait pas se montrer trop exigeant ; il était clair que nous n'étions pas là pour nous faire dorloter !

En fait, notre véritable destination était Colomb-Béchar, aux portes du Sahara. Nous nous y sommes rendus en train et, là encore, le voyage ne fut pas triste ! Ça devait vaguement ressembler à quelque transhumance en 3^e classe au temps de ces très typiques wagons de l'Empire des Indes, avec de rudes sièges en bois et nos paquetages faisant office de matelas pour limiter nos douleurs. On le nommait « la Rafale ». Il nous fallut pas moins de quarante-huit heures de route, dans ces conditions, pour couvrir les huit cents kilomètres nous séparant de Colomb-Béchar. À peine débarqués, François et moi nous nous sommes en outre retrouvés au « gnouf » pour huit jours. Le motif : avec quelques autres irréductibles, nous nous étions de nous-mêmes rasé la boule à zéro, et ce n'était pas du goût de « Noël-Noël », notre commandant de compagnie au regard nettement convergent. Ça commençait bien...

Une fois cette première semaine passée dans la chaleur suffocante de la prison, nous nous sommes enfin installés dans nos baraquements, certes en tôles mais dotés de l'air conditionné. Spécialité oblige, on m'a alors affecté au chiffre. François, lui, s'est retrouvé aux transmissions radio, en charge de la bande latérale unique, la fameuse « BLU ». Ça, c'était pour le métier ; restait maintenant à tuer le temps. Et à Colomb-Béchar, de l'avis général, le meilleur point de chute en ville pour bien s'amuser, c'était Chez Fifine ; laquelle Fifine était un sacré personnage. Mais bien sûr, là-bas cette étonnante créature était avant tout connue comme tenancière du haut-lieu de tous les plaisirs, et même bien plus.

Chez elle, certes les gars de la caserne rencontraient des filles, mais elle organisait aussi des petits bals sympathiques et patronnait des

matches de football *a priori* très sages. Régulièrement, en effet, elle décernait « la Coupe Fifine » et, n'ayant pas participé personnellement à ces compétitions, je ne saurais dire si les joueurs bénéficiaient ou non de « cadeaux bonus »... Bref, c'était un endroit très prisé de la troupe et des sous-offs. Les officiers, quant à eux, ne participaient qu'assez rarement aux ébats proposés chez Fifine. Ils redoutaient les maladies vénériennes, alors que nous, à l'époque, nous ne pensions ni à ça ni aux préservatifs.

J'accompagnai François lors de sa première visite des lieux et, ma foi, l'ensemble nous fit belle impression : l'ambiance était agréable, la maison bénéficiait d'une cour intérieure avec une fontaine, et les chambres se distribuaient tout autour. Ce fut la mère maquerelle elle-même qui nous présenta ses filles. Et là, je ne fus pas déçu du voyage ! Moi qui aimais les femmes fines, j'étais servi...

Il en fallait du courage aux petits gars que nous étions pour aller donner de sa personne dans les bras de ces créatures de rêve très improbables ! Déjà que je n'avais pas oublié ma coiffeuse, si vous ajoutez à cela que je préfère les physiques plutôt délicats et les relations non vénales, vous comprendrez aisément qu'il me fallait bien les quinze jours de frustration passés et la rude perspective de tous ces mois à venir aux confins du désert pour me donner du cœur, ou plutôt du sexe à l'ouvrage.

François, lui, n'eut pas la moindre hésitation et négocia la passe pour la fille de son choix. Pendant ce temps-là, je sirotais mon thé à la menthe tout en songeant à la suite de notre aventure. Une blonde, alors, m'approcha, avec « un cul comme la porte d'Aix ». Certes, la formule est on-ne-peut-plus marseillaise mais, même aux portes du désert, elle n'avait rien d'exagéré. Malgré tout, la fille était gentille et même pleine de bonnes intentions. Elle m'expliqua ainsi qu'elle allait me faire un truc qu'on ne m'avait encore jamais fait... Faute de grive, etc. Et puis, elle avait cette douceur très féminine que j'aime tant. Je me laissai donc convaincre.

Après la toilette intime de mon terrible engin, au lavabo comme il se doit, cette douce petite fleur du soleil s'imposa pour mettre celui-ci dans de bonnes dispositions. En vérité, cela lui demanda peu de temps. On la surnommait « Langue de velours »... et, ma foi, elle portait très dignement son nom ! Ensuite, elle s'allongea sur le dos, les jambes bien écartées, et me demanda de la prendre. Et là, effectivement, par je ne sais quelle technique héritée du fond des âges, elle se mit à faire tourner son bassin et ses fesses, ce qui, il faut bien l'avouer, produisit sur moi un effet bœuf. Pour ne pas dire « un effet taureau ».

Emprisonné par son vagin puissamment contracté, j'étais incapable de bouger et je sentais mon sexe entraîné « à l'insu de son plein gré »

dans une sorte de rotation rythmique. Et en vérité, ce traître ne fut pas long à se libérer. Au bout du compte, je me retrouvai ainsi tout à la fois heureux, soulagé et perplexe devant un aussi inexplicable prodige. Et ma foi, j'avoue qu'en dépit de l'embonpoint de ma partenaire, je suis retourné plusieurs fois chez Fifine rien que pour elle.

Au-delà des charmes incontestables de cette curiosité locale, il n'en demeurait pas moins que la vie de caserne ne me paraissait guère folichonne. Le chiffre, le train-train du service et « la bulle », tel était notre quotidien sans fin, dans cette sorte de bout du monde. Très peu pour moi ! Trop peu pour moi.

Heureusement, l'adjudant de compagnie m'avait à la bonne, et puis il savait que je préférais l'action. Du coup, après quelques discussions, il finit par m'envoyer avec un sergent en détachement auprès d'une compagnie de la Légion étrangère, à Hammaguir, en plein désert. Cette base de lancement de fusées militaires était alors un lieu placé sous très haute surveillance. Affecté à ce poste pour deux mois, j'avais toutefois pour unique mission de recevoir un message codé le matin, de le déchiffrer, puis de le soumettre au sergent. De son côté, renseignements pris auprès d'autorités avec lesquelles je n'avais pas de contacts, celui-ci me transmettait la réponse, à coder elle aussi.

Bien sûr, ce n'était pas non plus l'aventure du siècle, mais au moins j'y avais gagné un peu de confort. Je disposais maintenant d'une chambre isolée dans un secteur tranquille du domaine des légionnaires, et puis, une fois mes messages passés, je pouvais passer le reste de mon temps à la piscine. Un luxe, dans ce désert !

Pour le reste, je ne fréquentais que très parcimonieusement le bistrot où les gars de la Légion, au contraire, claquaient allégrement leur solde en boissons fortes et en paris stupides. L'un de ces jeux, par exemple, consistait à savourer un sandwich délicieusement « assaisonné » de morceaux de lames de rasoir... en l'accompagnant, comme il se doit, d'un verre ou deux de bière. Et pour pimenter le tout, ce verre était lui-même brisé avec les dents... et avalé.

Ah, on était loin des concours de branlette des Baumettes ! Je me souvenais de ce malheureux concurrent qui, là-bas, s'était rompu le frein à ce jeu de cons, et je ne comprenais pas comment ici le champion habituel des légionnaires, lui, ne se perforait pas l'estomac. Comme quoi le sexe de l'homme, mon futur « outil », est un instrument foutrement fragile !

À part ça, chaque soir, une séance de cinéma nous était offerte et, bien avant d'être acteur, j'appréciais de plus en plus le Septième art. Afin d'améliorer la qualité de la projection, à Colomb-Béchar, François et moi nous avions d'ailleurs construit un mur qui, une fois recouvert d'un drap, formait un écran très convenable pour les films au format 16 mm.

En revanche, au niveau sexuel, en plein désert, nous ne pouvions avoir recours qu'au BMC : le fameux « bordel militaire de campagne » de la grande mythologie militaire et coloniale, dit encore « bordel militaire contrôlé », car – blennorragie oblige – une visite de notre engin par le médecin militaire y était exigée. Décidément, l'armée était une grande famille ! Je connaissais déjà la convivialité des toilettes de Montélimar... À Hammaguir, c'était autre chose : le praticien nous appuyait fortement sur le bout du gland pour y déceler la moindre goutte suspecte ; pire, ce terrible chancre annonciateur de la redoutable syphilis.

Notre brave Fifine m'avait déjà préparé à consommer des silhouettes étonnantes sans faire la fine gueule, mais là il fallait vraiment avoir une faim de loup ! Pourtant, je ne pouvais me défilier ; toujours cette connerie d'orgueil viril. Les légionnaires se seraient payé ma tête ! Évidemment, quand on est habitué à se taper des lames de rasoir...

Une fois mon drapeau fièrement planté sur ce territoire pas vraiment vierge, tel l'explorateur sur le pôle Nord, j'évitais donc d'y retourner et me contentais « sagement » de me masturber avec application devant les photos de pin-up épinglées aux murs de ma chambre. Finalement, en ces circonstances, l'amour avec moi-même était une formule qui me convenait assez bien. D'autant que, dans l'ensemble, je m'aimais plutôt bien.

Là-bas, je me suis lié d'amitié avec un Espagnol qui avait fui le régime de Franco. Engagé dans la Légion pour cinq ans, il venait de signer pour cinq années de plus et avait pour ambition de devenir ensuite journaliste en France. Un gars apparemment atypique dans ce milieu franchement rude. Mais il faut dire qu'au-delà du goût du baroud, ces hommes formaient une population terriblement hétérogène. À Hammaguir, la Légion comptait des voyous et des tueurs, mais aussi des fils de bonne famille enrôlés par passion. Je me souviens ainsi de deux frères issus d'un milieu très aisé, eux aussi amateurs de plongée sous-marine et qui avaient du jour au lendemain changé de vie en entendant vanter les exploits de leur futur régiment dans un bar de Marseille. Ils avaient été littéralement fascinés par les récits hauts en couleur d'un gars certes revenu première classe mais avec des décorations plein la poitrine.

À l'époque, la Légion n'était guère regardante, elle n'effectuait pas d'enquête préalable pour écarter les indésirables. Elle accueillait des hommes en totale rupture de ban et qui, en s'engageant, pouvaient se refaire une virginité en endossant une « identité déclarée ». Certains de ces vaillants soldats pouvaient donc s'avérer très dangereux et il était prudent de ne pas les prendre à rebrousse-poil. Ainsi, mieux valait-il se garder de les offenser, même – ou surtout – en cas de

proposition plutôt sympathique ; par exemple, lorsqu'un soir certains d'entre eux m'invitèrent à partager leur repas.

Ayant déjà dîné, je tentai cette fois-là de décliner l'offre, mais une sorte de colosse m'ordonna de m'asseoir en termes très directs : « Mon petit gars, tu vas manger mes pâtes, et le cul sur ma chaise ! » Et de fait, il semblait prêt à m'y installer d'autorité.

Mon pote le poète espagnol me souffla à l'oreille que, vu l'état de ce gaillard – c'était un jour de solde –, il valait mieux recouvrer de l'appétit. Ce que je fis goulûment. Et je fis bien ! À pleines dents... pour les garder.

Peu après, j'appris en effet que mon colosse s'était engagé après avoir tué ses parents à coups de hache. Il n'empêche que ses bolognaises rouge-sang étaient excellentes et que nos rapports, par la suite, furent également très bons. Comme quoi...

Pour nombre de ces hommes, en tout cas, la guerre était toute leur vie. Là-bas, notamment, j'ai également assisté à une soirée au cours de laquelle chacun y allait de son histoire sur sa guerre d'Algérie et montrait des photos qui faisaient froid dans le dos. Enfin, dans le mien.

Pour eux, je n'étais encore qu'un « petit soldat », je ne connaissais rien au combat, mais ces affreux clichés en disaient long : à l'évidence, de part et d'autre, on ne s'était pas fait de cadeaux. La fin des hostilités avait creusé un grand vide chez certains de ces hommes qui ne vivaient que pour la bagarre et tous les excès accompagnant cette fraternité virile.

Moi, cette aventure-là ne me tentait en rien et, après deux mois de cette petite vie tranquille entre piscine et désert, je repartis donc sans réel regret pour Colomb-Béchar. Pour un peu, la civilisation.

En vérité, là ou ailleurs, j'en avais plus qu'assez du chiffre, et finalement, à mon retour, mon adjudant me proposa un poste de barman au cercle des sous-officiers ; ce que je m'empressai bien sûr d'accepter. Pour pouvoir prendre ce travail, je devais renoncer à ma permission mensuelle, néanmoins je pouvais la capitaliser jusqu'à ma libération. C'était donc une aubaine : l'occasion d'être mon propre patron de bar ! Une première pour moi ; et une répétition...

Après quelques jours d'apprentissage, je pus ainsi constater que « ces messieurs » – comme que je les appelais – avaient l'habitude de poursuivre leurs beuveries et autres parties de boules ou de cartes jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Or, le bar ouvrait dès 6 heures du matin. Avec l'appui de l'adjudant, qui me donna raison, j'en vins donc à fixer la « fermeture légale » à minuit. Je devais ainsi ne pas me laisser « bouffer » comme mon prédécesseur.

En outre, l'approvisionnement s'effectuant en ville, cette fonction m'offrait l'occasion de m'y déplacer assez librement en jeep. C'est ainsi

que je fis la connaissance de Sylvie, une jolie Française qui, avec son mari, tenait une épicerie sur la place des Chameaux. Aussitôt, je lui tapai dans l'œil ; et elle me fit la même impression. Fini, la masturbation ! Fini Chez Fifine ! Fini, l'ennui !

J'avais hâte de conclure, et d'ailleurs cela ne me demanda que peu de temps. La belle me proposa en effet de me faire visiter l'oued voisin de la ville dans sa Simca rouge décapotable, ce qui, à l'époque, traduisait une certaine aisance financière. Ces bords de rivière étaient d'une rare beauté et notre étreinte y fut d'une extrême sensualité. Ainsi, une fois tous deux pris au piège de la chair, une fois retrouvé mon goût de la conquête et mon cher démon de Vénus, il nous fallut apprendre à « contourner » son mari, ce qui, là encore, ne fut guère difficile.

D'un côté, le bonhomme n'était pas d'un naturel jaloux et ne posait guère de questions à son épouse quant à la fréquence de mes passages. D'un autre côté, pour justifier ceux-ci, j'achetais désormais chaque matin du pain frais. Pour le reste, Sylvie et moi mettions habilement à profit les nombreux déplacements de ce mari peu méfiant et ma grande disponibilité de l'après-midi.

Sylvie était bonne maîtresse et nos ébats n'en étaient que plus fréquents. Trop, même. C'est ainsi en effet qu'un jour son mari finit par rentrer à l'improviste. À ce moment-là, ma conquête se trouvait sous la douche et je la caressais. J'eus tout juste le temps de remonter ma main... pour expliquer très oiseusement que je lui frottais le dos. Qui pouvait vraiment avaler ça ?

Le mari, pourtant, feignit de le croire. Je pus ainsi continuer à venir acheter mon pain chaque matin sans problème et nos rapports demeurèrent en apparence cordiaux. Néanmoins, la situation devint bien plus délicate pour Sylvie et moi.

Peu de temps après cet incident, j'appris toutefois que le bonhomme entretenait lui-même une relation tout aussi intime avec l'épouse d'un militaire : une petite blonde très mignonne, à qui il manquait une main suite à une malformation. En tout cas, pensai-je rêveusement, elle devait bien se servir de l'autre... Cette situation nouvelle nous autorisa donc, à Sylvie et moi, un regain de liberté. Néanmoins, je n'étais que de passage dans la vie de ma belle et, finalement, je me sentais un peu coupable d'avoir ainsi bousculé son existence.

Par hasard, l'année suivante, après ma libération, j'allais tomber sur elle sur une plage de Normandie et apprendre son divorce. En étais-je responsable ? Je ne saurais ni l'affirmer ni le nier. En tout cas, Sylvie ne me fit alors aucun reproche et, par la suite, nous sommes même demeurés un certain temps en contact par téléphone. Ni l'un ni l'autre n'avions toutefois l'envie de remettre ça ensemble. D'autant plus qu'entre-temps j'avais retrouvé Danielle, ma fiancée coiffeuse qui, elle,

jalouse pour deux, voire davantage, m'avait pressé de questions pour tenter de cerner mes véritables relations avec cette belle inconnue.

C'est le 25 octobre 1963 que j'ai quitté « le Secteur postal 87 407 ». J'abandonnai ainsi la chaleur de l'Algérie pour retrouver les derniers feux de l'automne en France, mais avant cela, François et moi, nous voulions nous faire libérer sur place pour faire du stop à travers l'Afrique. Hélas, on nous l'a interdit à cause des combats larvés au Sahara occidental. Question de sécurité.

Le retour vers la côte se fit donc en deux jours seulement, *via* « La Rafale », puis on embarqua sur le El Djezaïr, à destination de ma bonne ville de Marseille. Traversée épique là encore, où, dans les cordages, François et moi avons été surpris par des vagues énormes. J'aime ma Méditerranée, mais il faut bien dire que ses colères sont terribles. Trempés de la tête aux pieds, nous avons dû nous réfugier à l'intérieur du navire. L'abri, d'ailleurs, n'avait rien d'enthousiasmant avec ces odeurs mêlées de transpiration et de vomi. Tous, à bord, étaient malades comme des chiens.

À peine débarqués, ma mère, heureuse et soulagée, s'empressa de nous rejoindre. Elle avait tellement redouté que je ne revienne pas vivant de cette Algérie qui faisait encore si peur ! 800 000 Pieds-noirs avaient regagné la métropole dès 1962 et tant de passion imprégnait les témoignages de cette guerre sans nom et de cette débâcle humaine.

La France voulait oublier et savourer la paix recouvrée et sa prospérité toute nouvelle, mais la lutte souterraine entre les officines gaullistes et l'OAS tardait à trouver sa fin. En août, le général avait échappé à un attentat au Petit-Clamart ; un de plus. Néanmoins, la légitimité du président de la République allait maintenant sortir tout droit du suffrage universel et l'Élysée – le « château » – y puiserait d'autant plus jalousement son pouvoir. Et puis, de Gaulle avait remplacé Michel Debré, son Premier ministre et fidèle « baron », par Georges Pompidou, son chef de cabinet. L'homme, normalien et ancien fondé de pouvoirs d'une grande banque d'affaires, était « avant tout » un fin lettré et grand amateur d'art moderne. Avec lui, nous allions découvrir que d'autres profils d'hommes politiques étaient possibles... Et c'était tant mieux. Nous avions soif d'autre chose.

Après une petite quinzaine de jours passés à Marseille, François et moi, nous avons enfin regagné la région parisienne, où j'ai donc retrouvé Danielle avec bonheur. J'étais encore amoureux d'elle.

Bien sûr, j'entraînais pourtant mon ami François dans quelques escapades viriles, histoire de lui faire découvrir les « bons côtés » de Paris. Moi non plus, d'ailleurs, je ne sus pas dire non à la tentation des jolies filles tarifées de la capitale. Rien à voir avec celles de Chez Fifine ! D'autant que je n'étais pas revenu de l'armée les poches vides.

Ma bonne gestion du bar des sous-officiers m'avait permis de me

constituer un pécule. Non seulement je m'étais bien débrouillé dans la gestion des bouteilles, mais le soir j'y avais vendu des crêpes et des grillades. Aujourd'hui encore, je continue d'ailleurs de cuisiner au barbecue de succulentes brochettes de foie et de cœur au cumin tout droit venues de cette époque algérienne de ma vie.

Bientôt, je décidai de faire découvrir à François les hôtels d'abattage du très populaire XVIII^e arrondissement. Une « spécialité » à l'époque bien peu glorieuse, il est vrai. Lors de notre toute première visite des lieux, mon ami « monta » ainsi avec une superbe créature qui, hélas, pour 20 francs la passe, était obligée de se donner chaque jour à une ou deux cinquantaines d'hommes. Le nombre, à lui seul, était sidérant ; mais ce n'était pas tout !

Dix minutes plus tard, François me fit une description ahurissante de l'aventure : chambre sordide, toilette sommaire, fille allongée sur une toile cirée, jambes écartées ; et tout cela... dans une épouvantable odeur de pieds. Vraiment pas de quoi prendre le sien ! Son récit pour le moins vériste me coupa net toute envie. Mon démon de Vénus avait ses limites. L'animal était vorace certes, mais fine gueule et plutôt délicat...

François, lui, avait pu. Extraordinaire personnage ! Et ami. Le provincial tenait sans doute absolument à jeter sa gourme à Paris avant de rejoindre sa Bretagne natale. Depuis, en tout cas, nous n'avons jamais cessé de nous voir, lui et moi. Par la suite, notamment, je devais lui faire découvrir les folles et chaudes soirées du petit train de la Porte dauphine. Là encore, tout un monde. Mais cette fois-ci, tellement plus en accord avec ma nature profonde !

CHAPITRE V

RETOUR À UNE VIE TROP SAGE

Notre retour d'octobre 1963 dans cette France libérée du colonialisme mais conquérante de nouveaux modes de vie n'allait pas manquer, hélas, de son lot de tristesse. La tête toujours emplie de nos musiques yéyés, les yeux désormais éblouis des images idolâtres de Jean-Marie Périer et de Tony Franck dans *Salut les copains*, maintenant également devenu magazine, nous avions grand besoin d'hommes politiques ne ressemblant plus à des vieillards et voici que ce 22 novembre John Fitzgerald-Kennedy allait être abattu à Dallas !

L'homme qui pouvait encore stopper la militarisation américaine du Sud-Est asiatique disparaissait brutalement. L'année suivante, ce serait Khrouchtchev qui céderait la place à Brejnev et nous aurions la faiblesse de croire qu'une page dangereuse de l'Histoire était tournée. Comme si la Guerre froide tiédissait avec la disparition des deux protagonistes de la crise des missiles de Cuba et de la construction du mur de Berlin... Pure illusion de jeunesse.

En cette même année 1964, deux destroyers américains allaient être pris pour cibles dans les eaux nord-vietnamiennes du golfe du Tonkin. Une nouvelle guerre débutait déjà, dont l'actualité envahissante allait « bercer » notre quotidien durant quelque huit années. Presque deux fois la durée de la Grande guerre de nos grands-pères ! Un arrière-plan télévisuel sanglant, sans cesse accompagné de manifestations contre les États-Unis... et une formidable invitation à se jeter plutôt dans le plaisir, pour une jeunesse plus nombreuse et toujours plus avide de vivre vite, sans freins. « Faites l'amour, pas la guerre ! » criera bientôt en chœur la génération des *boomers*.

Heureusement, tout n'était pas aussi sinistre lors de ce retour de la fin 1963. Ce même mois de novembre où JFK était assassiné, Daniel Filipacchi créait maintenant son mensuel de charme, *Lui*, « le magazine de l'homme moderne ». Le succès allait être immédiat en cette Toussaint 1963, avec à l'honneur la si jolie Valérie Lagrange. D'autres vedettes, bientôt, s'y dénuderaient d'ailleurs avec non moins de réussite, telles Brigitte Bardot elle-même, Stone ou Jeanne Birkin, ou bien encore, plus étonnant, Gloria Lasso, Danièle Gilbert... Côté dessins, Aslan apportait ses pin-up qui valaient bien celles de l'Américain Alberto Vargas – né au Pérou –, et pour les textes Jacques

Lanzmann, écrivain et parolier de Jacques Dutronc, allait bientôt rameuter les meilleures plumes pour des articles remarquables.

Bref, après s'être dotée de la bombe atomique et avoir inventé le bikini, la France érotique se dotait maintenant sans complexe d'une sorte de magazine *Playboy*, avec en triple page centrale sa Fille du mois qui n'avait rien à envier à la *Playmate* ou autre *Sweatheart of the month* de la mythique revue américaine créée depuis dix ans déjà par Hugh Hefner : un personnage extraordinaire celui-là, déambulant en pyjama de soie au bras de filles de rêve et organisant des fêtes délicieusement érotiques autour de la piscine et de la grotte artificielle de sa luxueuse *Playboy Mansion West* dans l'un des quartiers les plus sélects de Los Angeles.

En ce sens, Hugh Hefner aura assurément été ce que je ne suis pas foncièrement : l'homme d'un univers « construit » et d'une réelle réussite économique et sociale. Un érotomane, en quelque sorte, et puis un homme d'affaires ; alors que moi, avant tout, je suis franchement « une nature ».

Seule la vie elle-même, cette manière de Recherche du temps présent comptait pour moi. D'ailleurs, si Hefner a choisi le lapin – plutôt rapide en amour – pour symbole de son magazine, il faut bien dire que je suis également tout le contraire de cet animal pressé. Par nature, justement. Et ma carrière allait nettement le prouver.

En attendant, après avoir vu partir mon ami François, j'avais donc retrouvé sans problème mon travail d'hier chez mon transitaire et puis, non sans bonheur, cette gentille petite fiancée qui m'avait sagement attendu durant quatorze mois.

Malgré tout, mon service militaire m'avait aussi fait vivre de bons moments, et là je revenais à une vie un peu banale. Danielle et moi, nous nous rencontrions de temps en temps ; à l'époque, il n'était pas très mode d'anticiper sur le mariage en vivant « à la colle ». Elle était issue d'une famille bourgeoise et il fallait donc respecter un certain ordre moral.

Si satisfait que j'aie pu être de nos rapports, après tous ces mois de relative frustration passés sous l'uniforme, je repris toutefois de plus belle ma chasse à la femme. Démon de Vénus oblige !

Mes lieux de prédilection étaient alors la Butte Montmartre, pour ses belles étrangères, et le Club des Champs-Élysées, davantage fréquenté par des filles du cru, un peu plus âgées. Là, je remarquai un jour une jolie brune à la silhouette fine et je l'invitai à danser. Refus catégorique. Vexé, je m'installai alors sous une applique et la fixai avec insistance. Un quart d'heure plus tard, je revins à la charge et obtins d'elle le slow espéré.

J'appris plus tard que la copine qui l'accompagnait lui avait soufflé à l'oreille qu'elle était peut-être passée à côté de l'homme de sa vie, et

de surcroît « beau gosse ». Si, si ! Elle s'appelait Liliane... et allait devenir plus tard ma deuxième épouse.

Pour l'heure, j'avais déjà un mariage d'envisagé pour dans quelques mois ; néanmoins, je me délectais de toutes ces nouvelles rencontres et j'aimais toujours plus ou moins toutes ces filles. Je revoyais d'ailleurs volontiers les beautés du coin. Pour moi, l'appel du sexe était plus fort que tout, et puis peut-être redoutais-je de devoir m'assagir demain, une fois marié.

Hélas, au-delà de l'aspect moralement discutable de la chose, j'allais finir par refiler une blennorragie carabinée à ma fiancée : un cadeau d'une fille d'un grand magasin parisien. À l'époque, pourtant, ceux-ci ne faisaient pas encore dans les listes de mariage... D'un naturel prudent, j'expédiais toujours ces demoiselles sous la douche avant l'amour ; outre mon goût prononcé pour la propreté, ça me laissait le temps de détecter d'éventuelles traces suspectes sur leurs dessous. Je sais, ça ne se fait pas, mais on n'est jamais assez prudent. La preuve. Et puis, au lit, s'il ne fallait faire que ce qui est permis... D'autant plus qu'à l'époque le préservatif n'était pas incontournable et que je trouvais que la sensation avec lui n'était pas la même. Aujourd'hui, bien sûr, c'est différent : le plaisir peut tuer. On n'a plus le choix.

Après cette découverte, mon médecin me confirma que c'était effectivement une belle « chtouille » que je partageais avec ma fiancée. Elle et moi, à ce moment-là, on descendait précisément en Provence, chez ma mère. Comme cette dernière avait été infirmière, c'est elle qui nous fit les piqûres. J'avais tenté de m'en sortir en expliquant que j'avais attrapé cette maladie honteuse sur un siège W-C., mais maman n'était pas dupe. Ma fiancée elle-même n'avait d'ailleurs pas l'air très convaincu, néanmoins rien ne transpara jusqu'à ses parents. Il est vrai que ce n'était pas son intérêt de s'en vanter.

Cet avertissement, malgré tout, n'avait pas suffi à m'assagir. De retour de vacances, je me suis précipité vers celle par qui le scandale était arrivé. En fait, je fus reçu comme un chien dans un jeu de quilles. C'est elle qui m'accusait de l'avoir contaminée ; un comble ! Du coup, je l'amenai chez mon médecin, qui diagnostiqua pour elle une blenno déjà ancienne ; ce qui me disculpa. Elle et moi, nous nous sommes tout de même perdus de vue après cette mésaventure. Dommage, la belle était appétissante. Je me tins même tranquille... quelque temps.

Assez vite, en effet, j'avais revu Liliane, ma brune du Club des Champs-Élysées. Je l'initiais alors avec douceur aux plaisirs de la chair et, un peu candide, elle se prêtait « sagement » au jeu. J'avais ainsi coutume de l'emmener boulevard Saint-Germain, dans un hôtel accueillant plus particulièrement des couples de l'après-midi. Autant dire des illégitimes. J'appelais l'endroit « la Maison des petits poissons », à cause d'un bel aquarium trônant fièrement au milieu du

hall. Là, en ce lieu agréable et somme toute consacré aux étreintes, nous passions des après-midis entières à faire l'amour.

Mais ma soif de volupté et de conquête demeurait immense. Ce fichu démon de Vénus me tenaillait toujours plus. Je me gardais donc bien de raconter toutes mes frasques amoureuses à ma brunette. Parlant couramment l'allemand, j'en profitais en effet pour mener de front plusieurs aventures avec de belles étrangères, de préférence suédoises, hollandaises ou allemandes. La langue et leur couleur de peau m'y inclinaient fortement.

Un jour, cependant, le principe de réalité vint brusquement se rappeler à moi de manière crue : tout de go, Liliane m'annonça que j'allais être père. Mon avenir, soudain, me parut bien sombre. J'étais si jeune et j'avais une telle soif de vivre ! Elle-même, à 18 ans, habitait encore chez ses parents. Et puis elle sentit qu'à peine libéré du pensionnat, des Baumettes et de l'armée, je n'avais aucune envie d'assumer la charge d'un enfant.

D'ailleurs, je le confesse, je lui demandai d'avorter. Ce qu'elle fit peu de temps après, ayant conclu que je n'étais décidément qu'un salopard incapable de faire face à ses responsabilités.

Et de fait, même si j'avais bien conscience qu'hommes et femmes – à cet âge, disons plutôt « garçons et filles » – n'avaient pas la même approche d'une grossesse, je devais demeurer assez affecté par la lâcheté de cet acte.

En tout cas, après le coup de la blenno, cette nouvelle alerte m'incita à me montrer désormais plus prudent à l'égard des certitudes rassurantes de certaines filles : « Pas de signes de maladie en vue, pas d'ovulation en vue... Allez, hop ! Vas-y, petit gars ! Tous les cadrans sont au vert ! » Tu parles !

Là, tous les cadrans étaient soudain si rouges – écarlates ! – que j'en vins même à m'assagir durant quelque temps. Comme Napoléon jadis, il me semblait qu'en amour il ne pouvait y avoir de victoire que dans la fuite.

Mais tout cela n'était bien sûr que des promesses de poivrot. Enfin, d'un jeune type ivre de désir. Bien vite, je ramenai en effet de nouvelles conquêtes dans l'appartement de Sarcelles alors déserté par mon père, en mission dans la Centrafrique du très « exotique » Jean Bedel Bokassa – qui, lui, avec quelque trente-trois enfants, nourrissait sans doute moins de préventions à l'encontre des naissances inattendues...

À cette époque, j'allais souvent draguer avec un copain habitant à quelques blocs de chez moi, à Sarcelles. Il parlait bien l'anglais et nous nous complétions donc parfaitement pour fréquenter les belles étrangères de passage à Paris. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'il était lui-même rentré bredouille de l'une de nos sorties, moi j'avais ramené

à la maison une blonde magnifique, bien française et impeccable jusqu'au bout des ongles. Fidèle à mon habitude, je lui glissai toutefois une serviette sur l'épaule et l'invitai à prendre une douche avant d'aller plus loin. La belle montra quelques réticences, mais j'insistai en évoquant le fait que nous avions beaucoup dansé.

Elle céda et alors qu'elle avait préféré jusqu'ici demeurer pudiquement dans le noir pour faire l'amour, j'en profitai pour allumer la lumière. C'est ainsi qu'inspectant discrètement ses vêtements, je découvris des dessous qui n'inspiraient guère confiance en son hygiène intime. Merci, moi j'avais déjà donné ! Ce ne fut certes pas très gentleman de ma part – tout comme ce coup d'œil d'inspection, j'en conviens –, mais je m'empressai de la chasser en lui jetant ses vêtements de façon peu amène.

Cela dit, au-delà de l'humiliation, se trouver ainsi renvoyée à trois heures du matin, à Sarcelles, dans les années 1960, ce n'était ni plaisant ni rassurant pour elle ; aussi je l'expédiai vers le logement de mon copain. Lui se montra moins regardant et même me remercia vivement « après coup ». L'histoire, cependant, ne dit pas si elle avait gardé ses dessous. En tout cas, Dieu merci, au fil de toutes ces années de libertinage, ce fut pour moi l'unique mésaventure de ce genre.

Le temps passait et mes visites à mes futurs beaux-parents se faisaient désormais plus fréquentes. De temps à autre, j'étais ainsi autorisé à passer la nuit chez eux dans une chambre qui m'était dédiée. Comme deux adolescents, Danielle et moi, nous nous retrouvions alors en catimini pour une étreinte furtive. Personne dans la maison n'était dupe, mais au moins les apparences étaient sauvées. Bien sûr, « hélas » devrais-je dire, nous commencions maintenant à parler dates pour un mariage. De mon côté, nous ne devons être au plus qu'une dizaine ; de son côté, on voyait plus grand, plus chic : quelque 250 personnes, du genre bourgeoisie parisienne. Moi, je freinais, expliquant que je souhaitais que mon père soit rentré d'Afrique. C'était toujours ça de gagné.

Pour arrondir mes revenus, je travaillais de nuit une semaine par mois chez mon transitaire. Et puis, j'avais pris du galon. J'étais maintenant déclarant en douanes et j'avais la signature pour les déclarations – ce que nous appelions les « 3D ». Outre certaines denrées périssables, tel le saumon d'Irlande, nous recevions également des valeurs ; notamment de l'or destiné à la Banque de France.

Combien de fois n'ai-je point vu ainsi une cinquantaine de ces lingots sur un chariot, au beau milieu du magasin, très officiellement sous douanes mais en fait non gardés parce que le gabelou était ivre, effondré dans son fauteuil ! Il est vrai que les nuits étaient longues et qu'à l'époque il n'y avait pas beaucoup de voleurs à redouter dans ce genre d'endroit. Du moins, le croyait-on.

Un jour, en effet, un abruti vola trois de ces lingots et la police débarqua chez moi à 10 heures du matin pour m'embarquer et m'interroger. Nous n'étions pas nombreux dans le service ; donc peu de suspects. La police eut tôt fait de trouver le coupable : un magasinier employé de nuit. Quel con ! Comment pouvait-il imaginer sérieusement passer à travers les mailles du filet ?

Ces longues nuits, donc, étaient souvent synonymes d'ennui. Y compris pour moi. Ainsi, un soir, en musardant dans le Bottin pour tromper cet ennui, mon attention se fixa-t-elle sur les coordonnées d'un hôtel du VIII^e arrondissement – le Scribe – et j'imaginai combien, au standard, le temps devait aussi s'y écouler lentement. Et sans doute pour une femme.

J'appelai ainsi au culot et tombai effectivement sur une voix féminine. Charmante, du reste. Par chance, pour ne pas dire « par bonheur », ma correspondante accepta en effet de m'écouter et d'échanger avec moi sur cet ennui nocturne. J'avais alors 22 ans, elle disait en avoir 28 et je projetais sur cette voix l'image d'un physique « rêvé ». Peut-être même de rêve.

Je pris ainsi l'habitude de lui téléphoner chaque nuit et de la presser de questions de plus en plus précises. Quel était son type d'homme ? Qu'aimait-elle faire avec un homme ? Comment imaginait-elle une première rencontre ?... Et justement, j'en vins finalement à lui proposer de se rencontrer. Ma mystérieuse correspondante m'avoua alors être plus âgée qu'annoncé, mais ceci sans toutefois m'en dire plus. Rendez-vous fut donc pris près de la gare du Nord, et qui plus est directement chez elle. L'invitation était prometteuse.

Un bouquet de fleurs en main, j'arrivai donc en milieu d'après-midi à l'adresse indiquée et tombai sur une dame d'âge mûr, dans la cinquantaine. Pris de court par cette présence non désirée, soudain inquiet de voir mes espoirs déçus, je me présentai malgré tout et lui indiquai avoir rendez-vous avec sa fille. Très simplement, elle me fit asseoir dans le salon et me pria de bien vouloir l'excuser un instant.

Revenant avec du champagne bien frais et deux coupes, elle s'assit alors à côté de moi, sur le canapé. Plus de doute possible : c'était bel et bien avec elle que j'avais rendez-vous ! Je tentai de faire bonne figure, plaisantant sur la difficulté à mettre un visage et un âge sur une voix ; surtout si celle-ci est suave et charmante. Le syndrome Susan Boyle, en quelque sorte...

De son côté, le champagne aidant et tout en s'excusant de son manque de franchise, elle m'avoua que mon jeune âge lui convenait parfaitement, car elle adorait jouer les initiatrices. Tu parles ! Moi, j'étais déçu et lorsqu'elle en vint à aventurer une main sur ma cuisse, je prétextai tout à trac les difficultés d'un retour en train vers ma banlieue pour battre en retraite.

Oui, je sais, c'est lâche et même assez blessant, mais, outre le fait que moi je n'avais rien dissimulé, j'étais encore si jeune ! En outre, je m'étais fait un vrai cinéma sur cette voix. Tombant de si haut, mon érection n'aurait sans doute guère fait plus pour ma « gloire » que la virgule dans *Les Misérables*. Cela dit, peut-être suis-je aussi passé à côté de quelque chose de fort. Non seulement cette femme avait un joli visage et était bien « conservée » – Quelle horrible formule ! On a le sentiment de baigner dans le formol... –, mais à la façon dont elle avait su mener sa barque avec moi, on peut imaginer qu'elle avait aussi du savoir-faire. En tout cas, je ne saurai jamais si elle était ou non une bonne maîtresse. Osons le mot : un bon coup.

Parti comme un voleur, en promettant de la rappeler, je devais bien entendu ne plus jamais donner signe de vie. De son côté, elle ne m'a du reste pas rappelé non plus. Et bien sûr, après cette expérience aussi embarrassante que décevante, je me suis juré de ne plus jamais me fier à une voix.

Au Bourget, je m'étais maintenant fait des copains douaniers. Nous étions un peu comme en famille dans ce sympathique aéroport à taille humaine et si plein de l'histoire de l'aéronautique. Plus tard, lors de la construction de l'aéroport Charles-de-Gaulle à Roissy-en-France, j'allais démissionner. Toujours aussi rebelle, je refusais cet univers par trop impersonnel.

En attendant, au Bourget, je me retrouvais donc moi-même « sous douane » pour les besoins de mon travail en salle de transit. J'y observais à loisir le travail des douaniers en présence de certains comportements suspects. Ainsi, mon copain Robert y remarqua un jour un passager portant deux valises, dont l'une, trop lourde, le faisait pencher d'un côté. La fouille de ce bagage a alors révélé un beau chargement de matériel pornographique : revues et films 8 mm et 16 mm ; toutes marchandises alors strictement interdites en France.

Tout ceci fut bien sûr saisi et, en fin d'après-midi, Robert me demanda si je pouvais organiser une projection le lendemain soir, après le travail. Je possédais en effet un projecteur 8 mm. Je ne me fis pas prier et découvris ainsi en même temps mes premiers films pornos et mes premières revues en provenance du Danemark. Ce fut une authentique révélation pour un sensuel comme moi ; mieux : un choc ! Comment aurais-je pu imaginer que quelques années plus tard je serai moi-même l'un des acteurs les plus en vue de ce genre de films ?...

Il faut dire que les écrans français étaient alors encore bien sages. Et tout d'abord à la télévision, où le « carré blanc » surveillait les programmes et où l'ORTF avait licencié Noëlle Noblecourt pour avoir montré ses genoux. Au cinéma ensuite, où la sulfureuse série des *Angélique*, tirée par Bernard Borderie des romans d'Anne et Serge Golon, demeurait en réalité encore bien prude, même si la très

diabolique beauté de Michèle Mercier tendait à gommer l'aura érotique de Martine Carol, authentique *Sex symbol* des années 1950 qui avait triomphé une dizaine d'années plus tôt dans une autre série historique, *Caroline chérie*.

Un rien, à l'époque, suffisait à nous émoustiller. Moi-même, je conserve d'ailleurs un souvenir ému du film de Léonide Moguy, *Le long des trottoirs*, vu lorsque j'avais quatorze ans et où, au côté d'Anne Vernon, jouait une certaine Nadine Tallier... bientôt M^{me} Edmond de Rothschild.

En France, les mœurs demeuraient franchement « coincées » par les institutions. On peut même dire qu'elles se trouvaient alors sous haute surveillance ! Ainsi la Mondaine s'était-elle dotée de groupes spécialisés pour chacun des secteurs de l'activité humaine pouvant revêtir un caractère jugé licencieux : adultère, bars, cabarets, galanterie, outrage à la pudeur, outrage aux bonnes mœurs... L'un de ces groupes, attaché à la prostitution, avait même gagné en son temps le surnom de « brigade des spéculums » !

Pour certains, d'ailleurs, la vie jugée trop libre de Bardot faisait scandale. Celle qui, précisément, avait joué en 1954 dans *Le Fils de Caroline chérie* et qui avait vite éclipsé Martine Carol, n'avait pas fini, en effet, de faire jaser la société bien pensante avec la liste de ces séducteurs venant remplacer dans ses bras son Pygmalion, Roger Vadim : Jean-Louis Trintignant, Sacha Distel, Serge Gainsbourg, Sami Frey, Gunther Sachs... Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, notre très charismatique BB militait ainsi utilement pour la liberté des femmes !

1965, du reste, avait été une année de changement, tant dans la conquête de la liberté d'expression érotique que dans le regard de certains politiques sur la nécessaire libération des femmes. C'est cette année-là, notamment, que Bob Guccione lança en Grande-Bretagne son *Penthouse*, concurrent très direct – par la langue, par l'image – du *Playboy* américain, lequel ne paraîtra qu'en 1973 en version française. Les deux magazines anglo-saxons allaient désormais s'engager dans une lutte commerciale où la surenchère érotique allait devoir jouer avec les subtilités de la loi des deux côtés de l'Atlantique.

Bien avant de s'aventurer à présenter à leurs lecteurs des rapports sexuels simulés, il leur fallait d'abord « tout simplement » montrer le sexe de la femme, plus ou moins velu ou plus ou moins nu, voire bientôt dans une vérité plus ou moins clinique. C'est ce qu'on appellera les « *pubic wars* », en clin d'œil aux guerres puniques... et ce combat-là allait se prolonger jusque dans les années 1970, où un nouveau venu, Larry Flint, allait jouer dès 1974 le trouble-fête avec son magazine *Hustler*, aux images encore plus explicites.

Il faut dire qu'en 1970 il n'y avait toujours pas de *sex-shops* en

France et que les revues franchement « cochonnes » se vendaient sinon sous le manteau, du moins sous le comptoir. D'ailleurs, en 1972, alors que la police parisienne entreprenait de « nettoyer » la rue Saint-Denis – et que les filles glissaient donc des hôtels vers les studios – la publication d'une nouvelle revue, *Union*, allait constituer une petite révolution. En mariant érotisme, témoignages et techniques sexuelles, cette « revue internationale des rapports humains » allait connaître un succès considérable.

Les éditeurs avaient tout de même parcouru un peu de chemin. Pour la presse de charme, la situation n'était plus la même qu'en 1956, année de *Et Dieu créa la femme* et année où la Mondaïne avait lancé plus d'une trentaine de procédures contre des libraires, kiosquiers et bouquinistes, pour affichage de revues licencieuses. Il faut dire que, durant ma prime jeunesse, la situation n'était guère meilleure pour les romans.

Merci donc aux éditeurs courageux, Jean-Jacques Pauvert en tête – qui publia notamment *Histoire d'O* dès 1954 –, d'avoir joué les don Quichotte contre les moulins de la censure ! Merci aussi au trop méconnu Maurice Gérodiàs, pourtant fondateur d'Olympia Press et grand kamikaze de l'édition sulfureuse, dérangeante, courageuse.

L'homme en effet, tout de défi et de flamme, s'est battu pour Henry Miller, en publiant notamment *Tropique du cancer* en 1934, et pour Vladimir Nabokov, en donnant sa chance à *Lolita* en 1955 ; mais encore pour Genet, Bataille, Beckett... Et quel combat ! 65 des 70 ouvrages qu'il publia entre 1953 et 1964 eurent à subir les foudres de dame Anastasie.

De même, Girodiàs devait être la cible de la Mondaïne et du préfet Papon pour son adaptation de *La Philosophie dans le boudoir*, de Sade, sur la scène de sa Grande Séverine, une manière de café-théâtre avant l'âge et dont certains pensent que cette cave aurait pu servir à inspirer à Hugh Hefner ses clubs Playboy. « Si la Mondaïne frappe fort, c'est que la société française est en pleine mutation », estiment ainsi Roger Faligo et Rémi Kauffer dans leur *Porno Business* [Fayard, 1987].

En tout cas, sa lutte était âpre contre les éditeurs, dont certains jouaient aussi à cache-cache avec des ouvrages nettement pornographiques vendus sous le manteau ou bien, quand ce n'était pas le cas, aussitôt interdits aussitôt remis sur le marché sous de nouvelles jaquettes ou sous de faux noms d'éditeur. Nous le verrons, la tristement célèbre loi de Finances 1975 sur le cinéma « X » amènera bientôt d'autres professionnels de l'expression et du rêve érotiques à rechercher de semblables modes de contournement de la loi.

Mais ces années-là, au-delà de la question de la libération de la presse de charme et de la liberté d'expression en matière d'érotisme et de mœurs, se posait bien davantage encore la question du droit des

femmes à disposer de leur propre corps, notamment à travers la légalisation sur l'avortement.

Depuis le lendemain de la Grande guerre, cette terrible boucherie avorteuse de promesses de bonheurs familiaux simples et joyeux, la loi se voulait en effet farouchement nataliste. Non seulement elle pourchassait les « faiseuses d'anges » – ces « tricoteuses » anonymes dont les aiguilles mal aseptisées emportaient parfois aussi la mère dans la mort – mais elle condamnait jusqu'aux « pessaires, capuchons utérins en caoutchouc ou métalliques, éponges de sûreté et tous autres appareils du même genre susceptibles d'empêcher l'accès au col de l'utérus aux spermatozoïdes ». Le Moyen Âge, quoi !

En vérité, on ne tolérât vraiment que la *french capote* ; ceci pour ses vertus prophylactiques. À moins que notre fameuse capote anglaise n'ait aussi permis aux hommes de continuer à exister à travers une virilité toujours très exigeante...

Bref, les femmes se trouvaient, quant à elles, contraintes à s'en remettre à l'acrobatique *coitus interruptus* – l'art du sauter en route –, à la très aléatoire méthode Ogino et à un avortement des plus dangereux puisque nécessairement clandestin. Les plus riches, bien sûr, pouvaient aller chercher davantage de sécurité dans les pays voisins, plus ouverts d'esprit : Suisse, Grande-Bretagne, Pays-Bas...

Quant à moi, je me souviens avoir été fort impressionné par un autre film de Léonide Moguy, *Demain il sera trop tard*, où l'héroïne périssait, victime d'une faiseuse d'anges.

C'est donc en 1965 que le parti communiste, alors puissant, allait effectuer un revirement et peser désormais dans la bataille en faveur de la libération des femmes. Bientôt, avec les socialistes et la droite libérale, il allait ainsi permettre, en décembre 1967, le vote de la loi Neuwirth, qui autoriserait la pilule contraceptive et contribuerait largement à débrider nos mœurs au cours de ce que j'appelle la Parenthèse de Vénus.

Cela dit, si positive qu'elle ait pu être pour le plus grand nombre, cette année 1965 – de l'affaire Ben Barka – aura aussi été pour certains *boomers* l'année de naissance d'une franche nostalgie fétichiste : la mode, en effet, a également passablement changé. Ainsi, d'une certaine façon, pour mon ami Yves Riquet, inconditionnel du Crazy Horse Saloon et de Dita von Teese, homme de culture surtout connu pour avoir sauvé de la ferraille le dernier métier français à tisser les bas à couture, 1965 aura vu la fin d'un monde.

Jusque-là, en effet, les filles s'habillaient encore comme leur mère, ou peu s'en faut, avec des petites jupes, des talons hauts et puis – surtout – des bas en nylon blond-doré. Jusqu'en 1963, elles avaient d'ailleurs « fini » les bas à couture de leurs aînées, et puis les stocks s'étaient épuisés. Les bas sans couture avaient alors pris le relais, et

puis : rideau !

En 1965, le très « blindé » panty était apparu avec ses fanfreluches inutiles, avalant d'un coup « la bande d'arrêt d'urgence des bas » – comme dit mon ami Yves. Les jupes s'étaient alors faites « mini », voire « micro »... et le collant s'était imposé. « Circulez ! Y'a plus rien à voir ! », ironise tristement Yves, qui devait inévitablement demeurer un incondtionnel de *Paris Hollywood*...

En fait, pour moi, en ces années 1965-1966, bouger un peu aurait suffi sinon à mon bonheur, du moins à satisfaire mon goût pour le voyage. Je postulai donc, plein d'espoir, pour un poste de déclarant à Nouméa, chez UTA. Hélas, Danielle refusait de s'éloigner de sa famille et menaçait de mettre un terme à notre relation si je signalais pour cette affectation en Nouvelle-Calédonie. Je m'inclinai... et mal m'en prit.

Après mes prudents louvoiemnts, le mariage fut en effet fixé au 13 juin 1966 et, cette fois, je n'allais échapper à rien : l'absence de mon père, prisonnier de son métier en Afrique, les nombreux invités de ma belle-famille, une Rolls-Royce, le restaurant chic au bois de Vincennes et tout le tralala. Je me pliai ainsi aux exigences bourgeoises, voire un peu parvenues, de ma future belle-mère : costume à queue-de-pie, haut de forme et chaussures vernies. Sur ma lancée, je me laissai même aller à m'offrir une Triumph Spitfire rouge – véhicule très tendance à l'époque – pour « rouler ma mécanique » en voyage de noces. La panoplie, quoi !

Malgré tout, au-delà du stress naturellement attaché à ce genre de cérémonie, j'avais très nettement le sentiment de faire une connerie. Je ne me sentais pas prêt du tout pour le mariage. C'est si vrai que je téléphonai alors à Michel, un ami rencontré deux ans plus tôt au Club Med, en Italie, et avec lequel j'aimais tout autant pratiquer la plongée que draguer le soir. Je me confiai à lui, en qui j'avais toute confiance, et lui-même me déconseilla vivement de me marier dans ces conditions. Hélas, l'affaire était très engagée et je n'osai pas suivre son conseil.

De Gaulle, cette année-là, retirait notre pays du commandement intégré de l'OTAN, les troupes américaines quittaient leurs bases de l'hexagone et les nôtres effectuaient leur premier essai atomique à Mururoa. Bref, la France du général affirmait son indépendance, et moi c'était tout le contraire ! Un avenir très proche allait me démontrer que j'avais commis une lourde erreur ce jour-là.

Seulement quatre mois plus tard, en effet, nous serions déjà séparés, Danielle et moi. Il est vrai que j'avais continué à vivre comme un célibataire ; pire, en draguant inlassablement le moindre jupon passant à ma portée. En fait, notre relation s'était dégradée dès notre voyage de noces, passé au Club Med de Cadaquès, sur la Costa Brava, en compagnie de ma mère et précisément de mon ami Michel. Certes, ce

n'était pas une formule idéale pour ce genre de circonstances, mais j'étais passionné de plongée et je ne pouvais me résigner à y renoncer parce que mon épouse n'aimait pas ça.

Je n'étais pas parti au Club avec l'intention d'y draguer, mais là-bas, le comportement de Danielle avait brusquement changé. Elle m'avait fait des scènes au moindre regard pour une autre fille et m'avait harcelé à longueur de journée. D'un côté, mon caractère plutôt libéral ne supportait pas ces scènes ; d'un autre côté, j'en étais rapidement venu à me dire que, de toute façon, si je passais à l'acte, ces crises de jalousie ne pourraient pas être pires. Et de fait, les choses allèrent dès lors très vite.

La pratique de la plongée imposait à tous une visite médicale préalable et j'en profitai donc pour faire un gringue d'enfer à la jolie petite rousse aux yeux verts qui faisait office de secrétaire au médecin. Peu farouche, le sourire ravageur, ladite Clara se laissa facilement séduire et, le jour-même, en fin d'après-midi, nous nous abandonnions ensemble à nos premiers émois amoureux. Grand moment ! Comme toutes les rousses que j'ai connues, celle-ci avait un tempérament de feu. Et puis, j'étais comme un fou au contact de cette peau dont l'odeur capiteuse m'envoûtait.

Mon épouse, quant à elle – pourtant si jalouse et avec qui j'avais fait l'amour juste avant –, ne s'était aperçue de rien. Dès lors, en tout cas, j'étais pris dans un engrenage infernal où la chair prenait le pas sur la raison. L'une est si faible et l'autre a une si petite voix...

Étant d'une nature pour le moins généreuse, je faisais très souvent l'amour à ma jeune épouse, qui ainsi ne remarquait rien de mon double jeu. Pourtant, après chaque plongée, je retrouvais Clara, avec qui j'avais même convenu de prétexter une sortie en mer pour pouvoir passer toute une journée au lit avec elle. Ce que nous fîmes effectivement, alors que de leur côté Danielle et ma mère portaient ensemble faire du shopping.

Hélas, leur autocar passa devant ma voiture, stationnée sur le parking... alors qu'elle était censée m'avoir conduit à mon lieu d'embarquement. Le soir, bien que j'aie pris la précaution de rincer ma combinaison comme après toute plongée, ma femme me pressa ainsi de questions. C'est Michel, mon complice, qui me sauva la mise en expliquant fort à propos que ma voiture étant en panne, nous avions dû utiliser la sienne.

Ouf ! J'avais eu chaud, néanmoins notre séjour s'acheva sans drame et, après quinze jours de cette liaison intense, chacun retourna sagement à sa vie. Tel est souvent le propre des amours de vacances. Je quittai ainsi Clara avec regret, mais sans réel déchirement ni « mauvais souvenir » du genre grossesse ou blenno. Plus tard, à Palinuro, j'ai connu une Italienne moins chanceuse qui m'a confié

avoir eu quatre enfants à la suite de ses rencontres au Club Med, alors haut-lieu de l'amour libre. Une gourmande, à l'évidence...

De retour à Paris, Danielle et moi avons regagné l'appartement que ses parents avaient tenu à nous faire choisir dans le XVI^e arrondissement et pour lequel ils participaient au loyer. Cette situation n'était d'ailleurs pas vraiment de mon goût ; d'autant plus que ma femme, la plupart du temps, allait dormir chez eux. Bien sûr, en contrepartie, cette situation me laissait l'occasion de draguer encore de belles étrangères. Mais pas seulement. C'est ainsi, en effet, que j'allais renouer avec ma très jolie et très brune Liliane : celle qui allait devenir ma seconde épouse...

En attendant, des scènes de jalousie de plus en plus nombreuses – et parfaitement justifiées, cette fois – allaient mettre fin à notre mariage, quatre mois seulement après la cérémonie. Presque un record dans le genre. Ensuite, nous ne nous sommes plus jamais revus, Danielle et moi. Définitivement, nous n'appartenions pas au même monde.

CHAPITRE VI

CHAT ÉCHAUDÉ...

Ma première expérience du mariage s'était révélée être un fiasco. Mine de rien, j'en étais très affecté. Je devais reprendre du poil de la bête. La douce et fidèle Liliane était au courant et de cette union et de cet échec sentimental. Pourtant, elle ne m'en tint pas rigueur. Comme toutes les femmes, ma jolie brune était infiniment plus perspicace que les hommes et sans doute avait-elle l'intime conviction que tôt ou tard je lui reviendrais. Ce que je fis... sans trop tarder.

Pour l'heure, je continuais toutefois à vivre en célibataire, sans me contraindre en aucune façon à des règles de fidélité. Je n'eus d'ailleurs même pas réellement le sentiment de tromper Liliane. Elle était mon lien futur, je le sentais, et je tenais sinon à la protéger, du moins à la préparer à partager. Ce qui, j'en conviens, devait lui demander beaucoup d'intelligence et d'amour. De mon côté, j'éprouvais en effet un farouche besoin de la compagnie des femmes, et même, autant que possible, de plusieurs en même temps. Notamment des femmes de passage ; avec certes un petit coup de cœur pour elles, mais aussi un immense appétit de plaisir. De fait, si j'avais dû m'arrêter à chaque nouvelle femme offrant un petit « plus » par rapport à la précédente, j'aurais encombré les mairies et fait bien des malheureuses.

Mais, curieusement, cette recherche de l'approbation de ma compagne, cette manière de polygamie consentie ressemblait bel et bien pour moi à la quête d'un véritable idéal de vie. J'étais encore bien loin d'en cerner les limites et les méandres, mais une pente littéralement « extra-ordinaire » se creusait déjà sous mes premiers pas amoureux ou, plus exactement, érotiques.

Chaque nouvelle aventure me faisait progresser un peu plus dans ma connaissance de la femme. Vénus incarne la féminité, et mon vieux démon était accro de tout ce qu'elle représente de beauté, de charme, de candeur, parfois même de rondeurs. En fait, ma préférence allait déjà plutôt aux femmes minces, avec peu de poitrine. Je ne me suis véritablement intéressé aux femmes plus opulentes que dans la mesure où leur minois me plaisait tout particulièrement. Finalement, j'ai toujours été bien plus fasciné par les visages que par les corps. Dès lors qu'une fille bien ronde avait de beaux traits, je faisais abstraction de tout le reste. Simplement, je m'arrangeais pour créer une ambiance

quelque peu envoûtante, avec bougies et encens. En revanche, si la fille était vraiment forte, je ne remettais jamais ça. Je l'ai dit, mon démon a ses limites.

Après cette reprise du célibat, je m'étais mis à fréquenter plus assidûment les boîtes, à la recherche de plaisirs nouveaux. Et puis, surtout, l'un de mes amateurs de projections en 8 mm m'avait raconté qu'il se passait de drôles de choses du côté du bois de Boulogne et de la porte Dauphine. J'allais ainsi bientôt partir gaillardement à l'aventure, à la découverte de l'amour en groupe à Paris, mais aussi du plaisir solitaire du « branleur » face à l'exhibitionniste : son indispensable complice. Nous étions alors en pleine période de libération de la femme ; et comment !

1968 avait vu l'intervention des forces du Pacte de Varsovie contre la Tchécoslovaquie – de vieilles barbes, une fois de plus ! –, mais cette année-là avait été bien davantage encore pour la jeunesse le temps de tous les espoirs, de tous les rêves ; de toutes les illusions aussi – y compris parfois sur soi-même... Depuis mars, les universités se trouvaient en ébullition, et ce n'était pas rien maintenant que l'on comptait quelque 600 000 étudiants. Sa natalité, la France la ressentait désormais jusque dans les secousses qui agitaient ce mois de mai 68. Et bientôt les ouvriers allaient suivre et se mettre en grève, de nouveaux visages allaient apparaître aux actualités : Rudi Dutschke, Daniel Cohn-Bendit... Chacun claironnait ses espoirs et des idées nouvelles face à un pouvoir sorti du passé et à cette mystérieuse société de consommation qui peinait à se trouver une âme. « Il est interdit d'interdire » et « Sous les pavés la plage ! », criait-on... avant de lancer lesdits pavés contre les CRS. « Jouir sans entrave » était le mot d'ordre des deux sexes, et d'ailleurs les filles n'étaient pas les dernières à crier.

« Un enfant si je veux, quand je veux ! » Le Mouvement de libération des femmes, le fameux M.L.F., se faisait la voix... Et bientôt, en 1971, dans leur Manifeste des 343 salopes, nombre de célébrités féminines – Beauvoir, Sagan, Deneuve, Moreau... – relaieraient cette voix dans le *Nouvel Observateur* en déclarant publiquement avoir elles-mêmes violé la loi en se faisant avorter. Quelques femmes aussi, en août 1968, allaient déposer sous l'Arc de Triomphe une gerbe en hommage « à la femme du soldat inconnu ». Quelques lesbiennes, enfin, notamment « les Gouines rouges » allaient rejoindre le combat, tandis que les prostituées elles-mêmes commençaient à tenter de s'organiser pour le respect de leurs droits. Plus largement, d'ailleurs, certaines femmes s'inquiétaient déjà de leur droit au plaisir, évoquant même une « libido utérine » face à notre très envahissante « libido phallique ». Mon démon de Vénus ne dirait pas le contraire...

Bref, pour les *boomers*, cette année-là aura été plus que toute autre

une année charnière pour la libération des mœurs de ce terrifiant xx^e siècle qui aura inventé toutes les guerres totales et tous les totalitarismes possibles. Le 28 décembre 1967, déjà, la loi Neuwirth avait autorisé la pilule contraceptive. L'importation clandestine de diaphragmes n'était désormais plus nécessaire... D'un seul coup, les femmes n'allaient plus être considérées comme des mineures ou des citoyens de second rang ; leur corps allait leur appartenir vraiment. L'État n'aurait plus rien à voir avec cette affaire-là !

En mai, toute une société qui étouffait – jeune, remuante, pleine de vie – allait soulever le couvercle du « trop d'ordre » qui pesait sur sa pensée, ses droits, ses mœurs. Ce monde changeant l'avait mise en ébullition. Plus rien ne pouvait désormais être pareil et moi aussi je devinais cet air du temps où soufflaient des vents nouveaux, des vents enfin plus libres.

Après mai 68, son lot de barricades et d'émancipations, « le beau sexe » – ou le Deuxième, comme le désignait Simone de Beauvoir – basculait lui aussi sans complexe dans les voluptés de l'amour physique. Les femmes allaient enfin pouvoir découvrir le sexe, le plaisir, les fantasmes. Pour celles qui étaient mariées comme pour les étudiantes, la pilule allait constituer une véritable révolution. Révolution sanitaire d'abord, et puis révolution des mœurs ! Pour le droit à l'avortement, il faudrait attendre encore un peu, jusqu'à la loi Weil de 1974, mais déjà, d'un seul coup, ou presque, nos compagnes avaient cette révélation du sexe sans risques.

Avec la pilule arrivait donc le temps de l'amour libre, avec tous ses excès, ses débordements, ses expériences multiples, parfois limites. La découverte de la liberté est un apprentissage ; jusqu'où aller trop loin ? Un champ d'exploration immense s'ouvrait aux citoyens enfin traités en adultes responsables, tous sexes confondus. Et moi, avec cette nature si exigeante, avec ce démon de Vénus qui me poussait toujours vers plus de conquêtes, vers plus d'inconnu, j'allai embarquer sans aucun complexe, voluptueusement, dans ce train-là : dans ce train de plaisirs...

Et de fait, je n'étais pas au bout de mes surprises en m'aventurant aux confins du bois de Boulogne. Je m'étais bien fait plaisir en roulant moi-même dans ma Spitfire rouge, somme toute assez modeste, mais je me souviens combien le petit gars de banlieue que j'étais encore, fut étonné, la nuit venue, en découvrant la porte Dauphine et son défilé de voitures d'exception : Ford Mustang, Jaguar type E, Lancia Zagato et même Rolls-Royce. Autant de beaux sujets de discussion, aussi ; et donc d'entrée en matière... Il faut dire qu'à l'époque les « partouzes » étaient surtout le propre des gens aisés, voire de ce que nous appellerions aujourd'hui les *people*. Des *happy few*, en tout cas. Faute de ces boîtes échangistes à présent accessibles à tous et partout en

France, toute la difficulté de l'exercice consistait alors à pénétrer un clan et à s'y faire admettre. Et bien sûr, posséder une belle voiture inclinait à la confiance.

J'entrais donc dans ma période d'observation – réciproque, d'ailleurs –, le temps de tisser les liens nécessaires pour pénétrer le cercle très fermé de ce que l'histoire des mœurs françaises et de leurs vicissitudes libertines retiendra sous le nom de « Petit train de la porte Dauphine » – appellation bien innocente puisque quasiment touristique. Le temps, aussi, d'en comprendre la mécanique sociale et cérébrale, ainsi que toutes les subtilités.

Je m'étonnais notamment de la présence, un peu à l'écart, de gros camions du genre « 30 tonnes » ainsi que du nombre de camionneurs arpentant le bitume. La porte Dauphine, au débouché de la prestigieuse avenue Foch, anciennement avenue de l'Impératrice puis avenue du Bois-de-Boulogne, était un endroit pour le moins « décalé » pour ce genre de concentration. Moi qui arrivais plutôt du bas de l'échelle, j'allais ainsi découvrir avec étonnement – mais non sans un réel bonheur empli d'espoirs – que certaines bourgeoises ne détestaient pas se faire honorer par ces rudes gaillards. Et disant cela, je fais dans l'euphémisme. « Les routiers sont sympas », aimait-on à répéter à l'époque...

Porte Dauphine, sous ces frondaisons, entre pelouses et immeubles de rapport hausmanniens, se trouvait également une allée tout particulièrement réputée pour ses exhibitions, et donc bien sûr pour ses voyeurs. Nous la surnommions d'ailleurs « l'allée des Branleurs » – une allée certes moins noble que celle des Alyscamps à Arles, mais paradoxalement les voyeurs ne sont pas très regardants. Les voitures, en effet, y passaient et repassaient au ralenti devant une bonne dizaine d'hommes, verge en main, dont certains s'étaient même munis d'une lampe de poche pour mater plus commodément le sexe des dames, souvent assez chic, qui s'exposaient là à tour de rôle. Certains se masturbaient devant la voiture, d'autres sur le côté. Souvent les vitres étaient baissées et les plus heureux se faisaient sucer, éjaculant parfois dans la bouche ou sur le visage de ces belles inconnues, complices d'un soir.

Cela dit, il faut bien avouer que, vu de l'intérieur – je veux dire « depuis la voiture » –, c'était là des exercices de style parfois tout aussi inquiétants que troublants. M'étant par la suite moi-même trouvé au volant auprès de compagnes généreusement dépoitraillées et troussées qui goûtaient tout particulièrement ce genre de jeu, j'avoue avoir parfois ressenti quelque angoisse à la vue d'une vingtaine de branleurs tout excités entourant notre véhicule. Outre la crainte d'une descente de police, ce qui se produisait de temps à autre, ces hommes en rut au regard rivé sur la fille se masturbant elle-même, jambes

écartées, n'avait rien de bien rassurant.

Curieux hasard, d'ailleurs, quelques années plus tard, je devais reconnaître l'un de ces inconnus au regard halluciné en la personne de l'un de mes assistants. Chacun étant en droit de garder son jardin secret, nous n'avons bien sûr jamais évoqué ensemble cette rencontre.

À l'époque, certains couples, aussi, embarquaient ou se faisaient suivre par trois ou quatre hommes pour honorer, ou plutôt déshonorer madame, dans quelque usine désaffectée de Neuilly. Moi-même, j'eus le bonheur de faire mes débuts à l'occasion de ces équipées automobiles qui étaient, avant la lettre, autant de « *gang bangs* » improvisés. Sagement, j'attendais ma bonne fortune jusqu'à ce que l'on nous propose de suivre telle ou telle voiture pour aller baiser une dame à la chaîne. Au bout du chemin, d'ailleurs, certains d'entre nous se trouvaient finalement écartés pour délit de sale gueule. Étrange, tout de même ! Naïvement, nous imaginions que seules nos « queues » – c'était notre mot – intéressaient ces chaleureuses créatures.

En tout cas, celles-ci seraient pour moi un critère de choix essentiel lorsque je me trouverai moi-même aux commandes pour organiser ce genre d'expéditions érotiques. Ainsi m'arrivait-il de descendre de voiture pour choisir *de visu* les plus belles queues à sucer par ma partenaire du moment. Elle, elle ne voulait pas voir les visages de ces mâles en rut qui devaient avant tout demeurer anonymes ; tout ce qu'elle voulait, c'est que ces sexes soient propres et se présentent un à un devant elle, à la portière. Cette sélection faite, vitre baissée, elle en faisait alors son affaire, les pompant un à un jusqu'au bout, sans jamais rechigner. Évidemment, il y avait entre nous une immense connivence et cela m'excitait moi-même au plus haut point.

Bien entendu, je ne touchais pas un mot à Liliane de ces débuts libertins porte Dauphine. Elle avait un côté attendrissant qui me rassurait et je préférais attendre avant de lui dévoiler la véritable nature de ma quête érotique. J'éprouvais de vrais sentiments pour elle et ne voulais pas m'exposer à la perdre. Avec les autres filles, tout était purement sexuel. Juste une question de plaisir. Exactement ce que j'allais retrouver plus tard sur les tournages.

Porte Dauphine, je m'étais fait un copain qui possédait un appartement non loin de là, dans le XVII^e arrondissement ; donc un lieu des plus commodes pour ce qui nous attirait aux confins du bois de Boulogne. Ce grand et beau gosse roulait également dans une superbe américaine tout à fait digne de la faune libertine que je cherchais à fréquenter : la même que Steve McQueen dans la mythique poursuite automobile de *Bullit*. D'où ce surnom de « Jacky Mustang » que nous lui avions donné.

Jacky m'avait ainsi chargé d'aborder les couples tournant en voiture

autour de la porte Dauphine et cherchant à saisir l'ambiance du moment. C'était un véritable rituel entre les « statiques » faisant le pied de grue sur le trottoir, les « sportifs » comme nous, dotés de belles voitures, et les autres, cherchant un endroit discret pour se laisser aller dans l'anonymat.

En accord avec Jacky, je me présentais à la portière de ces couples pour m'enquérir de leurs attentes précises. Certains me répondaient rechercher un homme pour madame, soit pour la prendre, soit pour se faire sucer ; d'autres voulaient pratiquer l'amour en groupe, mais n'étaient pas en mesure de recevoir chez eux.

En matière de partouzes, l'espace d'un bel appartement et un intérieur pas trop chargé sont l'idéal pour « recruter » et se laisser aller commodément au plaisir. Non seulement il faut disposer d'un minimum de place, mais dans l'excitation du moment une maladresse est vite arrivée. Un voyeur ou un échangeur vous pardonnera volontiers d'avoir « cassé » sa femme, mais pas le vase en porcelaine de Chine qu'il lui avait offert pour leurs vingt ans de mariage... D'autres, en outre, préconisent de ne pas trop laisser tout le monde divaguer dans la maison ; d'ailleurs pas tant par souci d'éviter un vol que de rester plus ou moins groupés. Après tout, une bonne orgie est un acte éminemment social ; la soirée « privée » ne l'est jamais vraiment. Donc, on arrive plutôt groupés, pour ne pas briser l'ambiance, et on ne se disperse pas outre mesure. Après tout, en partouze, les voyeurs ont aussi des droits. Ils sont le contrepoint nécessaire des exhibitionnistes. Nombre d'individus, et plus particulièrement les femmes, vont dans ces soirées pour avoir des rapports sexuels, mais aussi pour voir et être vus, nus ou en action. Et croyez-moi, exhibitionnisme et voyeurisme ne connaissent pas de frontières sociales !

L'appartement du XVII^e, donc, constituait un atout majeur pour ces approches de la place Dauphine. En outre, une fois la lumière tamisée, sa décoration raffinée et ses bibelots précieux mais pas trop nombreux en faisaient l'endroit idéal pour que chacun se sentît à l'aise. Ajoutons à cela – « détail » qui pour nous n'était pas sans charme – qu'une cache s'y trouvait aménagée dans un placard d'où nous pouvions ainsi observer l'intérieur de la salle de bains à travers un miroir sans tain. En toute complicité, Jacky et moi, nous nous excitions donc passablement à regarder ces dames y préparer leur intimité avant de se donner. Un spectacle d'ailleurs d'autant plus charmant que la sélection pour accéder à l'appartement était des plus sérieuses.

Non seulement il fallait que le nombre de participants soit conforme à la demande, mais bien sûr nous privilégions les femmes qui nous plaisaient et écartions les hommes seuls, sauf demande expresse de certaines « gourmandes ». Le fait de proposer à ces couples un lieu

proche et commode pour ces ébats constituait un atout et nous autorisait donc une certaine liberté de choix ; néanmoins, il ne fallait guère traîner pour organiser notre affaire. Pour chacun, cette démarche était avant tout une question de fantasmes et laisser filer le temps risquait de rompre le charme et de désamorcer l'excitation de la situation. Il était impératif pour tous de se maintenir dans un certain rythme afin d'entretenir le climat trouble embrumant les esprits dans cette quête érotique de la porte Dauphine.

Bien sûr, dans leur excitation mêlée de curiosité, certains couples et certains hommes seuls ainsi tenus à l'écart ne pouvaient s'empêcher de tenter de suivre ce cortège que nous appelions « le petit train ». Quelques arrêts en cours de route venaient rompre la chaîne et nous faisions des mécontents qui, la fois d'après, étaient toutefois bien heureux de figurer au nombre des *happy few* de ces voyages très privés. De fait, l'appartement de Jacky était vraiment fait pour ça, et cela se sentait d'entrée.

Le salon, spacieux, à l'éclairage tamisé, mettait dans l'ambiance. Les chambres, de même. Musique, lumières, boissons, tout se prêtait à l'abandon et à une soirée hors du commun. Souvent, les couples apportaient une bouteille de vin, de whisky ou de champagne. Comme dit une amie, un bon bordeaux, c'est moins cher qu'une séance de psychanalyse.

On ne leur demandait rien de plus ; même pas de venir avec des cintres et des cendriers... comme le directeur de la série *Palace*, dans cet épisode très décomplexé, avec Pierre Mondy et Valérie Lemercier, où il invitait ses clients à venir partouzer chez lui tout en précisant, toutefois, qu'il ne supportait pas qu'il y ait du « bordel » dans sa chambre. Un épisode, aussi, où l'on apprenait que partouzer dans un hôtel sans un groom, n'était pas partouzer. De fait, pour les va-et-vient verticaux...

Bref, les vêtements ne tardaient pas à glisser et les femmes, généralement en bas et porte-jarretelles, s'exhibaient sans pudeur. Tout ce beau monde en venait alors rapidement à se mêler, se mélanger, s'accoupler. Il n'y avait alors ni Sida ni réel danger de MST. Le seul véritable risque, c'était la blennorragie, mais nous n'y pensions guère.

De mon côté, je passais des bras de l'une aux bras de l'autre, et à chaque fois il fallait que je prenne mon plaisir. Sinon, je me sentais frustré. Contrairement à d'autres qui se contentaient de faire semblant de jouir pour mieux épater la galerie, j'allais au bout des choses. Je tenais à prendre, mais aussi à donner. Et sans le savoir, plus je donnais, plus c'était déjà « le métier qui rentrait ».

Parfois nous embarquions dans ces soirées d'authentiques nymphomanes qui, à peine pénétrées, se mettaient à couiner comme

des bêtes. J'avoue qu'au début ces démonstrations de plaisir me surprenaient passablement. À peine touchées, leur jouissance montait déjà. Il faut dire que, dans l'ensemble, les femmes qui fréquentaient la porte Dauphine et le bois de Boulogne avaient pour le moins du tempérament. Le genre à courir la nuit noire pour se régaler du brame du cerf. Cela dit, j'ai aussi connu des filles plutôt timides qui, une fois éméchées, se libéraient totalement, et puis d'autres du genre totalement silencieuses. Face à son plaisir et à ses fantasmes, chacun fait souvent ce qu'il peut. Hommes et femmes confondus.

Au cours de ces soirées, j'ai en outre vraiment croisé toutes sortes de gens. Monsieur et Madame Tout-le-monde, le demi-monde et même le monde. J'ai ainsi rencontré des acteurs, des politiciens, des chefs d'entreprise et j'ai pu constater qu'un homme reste toujours un homme, quels que soient sa notoriété, sa réussite et son pouvoir. Nu, débraillé ou simplement débraguetté, son cri de délivrance est toujours le même. Et c'est bien la même chose pour les femmes. Telle est la nature humaine dans ces moments-là : bien au-delà de toute barrière sociale.

Pour ma part, j'aimais tout particulièrement cette ambiance hors du siècle, l'atmosphère parfois quasi religieuse – hormis quelques cris – de ces ébats aux alchimies humaines chaque fois renouvelées. Chaque fois aussi magiques. Ces odeurs de corps mélangés m'excitaient au plus haut point et sublimaient ma capacité à créer une réelle communication avec mes partenaires féminines.

Bientôt, j'allais ainsi faire la connaissance du fameux Dimitri Petropoulos, alias Taki, grande figure du milieu de la nuit : un garçon du reste plutôt discret, mais indiscutablement un redoutable organisateur de parties fines. Il passait en effet son temps à concocter des soirées privées et comme je possédais un carnet d'adresses déjà bien fourni, le contact entre nous allait être « immédiat ». À chaque rencontre, je notais les noms, les numéros de téléphone et les « spécialités » de chacun, et surtout de chacune, ce qui facilitait grandement l'organisation de soirées futures, et cela bien sûr ne pouvait que l'intéresser.

À bien des égards, nous étions pourtant très différents, Taki et moi. Comptable de métier, il avait une grande habitude des chiffres et semblait utiliser ce savoir particulier pour toujours calculer comment disposer en toutes circonstances de quelques garçons seuls en plus. Il me disait en effet partir du principe qu'il fallait dans ses soirées plus d'hommes que de femmes, afin de toutes les satisfaire. En vérité, moi qui ne vivais la nuit que pour le plaisir, j'ignorais le dessous des cartes.

Plus tard, on apprendra en effet que Taki était également membre du fameux Service action civique, la très souterraine officine gaulliste

engagée notamment contre l'OAS et les « gauchos » de mai 68. Sans le savoir, en courant ses parties fines devant les miroirs sans tain des villas du XVII^e où il avait ses habitudes, hommes politiques, artistes et gens de Lettres se faisaient photographier et ficher pour le compte du SAC. Autant dire : se faisaient compromettre. Chez Jacky, au moins, le placard trafiqué n'avait d'autre vocation que le plaisir ! Soucieux de se débarrasser de ce genre d'officines où se croisaient policiers et voyous, le pouvoir giscardien allait d'ailleurs bientôt demander des comptes à Taki et l'arrêter.

Nous étions donc très différents, Taki et moi. Dans nos motivations, mais aussi dans nos façons d'être et de faire. De mon côté, je participais toujours moi-même aux ébats. Taki, au contraire, se contentait de demander aux participants si tout se passait bien. Pour parler cru, pour parler vrai : Taki ne baisait jamais. Il veillait avant tout à organiser son petit business en coulisses. D'après les bruits qui me parvenaient, il envoyait régulièrement des fonds en Grèce, où il pensait se retirer, mais, de mon côté, je ne cherchais pas particulièrement à savoir quoi que ce soit.

Taki se montrait toujours d'une extrême gentillesse et c'était tout ce qui comptait pour moi. L'homme est faible, c'est bien connu, et comme l'unique solution pour ces hommes seuls qu'il tenait en renfort pour les dames « exigeantes » était en fait de mettre la main à la poche pour passer une soirée hors du commun... on ne saurait l'en blâmer. C'était sa façon à lui d'apporter sa participation à ces nuits chaudes. En contrepartie de quoi, il était en mesure de louer un très bel appartement dans le XVI^e, sur la très prisée avenue Victor-Hugo ; un lieu d'ailleurs par la suite exclusivement réservé aux soirées importantes. L'aspect « fichage », bien sûr, c'est autre chose...

Dans l'appartement de l'avenue Victor-Hugo – voie bien choisie pour ça, si l'on se fie à la réputation d'homme à femmes dudit « Ratisse-bonnes » –, une kyrielle de matelas nous invitait ostensiblement à nous ébattre dans toutes les pièces. Pour certains, les vêtements tombaient d'ailleurs d'entrée, dans une pièce dédiée à cela, mais en vérité on en retrouvait traînant partout. Quelquefois, malheureusement, on déplorait d'ailleurs des vols. Ainsi, par la suite, les choses étaient-elles un peu mieux organisées, avec un gardien bénévole des effets personnels... et puis une relève, histoire que tout le monde profite de la fête. Pour moi, l'important était que l'ambiance soit là, entre confort et réconfort. Bref, tout le monde y trouvait son compte.

C'est au cours de l'une de ces soirées qu'un homme d'un certain âge, spécialiste du cinéma 8 mm et qui avait conçu un ingénieux système de prise de vues logé dans un étui à violon pour filmer en caméra cachée, nous projeta un film « volé » sur les Champs-Élysées et intitulé

Le Dessous de ces dames. Et force est de constater que, déjà à cette époque, peu de ces charmants sexes féminins ainsi surpris dans leur intimité sur la plus belle avenue du monde se tenaient sagement cachés sous une petite culotte. Étonnant, tout de même, de voir autant de rondeurs et de « creux » accueillants aussi facilement accessibles, et pas seulement à l'œil ! Au point que l'on pouvait se demander si certaines de ces dames n'étaient pas quelque peu complices de cet étonnant voyeur à l'âge tout au moins très respectable. À moins, au contraire, que le besoin de libération de la femme « post-Soixante-huitarde » n'ait cru trouver là un moyen d'expression privilégié.

Ce surprenant monsieur faisait partie d'un groupe avec lequel nous nous retrouvions au moins une fois par mois, et sa spécialité consistait à passer entre les couples pour mater avec une lampe de poche. Au passage, hélas, il en profitait çà et là pour dérober une culotte, afin de se délecter tranquillement de ses effluves capiteux. En effet, ce très sensuel collectionneur-renifleur rangeait ensuite méticuleusement ses prises dans de petites boîtes transparentes sur lesquelles il mentionnait la date et le lieu de la soirée. Sans nom, bien sûr. Son grand plaisir était précisément de ne pas en connaître les propriétaires, de manière à préserver et pimenter son fantasme.

Quelquefois, telle ou telle femme poussait des cris d'orfraie pour le vol de sa culotte, mais pour rien au monde nous n'aurions dénoncé ce sympathique érotomane. C'était là son unique plaisir, avec bien sûr les images volées dans la rue, sous les jupes des dames. Ajoutez à cela qu'il nous a alors offert quelques projections *underground* des plus coquines, mais bien sûr infiniment plus innocentes que ce que j'allais connaître plus tard. De quoi susciter bien de la compréhension...

D'autant que dans cet univers « les petites manies », somme toute, ne sont pas si rares ; y compris chez les plus grands. Les archives de « la Mondaine » posséderaient ainsi une collection de poils pubiens féminins, aux touffes soigneusement étiquetées avec date et prénom, qui aurait été constituée par « René C. », fondateur du Roi René, haut-lieu du libertinage de haute volée.

À l'époque, un certain Claude V., autre protagoniste de ces équipées nocturnes, m'avait chargé d'organiser chaque jeudi une grande soirée privée dans le vaste appartement qu'il possédait derrière la gare de l'Est. Chez lui, chacun devait apporter sa bouteille – c'était entendu comme ça – et comme Taki faisait là aussi partie de la bande, c'était ce dernier qui était chargé de s'occuper des boissons. Ainsi, chaque fin de soirée, notre ami grec emmagasinait-il également les bouteilles non consommées : sa petite « gratte », comme il disait.

C'est au cours de l'un de ces jeudis derrière la gare de l'Est que Claude et moi nous sommes lancé le défi de « nous faire » le plus de filles possible au cours de la soirée. Ceci, bien sûr, en honorant

chacune d'une jouissance non feinte ! Notre hôte perdit connaissance à la huitième. De mon côté, sitôt rassuré sur son état, je continuai ma besogne et atteignis fièrement le chiffre de dix. Un exploit que je ne devais d'ailleurs jamais tenter de renouveler. D'une part, il faut bien dire que mes derniers orgasmes, très cérébraux, n'étaient guère « juteux » ; d'autre part, j'en étais venu à redouter que le cœur ne suive pas. Certes, il n'était pas interdit de penser que c'était là la plus belle façon de mourir, mais comme jamais personne n'était revenu de ce voyage-là pour en témoigner...

Au bout du compte, Claude, lui, allait finir par renoncer à ces soirées, pour se marier... avec une dame précisément rencontrée au cours de l'une d'entre elles. Comme quoi, ce n'est pas toujours l'amour qui mène au sexe. L'inverse est aussi possible.

« Au Bois » – comme on disait alors –, je fis également la connaissance d'un certain Yves, passionné de voitures et qui disposait lui aussi d'une maison se prêtant bien aux grandes soirées. Celui-ci était fiancé à une jolie blonde qu'il tenait toutefois sagement à l'écart de son petit vice en prétextant de simples moments passés entre copains. Hélas, intriguée, la belle finit par venir nous surprendre au beau milieu de l'une de ces nuits libertines que j'organisais chez lui.

Yves ne s'aperçut pas tout de suite de la présence de son amie et lorsqu'il le réalisa... elle était déjà en train de s'envoyer en l'air avec moi ! Je saisis alors son regard franchement inquisiteur et jaloux. D'un seul coup, j'y lisais combien toutes ses certitudes sur la liberté se trouvaient remises en cause. À l'évidence, il n'avait jamais imaginé que sa chérie aurait pu se donner aussi facilement à un inconnu. Double désillusion. Pris à son propre jeu, Yves termina toutefois la soirée dans les bras de sa blonde, qui lui fit d'ailleurs le reproche de ne pas lui avoir proposé de prendre part à ses jeux érotiques.

Mieux que ça, ces deux-là allaient finalement poursuivre leur histoire d'amour et se marier. Mais pas tout à fait comme prévu. Une première fois, en famille, de manière très classique ; une seconde fois, en le célébrant entre nous, au cours de l'une de nos soirées... où madame fut très dignement honorée par chacun des invités !

Moi-même, j'avais jusqu'ici sagement tenu Liliane à l'écart de mes équipées nocturnes. Mais, « bien sûr » serais-je tenté de dire, tout comme la fiancée blonde de mon copain Yves, ma jolie brune se montrait maintenant elle aussi de plus en plus intriguée par les mystères de ma vie « sociale ». Peut-être même était-elle tenaillée par l'envie de s'y aventurer avec moi ? Pour ma part, d'ailleurs, je n'éprouvais aucune jalousie à cette idée. La perspective de faire à deux ce que jusqu'ici je faisais seul ne me posait aucun problème. Les choses me paraissaient même assez simples. J'aimais Liliane et elle m'aimait.

Plutôt fleur bleue et en dépit d'une époque appelant à une liberté sexuelle affranchie de tout, elle n'avait connu que peu d'hommes avant moi et je crois pouvoir dire que, d'une certaine façon, je lui avais fait découvrir le plaisir. Elle ne demandait donc qu'à continuer à le partager avec moi, quel qu'en soit le chemin. Par amour.

La relative fragilité de Liliane m'inclinait toutefois à la prudence. Je l'avertis donc que mélanger sexe et amour n'avait pas la même signification pour une romantique comme elle que pour un libertin comme moi, déjà marqué par mes rapports avec toute une cohorte de conquêtes. Malgré cela, je ne pouvais aller contre sa volonté : elle voulait connaître.

En vérité, l'échangisme demande beaucoup d'amour et peut-être encore bien plus d'intelligence. Nombre de couples s'y seront brûlés les ailes et nous allions en faire nous-mêmes la cruelle expérience. Prudemment, je n'allais pourtant accéder que bien plus tard au désir de ma compagne.

Le paradoxe, dans mon cas, c'est que j'éprouvais tout à la fois une inextinguible soif de sexe et un irrésistible besoin de me fixer dans la vie et dans mes sentiments. Avec cette assurance que procurent les femmes, Liliane m'apportait ainsi l'équilibre que je recherchais. Je ne voulais plus jamais me retrouver dans la situation que j'avais déjà connue, je refusais de revivre le déchirement de la séparation des parents.

Hélas, la vie nous apprend souvent que l'on ne fait que reproduire ce que l'on a subi. Je continuais donc ma folle course érotique tant dans les soirées parisiennes qu'à travers mon incessante recherche de conquêtes. Un besoin qui m'interpelle aujourd'hui. Pourquoi pareille addiction ? Pour me guérir de quelque chose ou, inconsciemment, pour ne pas m'accrocher à une seule femme. Sincèrement, je ne sais. C'était comme ça. J'avais rompu avec l'Église ; voulais-je également rompre avec le mariage et la famille ? J'avais pourtant le réel désir de fonder une famille et de connaître un vrai bonheur « classique ». Le fait de copuler sans fin – sans faim ? – n'allait-il pas me saturer de sexe ? Il n'en fut rien.

Au-delà des partouzes, en effet, j'effectuais également des rencontres, et certaines m'étonnaient. Ainsi, une dénommée Lyne, présentée par mon ami Maurice, également connu au Bois, m'avait-elle littéralement subjugué. Ce petit bout de femme blonde aux yeux bleus et d'une vivacité étonnante vivait le sexe avec une candeur et un naturel rares. Je n'avais eu qu'une idée en faisant sa connaissance : il me la fallait. Rendez-vous fut donc pris en douce avec elle, en le cachant soigneusement à Maurice. Et ça en valait la peine ! Comme imaginé, notre première nuit fut en effet torride.

Comble de malchance, dans cette frénésie de volupté ma capote

soudain explosa. Et bientôt, à mon gland, un écoulement suspect allait m'alarmer : une fois encore, je m'étais ramassé une blenno ! J'avertis moi-même ma partenaire de ce pépin et lui conseillai de consulter elle aussi au plus vite. Je m'attendais à des reproches, mais elle prit la nouvelle avec une relative désinvolture, soulignant avec philosophie que l'abus de sexe pouvait présenter des risques. Finalement, j'avais eu bien de la chance de n'avoir jamais imposé cela à Liliane, qui elle ne prenait aucun risque. Entendez d'ailleurs par-là que c'était surtout elle qui avait eu de la chance...

Durant quelque temps, nous avons donc continué à nous retrouver secrètement la nuit, Lyne et moi. Tantôt chez elle, tantôt chez moi. Au point qu'à un moment, je l'avoue, l'idée de quitter Liliane pour elle m'a effleuré l'esprit. Mais finalement, m'abandonner à une liaison foncièrement sexuelle devait inconsciemment m'effrayer. Un tel couple, me semblait-il, risquait de finir par déraiper et exploser. En vérité, j'étais partagé entre le désir de m'aventurer à participer à des soirées en compagnie de Liliane et l'assurance déjà si forte de pouvoir les vivre demain de façon toujours très naturelle avec Lyne.

Cette histoire entre nous demeurant donc sans suite, mon amie Lyne allait bientôt se marier avec un autre. Un homme du reste pas tendre du tout avec elle ; pour ne pas dire brutal. Au contraire de mon couple, pourtant, le sien aura résisté à tout.

De mon côté, une autre expérience malheureuse allait bientôt être à deux doigts de tourner au vinaigre. Suite à une promotion, j'avais en effet changé d'entreprise de transit et je travaillais alors dans Paris. Là, une secrétaire toute jeune m'avait tapé dans l'œil et, comme à l'accoutumée, il me fallait à tout prix la séduire. La chose fut relativement facile. Hélas, dès notre premier rapport, je lui fis à elle aussi le même petit « cadeau » qu'à Lyne... Découvrant de surcroît, un peu tard, qu'elle était mineure – elle avait en fait dix-sept ans –, je me sentis soudain vraiment très mal. Jouant cette fois encore la transparence, je ne cherchai pourtant pas à me disculper devant cette minette encore si pleine de fraîcheur et je l'entraînai aussitôt chez un urologue. Re-hélas, un « ancien », genre vieille école.

Elle, elle m'avait fait confiance et avait sagement écouté les conseils du vénérable homme de science pour se soigner, mais celui-ci, découvrant son jeune âge, se disait désormais obligé de prévenir et sa famille et la police. Elle eut beau supplier, souligner qu'elle était consentante, rien n'y fit. Son père fut donc averti et ça me valut *illico* une explication houleuse avec lui. Qui plus est au bureau, devant mes collègues. Pour moi comme pour elle, une honte pire que la vérole et toutes les maladies honteuses réunies !

Bref, je n'étais pas très fier et, profil bas, j'allais me tenir bien sage durant quelque temps. D'ailleurs, le climat n'étant guère au beau fixe

au sein de l'entreprise, j'allais du même coup prendre mes distances avec le lieu de mes « exploits » et retourner travailler au Bourget ; cette fois-ci en qualité de chef de service Import-Export. Nous étions alors en 1968 et nous avons décidé, Liliane et moi, de nous marier. J'en étais venu à la conclusion que ma frénésie de plaisir et ma course à la conquête devaient prendre fin. Demeurée une sage petite fille romantique, Liliane m'avait finalement convaincu que si mon premier mariage avait été une catastrophe, elle, elle allait faire de moi un homme heureux.

Je me tins donc tranquille durant un an. Très exactement jusqu'à la naissance de notre première fille, Karen. Moment où il se trouva qu'un ami organisa une soirée pleine de promesses : pas moins d'une trentaine de couples ! Du coup, je replongeai de plus belle. Exactement comme un « accro » après une longue cure de désintoxication.

Néanmoins, j'étais alors effectivement un homme heureux. Et même un peu plus que cela : un père qui s'occupait de sa fille ; et plutôt bien, je crois. À son retour de couches, comme un certain nombre de femmes, Liliane avait en effet eu un petit coup de blues et je m'étais donc mis à donner moi-même les biberons à ma fille et à la choyer comme un vrai papa gâteau. Et bien sûr, je n'en voulais nullement à mon épouse. Le symptôme était aussi connu que passager. À l'époque, mon ami et complice Claude V. et sa femme partageaient alors souvent nos dimanches et, lui et moi, nous passions ainsi l'après-midi à jouer aux échecs. Par la même occasion, nous nous remémorions d'ailleurs ensemble quelques bonnes soirées parisiennes pendant que nos épouses pouponnaient.

De son côté, Maurice, toujours célibataire et dragueur, me présentait sans cesse de nouvelles conquêtes. Ça en devenait insupportable ! Du coup, incurable, je repris du service. Le sexe, le sexe, encore le sexe ! Un nouveau changement de situation professionnelle allait cependant une fois encore redistribuer les cartes et donner un coup de frein à cette vie tumultueuse.

Avant de quitter Paris, après une soirée bien arrosée, je passai au bois de Boulogne dans l'espoir de participer à une petite soirée. En faisant le tour de la porte Dauphine, mon regard croisa ainsi celui d'une superbe « créature » – je pèse le mot – dont j'entrepris finalement de suivre le véhicule. Une autre voiture me précédait et, au bout de quelques centaines de mètres, nous nous sommes tous arrêtés. Après que ma créature ait dialogué avec son premier suiveur, je pus ainsi moi-même m'approcher de sa voiture et y découvris finalement un transformiste.

Au premier coup d'œil, en dépit du maquillage et de ses vêtements de femme, je devinai un homme travesti. Soudain, une irrésistible pulsion me poussait vers une expérience jusqu'ici inexplorée. Et

précisément, la créature me confia qu'elle me préférerait à l'autre homme, qui du reste aurait sans doute sa chance une autre fois. Je le suivis donc d'une façon somme toute très naturelle et me retrouvai avec lui dans le secret du sixième sous-sol d'un parking.

Très excité, il prit aussitôt mon sexe dans sa bouche. Je trouvai la caresse plutôt agréable et fis abstraction du déguisement de mon partenaire. D'ailleurs, n'avais-je point « l'excuse » d'avoir affaire à une femme à la poitrine plate ?... Lui, en tout cas, s'excitait de plus en plus à la vue de mon sexe qui grandissait, grandissait, comme pour mieux l'intéresser. Finalement, il m'invita à l'accompagner chez lui, à Pigalle.

Son petit appartement était une véritable bonbonnière. Installés confortablement, nous y avons pris le champagne. Ma soirée déjà bien arrosée me rendait passablement euphorique et je voyais donc avant tout une belle femme devant moi... Mon hôte me quitta un moment, me laissant aux promesses de mes rêveries. Lorsqu'il revint, il portait cette fois des socquettes et une courte jupe façon petite fille, imaginant sans doute ajouter encore un peu plus de piment à la situation avec cette tenue pour le moins décalée. À aucun moment, pourtant, je ne l'ai embrassé, me contentant « sagement » de me laisser faire. Et puis, finalement, il m'a tourné le dos, pour que je le prenne. Et au bout du compte, n'ayant jusqu'à présent ni vu ni touché son sexe, je ne faisais toujours pas la différence avec une vraie femme.

Après que mon hôte ait pris son plaisir, nous en vîmes, lui et moi, à discuter des raisons qui inspiraient sa démarche au Bois. Étant homosexuel, m'expliqua-t-il, il avait envie de se faire prendre et, pour ça, il ne connaissait pas de meilleur moyen que de se déguiser en femme. En outre, il se sentait femme plus que toute autre chose. Une fois démaquillé et sans perruque, je trouvais ce garçon d'origine eurasienne finalement plus beau en homme qu'en femme. Pourtant, il était maquilleur à la télévision... En nous séparant, Jacques – c'était son nom – tint à me laisser son numéro de téléphone ; au cas où.

Je rentrai donc chez moi à 5 heures du matin et racontai mon aventure à Liliane, qui déjà me pressait de questions sur ma soirée. Finalement, elle se montra tout excitée par mon récit et nous nous sommes mis à faire follement l'amour, moi la tête emplie d'images fortes, elle l'esprit embrumé de fantasmes. Elle se montra alors fort bavarde au cours de nos ébats, évoquant à plusieurs reprises ma nuit avec Jacques. Elle voulait que je lui téléphone pour qu'il vive avec nous une nouvelle expérience. Dans le feu de l'action, je lui promis qu'un jour peut-être...

La plupart du temps, cela dit, mes bonnes fortunes étaient infiniment plus classiques ; y compris dans le cadre de mon travail, et lorsque le hasard venait me servir ! Ainsi, lorsqu'à l'occasion d'un déplacement aux Batignolles je piquai « un jeton » exceptionnel en

tombant sur une superbe créature – une vraie femme, celle-là ! – descendant de sa 2 CV... et que je retrouvai la même fille quelque temps plus tard lors d'un rendez-vous professionnel. Double chance, nous nous sommes très vite « entendus » et avons pris plaisir à nous revoir durant plusieurs mois.

À l'époque, j'étais surtout occupé à me trouver une nouvelle orientation professionnelle. Avec l'ouverture prochaine de l'aéroport de Roissy, celui du Bourget allait être utilisé à des fins privées et allait voir ses entreprises migrer vers la plaine de France. Or, cette perspective, ce changement de dimension, ne m'enchantait guère. Par l'intermédiaire d'un ami, j'avais fait la connaissance d'un jeune P-DG dirigeant non loin de là, à Senlis, une entreprise de construction de maisons individuelles, et nos contacts me laissaient entrevoir une possible collaboration.

Nous étions alors en 1971 et cette société en pleine expansion « surfait », comme l'on dit maintenant, sur une vague immobilière sans cesse réactivée par l'engouement croissant des Français pour l'achat d'une maison individuelle. Chacun en rêvait et, en attendant, courait pendant des heures entre son lieu de travail et sa « ville nouvelle ». Gérard Pirès, pour qui j'allais tourner dans *Attention les yeux !*, allait d'ailleurs bientôt dénoncer cette folie des transports extrêmes et des horaires décalés dans son film *Elle court, elle court la banlieue*, avec Marthe Keller et Jacques Higelin. Observateur perspicace des hommes et de la société, il allait y broser une jolie peinture sociale au vinaigre, entre beaufs, intellos et racistes.

Cette charnière entre les *Sixties* et les *Seventies*, c'était en tout cas le temps où la France croyait encore *Mordicus* en une croissance sans fin. Au-delà de la persistance de l'agitation « gauchiste », mai 68 était maintenant passé et d'autres hommes étaient apparus.

En juin 1969, Georges Pompidou avait été élu à la présidence de la République, en remplacement de Charles de Gaulle, démissionnaire suite à son échec au référendum sur la régionalisation. Ce brillant normalien, agrégé de Lettres à l'allure bonhomme, avait un esprit affûté, ouvert à l'art moderne ; à demain, donc. Ce n'est d'ailleurs pas pour autant que les mentalités de la société française allaient s'ouvrir d'un coup à une plus grande modernité.

Georges Pompidou lui-même en avait d'ailleurs fait les frais, fin 1968, au temps du général de Gaulle. On avait alors découvert dans une décharge publique le cadavre d'un Yougoslave, Stefan Markovic, qui s'était avéré avoir servi de garde du corps à Alain Delon. Par d'étranges et très nauséabonds détours où chacun y allait de ses spéculations et où presse et mondains entretenaient les rumeurs les plus folles, photos truquées à l'appui, on avait alors fait courir le bruit que la très digne M^{me} Claude Pompidou fréquentait des

partouzes. Une authentique connerie pour moi qui, justement, les fréquentait assidûment ! Et puis – il faut le dire –, une sacrée tentative de disqualification politique pour son époux...

En vérité, au-delà de ces authentiques saloperies, c'était « l'esprit ancien » qui pesait encore sur la France. Ainsi, en juillet 1969, un professeur féminin, Gabrielle Russier, allait-il se donner la mort pour échapper à la vindicte et à l'incompréhension suscitées par son amour pour un élève. L'Après-68, c'était encore cela... Il restait tant à faire, tant à conquérir ! Et sans doute est-ce pour cette raison que ces années-là furent aussi des années d'infinie provocation.

Depuis 1963 déjà, Jean-Christophe Averty en irritait quelques-uns avec sa série *Les Raisins verts* et certains ne lui pardonneraient jamais de s'entêter à passer des baigneurs en plastique à la moulinette. En cette même année 1969 où triomphait à Paris la très échevelée et surtout très dénudée comédie musicale *Hair*, Serge Gainsbourg, quant à lui, multipliait les chansons à succès : ses très ambiguës *Sucettes* avec France Gall, *Je t'aime... moi non plus* avec Jane Birkin, et puis surtout ce qui ressemblait pour eux deux à une véritable profession de foi, 69 *année érotique*.

L'année 1970, où BB irait poser au cap Fréhel en cornette, les seins bien peu religieusement couverts d'un soutien-gorge de dentelle noire, ne serait d'ailleurs pas en reste. On se souviendra notamment qu'après que le général de Gaulle se fut éteint à La Boisserie, en novembre, *Hara-Kiri Hebdo* – journal résolument « bête et méchant » – ait choisi pour titre de sa une : « Bal tragique à Colombey : 1 mort » ; clin d'œil iconoclaste certes mais aussi regard très critique à l'encontre d'une certaine presse qui avait couvert avec sensationnalisme la mort de près de 150 personnes, notamment des jeunes, dans l'incendie du dancing Le Cinq-Sept à Saint-Laurent-du-Pont, dans l'Isère.

Tous nous baignions dans cette atmosphère-là, en ces temps de conquêtes. Tant de choses étaient encore interdites, alors tout était permis ! Bientôt, en 1972, Michel Polnareff afficherait ses fesses en grand format dans tout Paris pour son nouveau spectacle *Polarévolution*. Bientôt encore, en 1973, avec leur *Cage aux folles*, Jean Poiret et Michel Serrault s'en prendraient sans complexe au tabou de l'homosexualité. Un embarquement pour le rire de quelque 1 800 représentations sur la scène du théâtre du Palais-Royal ; un succès colossal !

Moi aussi, j'avais mes rêves. Ainsi, après quelques ventes réussies le dimanche pour le compte de cet entrepreneur de Senlis, j'acceptais d'aller ouvrir pour lui une agence à Aix-en-Provence ou à Marseille. C'était pour moi la promesse d'une nouvelle vie, avec des perspectives professionnelles intéressantes. D'ailleurs, Liliane, elle aussi, était ravie de partir sous d'autres cieux. Sans doute espérait-elle ainsi me voir

rompre avec ma passion dévorante pour ces chaudes soirées parisiennes qui la laissaient seule des nuits entières.

Je démissionnai donc de mon emploi au Bourget et filai en éclaireur dans le Midi. Bien sûr, par tropisme personnel, j'étais plus attiré par Marseille, ma ville natale, que par Aix-en-Provence qui à cette époque me paraissait du reste une ville moins porteuse. Rapidement, je trouvai des locaux commerciaux à acheter pour le compte de la maison mère et, durant les travaux, je m'installai en sous-locataire dans les bureaux d'une autre agence immobilière. Je recrutai alors un architecte qui certes n'était pas « DPLG », mais qui avait un réel talent, d'excellentes idées, et puis ne manquait pas d'ambition. Nous étions donc très complémentaires, ce Breton et moi, le Marseillais.

Après avoir finalement trouvé un appartement à proximité de mes futurs bureaux, je fis enfin venir ma petite famille et, bien sûr, j'embauchai Liliane comme secrétaire. Mes soirées parisiennes alors ne me manquaient pas. Je n'y pensais même pratiquement plus. Absorbé par ce nouveau métier et ces responsabilités qui me poussaient à viser des résultats, je me donnais à fond. Visites de clients, ventes, recherches de terrains et de sous-traitants... mes journées étaient pleines et harassantes. 1972 s'annonçait donc pour ma famille sous les meilleurs auspices. Cette vie si différente de l'ancienne me convenait bien.

Hélas – mais faut-il l'exprimer ainsi ? –, mon esprit charmeur n'ayant finalement nullement fondu au chaud soleil de Marseille, je fixais mon attention sur ma voisine du dessus.

L'immeuble était d'un bon standing. Elle aussi... Nous nous croisions assez souvent et je la trouvais très élégante. On finit par sympathiser et prendre l'apéritif entre voisins, avec son mari et Liliane. Et, dès ce premier contact, la discussion vint à glisser sur les soirées chaudes de la capitale. Des équipées nocturnes dont, précisément, son mari lui avait parlé. Il faut bien dire que sur ce terrain, ils ne pouvaient pas mieux tomber, et d'ailleurs l'intérêt qu'ils montraient à m'écouter me laissait déjà entrevoir une possible partie carrée.

De son côté, Liliane était elle-même assez tentée par l'expérience. En petit comité, un rapprochement sensuel lui paraissait plus facile, et puis notre voisin lui plaisait assez. Quant à moi, je jugeais important que le plaisir soit partagé pour tous. Surtout pour une première fois. Et ce fut bien le cas. Quelque temps plus tard, en effet, notre petite soirée à quatre fut très réussie, dans une ambiance fort agréable. À tel point, du reste, que c'est un plaisir que nous avons renouvelé à plusieurs reprises.

Au-delà de ces bons moments à Marseille, Liliane et moi n'avons pourtant pas cherché à pratiquer systématiquement l'échangisme. Je

ne souhaitais pas retrouver le rythme effréné que j'avais connu à Paris. Mon nouveau travail me tenait à cœur et j'avais besoin de toute mon énergie pour développer mon agence immobilière. En outre, chaque mois, nous recevions la visite de mes beaux-parents qui venaient passer un week-end à Marseille pour voir leur fille et leur petite-fille.

Henri, mon beau-père, était juif et pour lui la famille était une chose particulièrement importante. Ses parents avaient trouvé la mort en déportation et ce drame l'avait profondément marqué. Moi-même j'aimais beaucoup cet homme que je considérais comme un père et qui me le rendait bien en me donnant toute l'affection que je n'avais pas reçue du mien. D'ailleurs, pour moi, en matière de filiation, ce qui compte, c'est l'amour que l'on donne ; pas la génétique, pas un papier administratif. Aujourd'hui encore, à bien des égards, cet homme représente à mes yeux la bonté même et la générosité. Ainsi, au-delà de toutes les ruptures et de toutes les vicissitudes de la vie, ai-je conservé par la suite le contact avec lui. Mon affection filiale demeure intacte, préservée de tout et sans réserve aucune.

À cette époque, durant nos ébats amoureux, Liliane ramenait souvent sur le tapis cette fameuse rencontre avec Jacques au bois de Boulogne. En alimentant ses fantasmes, les détails que je lui avais confiés continuaient à la troubler au plus haut point. De mon côté, c'était déjà du passé ; la chose n'avait plus aucune importance. Sans vouloir l'encourager ni la décourager dans ce rêve, je me contentai donc d'envisager la chose comme possible. Simples effets oratoires. Le hasard, toutefois, allait passer par-là.

Au cours d'un séminaire à Senlis, après une soirée une fois encore bien arrosée, j'eus en effet envie de refaire un tour du côté de la porte Dauphine ; histoire de revoir son petit train. Or, le hasard voulut que cette nuit-là j'y repère la voiture de Jacques. « Incroyable ! », s'exclama Liliane, soudain émoustillée. Du coup, je suivis mon bonhomme, qui bientôt arrêta son véhicule, me reconnut et se montra tout heureux de me retrouver. D'ailleurs, il me demanda aussitôt si j'étais tenté par une nouvelle expérience avec lui. Et puisque la présence de ma femme ne le gênait aucunement, j'acceptai.

Comme la première fois, nous avons donc gagné en voiture le même sixième sous-sol de parking. J'étais assis à l'avant, avec lui. Liliane se trouvait donc sur la banquette arrière, où je lui avais prescrit de se contenter de jouer les voyeuses, sans poser la moindre question. Hélas, elle s'empressa d'interroger Jacques sur sa démarche, ce qui cassait l'ambiance et ne m'aidait guère à me laisser aller. Cette fois encore, mon complice me prit goulûment dans sa bouche tandis que je lui caressais les tétons. Liliane, elle, derrière, se mit elle-même à se caresser.

Finalement, je proposai à Jacques d'aller à nouveau chez lui. Ce

qu'il accepta aussitôt. Il nous y offrit ainsi le même rituel intime : champagne et tenue de jeune fille, avec jupette en tweed et socquettes. Hélas, Liliane vint à nouveau briser le charme par ses questions et, cette fois, me « démobilisa » irrémédiablement. En dépit de tous mes efforts pour me concentrer et des talents conjugués de ma compagne et de Jacques pour éveiller mes sens, mon sexe demeurerait indifférent à tout.

La libido est une chose infiniment fragile et subtile. C'est le « cérébral », avant tout, qui suscite l'érection et la maintient. Sans lui, aucune chance de débloquer la situation. Et justement, le pire dans ce genre de circonstances, c'est que plus l'on veut bander, moins on a de chance d'y parvenir. Ainsi, j'eus beau m'entêter, rien n'y fit. Jacques, quant à lui, se trouvait en proie à une grande excitation et ne souhaitait qu'une chose et une seule : se faire prendre. C'était d'ailleurs ce que Liliane rêvait de voir. Si notre « créature » avait été une vraie femme, je m'en serais sans doute sorti en l'embrassant, mais là, vraiment, je ne pouvais pas. Je touchais mes limites.

Finalement, ainsi rendu au bout de ma honte et refusant de poursuivre le jeu, j'allais assister en spectateur au corps à corps qui maintenant s'engageait somme toute assez naturellement entre Liliane et Jacques. Vexé, je regardais ma femme aux prises avec ce garçon étonnant qui voulait alors jouir à tout prix et qui, en vérité, devait être « bi ». On nageait en plein paradoxe.

Et puis soudain l'atmosphère se détendit : je partis d'un immense fou rire lorsqu'au moment où il atteignait l'orgasme, Jacques perdit sa perruque... Il ne m'en tint d'ailleurs nulle rigueur. Et même, alors que je m'excusai pour ma pauvre prestation, il se montra compréhensif et malgré tout satisfait de l'aventure. Liliane, quant à elle, ne me parla plus jamais de cette soirée.

À l'époque, à Marseille les affaires marchaient plutôt bien. En revanche, mes relations avec mon patron de Senlis se dégradaient. Nos divergences allaient croissantes. Dans ce métier, la différence de mentalités entre le Sud et la région parisienne se faisait nettement sentir. À tel point, du reste, que j'allais finir par me faire menacer avec un revolver par un sous-traitant en retard de paiement par la maison mère. C'était trop ! Je décidai de quitter la société.

Un moment je caressais le projet de monter ma propre agence avec l'aide de mon architecte breton, mais finalement, après maints revirements, celui-ci préféra demeurer à son poste contre la promesse de devenir lui-même chef d'agence. Parole non tenue, il allait à son tour bientôt déchanter. De mon côté, après une nouvelle tentative immobilière avec des gens dont je ne partageais pas les idées, je finis par revendre mes parts six mois plus tard et regagnai Paris.

Entre-temps, Liliane et moi avons eu une seconde fille, Barbara.

Mon aventure marseillaise n'avait ainsi duré que deux ans, mais je n'en tirais aucune amertume. Au contraire. Je revenais à Paris avec un esprit nouveau, sur de nouvelles bases.

CHAPITRE VII

1974 : L'ANNÉE CHARNIÈRE... QUI FAIT GRINCER

Mon retour à Paris, sur l'insistance de Liliane qui souhaitait se rapprocher de ses parents, était pour moi l'occasion d'opter pour un nouveau travail. En accord avec ses associés, Christian, un de mes anciens patrons m'avait proposé de reprendre le service Import-Export de son bureau d'Orly. J'éprouvais pour lui une amitié qui ne s'est du reste aucunement démentie au fil des ans puisqu'aujourd'hui encore nous nous voyons de temps à autre. Après une brève période d'observation, je réalisais toutefois combien la situation n'était guère mirobolante pour l'entreprise.

L'un des associés de Christian, « directeur » de surcroît, passait ses journées à boire au bistrot. Du coup, le personnel était à la dérive. Le commis en douane se la coulait douce et le magasinier brillait surtout par ses indécatesses. Finalement, je donnai un bon coup de pied dans la fourmilière, ce qui déplut fortement au soi-disant directeur. Trois mois passèrent ainsi et, un jour, Christian me convoqua. Il reconnut que j'avais fait du très bon boulot, mais m'avoua que ses trois associés s'étaient ligüés contre moi pour me « remercier ». Seul, il ne pouvait rien pour moi ; je devais donc quitter le navire.

Liliane et moi avions alors élu domicile chez ses parents avec nos filles. Y disposant généreusement du gîte et du couvert, j'avais un peu de temps pour me retourner. D'autant plus que je n'avais guère envie de me relancer dans la vente de maisons individuelles en Île-de-France. Je préférais l'architecture moins stricte des habitations provençales. Tout à ma recherche d'un emploi commercial, j'allais ainsi devoir pointer un temps au chômage.

Le chômage... Un mot faisant écho au premier choc pétrolier et qui allait bientôt sonner le glas des Trente glorieuses alors même que le monde venait de retrouver confiance en la paix depuis qu'en janvier 1973 Américains et Vietnamiens s'étaient enfin résolus à déposer les armes. L'année 1974 allait être une grande année de changement pour la France, et aussi une année de promesses, hélas pas toujours au rendez-vous. La mort brutale de Georges Pompidou, en avril, avait amené le mois suivant un nouveau président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, son ministre des Finances, et un

nouveau premier ministre, Jacques Chirac. Heureux hommes, heureuses femmes que nous étions ; on nous promettait un avenir plus libéral. Le Graal pour des libertins !

De fait, à l'été, on abaissa l'âge de la majorité à 18 ans ; à l'automne, on veilla à mieux indemniser le chômage ; à l'hiver, la loi Weil vint enfin autoriser l'interruption volontaire de grossesse. Tout paraissait donc parti pour le mieux en cette bonne année 1974, y compris pour un roué comme moi. Cruelle illusion ! Cette année charnière n'allait pas manquer de faire grincer les bonnes âmes.

Mon ami Yves Riquet, déjà cité – grand amateur de bas à couture, de whiskies raffinés et de boogie-woogie ambiance *speakeasy* –, allait d'ailleurs être lui aussi déçu par cette année 1974 qui verrait s'arrêter brutalement la saga de *Paris Hollywood* et de sa progéniture non moins séduisante, *Les Beautés de Paris Hollywood* et *Les Folies de Paris Hollywood*... 539 numéros en tout pour ce magazine hors pair des plus français, créé en 1945 par Jean-Placide Mauclaire, repreneur du groupe Cinémonde. D'abord journal de cinéma, *Paris Hollywood* avait vite évolué vers la photo de boudoir, puis de piscine, de poitrines... et finalement « de charme », avec tous les accessoires du fétichisme *soft* ou les « non-accessoires » de la nudité.

Bref, Yves Riquet allait devoir se consoler de ce second drame intime en reconstituant patiemment cette précieuse collection dont la quatrième de couverture du tout dernier numéro aura eu l'honneur d'être illustrée par son ami Mario Costa, grande figure de la photo de charme et grand artiste qui reste à découvrir. Quelques grands noms de la photographie érotique y auront d'ailleurs montré tout leur savoir-faire : Serge Jacques, champion de la diapo, Roland Carré et André Bélorgey, qui après une brillante carrière en noir et blanc allaient finalement passer au porno et au roman-photo. Mes domaines de prédilection. Bref, ce n'était pas la création de *Hustler*, cette année-là, qui allait consoler mon ami Yves.

Bien évidemment, mon retour à Paris me ramenait dans le circuit de la porte Dauphine et du bois de Boulogne. J'y repris ainsi contact avec de vieilles connaissances et retrouvai notamment Taki, l'organisateur de soirées qui, lui, n'y donnait jamais de sa personne. Tout en me remettant à l'aider à « meubler » ses soirées, je demeurais toutefois fidèle de cœur à Liliane. J'ignore si elle avait alors toute confiance en moi, en tout cas elle se montrait tolérante.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur et ne désespérant sans doute pas de me suivre un jour, elle acceptait de me laisser sortir le soir. Bien sûr, elle n'était dupe de rien lorsqu'elle me voyait me préparer ; à l'évidence, je n'allais pas au cinéma avec des copains. D'ailleurs, j'avais la franchise de lui dire où j'allais et je ne découchais jamais. C'était entre nous une règle gravée dans le marbre : après le

libertinage, retour au bercail !

Pour moi, les sentiments ne devaient jamais prendre le pas sur les pulsions érotiques. Je dissociais résolument le cœur et le sexe. L'amour, c'était tout entier pour ma femme, et « le reste », ce n'était pas la tromper. Tout comme lorsque je me mettrai au cinéma. Bientôt, pourtant, lorsqu'elle déciderait de me suivre, je ne pourrai rien faire pour l'en empêcher. Quelques années plus tard, j'allais ainsi connaître le pire.

Au gré des soirées, j'allais ainsi lier de nouvelles relations qui d'ailleurs résistent encore après tant d'années. Ma gouaille et mon entrain naturels constituaient de solides atouts pour orchestrer des soirées, mais toute cette organisation me prenait beaucoup de temps. Toutefois, ces ébats ne se limitaient plus désormais aux seuls appartements privés et à leurs ambiances plus ou moins bourgeoises. C'était aussi l'époque des lieux fixes et « publics » tout spécialement dédiés au libertinage, tels le mythique Roi René à Ville-d'Avray, et bientôt le Cléopâtre ou le Club d'Artois à Paris, mais encore quelques autres à la notoriété naissante.

Chacun d'eux avait sa propre personnalité, son genre. En fait, l'ambiance dépendait très largement de la façon de voir de celui ou ceux qui le dirigeaient. Pour ma part, j'étais surtout attiré par les établissements à l'ambiance « maison » où les couples s'ébattaient librement un peu partout et où chacun pouvait trouver son compte de façon somme toute naturelle. Ainsi, mes pentes me portaient-elles moins vers « le Roi », haut lieu chic du libertinage, situé à seulement une dizaine de minutes de l'opulente porte de Saint-Cloud.

Le Roi René était en fait un ancien restaurant installé avenue de Versailles, dans une construction de style pavillon de banlieue « amélioré ». Bien mieux que l'un de ces « clandés » qui avaient hier discrètement remplacé les maisons closes à papa ! La salle de restaurant s'y trouvait doublée d'une pièce en retrait derrière le bar, faiblement éclairée en lumière rouge. Là, dans le saint des saints de cet endroit mythique et que j'ai bien sûr tout de même fréquenté assez assidûment, l'érotisme était en fait davantage ciblé sur la reine de la soirée, installée sur une lourde table ronde en bois et que les hommes honoraient de leurs ardeurs dans une atmosphère quasi-religieuse.

Le Roi était certes le lieu des débauches les plus chaudes, néanmoins il demeurait un lieu « de société » ; et même de bonne société. Aussi n'y gambadait-on pas tout nu. On y demeurait toujours plus ou moins habillé, privilégiant le débraillage – pas le débraillé ! – et l'exhibition « nécessaire ». Cela, je crois, contribuait grandement au succès et à l'ambiance si particulière du lieu.

René, lui – comme Taki –, ne donnait guère de sa personne, mais en fin de soirée, « royalement », il récompensait toujours cette reine

d'une rose, chaque fois que possible cueillie dans son propre jardin. C'est ainsi, aussi, qu'il aurait constitué cette étonnante collection de poils pubiens de ses reines de la nuit...

Pour ma part, je me souviens qu'un soir, comme on souffle une bougie par année écoulée, un monsieur a « généreusement » offert à sa compagne... 32 partenaires à la suite pour son anniversaire. La rose était particulièrement méritée ce soir-là ! Néanmoins, je me garderai bien d'affirmer que le « record » de l'établissement ait été établi à cette occasion ; loin s'en faut !

En fait, le succès du Roi René tenait aussi largement à la grande discrétion de ses disciples : dans l'ensemble une population très « choisie » de l'Ouest parisien, tous gens de la haute société et du spectacle. La police, quant à elle, dira y avoir vu davantage de prostituées que de grandes bourgeoises, mais personnellement, pour avoir bien connu l'endroit, je n'en suis pas convaincu. Là-bas, en tout cas, quelle que soit sa notoriété ou sa position sociale, chacun avait droit au plaisir ; et ça se respectait. D'ailleurs, quels ne furent pas mes regrets de ne pas être allé au Roi certains soirs où passèrent des femmes en vue que j'avais rêvé avoir à mes genoux ou aux genoux desquelles j'aurais rêvé me trouver ! De ces rendez-vous ratés au « Temple de la partouze », il ne me reste que les images fantasmées de ce que j'aurais alors pu vivre.

Comme le suggèrent Roger Faligot et Rémi Kauffer dans leur précieux ouvrage *Porno Business* (opus cité), l'endroit avait en effet de quoi surprendre. Jean-Claude Baboulin, rappellent-ils, témoignera d'ailleurs de ses propres étonnements dans le journal *Libération* : « Dès qu'une femme était en main, y écrit-il en 1984, le cercle des voyeurs se formait. On attendait son tour, ou bien on se contentait de regarder, en se masturbant éventuellement. C'est au "Roy René", entre autres, que j'ai découvert que les femmes ne sont pas moins voyeuses que les hommes... » Voyeuses et joueuses, ajouterai-je, si je me fie à ces tabourets de bar percés sur lesquelles certaines aimaient à se faire prendre des plus commodément tout en sirotant leur apéritif... En fait, chacun trouvait là son bonheur, et en toute tranquillité ! Ainsi ce sympathique habitué qui lui-même n'y pratiquait jamais rien et y piquait même de petits roupillons, n'ouvrant un œil que pour s'assurer que son épouse avait bien eu pendant ce temps-là son compte d'accouplements divers.

En provoquant l'éviction du SAC, rappellent par ailleurs Faligot et Kauffer, l'installation du nouveau pouvoir giscardien allait provoquer des remous parfois sévères dans les milieux du sexe plus ou moins « tolérés », pour ne pas dire « protégés », par les officines gaullistes ou la police. Non seulement Taki allait être arrêté en 1974, mais la Mondaine et les Renseignements généraux allaient se disputer le

contrôle du Roi René, dont le patron avait été assassiné de quatre balles l'année précédente. Gilberte, son épouse, avait en outre disparu quelques semaines plus tard et n'avait jamais été retrouvée. Bientôt, du reste, dès juin 1975, la fameuse Brigade Mondaine, créée à la veille de la Grande Guerre, allait être remplacée par une toute nouvelle création administrative : la Brigade des stupéfiants et du proxénétisme – la BSP.

C'est alors que survint une rencontre qui allait constituer un véritable tournant dans ma vie. Celle-ci se produisit dans un immeuble cossu du XIII^e arrondissement où, ma foi, sur un prie-Dieu je confessais voluptueusement des femmes de leurs péchés de chair... Comme au confessionnal, elles s'ouvraient à moi, si j'ose dire, de leurs turpitudes sexuelles ; et ce, d'ailleurs, sans que je sache véritablement s'il s'agissait d'actes authentiques ou fantasmés. En tout cas, je m'amusais bien ce soir-là. D'autant qu'en cette occasion je me sentais en très grande forme et honorais généreusement moult partenaires.

Comme d'habitude, mon plaisir exigeait de jouir réellement avec chacune d'entre elles et non pas de faire semblant, histoire de paraître un surhomme. Bien sûr, dès le troisième orgasme, ma semence se faisait plus rare, pourtant ce grand remue-ménage intime et cérébral demeurait pour moi toujours aussi puissant. Telle était donc ma nature : j'avais besoin que ça se passe comme ça. Plus que toute autre chose, j'allais progressivement le découvrir, j'étais véritablement « une nature ».

C'est donc ce soir-là, lors d'un moment de détente, que je fis la connaissance d'une plantureuse créature entourée de deux hommes. Jambes écartées, sans façons, elle m'intima l'ordre de me mettre à genoux à ses pieds pour la lécher. L'offre était tentante, le ton autoritaire, mais son sexe dégoulinait déjà du passage des autres et j'avoue que je ne me sentais guère l'âme d'un « soupeur ». Je ne m'y risquai donc pas, mais je lui assurai que je pourrais sans doute accéder plus tard à ses désirs. Et même bien volontiers. Ce même soir, nous avons d'ailleurs pris un verre ensemble et elle m'a livré son nom : Sylvia Bourdon. Un nom, depuis, indissociable des mythes érotiques de cette époque !

Cette nuit-là, Sylvia m'a fait l'honneur de me juger « grand baiseur » et, du coup, m'a proposé de poser pour un ami à elle qui réalisait des photos « pornos », comme on disait à l'époque. Flattené et d'un esprit curieux, je notai donc son nom et son numéro de téléphone avant de quitter la soirée. Cette icône des *Seventies* allait ainsi devenir pour moi sinon l'initiatrice, du moins le révélateur d'une vocation. Grâce à elle, j'allais découvrir véritablement un nouveau métier. Et ma foi, Sylvia Bourdon, quelle marraine, tout de même !

Bien sûr, au cours de mes folles nuits parisiennes j'avais déjà

rencontré quelques « figures » remarquables, mais encore personne de cette envergure. De cette démesure. Avec Sylvia Bourdon, je rencontrais le premier vrai « personnage » de cet univers pornographique qui allait maintenant devenir mon propre univers : la planète sexe.

Chronologiquement en effet, même si elle-même réfute cette appellation, Sylvia Bourdon aura tout de même été aux yeux du public la deuxième véritable « porno star » féminine du cinéma français, et ce, dans un genre très différent de Claudine Beccarie, la toute première, portée au pavois par Jean-François Davy dans son film à succès *Exhibition* (1975).

Là où la brune Claudine aura fait montre d'une attitude pleine de naturel et d'une vie personnelle presque « rangée », se disant même croyante et en accord avec sa foi, la blonde Sylvia, au contraire, voudra davantage provoquer, voire afficher un certain féminisme militant. Dans *Exhibition 2*, le film documentaire que Jean-François Davy lui consacrera à son tour en 1976, « la Bourdon » se déclarera d'ailleurs férocement antichrétienne et anticommuniste. Après avoir débuté dans des courts-métrages pornos aux Pays-Bas, s'être livrée à la prostitution « pour le plaisir », avoir fréquenté un homme qui trouvait « la satisfaction de la baiser dans le foudre des autres », elle se fera finalement un nom et une réputation sulfureuse dans le cinéma pornographique. Ses pentes personnelles l'auront en effet fait remarquer sur la scène sadomasochiste.

Dans *Exhibition 2*, où elle affirmait et assumait pleinement son goût de la domination, Sylvia nous présentait d'ailleurs l'un de ses esclaves, Jan Wilton, un écrivain hollandais à jamais marqué au visage par les tortures jadis infligées par la Gestapo. Dans une scène pour le moins vériste où elle le fouettait violemment, elle ordonnait à cet homme déjà zébré de traces de coups de marcher nu à quatre pattes et d'aboyer comme un chien. J'avoue n'avoir jamais été très branché par le SM et, « comme tout le monde », j'avais trouvé cette scène pénible. Néanmoins, Sylvia y était parfaitement authentique et sincère. Tout comme son esclave, d'ailleurs, qui expliquait ne rechercher la soumission qu'auprès des femmes et qui, disait-il, pourrait tuer en réponse à une violence masculine non consentie. Ainsi, pour lui, Sylvia était-elle « l'incarnation de l'autorité ». Elle qui par ailleurs s'avouait égocentrique, égoïste, aimant les plaisirs du lit et de la table... mais aussi la littérature et la peinture. Tel était le personnage, cette « jouisseuse professionnelle » ainsi qu'elle se définissait, cet être qui se disait alors toujours heureux et bien dans sa peau, qui me fit passer du libertinage à la pornographie.

De retour à la maison, ce soir-là, je fis part à Liliane de cette rencontre si peu ordinaire et de cette offre alléchante. Or, à ma grande

surprise, mon épouse me proposa alors de m'accompagner dans cette aventure. Elle aussi voyait là un possible appoint financier et puis, disait-elle, songeant à mon plaisir, elle ferait ça par amour. J'avoue n'avoir jamais apprécié cette formule « faire ça par amour ». On fait ou on ne fait pas ; un point, c'est tout. L'amour n'avait rien à voir dans cette démarche. Pour moi, le cœur et le sexe demeuraient résolument deux choses bien distinctes.

Malgré tout, j'eus beau argumenter pour tenter de dissuader Liliane de m'accompagner, rien n'y fit. En vérité, je redoutais que son éducation l'ait bien peu préparée à ce genre d'aventure ; *a fortiori* dans ce milieu également nouveau pour moi et peut-être moins sensuel et discret que celui des soirées. Malgré tout, un rendez-vous pour deux fut donc ainsi pris avec Pierre G., l'ami de Sylvia, qui était en fait l'un des pionniers de la photo porno en France. En cette année 1974, il diffusait en effet déjà l'une des toutes premières revues du genre.

La première séance de prise de vues débuta pour nous par une brève explication – une leçon de choses – à la table d'un café. Ce matin-là, de bonne heure, nous nous sommes ainsi retrouvés à six au bistrot, avec le fameux Pierre, un photographe et un autre couple. La femme était une jolie blonde aux yeux bleus, avec une petite poitrine comme je les aime ; lui, un homme plutôt rond, pas vraiment beau. Les explications furent pour le moins rapides ; à l'évidence, le but du jeu était de vite « tomber la veste » et de passer à l'acte.

Ainsi, une fois sur place, dans le logement choisi pour l'occasion, chacun y alla de sa toilette intime et l'on photographia notre entrée en scène, à savoir notre arrivée dans le salon pour une invitation à prendre le thé. Bientôt, l'autre couple et nous-mêmes nous nous sommes donc retrouvés nus autour d'un sofa pour passer aux choses sérieuses.

Malheureusement, bien qu'étant habitué, pour ne pas dire « rodé », aux plus folles soirées parisiennes, je me trouvais assez perturbé par les interventions de ce photographe nous indiquant précisément les poses à prendre et par la présence passive de ce Pierre que je connaissais à peine. Du coup, je peinais à assurer mon érection, tandis que Liliane, elle, finalement s'en sortait bien. J'eus beau prendre plaisir à regarder l'adorable toison et les charmants petits seins de ma blonde, je peinais à « décoller ». Celle-ci eut beau me prendre en main – mieux, en bouche – rien n'y faisait. Plus j'y pensais, moins je bandais. Et l'étalon de service que j'étais censé être, réalisait soudain qu'il n'était rien de plus que « la virgule dans *Les Misérables* »...

Cette première séance photographique fut ainsi pour moi une catastrophe. Arrivé là sur recommandation de Sylvia Bourdon, donc tout auréolé d'une réputation de « grand baiseur », je me retrouvais finalement doublé pour les gros plans de sexe par ce garçon au

physique somme toute assez banal et je devais me contenter de prêter mon visage pour mimer un plaisir que je n'atteignais pas. Un comble !

Bref, je sortis frustré et passablement blessé de cette première expérience. Mais surtout, j'en conclus que pour parvenir à réussir ce genre de « prestation », il fallait être capable de se montrer uniquement « mécanique » dans sa manière de faire et ne jamais laisser divaguer sa libido. Séparer la tête et les jambes, en quelque sorte, tel devait être mon principe si je voulais poursuivre dans cette voie.

Pierre G., quant à lui, s'était montré très *cool*, très compréhensif face à mon désarroi. Il avait de l'expérience et il m'assurait que le prochain essai serait une réussite. Et je lui en suis resté reconnaissant car, de fait, sur le coup j'en étais venu à m'interroger sur mes réelles capacités. Et puis, au-delà des doutes et des questions d'amour-propre, la perspective de toucher un cachet, même minime, pour une prestation qui devait malgré tout se révéler tôt ou tard bien agréable, était des plus tentantes.

Liliane, elle aussi, avait mobilisé tout son savoir-faire pour m'éviter le ridicule et pour me rassurer. Elle m'épargna tout reproche, tout mot blessant. De même, dans son for intérieur, elle ne pouvait pas ne pas s'interroger sur l'intérêt de poursuivre l'aventure. De mon côté, en tout cas, je n'entendais pas rester sur un échec. Question de fierté. Foncièrement réaliste, je tentais donc de décortiquer froidement la question de cette fichue « virgule », et en vérité il n'y avait là rien de bien dramatique.

Sans être particulièrement exhibitionniste, je n'éprouvais aucune gêne au regard de mon corps, et puis je bénéficiais d'une solide libido. J'étais aussi à l'aise dans l'intimité, avec une seule partenaire, que dans les partouzes, avec plusieurs, à la vue de tous. Le problème, me semblait-il, c'était qu'il ne régnait aucune ambiance érotique particulière sur un « plateau » de prise de vues. Là, en dehors de sa partenaire, on a tendance à ne voir que l'équipe technique : photographe, assistant, maquilleuse... Il me fallait donc apprendre à considérer qu'ils étaient là eux aussi pour faire un boulot ; me guider, saisir l'instant. Je devais simplement faire abstraction de leur présence ; rien de plus.

La seule chose qui importait vraiment pour moi, c'était de me concentrer sur ma partenaire et, surtout, qu'elle me plaise. Je confiai ainsi à Pierre ce qui depuis toujours me troublait le plus chez une femme, ce qui était pour moi synonyme de féminité et de sensualité : minceur, petits seins, regard.

Une seconde séance photos fut donc organisée. Et même assez vite. Déjà, Pierre et moi, nous nous connaissions mieux et je savais qu'il n'était pas là pour me juger mais pour son gagne-pain, lui aussi. J'y

allais donc en toute confiance, somme toute assez sûr que cette fois-ci ça se passerait bien. Et avec bien en tête que pour moi aussi il s'agissait bel et bien d'un vrai travail ! Et de fait, tout se déroula alors parfaitement. J'entrais de plain-pied dans le métier.

Séparer le corps de l'esprit, telle était désormais mon atout maître pour une érection sans faille, en toute circonstance, sans la nécessité d'une fellation préalable ou d'un attouchement savant. En outre, me retrouver parfois devant un petit « sucre d'orge » de vingt ans, avec encore ce côté naïf de la jeunesse, suscitait chez moi une émotion toute particulière. En revanche, j'ai également connu des filles qui prenaient ce boulot comme une réelle corvée. Dans ce cas, tout devenait alors plus difficile pour l'homme qui, lui, ne pouvait pas feindre l'excitation.

N'est pas Hamlet qui veut ; rien ne sert de se prendre la tête : pour l'homme, « bander ou ne pas bander », telle est la question. Malgré tout, je maîtrisais désormais suffisamment bien mon « fonctionnement » pour faire face à toutes les situations. D'une certaine façon, je méritais ce surnom que je gagnerai plus tard dans ma carrière cinématographique : « Queue de béton »... D'ores et déjà, il me suffisait de me concentrer sur un grain de peau agréable, l'étroitesse d'un vagin, la rondeur harmonieuse d'une croupe, une bouche appétissante... et hop, tout était simple !

Il n'empêche que cette défaillance qui m'avait amené à forger mon « outil », et qui du même coup allait fonder ma notoriété, allait aussi demeurer à jamais attachée à mon histoire. Pour vous en convaincre, je citerai Christophe Lemaire dans *Le Cinéma X*, l'indispensable encyclopédie collective rédigée sous la direction de Jacques Zimmer (La Musardine, 2002) : « Sous son vrai nom de Richard Lemieuvre, il débute avec sa femme Liliane dans un roman-photo porno à l'aube des années 1970. Après cette expérience ratée (il n'arrivait pas à bander !), Richard Allan met au point une technique personnelle qui lui permet d'obtenir l'érection en dissociant la tête du sexe. » Ça incline à la modestie...

Il faut tout de même bien dire que ce genre de séances de prises de vues, ça n'est pas une façon tout à fait ordinaire et « normale » de s'adonner au plaisir. Ça ne s'improvise pas. Les arrêts techniques continuels pour cadrer les plans, le réglage et le rechargement des appareils viennent sans cesse casser l'ambiance et interrompre l'action. Dans ce genre de situation, vous réalisez vite que vous ne « baiserez » pas comme dans la vraie vie, avec tout ce que l'esprit et le corps peuvent découvrir de plaisir, de trouble et d'émerveillement. Il vous faut placer bien avant l'acte sexuel lui-même le souci de la qualité et de la pertinence de l'image pour le futur roman-photo.

Malgré tout, il m'arrivait donc de devoir serrer les dents pour garder

le contrôle avant d'atteindre le point de non-retour. Se laisser aller à jouir trop vite, c'était compromettre la séance pour tous. Le flop ! Et donc pour éviter ce flop – pour retarder l'éjaculation –, hormis serrer les dents « comme tout le monde », j'avais là aussi développé ma propre technique : rentrer puissamment les abdominaux, « ventre à l'intérieur », tout en coupant ma respiration et en serrant fermement les fesses. En fait, bien plus que l'aspect physique des choses, ce qui ressemble à une tentative de « blocage », c'était surtout cette brusque concentration mentale qui venait me détourner de l'irrépressible vague de plaisir qui montait en moi. Simple, la théorie... mais pas facile, l'exercice !

D'autant qu'au final, pour la véracité de l'acte, il fallait « viser juste » en gérant au plus près son capital plaisir : autant dire, éjaculer au bon moment, en plein sous l'objectif du photographe. L'exercice, du reste, n'était guère plus facile pour le photographe, lui-même contraint de guetter le départ du jet et de cadrer au plus juste. Combien de fois, pour ces romans-photos ou pour des films, n'a-t-il pas fallu recourir pour les gros plans à des ersatz de sperme ! Lait concentré sucré, mélange de blanc d'œuf et de lait concentré non sucré... L'illusion était d'ailleurs presque parfaite, même si l'œil exercé de certains « puristes » – hommes ou femmes... – n'était pas toujours dupe du résultat final.

En tout cas, pour moi, au début, jouir « en dehors de l'action », sous l'œil froid d'un objectif voyeur, n'était finalement guère plus évident que de retenir mon plaisir. Oserais-je dire que c'est un peu comme s'asseoir sur le trône devant tout le monde... à moins d'être roi de France et habitué à recevoir en audience sur sa chaise percée. Bref, pour le commun des mortels, ça demande une sérieuse dose de complicité avec ses partenaires et l'équipe technique ! Et donc, au bout du compte, de se sentir parfaitement bien dans sa peau.

Ainsi y avait-il quand même dans ce nouveau métier bien des aspects que je n'avais ni analysés ni mesurés lors de mon échec. Et pourtant, il fallait désormais apprendre à tous les maîtriser. Faute de quoi, mieux valait rester chez soi. Je n'imaginais pas encore quelle carrière je ferai dans ce domaine encore naissant en France, mais une chose était certaine : je devais mettre tous les atouts dans mon jeu si je voulais aller plus loin dans cette voie. Heureusement, si je n'étais encore qu'à l'aube de cette carrière, j'avais tout de même progressé depuis le temps où j'organisais au Bourget des projections pornos clandestines...

À la suite de mon échec, Liliane était en fait assez réservée quant à un avenir possible dans le monde du roman-photo. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle demeurait toutefois prête à m'y suivre « par amour » ; formulation et idée que je refusais donc d'autant plus que, de là, pour

certains, il n'y avait qu'un pas à franchir pour voir en moi une sorte de julot casse-croûte mettant sa légitime sur le trottoir. Une idée contre laquelle, bien sûr, ma démarche s'insurgeait tout autant que mon « démon de Vénus ».

En outre, il existait un tel gouffre entre ce monde libre et jouissif du libertinage qui était le mien, et celui, autrement plus rugueux et contraignant, de la prostitution ! L'année suivante, dans *Exhibition*, Claudine Beccarie allait d'ailleurs elle-même répondre sur ce point à mon ami Jean-François Davy qui la titillait sur le thème « pour le public, ce que tu fais est synonyme de prostitution ». Après avoir tourné dans plus d'une dizaine de films, elle pouvait lui assurer en toute connaissance de cause que ça n'avait vraiment rien à voir avec la prostitution, qu'elle avait par ailleurs elle-même pratiquée durant plusieurs mois en Espagne, dans une maison close. À l'évidence, elle trouvait une vraie liberté dans son nouveau métier. « Ça fait deux ans que je travaille, allait-elle souligner non sans fierté, et je n'ai jamais baisé avec un producteur. »

Cela étant dit, pour ce qui me concernait, cette question ne me gênait pas vraiment vis-à-vis de Liliane. À ce plan, il n'existait aucune ambiguïté entre nous et, à mes yeux, la seule question était de savoir si elle était capable ou non de se glisser sans affect dans ces pratiques, en n'y voyant somme toute qu'un banal acte sexuel. Ma véritable crainte était bien davantage qu'à la longue elle ne supporte plus de me voir avoir ainsi des rapports avec d'autres femmes. En outre, s'il était possible de tirer un vrai plaisir des parties fines, pour Liliane il était beaucoup plus hasardeux d'espérer trouver véritablement du plaisir sur un plateau de prises de vues. Je redoutais donc qu'un jour cette frustration devienne une cause de difficultés au sein de notre couple.

Bien sûr, je me gardais de faire part à Liliane de mon inquiétude. D'un côté, je savais que je pourrais avoir un jour à en assumer pleinement les conséquences ; de l'autre, je conservais l'espoir que ce jour n'arriverait jamais. J'étais marié pour le meilleur et pour le pire ; le meilleur était derrière nous mais aussi encore bien présent. Le pire arriverait plus tard...

Finalement, Pierre s'était montré très satisfait de ma deuxième prestation et il me promettait de me rappeler bientôt. De mon côté, je tenais maintenant à accomplir la suivante avec Liliane, ma désormais complice. Et ceci d'ailleurs, pour des raisons également financières car nous doublions ainsi les cachets. À l'époque, nos feuilles de paye mentionnaient « modèle », mais le terme le plus couru par la suite dans le cinéma allait devenir « hardeur » mais aussi, quelquefois, « acteur », car bien qu'entièrement formés à ce métier sur le tas, nous aurons tout de même été quelques-uns à nous voir reconnaître d'autres talents. Et d'ailleurs, la différence était-elle si grande ?

Je me souviens avoir plus tard répondu sur ce point à Gérard Depardieu qui m'avait reconnu sur un tournage de Maurice Pialat. Comme il me demandait comment ça se passait ordinairement pour moi sur un plateau porno, je lui assurai que c'était aussi facile que pour lui... à la différence près que je n'avais pas de poches où mettre mes mains quand je n'avais rien à faire. Mon bonhomme partit d'un grand rire et, ma foi, cela contribua à créer une bonne ambiance sur le plateau. Du coup, je n'étais plus le vilain petit canard qui osait tourner avec Pialat. Expérience enrichissante sur laquelle je reviendrai.

À cette époque, en tout cas, quel que soit mon désir de ne pas laisser s'installer de distance entre ma femme et moi, vouloir continuer à travailler dans ce milieu m'imposait de ne pas être continuellement avec elle sur tous les romans-photos. Or, Liliane acceptait mal de ne pas être là : présente mais aussi associée. Je lui assurai donc que si elle le désirait, je lui raconterai ma journée par le menu.

En fait, nous commençons maintenant à être connus dans le milieu. La pornographie naissante suscitait bien des questions, et des revues voyaient le jour pour commenter les tournages et les divers événements de la profession. Ainsi *Eroscore*, premier magazine consacré au cinéma érotique dont le numéro 8 devait nous consacrer un article après quelques mois d'activité et déjà plusieurs films. Le titre était sans ambiguïté : Liliane et Richard : profession jouisseurs. En cela, nous rejoignons donc déjà Sylvia Bourdon... Ma femme avait alors 28 ans, moi 33, et la revue nous présentait comme un couple dégageant « une sérénité, une joie de vivre, un équilibre qu'on ne rencontre plus guère ». Prometteur, non ? Nos regards sur le métier, pourtant, n'étaient pas forcément rigoureusement identiques. De mon côté, je soulignais très positivement que notre fonctionnement en couple constituait un plus à l'écran, car nous y transcrivions notre ressenti amoureux. De son côté, Liliane observait que, devant un caméraman, ce que nous faisions ensemble ne pouvait pas s'appeler l'amour. Le journaliste, en tout cas, résumait fort simplement son engagement : « Si tu le fais, je le fais ! »

Bref, nos débuts dans la pornographie consistèrent donc en une cinquantaine de romans-photos réalisés entre décembre 1973 et février 1974, avec alors des prises de vues pratiquement chaque jour de la semaine et des séances de trois heures à une journée complète. Chaque roman nécessitait environ 150 clichés en noir et blanc et une vingtaine en couleurs. Pour ça, prendre 200 vues constituait donc un minimum et souvent le photographe devait en exiger bien davantage. Ce dernier était, en outre, parfois accompagné de l'auteur du script qui lui donnait ainsi directement ses propres indications. Et toutes ces consignes, pour nous, n'étaient guère synonymes d'ambiance et de rythme.

Ce métier était donc non seulement très prenant et très physique pour nous, mais il nous demandait aussi beaucoup d'attention et de concentration. Et hélas, en retour, on ne touchait rien sur les ventes. On était payé au fixe : chacun recevait 300 à 400 francs pour ce travail (45 à 60 euros) ; un point, c'est tout. Pas de quoi pavoiser ni former de grands espoirs en l'avenir !

C'est alors qu'au cours d'une séance de prise de vues je fis la connaissance de Jean-Louis Vatiez, un garçon roux plutôt, timide et discret. Il était nouveau dans le métier, pourtant c'est lui qui me parla d'une production cinématographique qui recherchait des comédiens. À peine débarqués dans le porno, une nouvelle route s'y ouvrait donc déjà devant nous.

CHAPITRE VIII

LE BAL COMMENCE

Sur les indications fournies par mon ami Jean-Louis Vatiez, j'allais ainsi me présenter au casting de notre tout premier tournage : une production des Films Hustaix. *Édith*, la première réalisation de Lucien Hustaix, faisait de celui-ci l'un des pionniers du *hard* en France. C'est à cette occasion que je fis la connaissance d'Alain Payet, son assistant et futur associé, mais aussi bientôt pour moi un véritable ami. Cette fois encore, donc, Liliane m'accompagnait. Non seulement nous avions convenu de travailler ensemble, mais un couple avait toutes les chances d'être retenu pour la commodité du tournage.

Quelques questions nous furent ainsi posées pour préciser ce que nous acceptions ou refusions de faire. Et de fait, bien que sans grands tabous, nous préférions conserver certaines pratiques pour notre seul jardin secret. Il était en effet précieux pour nous de préserver cette intimité et de ne pas la livrer à l'écran. Ainsi, avant tout, si l'acte sexuel n'était pas simulé, le véritable orgasme, lui, le demeurerait. C'était notre façon à nous de ne pas nous abandonner corps et âme à l'objectif. Notre ultime protection.

Maisons closes fut notre premier film. Son casting avait retenu tout à la fois des acteurs traditionnels qui se refusaient à faire du *hard* et de nouvelles recrues, comme nous, rameutées par le bouche-à-oreille ou les petites annonces. Les filles étaient pour le moins appétissantes, avec de jolis seins et de charmantes toisons tout aussi naturelles. En vérité, les sexes glabres que l'on verra plus tard systématiquement sur les écrans seront au départ bien davantage le fait des fantasmes de certains réalisateurs que le fruit d'une demande des spectateurs. Liliane et moi, avons rencontré l'équipe technique quelques jours plus tard, juste avant d'attaquer le tournage : scénariste, metteur en scène, chef-opérateur, cadres, assistant, maquilleur, etc. C'était en fait ni plus ni moins l'équipe classique d'un film traditionnel avec, de surcroît, deux pleines semaines de tournage. Comme n'importe quels comédiens, nous avions en outre un texte à apprendre et la nécessité de gérer au mieux l'objectif de la caméra. De mon côté, maintenant je maîtrisais parfaitement ma technique et je pouvais faire face à toutes les situations. D'autant plus que l'ambiance était bonne sur le plateau. L'équipe veillait à ce que nous nous sentions à l'aise.

Ma première scène, avec Liliane, se passa sans problème. Pour les scènes *hard*, l'équipe technique était d'ailleurs réduite au strict minimum, selon les indications expresses de Lucien Hustaix. Une initiative favorisant l'intimité et tout à son honneur. J'appréciais particulièrement cette démarche et, plus tard, étant moi-même directeur de production ou metteur en scène, j'allais appliquer cette règle en évitant que le plateau soit envahi par une foule de voyeurs. Durant le tournage, seul demeurait ainsi le ronron de la caméra ; et puis bien sûr les indications et les changements de cadrage. Pour le reste, le remplacement des magasins nous permettait de souffler sans nous préoccuper de l'entourage, lequel était d'ailleurs très pris par ses propres tâches. Nous étions ainsi un peu comme à la maison, en quelque sorte.

Cette impression, bien sûr, était trompeuse, car en fait tous deux nous entrions bel et bien dans un nouveau métier. Certes, je ne cherchais alors moi-même ni à faire carrière au cinéma ni à faire fortune, mais j'allais m'y amuser fort agréablement et y gagner ma vie très confortablement. Et ceci, bien sûr, avec une position très privilégiée pour observer à loisir toute l'hypocrisie de notre société... Et tout d'abord, à travers cette manie de nous affubler si souvent de ce qualificatif de « hardeurs » pour nous distinguer de la noble troupe des comédiens. Finalement, certains ne voulaient voir en nous que des sexes ; d'incontournables commodités au service de la toute nouvelle et très sexy poule aux œufs d'or : le cinéma porno. C'était bien sûr une injustice, alors même que nous nous escrimions à restituer le plus justement possible notre personnage et notre texte.

Notre cachet journalier était alors vraiment dérisoire, mais pour l'heure il nous fallait bien faire nos premières armes, et puis j'entrevois déjà les multiples possibilités de ce métier. Méthodiquement, dès ces débuts, j'entrepris ainsi de relever les adresses des moindres décors et les coordonnées des acteurs ; au cas où... À l'évidence, la demande pour ce genre de cinéma irait croissante et j'avais déjà ma petite idée sur la manière d'améliorer notre pécule. Au-delà de mes prestations érotiques, j'allais pouvoir proposer mon aide aux productions en matière de casting et de décors en négociant celle-ci indépendamment de mes cachets. Et ceci même si, à les entendre, lesdites productions n'étaient jamais riches.

Éternelle et bien étrange affirmation. À mes débuts, mes 250 francs par jour (à peine 28 euros) me semblaient représenter une misère au regard des gains engendrés par les films. D'autant que les contrats étaient établis en la seule faveur des sociétés de production, et ce à vie, avec cette mention particulière : « exploitation pour tous moyens connus ou inconnus ». Aujourd'hui encore, du reste, rien n'a changé.

En postproduction, nous nous engageons de même à effectuer

gracieusement les synchronisations ; tout comme les « raccords » de sexe, d'ailleurs. À l'époque, nous avions le bonheur de tourner en 35 mm, mais nous avions tout de même des *rushes* tous les soirs, et donc quelquefois des scènes à retourner. En outre, la production se réservait également le droit d'utiliser librement les chutes, les doubles et même certaines scènes complètes déjà exploitées, ainsi que les contretypes. Ceci pour les insérer dans d'autres films ; et gratuitement, bien sûr. Économiquement parlant, la méthode avait du bon ; on ne manqua donc pas d'en abuser. Nombre de doublons servirent à alimenter en scènes *hard* des films au départ parfaitement *soft*.

Dès mes débuts, j'ai ainsi participé à des raccords pour la première scène de fellation portée à l'écran dans le fameux film *Les Jouisseuses* de Lucien Hustaix. À l'oreille, en cette année 1974, il y avait bien sûr un air de famille avec *Les Valseuses*, le film-choc de Bertrand Tavernier, sorti en mars, avec Miou-Miou, Gérard Depardieu et le regretté Patrick Dewaere dans le rôle du trio décapant qui allait méchamment décoiffer les âmes bien pensantes.

L'affaire d'Hustaix fut si bien menée que, selon certaines sources, son film aurait rapporté quelque 30 millions de francs (4 millions et demi d'euros). Selon les chiffres officiels, en tout cas, il aurait suscité 24 millions d'entrées. Déjà un vrai succès pour mon sexe débutant qui commençait tout juste à pointer son nez empourpré sous l'objectif d'une caméra ! Et puis une belle galette trop vite projetée sous l'œil gourmand des esprits féconds des Finances. D'autant que ces films bénéficiaient eux aussi de l'aide au cinéma...

Ce succès pour le moins voyant du sexe dans le cinéma était tout nouveau en France, alors que, dans les pays nordiques, la pornographie était déjà bien installée, avec des films 8 mm, Super-8 et même 16 mm. Mon métier au Bourget me l'avait appris. En fait, la société Color Climax avait sorti dès 1967 ses premières productions scandinaves. De son côté, dès 1972, Gérard Damiano avait lancé aux États-Unis son mythique *Deep Throat* (Gorge profonde) dont le succès planétaire allait drainer pas moins de 60 millions de dollars « de l'époque » (45 millions d'euros d'aujourd'hui) et faire de son héroïne, Lynda Lovelace, une véritable star. Bref, il y avait désormais là de considérables enjeux financiers autant que moraux ; donc politiques. La censure nous guettait au coin du bois !

En 1963-1969, la censure s'était déjà attaquée à la vague, encore très timide, des « mondo-movies », où le sexe épousait agréablement sinon une ambition, du moins un alibi touristique. *Paris champagne* (Pierre Armand, 1963), *Paris secret* (Édouard Logereau, 1965), *Paris top secret* (Pierre Roustang, 1969) et *Paris interdit* (Jean-louis van Belle, 1969) avaient ainsi plus ou moins subi ses foudres.

Mais d'autres créations plus classiques et plus authentiquement

artistiques aussi. Telle *La Religieuse*, de Jacques Rivette, en 1965, d'après Diderot, qui avait d'ailleurs valu au gouvernement et à son ministre de l'Information, Yvon Bourges, une jolie vague anticensure – Godard poussant jusqu'à la rupture avec Malraux –, et puis *La Bonzesse*, en février 1974.

Pour son réalisateur, François Jouffa, l'interdiction totale avait été une surprise, même si, comme il souligne dans *L'Âge d'or du cinéma érotique et pornographique* – 1973-1976 (coécrit avec Tony Crawley, Ramsay Cinéma, 2003), ce film qui n'était pas à proprement parler un *hardcore* proposait « la première vraie fellation de cinéma européen, treize ans avant la prestation remarquée de Maruschka Detmers dans *Le Diable au corps* de Marco Bellocchio (1966). » En effet, souligne-t-il, le cinéma avait évolué. Le très violent *Orange mécanique*, de Stanley Kubrick (1971), était notamment passé par là ; sans compter *La Grande bouffe* et son truculent suicide « gastronomique », de Marco Ferreri, et puis *Le Dernier tango à Paris*, de Bernardo Bertolucci (fin 1972), avec Marlon Brando, Maria Schneider et leur fameuse motte de beurre...

Jouffa était pour le moins perplexe devant l'interdiction de l'écrivain-ministre Maurice Druon. « C'était également le même homme, écrit-il, qui avait décrit dans *Les Rois maudits*, avec minutie, comment Marguerite de Bourgogne faisait des tresses avec les poils de son sexe, comment Édouard II d'Angleterre était mort, un tisonnier chauffé à blanc dans l'anus, et comment Isabelle de France eut du plaisir pour la première fois de sa vie, dans les bras de Mortimer, en regardant castrer l'amant de son mari. »

Finalement, après un certain nombre de coupures et bien des vicissitudes, *La Bonzesse* devait tout de même sortir et les paparazzi du Festival de Cannes allaient faire grand honneur à son héroïne, Sylvie Meyer, crâne rasé et seins nus, en robe safran, sur le ponton du Carlton.

Observateur méticuleux de cette époque où se heurtaient *crescendo* liberté et censure, éternelle lutte du canon et de la cuirasse des mœurs, mon ami Christophe Bier retient, quant à lui, la suppression de certains mots du film de Jouffa – « enculer », « foutre » – mais aussi des phrases entières : par exemple, « Moi j'aime les grosses queues. Alors quand je trouvais mon calibre, eh bien j'attendais pas le lendemain pour m'envoyer en l'air. » De quoi désespérer mon complice Rocco... Des mots et des formules, en tout cas, qui ne font plus peur aujourd'hui, y compris à la télévision, et ce, même aux heures de grande écoute, sans la moindre justification culturelle. Il suffit pour s'en convaincre de regarder certains films ou certaines séries pétris de violence gratuite et de pure vulgarité. Sans parler de la télé-réalité...

Bref, ainsi allait la censure à l'ère pompidolienne. Une censure qui

ne disposait alors que des quatre mesures – donc des trois « armes » – prévues par le décret du 18 janvier 1961 portant règlement d'administration publique par l'application des articles 19 à 22 du Code de l'industrie cinématographique, à savoir : visa tout public ; visa avec interdiction aux moins de 13 ans ; visa avec interdiction aux moins de 18 ans ; interdiction totale. Par ailleurs, la commission avait la faculté de subordonner ses avis à des modifications ou coupures de l'œuvre présentée. Le ministre de l'Information, lui, tranchait.

Et c'était là une censure d'autant plus attentive qu'en 1973-1974 la tentative plus crûment érotique était cette fois-ci d'une dimension à ce jour inégalée.

C'était, en effet, une véritable vague de films pornographiques qui tentait maintenant de déferler sur les grands écrans des salles de cinéma françaises. On était loin des pornos « primitifs » clandestins de la Belle Époque, tel le mythique *Mousquetaire au restaurant*, daté 1908, que la police des mœurs poursuivait de sa vindicte jusque dans les bordels ! Du coup, la commission de contrôle prononçait des interdictions totales ou suscitait des coupes plus sévères.

D'ailleurs, en 1971-1972, elle s'en était déjà prise à quelques titres joliment suggestifs, tels *Atout sexe* de Jean-Marie Pontiac, *L'Insatisfaite* de Jean-Marie Pallardy, *La Classe du sexe* de Norbert Terry, *Les Désaxées* de Michel Lemoine, *La Dévoreuse* d'André Teisseire... Puis encore, en 1973, elle avait pris pour cibles *Les Amazones de la lagune* de Jess Franco, *Les Ardentes* d'Henry Sala et, en 1974, le très imagé et joliment titré *Prenez la queue comme tout le monde* de mon ami Jean-François Davy. Certaines de ces productions allaient être ainsi bientôt « ixées », pour le plus grand bonheur du fisc, et moi, de mon côté, j'allais tourner avec quelques-uns de leurs réalisateurs.

Le bouche-à-oreille fonctionne fort bien dans ce métier et, d'emblée, pour moi, les propositions fusèrent de toutes parts ; surtout pour faire des raccords – ce que les professionnels appellent des « inserts ». Des petits malins sortaient alors des nanars des tiroirs pour y glisser des plans de sexe, avec reconstitutions de décors dans des caves ou autres endroits sordides, pour évoquer par exemple des ébats sur une plage des Antilles ou sur une banquette de voiture ; tout cela trouvant plus ou moins bien sa place dans une scène de film de série B.

Un jour, en visionnant un de ces films trafiqués dans une salle de Saint-Lazare, j'ai même eu ainsi la surprise de me découvrir en train de doubler un comédien noir ; ce qui signifie que certains maquilleurs n'avaient vraiment aucun scrupule et se moquaient carrément du spectateur. Mais qui allait râler ?

Toujours est-il que je travaillais et que je n'oubliais pas de remplir mon carnet d'adresses pour de prochaines productions. Et Dieu sait si les projets étaient abondants à cette époque que François Jouffa et

Tony Crawley, entre autres, tiennent pour l'Âge d'or du cinéma érotique et pornographique !

Au-delà de Lucien Hustaix, qui avait lui-même découvert le métier comme figurant puis régisseur, deux fortes personnalités faisaient alors figure de pionniers en ces tout premiers temps du cinéma « porno » : Max Pécas et José Bénazéraf.

Pécas, avec qui j'allais travailler, orchestrait des films érotiques avec une version *soft* et une version *hard*, pour laquelle, affublé de vêtements parfaitement « raccord » avec ceux des comédiens, j'assurais la doublure sexe auprès d'actrices qui acceptaient alors la pénétration mais rarement la fellation. Sans doute redoutaient-elles notamment une éjaculation précoce. D'ailleurs, j'allais souvent devoir expliquer à ces dames que nous, les professionnels de la doublure, nous avions déjà un réel sens de la mise en scène et que nous ne nous laissions jamais aller à notre plaisir sans indication expresse du metteur en scène.

Cela dit, bien sûr, je dois avouer que j'ai tout de même connu quelques jouissances en catimini, en plein accord avec ma partenaire, lorsque la caméra n'exigeait pas de capter l'image de l'éjaculation. Une petite revanche sur le système ; pour notre plus grand bonheur...

Dans ce registre des plaisirs volés, il me revient notamment à l'esprit le film *soft* de Gérard Pirès *Attention les yeux !*, où une scène de coït devait être simulée. Tout excitée de sentir mon sexe contre le sien, ma partenaire allemande – fort jolie ! – me demanda discrètement de le glisser en elle. Ce que je fis, bien sûr. Personne sur le plateau – ni plus tard à l'écran – ne se rendit compte de cette réelle intimité ; en outre, cette complicité se poursuivit bien après dans l'intimité.

J'avoue que j'étais assez amoureux de cette belle Allemande qui allait maintenant me recevoir fréquemment chez elle le matin, souvent de bonne heure. En débarquant là, conformément à ses habitudes, je prenais avec elle une douche froide, suivie d'un thé à base de thym et de romarin ; après seulement, nous nous abandonnions à notre fougueuse aventure. Je devais d'ailleurs revoir ma charmante Teutonne plusieurs années plus tard, à New York, et passer en revue avec elle quelques sacrés souvenirs !

De vingt ans mon aîné, José Bénazéraf, lui, avait déjà un nom dans le cinéma quand je me suis lancé dans le métier. Après s'être essayé à la production, notamment avec *Un Martien à Paris* (1960), en compagnie de Darry Cowl, cet ancien de Sciences-po s'était attaqué à des réalisations qui devaient sans cesse avoir des démêlés avec la censure. Et on l'imagine assez facilement en listant certaines de ses créations érotiques : *Bacchanales 69*, *Le Bordel* (1974) ou bien encore *Bordel SS* (1977), *Les Incestueuses* (1975), *Le Majordome est bien monté* (1983)... Il résumait d'ailleurs ces éternels conflits en affirmant « tout

simplement » que son cinéma n'était pas érotique mais « hérétique » (sic).

En tout cas, dès 1961, *les Cahiers du cinéma* voyaient déjà en lui « l'Antonioni de Pigalle » et, en 1997, la Cinémathèque allait lui rendre hommage. De fait, le grand José a toujours eu une clientèle recherchant plutôt des choses sortant des sentiers battus ; Jouffa et Crawley la voient du reste tout à fait dans le genre « Midi-Minuit », le cinéma des Grands boulevards réputé pour ses films ailleurs stigmatisés pour leur érotisme, leur violence, leur caractère fantastique ou l'épouvante.

Dans son ouvrage *Érotisme et cinéma* (La Musardine, 1998), le très érudit Gérard Lenne en dresse le portrait suivant : « Producteur depuis 1958 ; le très malin José Bénazéraf profite du mouvement de la Nouvelle vague pour réaliser des films qui représentent un cocktail original d'érotologie distinguée, d'intellectualisme au goût du jour, avec un soupçon d'angoisse existentielle et, le cas échéant, un doigt de philosophie politique. » Tout en lui reprochant de s'être progressivement enfermé dans une certaine routine, Gérard Lenne voit ainsi en Bénazéraf « le fondateur du cinéma spécialisé » et ne reconnaît en Max Pécas qu'un second « tentant sans grand succès d'imiter ses recettes et produisant d'ineffables "nanars". » Fermez le ban...

Pour ma part, en dépit de son fichu caractère, j'ai gardé un bon souvenir de Bénazéraf, ce « Pape du cul » si réputé. Il est vrai que je l'ai vu pratiquer l'insulte et même gifler une fille sur un plateau, mais ce n'en est pas moins un grand bonhomme. Pour un comédien porno qui avait « un peu de couilles » – c'était bien le moins qu'on pût nous demander... – et qui ne faisait que passer sous l'œil de sa caméra, c'était tolérable. Pour Simone, son épouse, toujours aussi admirablement constante au fil des ans, je ne sais pas.

En tout cas, avec moi ça s'est bien passé. Il avait déjà sa réputation de grande gueule, et moi celle d'un type qui ne se laissait pas faire. Plus tard, mon amie Brigitte Lahaie elle-même s'étonnera de la complexité du personnage, sans cesse entre tendresse et goût de l'humiliation, entre amitié et mépris. Guy Royer, autre ami, aujourd'hui disparu, avait, quant à lui, tourné comme assistant avec José et n'arrêtait pas de se faire engueuler. Moi, non. Bénazéraf cherchait un comédien pour un rôle de marin et, dès que je suis entré dans son bureau, il s'était exclamé : « Voilà mon capitaine ! » Déjà j'étais embauché.

Mon plus grand souvenir avec lui, c'est une scène de sexe tournée dans un cimetière... en Sicile. Rien que ça ! C'est ce qu'on appelle vivre dangereusement, mais lui, rien ne lui faisait peur. En fait, il avait arrangé le coup avec un mafieux local, pour lequel les filles se montraient plutôt gentilles. Tout ça, bien sûr, était assez sordide.

C'était pas vraiment l'ambiance du *Guépard* ; on était à des années lumière du prince de Lampedusa et de Visconti ! « Si un jour t'as un problème, tu m'appelles », m'avait dit notre mystérieux protecteur en me tendant sa carte. Comme tout le monde, je n'ai jamais manqué de problèmes dans ma vie, mais je les ai toujours réglés de façon classique...

Bénaréraï mettait ses comédiennes en valeur, observent Jacques Zimmer et ses coauteurs dans l'encyclopédie de La Musardine *Le Cinéma X*, publiée en 2002. C'est juste, mais il leur fallait du caractère pour tenir. La très classieuse Élizabéth Tessier s'était ainsi prédit un bel avenir dès 1970, dans *Frustration*. Et puis, surtout, José avait rendu « remarquable » la fameuse Zara Whites, une Néerlandaise venue au porno *via* le strip-tease, la présentation de charme sur une télé italienne, puis sa rencontre avec Rocco Siffredi.

Après s'être fait reconnaître dans le monde auprès de John Stagliano et de l'esthète *fetish* américain Andrew Blake, la notoriété française de Zara n'allait toutefois véritablement s'établir qu'avec le premier volet du célèbre *Rêves de cuir*, le film gentiment SM de Francis Leroi : un must commercial des années 1990. Au-delà du cas de Zara, il est vrai que José a donné leur chance à pas mal de jeunesses. Tout d'abord, parce qu'il ne recherchait pas pour ses films des comédiennes déjà connues ; ensuite parce que Simone dirigeait une agence de mannequins et rencontrait donc de nombreuses jeunes femmes à la plastique intéressante. Il privilégiait avant tout des beautés et des personnalités « parlant » à sa caméra. Il attachait d'ailleurs une grande importance à la qualité de la photographie, au réglage des cadrages et puis, plus que tout, au montage. S'il n'accordait qu'une huitaine de jours au tournage proprement dit, ce qui n'avait rien de honteux, il se réservait généralement tout un mois de montage. La patte du maître, en quelque sorte.

Max Pécas, l'autre « pape » de ces années-là, je l'ai aussi bien connu, même si finalement je n'ai tourné que des raccords pour lui. Il faut dire que ses goûts le portaient plutôt vers la série B rigolote, agrémentée d'inserts. D'où aussi, un caractère infiniment plus commode que celui de Bénazéraï. Après avoir organisé des tournées théâtrales, ce Lyonnais s'était essayé au cinéma dans les studios Marcel Pagnol et, visiblement, il en avait gardé le goût de la comédie. Comme José, toutefois, Max n'a pas manqué de valoriser certaines « plastiques » extraordinaires de ses comédiennes.

De Béatrice Harnois, qui avait tout juste 20 ans en 1975, les historiens du porno retiennent surtout la troublante « perversité » et la sensualité à fleur de peau dans *Les Deux gouines*, de Bénazéraï, où de fait elle se masturbe longuement avec une corne à poudre – on se fait sauter comme on peut –, mais *Les Mille et une perversions de Félicia*, de

Max Pécas, demeure aussi l'un de ses films les plus valorisants. Pour ma part, je retiendrai surtout que Béatrice Harnois, cette manière de Lolita d'1 m 54 aux adorables petits seins, entrée très jeune dans le métier, était l'un de ces pures « bonbons » tout de beauté et de gentillesse avec qui tourner était un véritable bonheur. Béatrice rendait toujours les choses faciles. *Candice Candy* (1975), de Pierre Unia, avec qui elle avait fait ses débuts dans *Le Pied*, doit d'ailleurs beaucoup à son charme et à son élégance morale.

Autre comédienne mise en valeur à l'écran par Max Pécas – dans *Luxure* –, Karine Gambier, magnifique blonde aux cheveux mi-longs très clairs, presque blancs, était aussi un de ces petits « bonbons » et de surcroît une concurrente sérieuse pour notre mythique Brigitte Lahaie. Après avoir tourné pas mal de films érotiques *soft*, Karine (qui se faisait aussi appeler Karine ou Barbara Stephen – comme le héros d'*Histoire d'O*), alors compagne d'un pilote de rallye, s'était lancée dans des pornos de bonne tenue, avec les meilleurs réalisateurs du moment : Payet, Bernard-Aubert, Claude Mulot, Caputo... Bref, elle aussi, à sa façon, elle tenait bien la route.

À la différence d'une Brigitte Lahaie dont les activités publiques sans cesse renouvelées ont entretenu la célébrité, elle n'est plus désormais connue que des seuls amateurs de l'Âge d'or du porno français ; pourtant, avec son corps craquant et sa coiffure au carré si caractéristique, elle était à l'époque l'une des grandes silhouettes du cinéma porno. Ce n'est donc sans doute pas tout à fait un hasard si elle jouait dans *Fais-moi tout* (1976), le film de Henri Sala qui devait rester à l'affiche à Paris durant près d'une dizaine d'années.

Mon ami Alain Plumey, aujourd'hui directeur du Musée de l'érotisme, hier « Cyril Val » sur les génériques de nos tournages pornos, la trouvait, quant à lui, plutôt froide et peu enthousiaste dans l'action. À tel point, se souvient-il, que certains dans le métier la surnommaient « Karine l'Iceberg ». Devant son petit corps et son charmant minois, il y avait pourtant de quoi faire fondre bien d'autres calottes !

En vérité, elle était surtout absente sur les tournages ; d'une certaine façon, elle paraissait « ailleurs », un peu comme notre grand copain Charlie Schreiner, en qui Plumey, alias la Plume, voit d'ailleurs le plus beau sexe mâle du cinéma français. Chapeau, l'artiste !

Quant à moi, je garde de Karine le souvenir de quelqu'un de gentil et je n'oublie pas qu'elle était l'une de mes complices de tournage, en 1978, sur ce fameux *Queue de béton* de mon ami Michel Caputo, qui devait me valoir mon surnom. Mais une fois de plus, j'anticipe.

Au bout du compte, à la différence de ma découverte des prises de vues pour romans-photos, en 1974 ma première prestation cinéma s'était donc révélée très concluante. Poursuivant gaillardement ces

débuts prometteurs, j'embrayais ainsi sur le tournage d'une autre production de Lucien Hustaix, *La Sucette magique*, un film au titre évocateur qui demeurerait toutefois très *soft* au regard de bien d'autres titres à venir.

Le propos du film était bien sûr des plus minces : une vague histoire de sucettes aphrodisiaques « poussant au sexe » les jeunes filles. En tout cas, comme toujours, la petite affaire de Monsieur Lucien fonctionnait bien. Étrangement, ce maître du genre convenait volontiers que la pornographie n'était pas dans sa nature. Il est vrai qu'il avait tout appris sur le tas, figuration et métiers de plateau, avant de s'attaquer au scénario, à la réalisation et à la production. Ainsi savait-il tout faire. Et puis, surtout, il avait su saisir l'air du temps.

Non sans une certaine habileté, Hustaix proposait aux spectateurs des films avec des scènes de sexe traitées plutôt sérieusement mais « enrobées » dans une comédie dont l'humour venait désamorcer toute possible culpabilité. Ses créations faisaient d'ailleurs des cartons jusqu'au fin fond des provinces. Mais aussi bien au-delà !

Il faut dire que ce gros travailleur qui préférait plaire modestement mais à coup sûr que de tenter le chef-d'œuvre absolu, savait également revoir inlassablement ses montages et ses coupes pour s'adapter aux attentes, mais aussi aux interdits, des marchés étrangers. À l'époque, cela faisait de lui le champion des ventes. Je pense que le bonhomme aurait été assez habile pour s'adapter aux nouvelles conditions bientôt imposées en France par la loi sur le « X ». Hélas, Lucien Hustaix allait disparaître en 1975, à l'âge de 52 ans, et échapper ainsi à ce ghetto. Il quittait la scène porno sinon en pleine gloire, du moins en plein succès et en faisant rêver beaucoup de comédiens et de comédiennes, comme moi. D'ailleurs, quand il évoquait les nombreuses demandes de rôles qui lui étaient transmises par des inconnus, il se targuait d'avoir reçu une bonne trentaine de kilos de courriers, y compris d'une postulante de 60 ans passés...

Le regretté Alain Payet qui allait devenir un véritable ami pour moi, assurait la mise en scène de *La Sucette magique*. Liliane et moi retrouvions la même équipe, dont l'excellent Pierre Fattori à la photographie. Nous étions en confiance, donc plus à l'aise. Pour les besoins du scénario, il fallait toutefois que je « tourne » – appellation pudique – avec d'autres filles. Autrement dit, je ne pouvais pas espérer répondre aux attentes des spectateurs en « me contentant » de faire l'amour à ma femme. Il me fallait ratisser – et baiser – plus large.

Liliane avait ainsi rapidement compris que nous ne pourrions pas toujours tourner ensemble et elle n'était pas particulièrement jalouse ; du moins, ne le montrait-elle pas. Avec le temps, en tout cas, les choses pouvaient bien changer, pour l'un comme pour l'autre, d'ailleurs, nous le verrons.

En attendant, donc, ces premiers pas dans le métier du cinéma allaient se poursuivre pour moi entre films érotiques et films classiques où je jouais les utilités pour des réalisateurs n'ayant pas froid aux yeux et qui avaient parfaitement senti combien le sexe était désormais dans l'air du temps.

Tel – justement – Gérard Pirès, déjà cité, pour lequel j'avais ainsi « faussement simulé » un coït dans *Attention les yeux !*, une œuvre qui, il faut bien le dire, ridiculisait quelque peu le porno.

Pirès, qui avait mon âge et qui allait par la suite devenir un grand du clip publicitaire, était alors spécialiste des peintures sociales plutôt décapantes. Et notre époque très mouvante, en quête de consommation et de libertés, s'y prêtait tout particulièrement ! De même qu'il allait s'attaquer au nouveau mode de vie urbain, à ses villes nouvelles et ses cités dortoirs, avec *Elle court, elle court la banlieue*, également cité, il s'en était pris en 1969 à l'érotisme et à la publicité – qui allaient pourtant tous deux fonder sa réussite – à travers son fameux *Erotissimo*, solidement armé par un trio d'enfer : Annie Girardot, Jean Yanne et Francis Blanche.

Au-delà de son style léger, Pirès savait en effet s'entourer de comédiens de talent ; tel cet autre trio pour *Fantasia chez les ploucs* (1971) : Jean Yanne encore, mais aussi Lino Ventura et Mireille Darc. Tout ceci, avec en prime... Alain Delon en caméo dans le rôle d'un passant ! De fait, la liste des « seconds rôles » de Pirès est édifiante ; par exemple, pour *Erotissimo*, avec Serge Gainsbourg, Nicole Croisille, Jacques Higelin et Daniel Prévost. Quel merveilleux temps où le moindre « second » était en fait « une peinture » ! Pirès a tout de même su trouver Grace Jones pour *Attention les yeux !*, où jouaient Claude Brasseur et Guy Marchand.

Le très parigot André Pousse, ce cycliste pote à Audiard, y œuvrait également, et j'ai d'ailleurs éprouvé un vif plaisir lorsque, plus tard, il m'a reconnu dans son restaurant du XV^e, le Napoléon Chaix, et m'y a offert le champagne. En me tendant chaleureusement la main, il m'accueillit avec cette formule digne de son ami dialoguiste : « On fait le même métier, mon petit gars, mais on ne porte pas le même costard. »

Bref, Pirès, c'était quelque chose ; un type qui osait et savait mêler les genres tout en s'amusant. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les titres de ses courts métrages de l'année 1969 : *La Fête des mères* et *L'Art de la turlute*... Détail qui nous ramène tout droit aux méandres de mon propre parcours.

Deux autres réalisateurs « classiques » – mais assurément atypiques ! – m'ont également proposé des inserts à cette époque. Tout d'abord, Jérôme Savary, de mon âge lui aussi, et puis un génial touche-à-tout du spectacle. Il tournait alors *La Fille du garde-barrière*

(1975), un scénario coécrit avec Roland Topor pour un film en noir et blanc présenté à l'affiche comme « le premier burlesque érotique ». Il s'agissait des mésaventures très improbables d'une jeune femme violée tombant amoureuse d'un prince déchu et se retrouvant dans une maison de tolérance. Je crois pouvoir dire que l'accueil du public, lui, ne fut pas très tolérant...

Et, personnellement, j'avoue que le mélange des genres n'est pas ma tasse de thé. En outre, Liliane et moi avions à y jouer une scène de sexe en pleines ripailles, au milieu d'aliments tout éparpillés, et surtout au milieu d'une équipe technique et artistique au grand complet. J'avoue n'avoir guère apprécié.

Enfin, et je serais tenté de dire « surtout », j'ai eu le bonheur de tourner pour le très iconoclaste Bertrand Blier, qui venait au contraire de susciter et scandale et succès commercial avec *Les Valseuses*, cette manière de *road-movie* érotico-drolatique où deux marginaux à forte gueule, Depardieu et Dewaere, entraînaient la très ingénue Miou-Miou, jeune femme plutôt paumée, dans leurs aventures moralement très critiquables... et d'ailleurs très critiquées.

Calmos (1975), pour lequel je fus sollicité, racontait la fuite des hommes devant une gent féminine qu'ils avaient de plus en plus de mal à comprendre et à supporter. On pouvait d'ailleurs voir là un raccourci de mes rapports avec Claudine Beccarie, elle aussi appelée pour ce film. Comme Gérard Pirès, Bertrand Blier avait lui aussi constitué un trio de choc pour ce tournage, avec son propre père, Bernard Blier, et puis les non moins truculents Jean-Pierre Marielle et Jean Rochefort. En proie à une profonde perplexité, ce dernier y subissait ainsi dans le métro « l'agression » d'une Sylvie Meyer ayant retrouvé ses cheveux mais cette fois-ci aussi exhibitionniste que nue sous son imperméable. Des monuments, ces gars-là !

Et moi, bien sûr, je n'étais encore qu'une bien modeste utilité pour une scène où l'imagination féconde de notre grand provocateur avait prévu de confronter ses trois héros à un sexe de femme justement... monumental. Je n'étais qu'un Lilliputien dans le cinéma, y compris dans le cinéma érotique, mais au moins j'étais de cette aventure-là ! J'y humais le parfum des grands, j'y savourais leurs éclairs de génie. Au moins, plus tard, quand on viendrait me tirer l'oreille pour me demander, peut-être, « Qu'as-tu fait de ton talent ? », je pourrai tout au moins répondre : « J'y étais... » En outre, entre-temps, dans un tout autre genre, j'aurais fait mon propre chemin. Et comment !

Au-delà de ces détours anecdotiques mais pour moi ô combien savoureux dans « le grand cinéma », je poursuivais donc « sagement » ma route dans le porno. Oserais-je dire que je labourais mon sillon ?...

De cette toute première année de découverte de ce monde si nouveau et déjà en plein développement, outre ma rencontre avec

Lucien Hustaix et mon amitié naissante pour Alain Payet, je garde surtout en mémoire deux personnages très différents l'un de l'autre. Tout d'abord Jean-Claude Roy, alias Patrick Aubin, pour qui je jouais alors dans *Les Nuits chaudes de Justine*, l'histoire d'un cinéaste que les difficultés financières amènent à réaliser un film érotique. À ma connaissance, ce n'était pas le cas de Jean-Claude ; rien ne l'y obligeait vraiment. D'ailleurs, rien ne l'obligeait davantage, un peu plus tard, à tenter de me faire enfiler un porte-jarretelles pour l'un de ses tournages... Ce que j'allais d'ailleurs refuser de manière catégorique. « Toi, d'abord ! » avais-je lancé sèchement. Je ne pense pas qu'il m'en ait tenu rigueur.

En revanche, une autre fois, à Munich, il allait franchement me faire la gueule après que j'ai séduit l'une de nos jeunes comédiennes allemandes... et lui aucune. Il est vrai qu'en plus la belle se révélait du genre bruyante au lit et que la chambre de notre réalisateur très solitaire était contiguë à la nôtre. Forcément, ça énerve. Quand j'y pense, avec le recul, il y avait là quelque chose de cette fameuse scène du refuge de montagne dans *Les Bronzés font du ski*. Qu'est-ce qu'il a dû penser à Fernande, le Jean-Claude !

Robert de Nesle, l'autre personnage, m'avait embauché pour tourner dans une boîte des Halles, en fait une cave voûtée, pour son film *Les Théâtres érotiques de Paris*, avec, une fois de plus, Claudine Beccarie. L'homme, délicat, très distingué, avait quelque chose d'un notaire, voire d'un aristocrate ; et d'ailleurs, son nom même évoquait davantage *Les Rois maudits* de Maurice Druon que *La Grande enfilade* de Patrick Aubin...

En vérité, Robert de Nesle était surtout connu dans le métier comme producteur de films classiques, tant français qu'italiens, et ce depuis 1951. Ce n'était donc pas un débutant ; sauf en tant que réalisateur de porno, ce qu'il faisait pour la première fois, sans doute avant tout par curiosité et en tout cas sans se sentir très à l'aise dans ce rôle. Il est vrai que, comme presque tous ses semblables, il avait opté en la circonstance pour un nom de guerre : Robert Hughes. Bien sûr, pour un homme dans sa position, face à une activité aussi peu conforme à son image, il était prudent de se protéger derrière un alias.

Il faut dire qu'à l'époque les charges contre le porno ne manquaient pas. Outre *Attention, les yeux !* de Pirès, on se souviendra notamment de *Silence... on tourne* de Roger Coggio, avec Élisabeth Huppert, où un metteur en scène tournait un porno chez lui afin de rétablir ses finances et de revenir à ses ambitions, et puis de *On aura tout vu* de Georges Lautner, le papa des *Tontons flingueurs*. Là, l'histoire était encore plus caricaturale : un photographe voyait son scénario, *Le Miroir de l'âme*, devenir *La Vaginale* entre les griffes de son producteur ! Le casting, aussi, était remarquable : Pierre Richard,

Jean-Pierre Marielle, Miou-Miou...

Cela dit, paradoxalement, quoi qu'on en dise, en réalisant des charges sinon contre, du moins autour du cinéma pornographique, nul ne manquait au passage de multiplier les entrées en additionnant comédie et érotisme. Quelle que soit la façon dont on l'abordait, le sexe faisait recette. Le pastiche, lui aussi, enivrait ! Robert de Nesle, comme les autres, sans doute, avait d'ailleurs vu là de nouvelles possibilités commerciales.

Au bout du compte, le seul véritable souvenir que j'ai gardé de ce tout premier tournage pour Robert de Nesle, ce sont mes frictions avec Claudine Beccarie qui, me semblait-il – à tort ou à raison –, au mieux était un peu compliquée pour moi, au pire « se la jouait ». Du coup, le premier jour, j'ai refusé de la baiser... Un luxe ! penseront ses fans.

Heureusement, j'ai connu de meilleurs moments par la suite, auprès de Robert de Nesle ; et même parfois, je l'avoue, à ses dépens – au propre et au figuré. Je me souviens notamment d'un tournage particulièrement animé, avec Alain Payet, où, il est vrai, nous avons pas mal manqué de tenue dans un hôtel qui justement cherchait à en avoir.

D'abord, au restaurant, les filles s'étaient glissées sous la table pour faire ce que vous imaginez... et les serveurs avaient été pas mal surpris quand on avait soulevé la nappe. Ordinairement, leur service les habitait à d'autres genres d'amuse-bouches. Ensuite, nous avons semé le désordre dans l'établissement durant une bonne partie de la nuit ; y compris jusque devant la chambre de notre producteur si *smart*, « pavoisant » en déroulant des rouleaux entiers de papier toilette et nous frottant à sa porte en poussant des grognements de cochons en rut.

Certes, ce n'était pas d'une extrême finesse, j'en conviens volontiers aujourd'hui, mais nous étions jeunes, en bande et loin de chez nous, et puis nous tournions beaucoup. Cela dit, individuellement, nous n'avions pas non plus toujours des excuses de manquer de finesse... C'est sur ce tournage, en effet, qu'en pleine action Payet avait dit à une comédienne « Vas-y, prends ton pied ! »... et que la fille, sans rire, avait effectivement attrapé son pied !

Bref, cette fois-là, plusieurs clients de l'hôtel avaient battu en retraite en pleine nuit et, au matin, le directeur s'était montré très légitimement furieux. Robert de Nesle, toujours très bien élevé et alors responsable de production pour Le comptoir français du film, avait ainsi dû manger son chapeau et, sans discuter, dédommager l'établissement de quelque 5 000 francs (750 euros) payés cash. Un crime de lèse-production.

À l'époque, en tout cas, nous n'en étions pas réduits à « l'abattage » sur les plateaux ; les producteurs nous laissaient le temps de tourner et

nous donnaient de vrais moyens cinéma. Cela se ressentait et dans la qualité des films et dans l'ambiance des tournages. Nous avançons ainsi dans le métier sans complexe, sans crainte particulière et dans la joie en cet heureux temps de la Parenthèse enchantée. Notre insouciance, somme toute, était celle de l'époque.

Pourtant, avec un peu plus d'expérience de la vie et un regard plus affûté sur la société et la politique, nous aurions dû deviner que tout cela était trop beau pour durer. En enfant ainsi en 1974, la vague porno allait susciter des réflexes de défense, notamment de la part des associations, et puis, surtout, de gros appétits fiscaux. Et ce, comme nous allons le voir maintenant, dès 1975.

CHAPITRE IX

1975, LE FLUX : LA SECONDE DÉFERLANTE OU LE « PORNO » À LA CONQUÊTE DU CAPITOLE

L'année 1975, pour moi, allait bien débiter. Avec son lot de rôles pornos, d'inserts et souvent, la nuit, de partouzes. Mes devoirs du soir, en quelque sorte ; mais des « devoirs » envers les dames, et en rien obligés !

J'étais désormais sur ma lancée, après une année 1974 bien remplie et qui avait coïncidé avec la première grande vague de la pornographie. Hélas, cette première déferlante avait été si haute qu'elle avait surpris tout le monde et, surtout, défrisé certains ! Au-delà du registre par nature sulfureux du sexe, c'était d'ailleurs le cinéma dans son ensemble qui ces temps-ci « décoiffait » les plus coincés en ruant dans les brancards d'une société et d'une pensée encore corsetées de préjugés et d'une religiosité parfois mal placée.

Comment, dans ce contexte, certains trop-bien-pensants ne seraient-ils pas demeurés choqués de voir Brigitte Fossey, l'innocente petite fille des *Jeux interdits* de René Clément – film intouchable, quasiment sacré, de la Dêbâcle de 1940 –, donner le sein, dans un train, à Patrick Dewaere, chenapan des *Valseuses* sinon attardé, du moins mal sevré ? Comment, dans le même registre, la scène de sexe d'*Emmanuelle* dans l'avion pouvait-elle laisser de glace des esprits tout autant échauffés par la morale que par la redoutable plastique de Sylvia Kristel ? En ces premiers temps de l'ère giscardienne, transports amoureux et transports en commun ne faisaient pas encore très bon ménage !

En outre, avec 750 000 entrées sur la région parisienne en seulement huit semaines, le succès éclatant du film de Just Jaeckin, photographe venu de la mode, n'allait pas manquer d'inspirer de juteux calculs aux penseurs des Finances alors même qu'éclatait la première crise pétrolière...

De fait, la guerre du Kippour, à l'automne 1973, avait révélé leur toute-puissance économique aux pays exportateurs de pétrole et l'OPEP avait décidé de réduire ses livraisons pour faire pression sur l'Occident. L'État, lui aussi, allait prendre conscience de sa toute-puissance face à cette manne prometteuse du cinéma érotique et pornographique. Fin 1974, on inaugurerait l'aéroport de Roissy-Charles-

de-Gaulle ; la fin d'un monde, pour moi, l'ancien du Bourget. J'aurais dû me méfier.

De fait, l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République, le 19 mai 1974, avait laissé espérer un nouveau régime « post-pompidolien » infiniment plus libéral, y compris en matière de mœurs et d'expression culturelle – qu'on le veuille ou non, l'érotisme participe pleinement de la culture d'une société. « VGE » était jeune et inspirait plutôt confiance, y compris à certains jeunes, pas forcément libertins, planant entre les mélodies des Pink Floyd et des fumées d'herbes pas toujours cultivées pour la cuisine. Et puis, on allait raconter tellement de choses sur ses équipées nocturnes ! Au début, on parla de ses virées avec Vadim, homme à femmes et Pygmalion de Bardot, comme on parlera plus tard de ce fameux camion de lait heurté en voiture, au petit matin, avec Michel Poniatowski. Non seulement le slogan « Giscard à la barre » inspirera son titre au film de Georges Cachoux *Le Sexe à la barre*, mais il aura facilement été traduit par « Giscard a la trique »...

En outre, le 28 avril précédent, le candidat Giscard d'Estaing s'était dit prêt à supprimer la censure. Carrément ! Nous aurions donc dû nous méfier d'autant plus... Michel Guy, son secrétaire d'État à la Culture, et le successeur de Maurice Druon, allait déclarer, quant à lui : « Tous les films doivent pouvoir sortir sans distinction [sic]. Je ne me reconnais pas le droit d'interdire à des spectateurs adultes la possibilité de voir les films qu'ils désirent. » Autrement dit, d'accord pour le cinéma porno. Encore fallait-il lui laisser les moyens de vivre. « Sans distinction », finalement, correspondait parfaitement à la valeur de l'engagement du nouveau secrétaire d'État à la Culture.

C'était donc dans ce nouveau contexte politique et culturel qu'avaient vu le jour les films en « euses » que Lucien Hustaix mitonnait en écho aux *Valseuses* : *Les Jouisseuses*, puis *Les Tripoteuses*. Une veine « sonore » à gros succès qui allait d'ailleurs continuer d'être largement exploitée plus tard, avec par exemple *Les Limeuses* de Georges Fleury, *La Rabatteuse* de Burt Tranbaree ou bien encore *Les Pieuses* de Job Blough... Liste non limitative !

Mais une veine aussi, qui, comme pour *Les Valseuses*, ne doit pas faire oublier que c'était Francis Leroi, le plus jeune réalisateur de l'époque, qui avait créé le genre dès 1972 avec *La Michetonneuse*, un film dont le titre faisait d'ailleurs lui-même écho à la chanson lancée en 1966 par Michel Polnareff, sur son 45 tours *Dans la maison vide*.

Bien que cantonné à certaines salles écartées des sentiers battus, ce film interdit aux moins de 18 ans, qui posait en fait la question de la « marchandisation » de tout, connut un certain succès ; notamment auprès de la presse engagée et contestataire. « Pourtant, raconte François Jouffa – qui avait écrit le scénario avec Leroi –, l'actrice

principale un peu nunuche (Christine Leurk) refusa même un simple baiser sur la bouche. Mais elle citait Schopenhauer en faisant des pipes. » Comme quoi, la philosophie mène à tout.

Cette première déferlante, dès lors, n'allait cesser de grossir. *Le Film français*, rappelle Christophe Bier dans *Censure-moi – Histoire du classement X en France (L'Esprit frappeur [NSP], 2000)*, révélait ainsi que les quelque 128 films érotiques de cette année 1974 avaient engendré près de 6 millions et demi d'entrées sur la seule région parisienne. La France avait l'érection « capitale » ! En outre, dix de ces films avaient dépassé les 100 000 entrées. Et quand l'accumulation des succès commerciaux atteint un pareil score, ça devient effectivement une véritable manne ; mieux, un pactole.

Ainsi, dès le 17 octobre 1974, moins de six mois après son aussi bienveillante déclaration, ce bon Michel Guy s'émouvait donc de cette situation – pas financière, bien sûr ! – par ailleurs dénoncée par les lobbies bien-pensants et certaines personnalités. Au premier rang de celles-ci, l'Histoire aura surtout retenu le très rigide Jean Royer, maire de Tours et ministre du gouvernement Messmer, à qui une jeune femme, en plein meeting, avait montré ses seins ; et puis Robert André-Vivien, secrétaire d'État sous Georges Pompidou et futur maire de Saint-Mandé, homme plein d'humour, mais à qui, nous le verrons, il arrivait aussi de gaffer.

Plus étonnant, et les jeunes réalisateurs de la Nouvelle vague n'auront pas manqué de s'en étonner, s'engageait aussi dans ce combat le journaliste et grand reporter François Chalais, rendu célèbre pour ses interviews télévisées des plus grandes « vedettes » – comme on disait à l'époque – pour *Cinépanorama* et *Reflets de Cannes*, et aussi époux d'une autre grande figure de l'époque, France Roche, également journaliste, scénariste et auteur, et elle-même très versée dans le cinéma.

Bref, l'affichage de ces films se trouvait désormais dans le collimateur du secrétaire d'État à la Culture. Pire, ce dernier leur prédisait déjà un possible retrait de l'aide du Fonds de soutien pour le cinéma ; autrement dit, ces projets érotiques ne bénéficieraient plus d'avance sur recettes. Une mesure commercialement catastrophique et donc artistiquement assassine. Premier coup de canif, aussi, dans le contrat trop « franchement » libéral affiché jusqu'ici. En vérité, pour le métier et pour les amateurs d'érotisme – et qui ne l'est pas plus ou moins ? suis-je autorisé à me demander après mon passage chez les frères –, un véritable coup de poignard dans le dos.

Pendant que tous ces beaux esprits réfléchissaient si généreusement, en notre nom, à notre bien... de mon côté, je continuais donc de m'enfoncer plus avant dans ce tout nouveau métier de comédien de l'érotisme. Un métier qui du reste suscitait déjà bien des curiosités

tant chez le grand public que chez les médias, puisque, dès cette époque, la 2^e Chaîne de télévision m'avait sollicité pour participer à une émission intitulée *Bizarre, vous avez dit bizarre*. Tout un programme ! Je me souviens que je devais y effectuer une déclaration d'amour en gros plan. La première prise a été un échec ; j'étais écrasé par l'environnement. Les moyens techniques n'étaient pas vraiment « légers » à l'époque ! Heureusement pour moi, le métier, ou plus exactement la comédie, entraînait peu à peu. À la deuxième prise, je me suis concentré sur l'objectif en faisant abstraction de tout le reste. Cette fois-ci, on m'a applaudi ; c'était parfait.

Parallèlement aux inserts, je m'habituais à jouer de vrais rôles dans des films dont le climat et le genre érotique étaient largement fonction du caractère et des fantasmes de leurs réalisateurs. J'allais ainsi tourner dans *La petite Caroline aime les grandes sucettes*, un film au titre certes imagé mais qui correspond pourtant parfaitement à l'esprit et aux attentes de l'époque. Après tout, Gainsbourg n'avait-il pas fait fredonner neuf ans plus tôt sa chanson pire qu'ambiguë, *Les Sucettes*, à la très ingénue France Gall ? Depuis, mai 68 et la pilule étaient passés par-là ; la « Parenthèse » était largement ouverte ! Bref, avec ces sucettes, je me suis lié d'amitié avec leur réalisateur, Michel Caputo, alias Michel Baudricourt mais aussi, au gré des circonstances, alias Michel Anthony, Paul Kerman ou bien encore Jean Gérard.

De trois ans mon cadet, Caputo avait lui aussi exercé divers métiers, dont notamment celui d'assistant-réalisateur auprès de Jean-François Davy sur le tournage d'*Exhibition*. Avant de se lancer dans la pornographie, il s'était en outre personnellement essayé à la réalisation dans un style plus classique en tournant *Qu'il est joli garçon, l'assassin de papa !*, une manière de pastiche de Corneille, avec Michel Galabru et la pétulante Bernadette Lafont. Étrangement, un peu plus tard, en 1983, il allait s'atteler à nouveau à une comédie, *Les Planqués du régiment*, avec cette fois-ci la propre fille de Bernadette, Pauline Lafont, qui hélas trouverait la mort dans quelques années, au cours d'une randonnée dans les Cévennes. Détail amusant, pour ce comique troupier, Caputo l'érotomane avait réservé la part belle à l'inimitable Michel Préboist, dont les fidèles amis des *Grosses Têtes* de RTL ne laissent justement de souligner qu'il serait mort vierge...

Bien sûr, je vous rassure, quel que soit le charme également inimitable de certains titres... il est hors de propos pour moi de m'attarder sur tous les films auxquels j'ai apporté ma participation ni sur tous les réalisateurs avec lesquels j'ai collaboré – d'autant que certains payaient franchement mal ! –, néanmoins quelques-unes de ces expériences et de ces rencontres, le plus souvent heureuses, méritent d'être évoquées. Au-delà de leur caractère parfois affectif, certaines sont particulièrement éclairantes sur l'époque, ce milieu, ce

métier, son mode de fonctionnement et donc sur certains parcours. En outre, un certain nombre de collaborations et d'amitiés durables se sont nouées cette année-là.

Tout d'abord, il y a eu pour moi le plaisir de travailler avec mon ami Alain Payet, rencontré grâce à Hustaix et qui avait notamment été assistant-réalisateur de Philippe Labro ; s'il vous plaît. Lui aussi allait « se cacher » sous de multiples pseudonymes, tout d'abord John Love, mais également, selon les pays, Sacha Kitrik, Frédéric Brazil, Jim Douglas, Jean Pardaillan, et bien d'autres alias encore. Autant de masques qui pourtant n'enlèvent rien à son professionnalisme. Pour ces débuts avec lui, j'allais tourner *Furies sexuelles*, puis *Prostitution clandestine* avec Sylvia Bourdon, qui m'avait hier montré le chemin. Par contrecoup, j'allais y gagner moi aussi en métier.

Payet, c'était infiniment mieux qu'un nom et un savoir-faire, c'était un style original et osé. Sans jamais renoncer à la comédie, à laquelle il tenait beaucoup, il allait d'ailleurs forcer le trait toujours plus loin dans l'outrance. Sa créativité paraissait sans limites ; sa réalisation, toujours soignée, se voulait sans faille. Sans doute son credo tenait-il en un mot, un seul : l'audace.

Ses fans, et sans doute plus encore ses détracteurs, se souviendront qu'il avait fait tourner Groseille, une comédienne de 130 kilos, et qu'il avait fait appel à quelques autres dames obèses pour Miss Gélatine et ses copines. De même, il avait eu recours à des actrices naines pour *Les Aventures érotiques de Lily pute* et, surtout, il avait pris pour acteur fétiche le fameux « nain noir » Désiré Bastaraud, remarqué notamment dans *L'Inconnue*, où l'étonnante Catherine Ringer, future célébrité chanteuse des Rita Mitsouko, lui caressait le sexe de ses longs cheveux noirs. Étrangement, par de bien curieux méandres de la vie médiatique, ce sympathique Antillais allait devenir dans les années 1990 une véritable vedette grâce à la série de Jean-François Porry, *Le Miel et les abeilles...* une sitcom pour les jeunes d'AB productions.

Tout aussi étrangement, d'ailleurs, la présence de « Giant Cocoo » dans ce feuilleton de quelque 200 épisodes n'allait provoquer aucune vague. Le scandale allait provenir d'une autre de ses jeunes protagonistes, la comédienne et chanteuse Mallauray Nataf, qui allait laisser clairement voir dans le très juvénile *Jacky Show* qu'elle poussait ses vocalises sans culotte... Comme quoi le scandale ne s'impose pas toujours là où on l'attendrait ! Il est vrai que cette fois-ci on était bien loin des critères de notre fameux « carré blanc » de la télévision française et des genoux dévoilés par la malheureuse Noëlle Noblecourt...

Bref, Alain Payet, lui, ne rechignait pas à s'exposer au scandale. À tel point qu'on le considère comme le pionnier du « *hard crad* » – je vous fais grâce de la traduction –, qui est au « porno chic » ce que le

piment est au miel, la cravache au plumeau ; un style extrême né en 1985 avec *La Doctoresse a de gros seins* et où Alain entendait « montrer tout ce qu'il est possible de montrer ». Mon ami Christophe Bier, qui voit en lui l'une des signatures les plus originales du porno, n'oublie pas, quant à lui, *Les Visiteuses*, sa parodie du film réunissant Christian Clavier et Jean Reno, et puis son très kitch *Les Amazones du temple d'or*.

Hélas, ce joyeux spécialiste de l'extrême allait nous quitter à seulement 60 ans, peu avant Noël 2007, nous privant ainsi sans doute de quelques œuvres particulièrement « pimentées ».

Quelques semaines plus tard, ses amis et moi allions d'ailleurs lui rendre hommage en inaugurant une salle à son nom au Beverley de la rue Ville-Neuve, le dernier cinéma porno de Paris. Marc Dorcel lui-même était là, avec quelques anciens, dont Maurice Laroche, de l'association Le Belvédère, autour de Christian Libert, de Blue One, organisateur et ami proche de Payet. Comme dans un scénario bien bouclé, c'est précisément *Prostitution clandestine*, premier film tourné sous sa signature, que l'on projeta ce soir-là en hommage à Alain. On y trouvait déjà toute l'audace de notre ami, avec notamment une scène de fouet et une scène d'urolagnie, et moi, je m'y retrouvais en maître d'hôtel – comme cela m'est arrivé quelquefois au cours de ma carrière –, avec Liliane en pianiste, au côté d'une Sylvia Bourdon cette fois-ci dans un rôle de comtesse.

Dans une ambiance infiniment moins cool que chez Payet, j'ai aussi tourné cette année-là *Les Goulues* avec Claude Pierson, ou plutôt avec le couple Pierson, car en fait sa femme, Yvette, qui écrivait les scénarios, était plus que présente sur les plateaux. D'ailleurs, leurs réalisations arrivaient à l'écran sous des noms tantôt masculins, Claude Pierson ou Paul Martin, tantôt féminins, Andrée Marchand ou Karolyne Joyce.

Ils formaient en fait un couple assez bizarre, tout à la fois plutôt gentil, voire par certains côtés assez « cul coincé », et aussi quelque peu tenté par la perversité. Claude était un homme facile à vivre sur les plateaux, mais dame Yvette, justement, voulait tout régenter, donner son tempo et ses indications, et finalement mettre le moindre détail en accord avec ses pentes personnelles.

Je me souviens notamment qu'elle aimait tout particulièrement filmer les éjaculations faciales, ce qui, à l'époque, était loin d'être aussi courant que maintenant, à l'ère du « gonzo », le sexe au kilomètre, le sexe vite fait. À tel point que nous avons dû bricoler des sortes de pipettes pour les moins « généreux » d'entre nous – dont je faisais partie. Nous tenions discrètement un petit tube derrière la hampe de notre verge et, le moment venu, nous activions une seringue qui projetait notre soi-disant sperme sur le visage ou le corps de notre

partenaire. On le voit, nous avons une bonne quinzaine d'années d'avance sur MacGyver...

Bref, les tournages n'étaient pas toujours très tendres avec les Pierson. Ça m'agaçait et parfois même ça m'était franchement insupportable. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point, en des circonstances aussi intimes, il peut être perturbant de se sentir dirigé à ce point, au millimètre près – au poil près –, comme un robot ! Pour peu que l'on se sente mal ce jour-là, qu'il fasse chaud ou que s'ajoutent des difficultés techniques, on est vite au bord de l'explosion. En outre, Claude Pierson préférait le son direct ; non pas par souci d'économie, mais pour gagner en réalisme. Ce qui n'arrangeait rien !

Curieusement, pourtant, la seule fois où je me souviens avoir véritablement craqué, ce n'était pas avec les Pierson, mais avec un autre « Claude » – Claude Bernard-Aubert, alias Burd Tranbaree –, pour lequel j'éprouve pourtant estime et amitié.

Cet été-là, en plein tournage du film *Les Nymphomanes*, dans un appartement du front de Seine où il faisait déjà très chaud et où le cigare de Claude fumait comme une locomotive, je devais précisément affronter des prises de vues qui n'en finissaient pas et une script-girl pour le moins pénible : « Fais ceci, fais cela... Rentre ton ventre, sors ton sexe... » À tel point que j'ai soudain explosé de colère et ai refusé de finir la scène. Ah, ça, pour jeter un froid, ça a jeté un froid ! Alors là, pour le coup, l'ambiance n'était plus érotique du tout ; l'atmosphère s'était pour le moins rafraîchie. J'ai planté tout le monde sur place et je suis allé me retrancher dans la pièce voisine. On aurait pu entendre les coléoptères continuer à copuler seuls...

Ma partenaire américaine, la sublime Serena, aussi charmante que « gourmande de chez les gourmandes », en valait pourtant la peine.

Serena « Robinson » – ce qui semble être son vrai nom –, alias Serena Blaquelord, voire « Her Seren Highness the Princess Serena »... était en vérité déjà une *sex star* américaine surtout connue sous le seul prénom de Serena. Cette séduisante blonde aux yeux bleus, coiffée court et d'un bon mètre soixante-dix, avait un côté nettement androgyne, mais, comme Jane Birkin, un *sex appeal* à vous faire gicler un flacon de bromure. Après avoir posé pour le magazine *Hustler*, elle s'était fait remarquer dans le porno dès 1976 avec *The Journey of O*, de C.F. Kennedy, avant de tourner pour les Allemands, puis en France, où elle participera à plusieurs films de Claude Bernard-Aubert.

Quand j'ai rencontré Serena à la toute fin des années 1970, elle avait déjà tourné de nombreux films et était précédée par sa réputation de fille particulièrement « chaude ». Non seulement elle avait accepté la sodomie à une époque où la chose n'était guère évidente, mais elle était l'égérie du célèbre Jamie Gillis, souvent associé à des rôles pornos complexes ; notamment dans le très

sadomasochiste *Story of Joanna*, du grand Gérard Damiano, où il interprétait un maître bisexuel auprès de Terri Hall, une bien troublante ancienne danseuse. On les avait ainsi vus, entre autres, tourner une scène où il la prenait menottée.

Pour ma part, j'ai pu constater que Serena était effectivement à la hauteur de sa réputation. Le titre du film, *Les Nymphomanes*, où elle interprétait une hôtesse de l'air, lui allait comme un gant. Tout comme *Insatiable*, du reste, le film de Godefrey McCallum, où se produisait également John Holmes, ce fameux « Monsieur 35 cm » qu'un réalisateur facétieux n'avait pas hésité à me faire doubler... et en qui Seka, autre star US, plutôt froide d'apparence, voyait une sorte de « poteau télégraphique ».

Ce jour-là, le tournage s'était arrêté net et Claude Bernard-Aubert a eu l'intelligence de me laisser redescendre en pression. Je suis ainsi resté assis un long moment seul sur un canapé, toujours nu comme un ver. Lorsque j'ai été un peu calmé, il est venu me rejoindre, s'est installé à côté de moi et a réamorcé paisiblement la discussion. Du coup, l'idée du film s'est peu à peu réimposée à moi et, machinalement, tout en parlant, je me suis mis à toucher mon sexe, ainsi que nous, les hommes, nous le faisons couramment sur les plateaux, pour entretenir notre forme ou nous mettre en condition.

Bien sûr, j' imagine aisément que, vue de l'extérieur par des yeux et des esprits non professionnels, cette image de deux hommes enfermés en tête-à-tête dans une pièce et parlant tranquillement tandis que l'un d'eux se masturbe à moitié puisse avoir quelque chose de surréaliste. Mais n'oubliez pas que si ce métier peut paraître très enviable à bien des messieurs en mal de jeunes beautés mignonnes à croquer, il n'en était pas moins terriblement difficile, vu les « prestations » à assurer et le rythme à soutenir jour après jour. Car nous tournions beaucoup !

Concrètement, ou plus exactement pour dire les choses crûment, au-delà des éjaculations et de la souplesse d'échine et mentale exigée, il nous fallait être en mesure de bander durant des heures chaque jour, sous la chaleur des projecteurs et sous les yeux d'une équipe technique plus ou moins importante. Et ça, qu'on le veuille ou non, c'est bien moins naturel qu'une bonne vieille partouze entre gens de bonne compagnie venus là « bien chauds », pleins de désir et de fantasmes !

Bref, après cette explosion de colère et quelques légères « manipulations » exécutées d'instinct – les garçons me comprendront –, j'en étais venu à tapoter mon pénis dans le creux de ma main ; méthode infaillible pour y faire affluer le sang. Essayez, les gars ; vous verrez... Aussitôt, j'ai rejoint Serena et le tournage a repris dans une ambiance cette fois apaisée.

Heureusement, j'en conviens bien volontiers, les tournages étaient rarement aussi tendus, y compris avec les Pierson. En compagnie de

mes deux complices, Charlie Schreiner et Alain Plumey, on a même passé d'excellents moments sur celui des *Aventures des Queues nickelées*. Un titre clin d'œil « à la Pierson », comme ceux, hélas, de certaines de ses réalisations tardives : *Les Petits slips se déchaînent*, *French initiation dans un petit cul de pucelle* ou bien encore *Bien au chaud entre deux petites fesses...* Mon Dieu, où allaient-ils chercher tout ça ? Et comme si le qualificatif « petit » pouvait suffire à désamorcer le caractère pathétique de ces curiosités ! Avec mes deux amis, en tout cas, on s'était bien amusés cette fois-là, notamment en allant acheter chez Tati des vestes écossaises aux carreaux gueulards les plus grands possibles.

1975 a également été l'année de ma rencontre avec Pierre Unia qui, lui, signait ses films pornos sous l'anagramme féminin de Reine Pirau, voire sous celui de Renau Pieri. Une « prudence » bien compréhensible si l'on se fie, là encore, aux titres choisis pour ses créations les plus tardives ; par exemple, *Petites mouilleuses pour gros calibres* ou bien *Fesses vierges à l'essai aux Caraïbes*. Oui, je sais, ça étonne toujours... Et il y a de quoi. C'est même pour ça que je me permets d'insister sur tous ces titres qui aujourd'hui peuvent faire rire ou agacer. De fait, l'époque était comme ça. Cette Parenthèse enchantée n'avait peur de rien.

En outre, certains titres ne manquaient pas d'humour. Dans ce registre, on ne peut résister, bien sûr, à l'envie de citer *L'Arrière-train sifflera trois fois* et *Règlements de femmes à OQ Corral*, de Jean-Marie Paillard, également spécialiste du polar et du film d'action, ou bien encore *Les Tontons tringleurs*, où j'allais moi-même accepter un rôle de pure comédie, en 2000, pour retrouver mes copains Alban Ceray et Jean-Pierre Armand, et puis, surtout, faire plaisir à notre ami Alain Payet.

Néanmoins, le champion toutes catégories en ce domaine demeure assurément Michel Caputo, dit Baudricourt : Jugez-en : *Blanche fesse et les sept mains*, *Si mon cul vous était conté*, *De la croupe aux lèvres*, *L'Aubergine est bien farcie*, *Les Pipes de Madame Saint-Claude...* Ça laisse rêveur. Et qui oserait dire que l'on se prenait à ce point au sérieux ? Ce qui, d'ailleurs, ne nous empêchait pas pour autant de nous vouloir très professionnels ! Ce que je crois, en tout cas, avoir été pour Pierre Unia, dès ces débuts avec lui, pour le tournage de *Candice Candy*.

Lui-même était d'ailleurs du genre professionnel. Il avait fait ses classes en réalisant des films à caractère commercial ou destinés à la télévision, et puis il était plutôt bien inspiré pour ses musiques ; la preuve, il avait fait appel à un débutant... du nom de Laurent Voulzy, pour *Le Pied*, ce film encore très sage où Béatrice Harnois côtoyait la très joyeuse Micheline Dax. Enfin, j'ajouterai que Pierre n'était pas non plus le dernier pour jouer habilement avec les chutes et les

inserts.

Candice Candy, auquel participaient également Liliane et ce petit bonbon de Béatrice Harnois, a été pour moi l'occasion de travailler avec « Cyril Val », ou plus exactement Alain Plumey, qui allait donc lui aussi devenir mon ami et, plus tard, demeurer dans l'érotisme en assurant la direction du musée du boulevard de Clichy : un étonnant et merveilleux petit endroit à dimension humaine, tout rempli de richesses originales, artistement mises en scène et en valeur sur sept niveaux. Comme je l'ai souligné, l'érotisme fait pleinement partie de la culture d'une société ; et là, dans son musée près de la place Blanche, on voit bien à quel point c'est vrai pour tous les recoins de la Terre ! Cette réalité sociologique et artistique fait désormais d'Alain une sorte de poète-brocanteur et de globe-trotter de l'érotisme – traquant l'objet rare partout dans le monde –, mais avant cela, il était déjà un grand professionnel du sexe.

D'ailleurs, comme il est lui-même « une nature » et qu'il a une excellente mémoire, il se souvient parfaitement avoir tourné dans 139 films mais aussi de notre toute première rencontre sur *Candice Candy*. Il n'a pas oublié, notamment, une jolie black, championne de javelot – ça ne s'invente pas ! –, qui lui avait demandé avant le tournage de bien la chauffer en la léchant longuement ; ce que notre courageux professionnel s'est bien sûr appliqué à faire soigneusement durant près de trois-quarts d'heure. Il faut dire, se rappelle-t-il également, que la dame pouvait se révéler égale en agressivité à notre amie Sylvia Bourdon.

Et d'ailleurs, dans ce registre des femmes au caractère bien trempé, il a gardé en mémoire les mêmes agacements à l'encontre d'Yvette Pierson, qu'il soupçonne même de s'être parfois montrée un peu sadique. « Elle faisait durer les attentes, dit-il ; on devait souvent garder nos érections durant plus de vingt minutes en patientant. » Quand je vous dis que c'est un métier ! Elle écrivait, dirigeait un peu, se mêlait de tout et puis exigeait des éjaculations « copieuses », se rappelle-t-il, lui aussi. Du coup, lui comme moi, nous devions recourir à notre fameuse alchimie à base de lait Gloria et à cette pipette façon Mac Gyver.

Et pourtant, ce métier, on l'aimait ; parfois même jusqu'à plus soif. À tel point qu'Alain, à certains moments, quand il croisait une belle fille dans la rue, la regardait avant tout « comme des heures supplémentaires ». Ses overdoses de sexe l'envoyaient plusieurs semaines au vert, se reposer « le milieu ». Il en profitait pour travailler ses réseaux – « on fonctionnait par cooptation », dit-il –, il écrivait des scénarios et, jouant lui aussi avec les mots, comme Caputo, il prenait plaisir à inventer des noms d'artiste improbables. « Eva Porée », c'était de lui...

Après ça, Alain repartait de plus belle, lui aussi en cascades incroyables. Ce diable d'homme à la mémoire sans cesse en érection reprenait ses activités très physiques, honorant à l'hôtel les clientes du théâtre érotique où il se produisait et qui en demandaient encore hors plateau, ou bien courant à poil sur les Champs Élysées sous l'objectif d'une caméra... Oui, il l'a fait !

Alain savait être aussi outrancier que la très exhibitionniste Sylvia Bourdon, qui à l'époque, pour le *fun*, avait elle-même remonté et descendu cinq fois de suite les Champs, toute nue dans une Daimler, cuisses écartées à la fenêtre, en criant « Vive le porno ! ». Ah ! ça devait valoir le défilé de la Victoire et rallumer la flamme à quelques-uns...

Selon Alain Plumey, l'intellectuel plutôt cérébral, nous les cascadeurs du porno, nous étions des « yogis naturels, capables de maîtriser la biologie ». Bref, ce garçon-là, cet ami, méritait assurément de figurer dans un musée ! Il ne manque plus à ce charmant et réputé sodomite, encore bien vert, que la petite étiquette muséale portant le si délicat surnom que nous lui avions décerné dans le métier : « Fou-du-rond » !

Au bout du compte, ces premiers tournages m'avaient permis de belles rencontres, tout en m'apprenant le métier, et puis, curieusement, cette initiation s'était « bouclée » – comme dans un bon scénario – en me ramenant à celle qui m'avait montré le chemin : Sylvia Bourdon. Tour à tour, je l'avais en effet croisée sur *Les Goulues*, *Candice Candy* et *Prostitution clandestine*. Elle, c'était sa notoriété, déjà, qui croissait.

Il faut dire qu'au-delà des talents plus ou moins grands des réalisateurs, au-delà même des rôles qui lui étaient confiés, Sylvia possédait l'art de se rendre remarquable dans son jeu. On sentait bien qu'on avait affaire à une vraie personnalité. Ainsi Claude Mulot, alias Frédéric Lansac, ne s'y était pas trompé en lui confiant le rôle de tante Barbara dans *Le Sexe qui parle*, son très gros succès de l'année 1975.

Comme Alain Payet, mon ami Claude, aussi gentil que bon technicien, était d'ailleurs lui aussi un grand professionnel tirant le cinéma pornographique vers le haut et qui, par contrecoup, nous grandissait, nous les comédiens et comédiennes. Il était en outre aussi bon scénariste que réalisateur. Dès l'âge de 27 ans, ce sympathique garçon blond-roux, plaisante alchimie de *gentleman farmer* et de mondain, avait ainsi déjà doublement signé une œuvre remarquée, avec *La Rose écorchée*, un film fantastique entre épouvante et érotisme : l'histoire d'un peintre dénommé... Frédéric Lansac... qui tombait amoureux d'une jeune beauté bientôt défigurée lors d'un accident.

Le Sexe qui parle allait valoir à « Mulot-Lansac » sa pleine reconnaissance dans le cinéma pornographique. Oserais-je dire que le

sujet « interpellait »...

Le propos, il est vrai, comme Sylvia Bourdon, était remarquable. Après qu'aux États-Unis le fameux *Deep Throat* [*Gorge profonde*] de Gérard Damiano ait raconté les découvertes sensuelles d'une femme dont le clitoris se trouvait au fond de sa gorge – donc naturellement vouée à la fellation –, voici que mon ami Claude nous proposait les aventures et le désarroi d'une femme – la très belle et très brune Claudine G., alias Pénélope Lamour – dont le vagin se mettait soudain à parler. Pire, à interpeller son époux qui avait un peu trop tendance à la délaissier.

« Réveille-toi, gros dégueulasse ! J'ai envie de baiser ! », lançait ce sexe dans un style cru esquissant *Les Monologues du vagin*. Et même visionnaire ! avec un « Tire-toi, connard ! » qui n'était pas sans annoncer un certain « Casse-toi, pauvre con ! » qui bien plus tard fera florès... En outre, non seulement il se mettait à parler en public, mais il allait bientôt se laisser interviewer et nous révéler le passé de Joëlle, interprétée par la juvénile Béatrice Harnois pour ses jeunes années et par la splendide Pénélope Lamour pour le temps présent.

Pénélope, cette « plante magnifique », racontera Francis Leroi, était une danseuse du fameux et classieux Milliardaire des Champs-Élysées qui finalement s'était retrouvée dans cette aventure sans en prendre pleinement la mesure ni en entrevoir les limites exactes. D'une certaine façon, elle provenait ainsi de l'univers plutôt mondain de Claude Mulot, qui fréquentait aussi bien Georges Lautner et Michel Audiard que Claude Brasseur et Nathalie Delon. Pénélope avait d'ailleurs indiqué qu'elle ne ferait pas « tout » et qu'elle refusait toute pénétration. Le producteur avait donc dû se mettre en quête d'une doublure sexe... Liliane.

Cette « jeune première » du porno, si peu arriviste, allait en tout cas connaître un succès immédiat avec ce tournage, y compris aux États-Unis. Quant au film, il allait décrocher le Grand prix du 1^{er} Festival du film pornographique de Paris d'août 1975 ; une reconnaissance méritée puisque bientôt confirmée par le nombre des entrées : 25 000 dès le premier jour ! Mischkind a failli en avaler son cigare.

Après ce succès qui, bien sûr, la dépassa, la douce Pénélope n'eut de cesse de se faire oublier et de revenir à une vie normale, entre mari et enfants. Ce qu'elle parvint à faire jusqu'à ce que Canal+ remette *Le Sexe qui parle* à l'honneur et que le film soit distribué en cassettes vidéo par Mischkind... Un choc pour elle ; et pour les siens ! Mais aussi pour Francis Leroi, qui vit un jour un monsieur très en colère débarquer chez lui sans prévenir pour lui mettre son poing dans la figure.

Un seul coup, mais un bon... C'est dur, la vie de producteur de porno. Ce malheureux Francis ne manque pas de théories sur son

métier ; ainsi pense-t-il qu'être producteur nécessite quatre qualités : « rapidité, chance, conviction et, plus que tout, un moral d'enfer ». Il aurait dû ajouter à cette liste « une bonne esquivé »...

Au-delà de son évidente recherche esthétique, la marque de fabrique de ce « double champion » qu'était Mulot-Lansac – *a fortiori* avec son complice Barny –, était assurément l'inventivité. Et bien sûr, *Le Sexe qui parle* n'avait pas manqué à la règle. D'autant plus que l'excellent Francis Leroi, déjà expérimenté et dont j'aurai l'occasion de parler plus tard, était dans l'affaire en qualité de coscénariste, coréalisateur et coproducteur.

Les scènes chaudes et décalées se succédaient : sexe dans un confessionnal, au son d'un alléluia bien sûr, défloration de la jeune Béatrice Harnois avec le nez de Pinocchio, et puis un rêve érotique où Pénélope, très bourgeoise dans sa mise, se caressait dans une limousine cernée par des inconnus masqués en train de se masturber sur les vitres... En l'occurrence, une situation et une ambiance qui n'étaient pas sans évoquer pour moi le Petit train de la place Dauphine.

Plus extraordinaire, et en prise directe avec le prétexte de son film, Claude avait surtout eu l'idée de monter des plans où sa caméra était censée voir le monde – et les verges et les bouches qui s'approchaient – à travers la fente du sexe de son héroïne. Là, pour le coup, on pouvait vraiment parler sinon de « sourire vertical », du moins de « regard vertical »... Et quel bricolage ! En guise d'effets spéciaux, l'équipe avait fendu un coussin en mousse et l'avait agrémenté de poils de balais. Bonjour, le romantisme !

Moi-même, qui étais au casting pour les raccords sexe, j'ai dû « artiller » comme un malade à travers un bloc de polystyrène... De plus, pour soigner le cadrage, on m'avait mis en équilibre sur deux petits praticables. Là, pour le coup, j'étais véritablement « cascadeur du sexe » !

En fait, c'était le film tout entier qui recherchait un juste équilibre entre pornographie et esthétique. Les gros plans de sexe, justement, avaient été un véritable souci pour Mulot et Leroi, qui redoutaient tous deux un rendu trop franchement gynécologique. Leur désir de leur conserver au contraire une certaine beauté faisait d'ailleurs grincer leur directeur photo, Roger Fellous, qui, son éternel mégot au bec, ironisait sur le nombre de filtres à empiler sur l'objectif pour faire du David Hamilton... jusqu'à ce qu'on ne voie plus qu'il s'agissait d'une « chatte ».

Sylvia, quant à elle, interprétait donc le rôle d'une tante artiste-peintre s'abandonnant gaillardement au plaisir avec ses deux jeunes modèles mâles. Foulard chamarré sur la tête, outrageusement maquillée – comme une voiture volée, aurait dit Coluche –, elle se

donnait même du plaisir avec le talon de sa chaussure. En fait, « la Bourdon » était en rogne contre la production, qui lui avait imposé pour maigre pâture ces deux éphèbes peu charpentés, encore bien trop peu virils pour assumer face à ses appétits de dévoreuse de santé, et surtout face à son autorité parfois déstabilisante. « Ils n'ont rien dans le slip ! » avait-elle lancé rageusement en s'enfournant dans le sexe tout ce qui lui passait de commode à portée de main.

Moi, je n'étais encore qu'à la marge de cette aventure, côté « cascades », et j'avoue que je n'aurais pas détesté avoir l'occasion d'interpréter un vrai rôle dans ce film où Claude Mulot avait en outre mis le paquet pour l'équipe technique, avec notamment Roger Fellous, Sylvie Jouffa au casting et au décor, et puis Didier Philippe-Gérard, alias Michel Barny, son propre beau-frère, comme assistant-réalisateur. Il suffisait d'attendre...

Par bonheur, le trio Lansac-scénariste – Barny-réalisateur – Leroi-producteur allait en effet bientôt m'inviter à tourner toute une scène dans son film lui aussi plutôt remarqué, et en tout cas remarquable, ne serait-ce que par la longueur peu ordinaire de son titre : *Mes Nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maud et Richard*. Une longueur très excusable puisque le titre initial, *La Grande baise*, avait été retoqué par la Commission de censure. Le nouveau, bien sûr, était un clin d'œil à l'un des « contes moraux » d'Éric Rohmer, *Ma Nuit chez Maud*, sorti en 1969 et où les personnages se perdaient en longues discussions platoniques autour de l'amour et de la morale. Tout le contraire de notre univers, quoi !

Ce véritable petit bijou, au budget généreux, était en outre très représentatif, pour ne pas dire exemplaire, de ce que l'on pouvait faire de bien à l'époque, en tournant en 35 mm, sans avoir une épée fiscale dans les reins. Lansac avait associé les meilleurs noms à son projet : non seulement Barny et Roger Fellous, directeur de la photo réputé dans le cinéma classique, mais aussi Francis Leroi pour producteur, Francis Mischkind pour distributeur, et, perle sur le gâteau, Gérard Kikoïne au montage.

Gérard, qui avait découvert Pénélope Lamour lors de ses sorties nocturnes et qui se lancerait dès l'année suivante dans la réalisation porno, n'avait pas 30 ans et avait appris le métier dans le studio de doublage de son père. Dès 1973, il avait fait ses propres gammes avec *L'Amour à la bouche*, un film plutôt bien accueilli à l'exportation.

Bref, il y avait là une belle brochette métier ; sans compter l'équipe « sexe et comédie » ! Mon ami La Plume – Cyril Val –, qui était également de l'aventure, avait trouvé qu'au tout début du cinéma érotique les filles n'étaient pas toujours très jolies, mais là, incontestablement, la beauté était au rendez-vous ! Et même, pour un peu, on aurait pu croire à quelque coproduction internationale.

Outre la superbe danseuse de cabaret parisien Pénélope Lamour, la charmante brune remarquée dans *Le Sexe qui parle*, on se souviendra tout particulièrement de l'Américaine Dawn Cummings, qui y tenait la vedette et avait donc exigé un rôle pour son petit ami Brendan Reed [le majordome]. Cette exigence m'ayant coûté le premier rôle masculin, lequel m'était initialement destiné. Mais on se souviendra aussi, avec non moins de plaisir, de l'élégante et sculpturale Allemande Helga Trixi – portée vers les habits noirs et une relative froideur à la Gambier –, de la Néerlandaise Nadja Mons, à la peau de lait bien sûr, et puis de la très française Véronique Monod, une jeune beauté de la Côte d'Azur avec qui j'avais précisément une scène de lit.

Quatre superbes créatures, dans des styles très différents et en qui Francis Leroi avait repéré des qualités d'étudiantes « libertaires ». Mais pas seulement. Ainsi le bon esprit de Dawn Cummings qui, après quelques verres de *french wine*, pouvait se montrer assez compréhensive hors caméra et sans son « fiancé ».

Cette scène de lit avec l'adorable Véronique Monod était bien dans l'esprit créatif et décalé de Lansac, puisque j'y couchais avec la femme de chambre de l'hôtel alors même que ma prétendue épouse râlait à haute voix sous la douche, bien entendu sans nous voir. Pour la circonstance, nos deux compères, Lansac et Barny, avaient affublé Véronique de la panoplie complète de la parfaite « soubrette », avec petit tailleur noir, coiffe et tablier blancs. Amusant, quand on sait que, pour Lansac, dès qu'on sortait des fanfreluches, on était dans le « harnachement ». À voir Véronique ainsi affublée, on aurait dit une silhouette de BD de Jeff Willy, l'auteur de la très *fetish* et *bondage* Gwendoline. Mais en fait, pour cette scène, la véritable charge se trouvait dans les dialogues. Au moment où j'atteignais l'orgasme, depuis la douche, ma soi-disant épouse me lançait : « Tu sais, maman, elle a téléphoné hier soir. » Et bien sûr, mon « Ah ! » de plaisir était purement exclamatif ; pas le moins du monde interrogatif...

En outre, pour pousser encore la caricature, nos compères avaient imaginé de faire observer la scène par un voyeur, en l'occurrence le maître d'hôtel de l'établissement, lui aussi « en tenue » et qui se masturbait dans l'entrebâillement de la porte. Et comme, en plus, ils avaient choisi pour ce rôle notre copain Carmelo Pétix, la scène devenait franchement burlesque.

Il faut dire que Carmelo était à lui seul un véritable personnage, tant dans sa vie privée que dans son métier. Et ce, précisément, parce qu'il était depuis longtemps déjà foncièrement artiste. Bisexuel notoire, s'assumant pleinement à une époque où la chose n'était guère aussi facile qu'aujourd'hui, ce Sicilien de 38 ans menait alors une vie des plus débridées, finalement aussi haute en couleur dans l'intimité que dans le spectacle ou sur les plateaux de cinéma.

D'un côté, l'époque, cette Parenthèse enchantée d'avant l'irruption du Sida, lui permettait de multiplier les partenaires à l'envi ; d'un autre côté, son parcours déjà bien rempli de chanteur et de danseur de cabaret l'armait pour de vrais rôles de comédie que prenaient alors le temps de dessiner les réalisateurs de cet Âge d'or du cinéma pornographique français. Et justement, scénaristes et réalisateurs ne s'y trompaient pas et pensaient à lui pour les rôles les plus déjantés, où il pouvait donner libre cours à son goût du déguisement et se laisser aller à un style de jeu outré tout à fait digne du cabaret. Plus tard, en 1988, il allait d'ailleurs tourner avec Jean-Pierre Mocky dans *Une Nuit à l'Assemblée nationale* et avec Moshé Mizrahi dans *Mangeclous*. Enfin, pour nous, gens du métier, Carmelo s'est toujours montré un charmant compagnon apportant de la joie sur les plateaux.

Pour ce film, Lansac et Barny avaient mis les petits plats dans les grands dès la conception du scénario. À tel point, du reste, que certains critiques y ont clairement vu une parodie de *La Grande bouffe* de Marco Ferreri. De fait, au lieu d'un suicide alimentaire, il s'agissait ici, pour trois de ses personnages, d'un suicide sexuel ; l'érotique se substituait au gastronomique. La première de ces belles suicidées se faisait littéralement « sauter » en utilisant un bâton de dynamite en guise de godemiché – poussant ainsi le jeu bien plus loin que Béatrice Harnois dans *Les Deux gouines*, avec sa poire à poudre... –, la seconde succombait en s'abandonnant à quatre éboueurs en gilets de voierie oranges – en fait, une des premières scènes de *gang bang* – et la troisième mourait de plaisir dans les bras du majordome, qui se débarrassait finalement d'elle en la jetant dans la piscine.

Là encore, d'ailleurs, le duo créatif Lansac-Barny avait imaginé un personnage plutôt décalé avec ce majordome, Arnold, qui après avoir été surpris par la foudre alors qu'il se masturbait, avait certes perdu la boule, mais depuis n'avait plus jamais débandé. Ça, c'était ce que disait le scénario. Dans la réalité, notre héros n'avait pas d'aussi grandes facilités. Finalement, alors que le chouchou de Madame m'avait ravi le rôle, il m'est revenu l'honneur de le doubler en raccords sexe.

Le tournage de la scène des éboueurs, pourtant filmée à ce moment privilégié de la fin du jour que réalisateurs et photographes appellent « l'heure magique », avait, quant à lui, finalement suscité un relatif dégoût chez Claude Mulot, cet ami sans prétention aucune mais pourtant plus habitué à fréquenter Nathalie Delon que la benne à ordures de son quartier. Dans ses tentatives pour approcher les Français de la vraie vie, « VGE », notre jeune président certes accordéoniste mais bien né, allait pourtant montrer moins de préventions à l'égard de ce « tropisme » qui n'était pas non plus le sien...

Le ton du film était en tout cas ainsi donné et, finalement, on ne s'y étonnait plus de rien ; même pas de ce producteur de spectacle humidifiant tranquillement son cigare dans le sexe d'une jeune femme appliquée à le sucer pendant qu'il dictait son courrier à sa secrétaire. Il est vrai qu'il avait le bon goût de demander à cette dernière si la fumée ne la dérangeait pas... Une scène qui n'est pas sans évoquer les exploits plus tardifs d'un certain Bill Clinton.

Bref, ces chenapans avaient tout osé, et pourtant tout leur était pardonné, tellement leur entreprise était conduite avec le souci du détail inventif et du travail soigné ! À tel point, du reste, que Al Goldstein lui-même allait évoquer dans *Screw* « un voyage sur la rivière de la décadence. Sensuel et solide... Un ballet de chair. »

Et l'Américain Al Goldstein, qui ne prétendait pas chercher à rendre son magazine plus « artistique » que ceux de la concurrence, s'y connaissait en matière d'érotisme poussé. Son film *S.O.S. [Screw-On-Screen, c'est-à-dire Baiser-Sur-Écran]* était plutôt du genre outré, avec notamment la fameuse Jody Maxwell, surnommée « la suceuse chantante du Missouri »... parce qu'elle pouvait pratiquer son art tout en sifflotant le bien innocent *Petit chien dans la vitrine*...

Ce « ballet de chair », tourné dans le cadre magnifique du château d'Hérouville, en Normandie, bénéficiait en outre de décors soignés ; mieux : travaillés. La noble demeure était alors la propriété du musicien Michel Magne, qui disposait là d'un studio d'enregistrement très couru des professionnels. L'équipe de Jacques Higelin allait d'ailleurs y surprendre non sans étonnement bien des savoir-faire qui échappaient à leur art.

Dans un style très *Seventies* aux couleurs *flashy*, Lansac et Barny avaient imaginé pour leur film tout un mobilier agrémenté de reproductions de sexes masculins pour le moins... expressifs. Outre un phallus géant rose, très totémique et presque aussi haut que Dawn Cumming qui l'étreignait très affectueusement – totem que Leroi soupçonne les musiciens d'Higelin d'avoir emporté en souvenir –, et un grand chandelier aux « bras de lumière » ornés de même, les chaises de la salle à manger étaient dotées de godemichés sur lesquelles ces dames prenaient place pour dîner. Toute une panoplie d'ornements sexuels réalisés par Christine, la chef-accessoiriste, et que l'on ne trouvera que plus tard dans les récits de ce genre ; et encore, en bandes dessinées !

Enfin, ces avant-gardistes aussi inspirés que culottés avaient bien sûr accordé une attention toute particulière à la technique, qu'il s'agisse de la qualité de l'image, déjà évoquée à travers la réputation de Roger Fellous, de l'usage du ralenti ou bien de la bande-son et du choix parfois facétieux des musiques.

Dans ce registre, je me souviens d'ailleurs parfaitement de cette

chanson douce, *Noyée dans tes yeux*, dont le titre, susurré en leitmotiv par une voix très féminine, était parfaitement raccord avec cette scène d'éjaculation faciale réunissant la patiente et consciencieuse Nadja Mons et le très passif Charlie Schreiner. Un sacré numéro, lui aussi ! Et que résume bien cette scène où, sans la moindre velléité de participation, il « subit » paisiblement une fellation sans renoncer pour autant ni à sa cigarette ni à sa bière.

De fait, Charlie, cette manière de fil de fer débarqué d'Amsterdam et qui allait devenir pour moi un ami comptant dans le métier et dans la vie, était un type des plus cool. Désinvolte à l'extrême, ne se prenant jamais la tête, il était même quasiment l'archétype du j'm'en-foutiste. Plutôt beau gosse, doté d'un bijou de famille mieux que convenable – comme l'observait Alain Plumey –, ce Grand gentil loup avait tout pour faire craquer le Chaperon rouge. Hélas pour nos partenaires féminines, si l'outil était prometteur et s'il avait l'érection facile, le bonhomme n'était pas partisan du moindre effort. Jouant de son charme, souvent allongé sur le dos, les mains calées sous la nuque, mon Charlie aimait bien se laisser faire, mais se montrait rarement volontaire pour les amuse-gueules de ces dames.

Avec Charlie, entre les prises de vue – voire pendant –, on jouait d'ailleurs souvent aux cartes ; notamment au sept-et-demi. Donc, parfois même sur la croupe des filles, ce qui, à part Michel Caputo, n'amusait pas forcément tout le monde. Charlie Schreiner, en tout cas, ne se prenait jamais au sérieux. Sitôt libéré de ses plans, il filait à la salle de bains pour remettre un peu d'ordre dans ses « bigoudis » et se jetait à nouveau sur les cartes, histoire de donner un peu plus de poids à ses cachets tout en allégeant ceux de ses petits camarades.

En fait, au-delà des plateaux de cinéma, c'était un véritable prince de la nuit, qui aimait les boîtes, les fêtes et les voitures américaines. Il a d'ailleurs attiré dans le métier quelques jolies filles décomplexées rencontrées de cette façon. Avec lui, tout semblait possible ; on rentrait partout, on accédait à tous les paradis sans passer par le purgatoire des files d'attendre. C'est aussi qu'on a recruté la magnifique Véronique Maugasky, que Charlie avait draguée à L'Élysée-Matignon, et puis Cathy Greiner, qui tenait la porte du Privé, rue de Ponthieu.

Lorsque Charlie ne tournait pas, il lui arrivait souvent de rentrer chez lui à l'aube et de dormir jusqu'à la tombée de la nuit ; autant dire jusqu'à l'heure de recommencer. Et puis, bien sûr, quand il tournait, il ne rechignait jamais à piquer un petit somme entre deux prises de vues. Nous avons ainsi souvent « roulé » ensemble la nuit, mais moi j'avais une famille, je me devais de rentrer plus tôt.

En outre, j'étais beaucoup plus attentif au métier, que ce soit en qualité de comédien ou dans ma recherche de décors et mes castings.

À ce titre, je me souviens qu'un jour je lui avais téléphoné chez lui vers 15 heures, ce qui me paraissait constituer une heure tout à fait raisonnable, et il s'était enflammé en s'exclamant que, de toutes ses connaissances, j'étais le seul type capable de toujours se trouver quelque chose à faire !

Cette différence de rythme et d'engagement personnel ne nous a pourtant pas empêchés de devenir amis, Charlie et moi, et de l'être restés aujourd'hui. Et même, un temps, d'une certaine façon, nous aurons eu des vies parallèles en nous liant avec deux magnifiques Américaines précisément rencontrées dans une boîte de nuit.

Au-delà de ces rencontres sympathiques, Charlie ou Carmelo, et du professionnalisme de Claude Mulot, je ne serais pas complet en évoquant ce dernier si je ne soulignais pas combien celui-ci était aussi un homme de cœur qui avait l'art de se faire aimer ; et ce, bien au-delà de notre cercle de l'érotisme !

Pour Johnny Halliday et Carlos, par exemple, il était ainsi mieux qu'un simple ami. D'ailleurs, notre Johnny national lui avait prêté une berline à la ligne assez « dingue » pour le tournage de *Mes Nuits avec...*, et puis, surtout, il aura montré son grand cœur et sa générosité, en 1985, lorsque Claude est mort noyé en faisant de la planche à voile à Saint-Tropez, sous les yeux de sa propre fille, âgée de sept ans. Avec lui – portant cravate pour la circonstance, ce qui était une réelle marque d'affection et de respect ! –, avec l'inséparable Carlos et puis l'adorable Patinette, dont je parlerai aussi, nous avons alors déjeuné ensemble pour communier dans cette amitié partagée.

Francis Leroi, lui aussi touché par cette disparition brutale, racontera, quant à lui, que Claude et sa bande avait invité Johnny et la sienne à fêter la sortie du *Sexe qui parle* dans un restaurant intime de la banlieue parisienne. Notre star nationale, toujours aussi discrète, parlant peu de sa personne, avait aimé le film et avait confié à son ami en avoir été lui-même plutôt troublé. Johnny étant un homme pudique, c'était franchement un compliment. D'ailleurs, n'osant rien refuser à Claude, il s'était laissé entraîner par toute cette fine équipe au Roi René, pas très loin de là. L'ambiance décalée avait de quoi l'amuser après cette soirée bien arrosée, mais ce n'était pas son truc. Cette joyeuse bande cinéma-rock, très improvisée, était d'ailleurs assez hors ton au Roi, et Claude et Johnny s'étaient contentés de continuer à y boire.

Dans l'immédiat, cette même année 1975 allait être également pour moi l'occasion de découvrir un autre pionnier de l'Âge d'or de la pornographie française : Jean-François Davy. Un ami, lui aussi, puisque notre relation a traversé le temps, et un sacré bonhomme !

Tout autant créatif et esprit curieux qu'homme d'affaires affûté et madré. Comme les chats, Jean-François retombe toujours sur ses

pattes. Ainsi, après s'être « planté » dans la distribution, il rebondira dans la vidéo avec sa société Fil à film et en créant près de Gaillon, en Normandie, un important laboratoire de duplication de cassettes ; mieux encore, avec Opening, il est aujourd'hui revenu à la production et à la diffusion. Le personnage, en tout cas, est intéressant.

« Tout petit déjà », si j'ose dire, ce grand gaillard au poil noir de deux ans mon cadet, robuste comme un sanglier, était plutôt remarquable par son physique très « Parenthèse ». À l'époque, en ce délicieux temps des « pattes d'eph. », des chemises à fleurs et des Santiags, lorsque j'ai fait sa connaissance, sa barbe épaisse, sa chevelure longue et drue, ses amples vestes de grosse laine bariolées évoquaient davantage quelque indigène soixante-huitard du Larzac qu'un réalisateur de cinéma, fût-il porno.

En vérité, Davy s'est toujours présenté plutôt comme un provocateur et un esprit curieux que comme un simple pornocrate. Longtemps, il aura eu ainsi l'habileté de se façonner l'image du spécialiste absolu du documentaire porno à résonances sociologiques, et non pas l'image d'un réalisateur de porno « classique ». C'est donc surtout dans ce registre que pour le grand public des noms de films remarquables demeurent attachés au sien : *Les Pornocrates*, *Prostitution* et puis, surtout, la série des *Exhibition* (I, II et 79)...

Mais Davy est bien plus que ça. Tout d'abord parce qu'il aura été tout à la fois réalisateur, scénariste, producteur, diffuseur et même parfois comédien – ce qu'il rêvait d'être à ses débuts, avant de s'intéresser à la photographie ; ensuite parce que ce bonhomme-là aura aussi tâté de tous les genres dans le cinéma.

Comme tous les passionnés, Jean-François s'est lancé jeune dans l'action. Fou de cinéma, dès quinze ans, il a réalisé son premier film avec ses copains scouts ; en 8 mm, bien sûr. Sacré, p'tit loup ! Ensuite, ce Castor ingénieux s'est essayé au court-métrage, puis il a fait ses classes auprès de Luc Moullet, comme assistant sur un premier long-métrage. Son côté artisan inspiré, capable de faire des choses avec peu de moyens, s'est forgé là, sur le tas.

C'est ainsi que dès l'âge de vingt ans, cette manière de petit génie bricolo du 7^e Art qui voulait désormais « maîtriser le jeu » a enchaîné trois longs métrages personnels : *L'Attentat*, un film en noir et blanc qui ne trouva pas de distributeur ; *Traquenard*, un policier au titre hitchcockien ; et puis *Le Seuil du vide*, dans le genre fantastique. « Un film ambitieux, dit-il : deux ans de travail, deux ans pour le sortir. » De quoi, hélas, mettre ses finances dans le rouge.

Heureusement, Jean-François s'est alors fait remarquer avec deux comédies érotiques aux titres justement peu discrets et elles aussi photographiées par Roger Fellous : *Prenez la queue comme tout le monde* et *Bananes mécaniques*. Ensuite, après *Q* – ou *Au Plaisir des*

dames, puisque se déroulant dans un bordel pour femmes – et sa période véritablement pornographique, il s'attaquera à des comédies plus classiques, notamment *Ça va faire mal*, avec d'excellents professionnels du genre : Daniel Ceccaldi, Henri Guybet, Bernard Menez, Pierre Doris, Kathie Kriegel – « Une belle langouste ! », comme s'exclamait Maurich Rich dans la pièce de Marc Camoletti, *Un Pyjama pour six*.

Bref, aujourd'hui il paraît assez injuste que certains voient encore davantage en lui l'auteur d'*Exhibition*, sorti en 1975, que celui de ses œuvres les plus récentes : *Les Aiguilles rouges*, trente ans plus tard – « un succès d'estime », dit-il –, ou *Tricheuse*, en 2009, « un échec » ; une comédie dramatique et une comédie sentimentale à environ 5 millions d'euros chacune, tout de même, et avec des comédiens comme Bernadette Lafont, Richard Berry et Patrick Bouchitey. Toujours cette fichue histoire de tiroirs et de petites boîtes où l'on vous classe...

On ne saurait tout de même lui reprocher d'avoir eu l'intelligence d'observer que certaines réalités fiscales, conjuguées aux bénéfiques importants soudain réalisés avec ses trois premiers films érotiques, ne pouvaient que l'inciter à passer à la production ; ce qu'il fit en créant sa société Contrechamp. Et ce qui constitua pour lui une double opportunité : gagner son indépendance artistique et produire *Change pas de main*, pour Paul Vecchiali – un film de « série noire » à caractère pornographique, avec de généreuses scènes d'orgie et, outre Béatrice Harnois, la présence d'une Claudine Beccarie au mieux de sa forme. Un film, aussi, qui lui rapportera un million de dollars !

S'il a pu en irriter certains, il faut le dire, Jean-François en a aussi impressionné plus d'un, et a parfois même suscité une vive admiration. Francis Leroi, qui n'a pourtant rien d'un thuriféraire patenté, voit ainsi en lui un Luc Besson avant l'heure et qui plus est, beaucoup plus authentiquement rebelle. Avec son culot et son verbe facile, il lui trouve même quelque chose de Daniel Cohn-Bendit ! Étonnez-vous, après cela, que notre Jean-François demeure toujours aussi vert...

Malgré tout, ce qui a sauvé Jean-François Davy, c'est donc le sexe, avec notamment *Bananes mécaniques* – un million d'entrées, s'il vous plaît – et puis, surtout, sa série des *Exhibition*. Il est vrai que le premier *Exhibition* [qui en fait ne porte pas de numéro], celui de 1975, avec Claudine Beccarie, a été un choc pour le public.

Ce glissement vers le sexe paraît pourtant normal, comme inéluctable, à l'auteur du *Seuil du vide* ; un titre du reste annonciateur d'une nécessaire renaissance... Depuis toujours fasciné par l'érotisme, Davy considérait qu'« il suffisait de pas grand-chose » pour en faire, et il avait d'ailleurs logé une scène de nu dans *L'Attentat*, son tout premier long-métrage.

Tout en refusant de se laisser enfermer dans ce genre, force était néanmoins de constater qu'avec une dose d'érotisme il devenait plus facile d'obtenir les moyens de son art pour une œuvre « classique ». Tout le monde ne s'appelle pas Richard Wagner et n'a pas sous la main un mécène de la stature de Louis II de Bavière. Ainsi, Jean-François en était finalement venu à se dire : « Faisons des films d'auteur... tout en érotisme. »

C'est donc ce que notre petit génie du cinoche a voulu faire avec *Exhibition* en s'attachant à la personnalité décalée de Claudine Beccarie, remarquée sur le plateau de *Change pas de main*. En marge du tournage du porno de Vecchiali, il avait d'ailleurs soigneusement préparé son propre propos documentaire en filmant en 16 mm. Là, il avait trouvé du même coup l'idée des *Pornocrates* et aussi pas mal de matière pour son film, notamment les plans de partouze. Il faut dire qu'il avait lui-même rabattu pour Paul d'authentiques partouzeurs de sa connaissance.

En réalisant ce « docu-fiction », *Exhibition*, Davy affichait alors l'ambition de montrer au grand public qui étaient réellement ceux qui, comme moi, jouaient dans les films érotiques et de quelle façon s'effectuaient les tournages. « On peut faire croire aux gens ce qu'on veut, à condition de manipuler les images », convenait-il pourtant volontiers.

Avec Claudine Beccarie, cela dit, son film ne faisait pas dans le trompe-l'œil. Au-delà de nos désaccords et de notre perception des choses souvent différente, je dois reconnaître que celle-ci se montrait très naturelle dans ses interviews, et même souriante, le ton plutôt léger, sans pathos. Son chemin, pourtant, n'avait pas toujours été facile, même si elle avait eu accès à de petits rôles dans certains films à succès, tels *L'Héritier* de Philippe Labro, *Le Concierge* de Jean Girault et, surtout, *Le Grand blond avec une chaussure noire* d'Yves Robert.

Quand elle a témoigné dans *Exhibition*, Claudine Beccarie abordait tout juste la trentaine et avait déjà tourné au moins une dizaine de films – certains lui en attribuent près d'une trentaine pour la seule année 1974 –, mais cette petite brune venait de bien plus loin que ça. Ayant fugué de chez elle à quatorze ans, elle avait passé quatre années en maison de redressement, puis avait « versé » dans le sexe : entraîneuse dans un bar de Lille, quelques mois dans une maison close en Espagne, gogo-girl, un premier porno aux Pays-Bas...

Malgré tout, Claudine, chahutée par la vie, divorcée, considérait que le sexe était beau et que son parcours demeurait en accord avec sa foi chrétienne. Elle s'appropriait d'ailleurs à se marier avec Didier, un garçon de dix ans son cadet – il effectuait son service militaire –, et bien qu'elle soit « bi », elle croyait encore farouchement en l'amour au masculin. Elle se disait même plutôt « fleur bleue ».

Ainsi, elle qui avait connu l'amour entre filles à quinze ans et le véritable plaisir vaginal à vingt-huit, elle avouait que sur les tournages elle ne voulait pas trop s'abandonner au plaisir, pour ne pas tromper moralement celui qu'elle aimait. « Ça fait deux ans que je travaille, confiait-elle, et j'ai jamais baisé avec un producteur. »

Bref, « la Beccarie » crevait l'écran et gardait la tête haute au milieu de tous ces paradoxes charriés par la vie. Mêlé aux témoignages de spectateurs et de gens du métier, celui de Claudine dominait ainsi le film. D'autant plus que des images très « sexe » venaient agréablement épicer le propos pour le spectateur curieux de « se documenter ». Deux scènes, notamment, auront traversé le temps à travers ce film d'anthologie : une longue séance de masturbation où Claudine semble vraiment s'abandonner au plaisir, et puis une scène de partouze, justement, où elle se livre à la fellation, nue avec pour tout atour un masque à plumes qui, finalement, évoque davantage une reine qu'un animal exotique.

Rien d'étonnant, donc, à ce qu'en 1975 pareil film, en outre distribué dans plus d'un millier de salles, ait rencontré le succès auprès du grand public. En vérité, on peut même dire que ce fut un choc. D'ailleurs, les chiffres parlent d'eux-mêmes puisqu'*Exhibition* fit trois millions et demi d'entrées en France, dont 580 000 rien qu'à Paris, alors que son genre allait bientôt être frappé de plein fouet par les problèmes de diffusion nés de la loi « X ».

De fait, ce film allait croiser tous les mystères de la censure, puisqu'après avoir été avantageusement classé « art et essai », puis relégué « X », il allait être à nouveau classé « art et essai ». En outre, après avoir été sélectionné aux festivals de Cannes, New York et Los Angeles, il allait être le premier film « X » à être proposé au grand public, le samedi soir, sur Canal+. Dans leur ouvrage *Porno business*, Roger Faligot et Rémi Kaufer soulignent d'ailleurs quel phénomène social représente ce film, également très commercial, qui rapporta un milliard de recettes en l'espace de 19 semaines.

Au-delà de ce constat, toutefois, leur jugement se montre plus contrasté : « *Exhibition* est un subtil montage où s'enchevêtrent une longue interview de Claudine Beccarie, sorte d'autoanalyse où elle revendique le droit de jouir de son corps, et les extraits les plus torrides du film *Les Jouisseuses*. Un film-alibi à double détente, qui s'adresse aussi bien à la grande masse de familiers du ciné porno (ils ont été 24 millions en France en 1974, selon les statistiques officielles) qu'aux intellectuels qui s'agglutinaient dans les cocktails du 29e festival de Cannes. »

Docu-fiction ou « film-alibi », *Exhibition* allait en tout cas inspirer de nouveau Jean-François Davy et, aux yeux du public, faire de lui le spécialiste du genre ; et ce, même si deux autres réalisateurs s'y

étaient alors aussi attelés. Et tout d'abord, le Franco-Suisse et très artiste François Reichenbach, une sorte de globe-trotter et de collectionneur, grand amateur d'art et de musique. Spécialiste reconnu du documentaire, celui-ci avait multiplié les impressions de voyage sur les villes et les pays, ainsi que les portraits de contemporains célèbres, tels Bardot, Barbara, Orson Welles...

Reichenbach était d'ailleurs très « titré » pour son savoir-faire, avec notamment le Prix Louis Delluc et puis le Grand prix du court-métrage du Festival de Cannes ; il avait même été « oscarisé » à Hollywood en 1970. Bien sûr, en janvier 1976, avec *Sex O'Clock USA*, son film consacré à la libération sexuelle aux États-Unis, il n'allait pas manquer de se faire remarquer une fois de plus. D'autant que l'émancipation des femmes s'y trouvait largement évoquée ; avec, par exemple, une scène où une dame tenait ses deux amants en laisse. Un film attachant, donc... où, sur l'affiche, une main iconoclaste tenait fermement le sein de la statue de la Liberté. L'ambiance de l'œuvre était, en outre, souvent très *sex live-show* ; sans parler de *Baby come on*, l'habillage musical, dansant en diable, du grand Mort Schuman !

Autre réalisateur soucieux de nous « documenter » sur le sexe, le franco-italien Alberto Ferro, alias Lasse Braun, était au contraire déjà rôdé au cinéma érotique. Idéalement basé à Breda, aux Pays-Bas, dès avant le grand chambardement de mai 68, il avait sorti en 1974 son film *Pénétration* – ou *French blue* –, qui faisait découvrir au public l'envers du décor des pornos mais aussi les charmes de sa muse, la magnifique Brigitte Maier. Ce documentaire proposant lui aussi des témoignages avait également été présenté à Cannes.

Pour la petite histoire, rappelons que c'est pour la caméra de Lasse Braun que Catherine Ringer allait faire ses débuts érotiques en 1976, dans *Body love* – une expérience porno d'une vingtaine de films qu'elle a l'intelligence et l'honnêteté de ne renier en rien, et qui n'aura du reste constitué qu'une bien courte étape au regard de son très beau parcours artistique ; ce qui prouve combien il est illusoire de s'obstiner à chercher à nous tenir enfermés dans des petites boîtes. N'en déplaise au regretté Serge Gainsbourg, pourtant lui-même grand provocateur devant l'Éternel, qui l'avait traitée de « pute » à la télévision, alors que cette consœur chanteuse assumait face à lui une sorte d'« aventure moderne » dont elle admettait volontiers qu'elle lui avait parfois paru bien violente.

Avec *Exhibition 2*, c'est-à-dire cette tout autre personnalité qu'était Sylvia Bourdon, déjà évoquée en deux occasions, Jean-François Davy, vous l'aurez deviné, allait faire maintenant un docu-fiction d'une toute autre nature : infiniment plus sulfureuse et donc scandaleuse.

D'entrée, il faut bien le dire, on imaginait d'ailleurs fort mal la blonde Sylvia dans le registre tout en douceur du *Grand blond*

approché par la brune Beccarie... Les deux femmes, pourtant, étaient appelées à se croiser sur les plateaux du cinéma porno ; ainsi pour *Lèvres de sang*, de Jean Rollin, et pour *Prostitution clandestine*, d'Alain Payet.

Cette fois-ci, en tout cas, c'était « la Bourdon » qui avait la vedette et qui usait de son droit de parole. Cette « communiste sexuelle », pour reprendre sa propre formule, qui comme moi aimait les partouzes, était une grande dame du sexe. Elle était l'incarnation même du plaisir féminin assumé et d'un certain féminisme provocateur. Cette diplômée d'économie parlant quatre langues était, elle aussi, une nature, et rien ne laissait présager que son parcours atypique la verrait notamment tenir à Paris, rue des Grands-Augustins, une galerie d'art hantée par des écrivains et accueillant aussi bien des œuvres de Bellmer que des photographies érotiques.

Évoquant son comportement « hyper-sexuel » qui, dit-il, épatait Xaviera Hollander elle-même, Henri Rode écrit d'ailleurs ceci : « Son mot de passe est celui de Verlaine : Venez tous qui n'êtes jamais assez. » Une approche du sexe qui n'est pas sans rappeler le témoignage de Catherine Millet, couché sur le papier bien des années plus tard, en 2001, dans *La Vie sexuelle de Catherine M.* – une belle de nuit marquée par le nombre, que toutefois je ne me souviens pas avoir jamais croisée au cours de mes équipées nocturnes.

En juillet 1978, à la sortie d'*Exhibition 2*, au-delà du sexe et de ce qui pouvait alors passer pour des provocations orales, c'était surtout le caractère vériste des scènes SM tournées sur le vif, sans trucage aucun, qui allait choquer une partie de l'opinion et causer un certain embarras sur la Croisette. J'avoue du reste bien volontiers avoir moi-même été assez déstabilisé par ces images largement jugées « dégradantes » où l'esclave néerlandais de Sylvia, déjà croisé dans *Prostitution clandestine*, se voyait humilié et maltraité jusqu'au sang.

Et pourtant, je ne saurais renier en rien ce personnage-là, si authentique et aux facettes tellement multiples. Sylvia, en effet, aura toujours voulu avoir accès aux choses lui faisant plaisir, physiquement certes, mais aussi intellectuellement.

Ainsi, au-delà des films et des partouzes, aura-t-elle su s'entourer d'artistes et d'écrivains en créant sa galerie d'art. Philippe Sollers, Pierre Bourgeade et même André-Pierre de Mandiargues – dont la fameuse *Marée* évoquait la fellation – auront croisé sa route. Et puis aussi des photographes. Telle Irina Ionesco, aux jeunes filles dénudées, aux dentelles désuètes ; telle encore mon amie la non moins redoutable Claude Alexandre, tout aussi réputée dans le microcosme sadomasochiste. Étrange Sylvia Bourdon, décidément, qui d'un côté pratique sans complexe le sadisme dans un cadre convenu – contractuel – et, de l'autre, aura milité farouchement contre la

xénophobie, le racisme et l'antisémitisme.

Non, le sexe n'est vraiment pas aussi simple à aborder ! Certes tout n'y est pas rose, mais tout n'y est pas noir non plus, n'en déplaise aux « coincés » et aux (trop) bien-pensants. Celle qui m'offrit mon premier billet pour la pornographie demeure la vivante incarnation de cette complexité, de ces ambivalences.

Bref, avec *Exhibition 2*, Jean-François Davy allait une fois de plus frapper fort et déranger encore bien davantage le grand public, à l'époque également titillé de ce côté-là par des œuvres sadomasochistes plus classiques. Je songe notamment à l'*Histoire d'O* de Just Jaekin (1975), inspirée du roman de Dominique Aury et marquée avant tout par une recherche esthétique, et au *Maîtresse de Barbet Schroeder* (1976), tout à la fois plus réaliste et plus contenu, avec Gérard Depardieu et puis Bulle Ogier dans le rôle d'une professionnelle de la domination. Le même Henri Rode croit d'ailleurs deviner des hésitations dans le traitement du sujet par Barbet Schroeder, voire une autocensure qui ne serait que le contrecoup d'une censure toujours puissante – ainsi que nous allons le voir.

De même, n'est-on pas « dans la même catégorie » avec les fantasmes érotiques, toujours plus ou moins troublés de fétichisme et de sadomasochisme, d'Alain Robbe-Grillet, « pape du Nouveau roman » et académicien aujourd'hui disparu. Dans la forme, on ne trouverait bien sûr rien de comparable entre *Exhibition 2* et ses *Glissements progressifs du plaisir* (1974). En revanche, si l'on s'intéressait davantage à la personnalité et à l'œuvre de la charmante et désarmante Catherine, l'épouse de Robbe-Grillet – alias Jeanne de Berg, l'auteur de *L'Image* –, sans doute trouverait-on infiniment plus de connexions réalistes entre ces deux univers...

À vrai dire, les premiers *Exhibition* de Davy, ceux de 1975 et de 1978, allaient tous deux trouver leur public par des voies plus ou moins scandaleuses, même si de natures différentes.

Dans un registre plus *soft*, Claudine Beccarie avait elle aussi choqué et déconcerté. Jean-François lui-même allait d'ailleurs participer à sa « défense » en déclarant : « Vous lui reprochez ses contradictions : l'insolence de son comportement sexuel et la pudeur un peu naïve de son vocabulaire. Lequel d'entre nous pourrait parler de sa vie intime sans qu'il s'en dégage nécessairement une série de contradictions, de confusions et de blocages ? »

Et ma foi, il est juste de dire qu'à l'heure où moi-même je m'attelle à coucher sur le papier mes souvenirs et mon regard sur cette Parenthèse enchantée, je me trouve de la même façon confronté à mes propres contradictions, et donc davantage enclin à plus de compréhension. Notamment à l'égard de ladite Claudine, dont je me sentais bien moins proche que de Sylvia, et qui, il faut bien le dire,

n'allait pas me rater dans *Exhibition* 1979.

La troisième « livraison » d'*Exhibition*, celle de 1979, devait en effet présenter notre couple Liliane et Richard Allan, jusqu'ici tellement original dans le métier et qui, comme je l'ai déjà dit, nous avait valu une certaine curiosité de la presse.

Hélas, ainsi que nous le verrons plus tard, les choses avaient bien changé ; ce couple n'avait pas résisté à ce genre de vie si atypique et si rude. Liliane m'avait quitté et je partageais désormais un appartement avec un copain. Du coup, je figurais seul dans *Exhibition* 1979, face à une Claudine Beccarie toujours très critique à mon égard et qui, depuis, avait pris de la distance avec le porno. À tel point qu'on la retrouvait maintenant « simple » strip-teaseuse de foire, au milieu des papiers gras, et qu'elle vivait à la campagne, « au rythme des saisons »... avec une basse-cour !

Trois ans après son mariage avec Didier, la grande Beccarie avait elle aussi divorcé (pour la seconde fois) et elle partageait maintenant sa vie entre le *live-show*, les lapins et les poules. Elle déclarait d'ailleurs elle-même ne plus être prête à « faire commerce de son corps »... Drôle de formule pour résumer un métier que je crois pourtant bien connaître !

Du coup, sans grandes précautions oratoires, pour le moins, ni le moindre effort de compréhension, elle m'accusait ainsi de proxénétisme aux dépens de ma propre épouse – une idée qui m'a toujours révolté ! Et sans doute Claudine avait-elle cette approche de notre situation parce que, précisément, elle était elle-même passée par la prostitution et qu'au contraire elle n'avait jamais épousé cet univers que j'avais découvert *via* le Petit train de la place Dauphine.

Moi, ce monde-là, il m'était désormais naturel ; c'était mon biotope. J'en connaissais tous les dangers, tous les travers, et, justement, je ne le confondais en rien avec la prostitution ; pire avec le proxénétisme. Autant je ne comprenais pas que Liliane veuille partager ces aventures avec moi « par amour », autant je reconnaissais à chacun le droit de s'y plonger librement, « entre adultes consentants » – selon la formule consacrée –, sans devoir subir tel ou tel jugement moral de personnes qui n'y étaient en rien mêlées ou invitées.

La vérité, me semble-t-il, c'est que Claudine, qui n'avait rien d'une méchante femme, n'était pas encore pleinement parvenue à tordre le cou à ses problèmes avec les hommes, et donc avec le sexe. Dès juillet 1977, elle allait d'ailleurs déclarer pour « le Dossier X » du *Film français* n'avoir jamais eu autant honte que lors du tournage de *Calmos*, où elle se trouvait installée sur un siège de gynécologue. « On m'a convoquée parce qu'on ne trouvait personne d'autre pour écarter les jambes, dit-elle. [...] pour moi, la nudité est naturelle et belle. Là, j'étais seule à être nue, au milieu de tous ces types habillés. M.

Marielle hurlait : « Mais couvrez-là, mais couvrez-là ! » » Sans doute, dans sa tête, faisais-je partie de « ces types habillés » qui hantaient sa vie ; sans doute nous sommes-nous mal compris, Claudine et moi. Dommage.

En tout cas, Liliane et moi, nous allions rater ce rendez-vous avec Davy dans son *Exhibition* 1979, rompant ainsi avec la pente prometteuse sur laquelle nous nous sentions engagés ensemble, main dans la main, lors de son film *Les Pornocrates*, également sorti en 1975. Elle et moi, devant sa caméra explorant la vie et la démarche des gens vivant de la pornographie, nous envisagions alors de prendre des cours et montrions de l'ambition en voulant jouer davantage la comédie. Un rêve sans suite.

Étrangement, d'ailleurs, dans ce même film de Jean-François, une jeune femme venue du théâtre déclarait retrouver là « le même manque de pudeur » ; dans les deux cas, on se mettait à poil, disait-elle. Quand j'y repense, c'était étrange cette infinie variété des parcours se croisant ainsi autour du monde de la pornographie. Je me souviens notamment d'un couple antillais venu en casting, dont la dame, ordinairement concierge, avait une « touffe » aussi généreuse sur la vulve que sur le crâne. Et puis, il y avait deux nouvelles « pouliches », dont l'une ambitionnait elle aussi de devenir comédienne, et qui recherchaient là, bien plus prosaïquement, l'occasion de découvrir de nouvelles expériences, notamment avec des femmes. Leur « imprésario », ancien pilote de chasse, semblait, quant à lui, se contenter des 10 % ponctionnés au passage sur leurs cachets — 1 000 francs disait-on (150 euros)...

Et puis, cerise sur le gâteau, Davy avait logé dans son film le témoignage d'une ouvreuse – silhouette familière indissociable des salles de cinéma porno de l'époque ; ombre discrète, pas toujours féminine mais seulement armée d'une lampe-torche pour se faufiler seule entre ces rangées d'hommes assis en érection... Celle-ci, les cheveux blancs, habillée d'une sage petite robe mille-fleurs, semblait à l'abri de toute vilaine pensée ; pourtant, confiait-elle non sans humour à Jean-François : « Il ne faut jamais ramasser un journal par terre. » Son regard affûté embrassait d'ailleurs largement, sans préjugé, l'ensemble du « spectre » de la clientèle fréquentant l'endroit. Les vieux, disait-elle, « ils reviennent à la vie ». Quant aux dames, elles n'étaient pas non plus absentes de ces salles obscures, à l'ambiance généralement pesante, pour certaines à l'odeur si spéciale. « Il y a des femmes seules qui viennent, confie-t-elle... et elles trouvent. »

Bref, film après film, comme un entomologiste minutieux, Jean-François Davy faisait découvrir au grand public le vaste univers de la pornographie et lui en présentait, espèce après espèce, tout le « bestiaire ». Rien d'étonnant à ce que cet animal – trop – curieux se soit

fait prendre un jour, à la frontière allemande, pour un espion ! Avec moi, d'ailleurs, qui parlait couramment l'allemand et l'accompagnait donc chez un distributeur et producteur de Munich.

Ce jour-là, des rouleaux de bande-son, tout semblables à des pellicules et laissés en évidence sur la plage arrière de la Mercedes, avaient intrigué les douaniers de la République fédérale. Ils nous avaient alors fait le grand jeu, façon Teutons, avec chiens « experts » pour la fouille du moteur et du coffre, bien sûr tout rempli de cassettes pornos. Nous ne saurons jamais s'ils avaient réellement pu croire que nous étions des espions et ces bandes-son des microfilms, en tout cas on nous a obligés à dormir sur place, à l'hôtel voisin, et au matin on a demandé à chacun de nous de désigner ce qui lui appartenait en propre. Tout le contenu de la berline se trouvait alors étalé sur une table ; quel bordel ! Moi, jusque-là, j'avais feint de ne pas parler la langue et j'avais exigé la présence d'un traducteur, ce qui me permettait de garder un coup d'avance en captant ce qu'ils pouvaient se dire entre eux en notre présence.

Finalement, l'affaire s'est tout de même arrangée, si ce n'est que, pour pouvoir poursuivre tranquillement notre route vers la Bavière et ses affaires, Jean-François a dû verser une caution qu'à ma connaissance il n'a jamais revue. Mais le mieux dans tout ça, le plus savoureux, c'est qu'avant de nous relâcher, l'un de ces fonctionnaires zélés, bon petit soldat de la Guerre froide, a eu l'impudence de me réclamer un autographe... qu'il attend donc toujours, bien sûr !

Mais tout ceci, il faut l'avouer, n'était que bien peu de chose au regard de ce que nos hommes politiques soi-disant si libéraux mijotaient contre nous autres, « les pornographes », au cours de cette année 1975.

Moi-même – je ne le soupçonnais pas – je courais alors vers de graves ennuis en jouant l'un des rôles principaux dans *L'Essayeuse* de Serge Korber, alias John Thomas, dont celui-ci avait écrit le scénario avec le comédien Michel Vocoret. Serge Korber, lui aussi, était un réalisateur « classique ». Il était même venu à l'érotisme après avoir fait tourner des grands du cinéma, tels Annie Girardot, Jean-Louis Trintignant et même Louis de Funès, notamment dans son film *Sur un arbre perché*. Les amateurs de belles plastiques féminines se souviendront quant à eux de *La Madone des sleepings*, inspirée du best-seller de Maurice Dekobra, avec Sylvia Kristel dans le rôle-titre de Lady Diana Wynham, veuve très libre des Années folles.

Là encore, pour *L'Essayeuse*, comme pour *Mes Nuits avec... Alice* [etc.], le décor était soigné, puisque Korber avait planté ses caméras dans la splendide propriété que l'un de mes amis, dont je tairai le nom, possédait dans la vallée de Chevreuse.

Comme moi, cet industriel important était très branché sur le sexe

et il organisait chez lui de grandes partouzes. Lui, son truc, c'était de regarder sa femme se faire baiser par d'autres, et pour ça il ne comptait ni les hommes ni les faux frais. C'est si vrai qu'un jour où il m'avait fait engager cette charmante créature pour un film où elle devait être prise par deux comédiens, il avait sorti de sa poche de quoi en payer dix de plus.

Le nombre, il faut le dire, ne faisait pas non plus peur à la dame, qu'il emmenait se faire prendre à la chaîne sur des chantiers ou bien tailler des pipes aux camionneurs, toujours aussi sympas, sur les aires d'autoroutes. Finalement, mon ami n'a jamais épousé la belle, mais il a fait d'elle la directrice de ses produits aux États-Unis. Elle a taillé la route, en quelque sorte.

Quant à moi, en tout cas, au milieu de cette fête de la chair de la première moitié des *Seventies*, j'ignorais donc que nous, « les pornocrates », nous avions mangé notre pain blanc. Outre que déjà il n'était point béni par les bien-pensants, le fisc, bientôt, ne voudrait pas en perdre une miette.

CHAPITRE X

1975, LE REFLUX : DU CAPITOLE DU « PORNO » À LA ROCHE TARPÉIENNE DU « X »

Dans la France de 1975, les avis étaient pour le moins partagés sur cet intarissable flux d'érotisme et de pornographie qui se déversait jusque dans les salles *a priori* non spécialisées. Notamment du côté du monde du cinéma, mais aussi de la presse. *Libération*, *Charlie Hebdo*, *Le Quotidien de Paris*, par exemple, y trouvaient l'espoir d'une censure totalement abolie qui ouvrirait la voie à des œuvres plus engagées. Certains provocateurs du sexe y mêlaient d'ailleurs habilement un zeste de politique. Plus largement, s'agissant de l'évolution des mœurs, on peut une fois de plus se référer à François Jouffa et Tony Crawley, qui observent que « L'immoralité des années 50 était devenue un spectacle dans les années 70 ». Ils en donnent pour preuve *Les Liaisons dangereuses* de Roger Vadim, interdites dans une dizaine de villes en 1959 et désormais programmées à la télévision. Comme quoi notre fameux « carré blanc » avait lui aussi ses limites...

À l'inverse, en cette même année 1975, pour nombre d'esprits encore trop peu préparés à cette brusque libération des mœurs, la cote d'alerte était atteinte. L'agacement, le dégoût, le rejet moral portaient le curseur dans le rouge. Il faut dire qu'au-delà des programmes de cinéma, cette libération allait notamment se dérouler sur fond d'Année mondiale de la femme, et donc d'agitation féministe. Tandis que certaines de ces dames revendiquaient crânement davantage de liberté sexuelle, d'autres affirmaient au contraire : « Une bite est fasciste. »

Plus choquant encore pour certains, toute cette année 1975 allait connaître en France les revendications et l'agitation des prostituées. En avril, tout d'abord, leur représentante la plus médiatisée, la fameuse Ulla, avait été reçue sur le plateau de la très populaire émission d'Armand Jammot, *Les Dossiers de l'écran*. En juin, les filles « non maquées » créaient un Collectif des femmes prostituées et occupaient une église de Lyon pour « résister » en dénonçant les ennuis en tous genres que leur faisait alors la police. En novembre, elles allaient même organiser des états généraux de la prostitution... à la Mutualité de Paris !

Côté cinéma, ainsi que l'évocation de mon propre parcours l'a elle-même laissé entrevoir, on assistait donc avant tout à un déferlement

de films érotiques ou pornographiques. Il allait en effet en sortir pas moins de 77 au cours de cette année-là – trois toutes les deux semaines ! –, et tout d'abord des films français, bien sûr. Et pas des moindres, jugez-en.

« Quelle année ! » s'exclamait d'ailleurs Jouffa en évoquant 1975, même si, en vérité, la plupart des films érotiques importants n'y avaient fleuri qu'avec les beaux jours. Ainsi, le 18 juin – date de résistance hautement symbolique – *Change pas de main* de Vecchiali, produit par Davy, le 25 *Exhibition* et le 1^{er} juillet *Prostitution* – où bien sûr apparaissait Ulla –, tous deux réalisés par le même Davy. Puissant tir groupé !

Ainsi aussi, le 20 août, *La Bête* de Walérian Borowczyk, remarqué l'an passé avec ses *Contes immoraux* dont le premier opus, « La Marée » était inspiré d'André Pieyres de Mandiargues et mettait en scène le jeune Fabrice Luchini. Cette fois-ci, dans ce film tout à la fois érotique et fantastique, la vedette était donnée à un monstre velu, au sexe imposant. On était à mille lieues du film onirique de Cocteau, avec Jean Marais !

Une semaine plus tard, le 27 août, c'était surtout *Histoire d'O*, de Just Jaeckin, qui affrontait le grand public... et les associations féministes, aussitôt mobilisées. L'adaptation du roman de Dominique Aury, alias Pauline Réage, avait fait appel au talentueux romancier Sébastien Japrisot en personne pour le scénario, mais, une vingtaine d'années après cette parution littéraire, les mésaventures cinématographiques si librement consenties par cette magnifique « O », interprétée par Corinne Cléry, sentait toujours autant le soufre. Associations et féministes pures et dures allaient bientôt se déchaîner contre le film et cette « débauche » de situations sadomasochistes jugées avilissantes pour la femme. Mais le plus étonnant, c'est que les intellectuels, eux aussi, allaient s'entredéchirer sur le sujet.

D'un côté, par exemple, Françoise Giroud, elle-même auteur de la fameuse formule « la Parenthèse enchantée » et qui voyait dans le porno des films « ignobles », allait s'épargner de voir l'œuvre de Just Jaeckin, mais tout en prenant la défense du livre alors attribué à Pauline Réage. « Oui, déclarait-elle au *Film français*, l'érotisme peut être chaste, cérébral. Quoi de plus chaste qu'*Histoire d'O* ? »

À l'inverse, Remo Forlani, écrivain, scénariste, réalisateur et homme de théâtre, s'emportait contre ce même livre, « produit cousu main, façon sellier » et « produit typique de ce que les branleurs de salon nomment l'érotisme ». Sans plus de précautions oratoires qu'une Claudine Beccarie... Forlani, qui avait l'habitude d'appeler un chat un chat – ils étaient sa grande passion ! – s'en prenait ainsi en vrac aux « natifs du 16^e » et aux intellectuels façon Bataille et Vadim.

« Ce sont des prétentieux (ce qui est déjà un poil irritant) et des

Tartuffes du cul, disait-il. S'il faut vraiment parler de ça et le filmer (ce qui ne me semble pas indispensable), appelons au moins une bite une bite et Réage un con (que ce Réage soit un Monsieur ou une Madame, ça tombera bien quand même [...]). » Gasp ! « Fermez le ban », serait-on tenté de dire.

Mais ce n'est pas tout ; ce critique de cinéma très écouté sur RTL et à la télé ne s'en tenait pas là. Par la même occasion, il s'en prenait bille en tête à notre petite famille du cinéma pornographique. « Même les Hustaix, Benazéraf et Cie sont des dégonflés, disait-il : pas un d'eux qui ose nommer un sein un nichon. » Ce en quoi, tout de même, il forçait un peu le trait ! Que l'élégant Robert de Nesle ait conservé certaines frilosités, passe encore, mais ceux qu'il citait, c'était bien mal les connaître, ainsi que leurs œuvres !

Bref, *Histoire d'O* provoqua un joli vacarme, mais ne suffit aucunement à endiguer la vague de films érotiques français livrés au public en ce second semestre 1975. Une vague, en outre, très variée, avec notamment un dessin animé, *Tarzoön, la honte de la jungle*, le 3 septembre, un porno pur et dur, *Le Sexe qui parle*, et une adaptation d'Apollinaire, *Les Onze mille verges*, le 5 novembre.

Je ne reviens pas sur *Le Sexe qui parle*, déjà largement évoqué pour son tournage, ni sur *Candice Candy*, sorti le 29 novembre. En revanche, nous devons bien admettre que la parodie du *Tarzan* de Hogarth par le dessinateur belge Picha [Jean-Pierre Walrasens], tout nourri à la mamelle Hara-Kiri, était un pur bonheur de joyeuse « déconnade ». Tout particulièrement sa danse des « Zombits », dont je vous laisse deviner à quoi ressemblaient ces petites bêtes... *Tarzoön* ne démérait pas au regard des *Neuf vies de Fritz le chat*, le dessin animé de Robert Taylor, sorti l'année précédente et inspiré du chat très déjanté du non moins outrancier dessinateur Robert Crumb.

Les Onze mille verges, hélas, furent jugées moins remarquables, en dépit de leurs bonnes origines et des efforts esthétiques de leur réalisateur, le pianiste Éric Lipmann.

Enfin, je ne serais pas complet si je n'indiquais pas que le métier avait également organisé à Paris, en août, le 1^{er} Festival international du film pornographique. Quand je dis « le métier », il s'agissait en fait surtout de Gérard Thum, qui s'était fait prêter une salle des boulevards par Peby Guisez, qui lui-même collaborait avec UGC. Néanmoins, quelques personnalités avaient daigné participer au jury, tels Michel Caen, de *Zoom* et de *L'Organe*, la romancière Régine Deforges, le spécialiste du cinéma Jean-Claude Romer, François Jouffa bien sûr, et même Remo Forlani, certes parfois sévère mais qui était aussi le dialoguiste du film de 1973, *Les Volets clos*, avec Catherine Jouvella et Jacques Charrier, où Jean-Claude Brialy nous contait sans crudité aucune une histoire se déroulant dans un bordel des années 1930.

En vérité, mon ami Claude Mulot redoutait cette confrontation avec la presse, car il pensait que la réalisation du *Sexe qui parle* pouvait ternir son image de réalisateur classique et lui barrer la voie pour de futures réalisations avec Gaumont. Grand bien lui fit de venir, puisqu'après une chaude confrontation entre l'*Exhibition* tricolore de Davy et le S.O.S. de l'Américain et très influent Al Goldstein, cet autre « pape du cul » qui distribuait bons et mauvais points dans *Screw-Magazine*, ce fut finalement *Le Sexe qui parle* du trio Lansac-Barney-Leroi qui reçut le Grand prix du festival.

Nos trois amis, d'ailleurs, étaient eux-mêmes assez impressionnés par le rendu de leurs images si sexuelles sur très grand écran. Surtout les gros plans. Il est vrai que Francis Mischkind, semble-t-il, avait exigé de gros plans « bien humides » pour assurer la meilleure diffusion possible. Pour l'autre Francis – Leroi –, il avait usé de cet argument-massue : « Un film porno sans gros plan, c'est comme un western sans cow-boys ni Indiens. » Bref, c'en était grisant, mais aussi un peu effrayant tant, soudain, nous mesurions tous l'infinie étendue du champ des possibles en matière d'érotisme. Hélas, loi « X » oblige, ce festival sans doute trop gaulois pour la France... ne devait plus jamais avoir de suite. Et le champ des possibles allait bientôt se réduire infiniment.

« Et tout d'abord des films français », écrivais-je tout à l'heure ; mais pas seulement ! Et justement, là se trouvait aussi une partie du problème de cette année 1975 – une partie qui, du reste, inquiétait jusqu'aux réalisateurs et aux comédiens du porno français.

Dès la fin 1974, en effet, les distributeurs de l'Hexagone avaient acheté les droits d'un certain nombre de films *hardcore* [ou *hard core*] américains remarqués Outre-Atlantique et s'étaient gaillardement lancés dans leur sous-titrage. Ainsi, on allait bientôt voir que le sexe pouvait franchir l'océan dans les deux sens... Tout comme Coste et Bellonte en avion après Lindberg, mais dans l'ordre inverse.

De fait, si les États-Unis avaient fort bien accueilli *Émanuelle* en lui ouvrant en grand quelque 400 salles – et en lui offrant pas moins d'une soixantaine de millions d'entrées en un an ! – ceux-ci ne manquaient pas non plus de prometteuses ressources cinématographiques à nous vendre ; notamment dans le domaine de la « pure » pornographie. D'ailleurs, avant même le premier et dernier festival porno de Paris, le 3^e Festival international d'Avoriaz, lui, avait honoré en janvier *It happened in Hollywood* [*C'est arrivé à Hollywood*], un porno made in USA de bonne facture – reprenant un titre de 1937 –, réalisé par Peter Locke et importé par Michel Caen, cofondateur du journal *L'Organe*. Une tête de pont, en quelque sorte...

Alors, justement, est-on tenté de se demander : qu'était-il arrivé ces années-là, sinon à Hollywood, du moins en Amérique ?

En fait, alors qu'en France la période 1963-1969 était marquée par la multiplication des *mondo-movies* érotiques à alibi touristique, aux États-Unis, à la même époque, une véritable « sexploitation » avait fait son nid avec des centaines de films aux scènes de sexe simulées. Là-bas, l'administration avait tenté tant bien que mal de faire la chasse au système pileux – aujourd'hui, c'est le contraire, on peine à le réimplanter ; comme l'ours dans les Pyrénées ! –, mais, depuis 1969, quelques salles de la côte Ouest s'étaient émancipées et en étaient venues à proposer des films *hardcore* aux scènes de sexe authentiques.

Les choses, en Californie, s'étaient alors mises à aller de plus en plus vite. Le président Nixon lui-même, très « coincé » face à la pornographie mais aussi très coincé par les affaires et une opinion publique désormais hostile, n'avait tenté que bien trop tard un combat d'arrière-garde contre un rapport plutôt libéral d'une commission fédérale sur l'obscénité.

C'est ainsi qu'Alex de Renzy, propriétaire de salle spécialisée à San Francisco, était parvenu à faire sortir à New York *Censorship in Denmark* [La Censure au Danemark], un documentaire sur l'exposition Sex 69 de Copenhague ; l'occasion de faire découvrir aux Américains les *live shows* et l'univers du cinéma pornographique scandinaves. Comme en Europe avec Davy, Reichenbach et Lasse Braun, les meilleurs coups de bélier contre un ordre moral trop contraignant provenaient des documentaires. Aux États-Unis, ainsi, il était désormais difficile de faire machine arrière. Avec la fin tant attendue de cette guerre du Vietnam qui avait mobilisé contre elle toute une jeunesse horrifiée par le retour des *body bags* et des GI's mutilés, la révolution sexuelle était en marche. Mieux que ça, comme en 1944, les Américains n'allaient pas tarder à débarquer en France ; mais cette fois-ci avec des moyens infiniment plus pacifiques !

Alex de Renzy, que les spécialistes du genre surnomment « le Darryl F. Zanuck » du film porno – par référence au producteur du mythique *Jour le plus long* –, allait bien sûr être de ce débarquement-là... Mais pas tout de suite. La véritable « tête de pont » demeurerait Peter Locke, au Festival d'Avoriaz, avec son *It happened in Hollywood*, et d'ailleurs, comme pour le cinéma français, les gros bataillons d'œuvres pornographiques américaines allaient débarquer sur le marché gaulois au cours du second semestre 1975 ; mais en force ! Comme le chanterait Claude Nougaro en 1987, dans le disque qui le réimposa au grand public, *Nougayork*, « Gare, gare, gare !/Là, c'est du mastoc/C'est pas du Ronsard/C'est de l'Amerloc ! »

Cinq films importants, devenus depuis de véritables classiques du genre, vont ainsi se succéder chez nous en l'espace de trois mois, entre le 17 septembre et le 17 décembre. Et tout d'abord, à une semaine d'intervalle, deux « poids super-lourds » de l'histoire du cinéma

porno : *L'Enfer pour Miss Jones* [*The Devil in Miss Jones*] et *Gorge profonde* [*Deep Throat*], tous deux « commis » par le grand Gérard Damiano, réalisateur proluxe mais aussi plein de fantaisie, qui sut notamment propulser d'un seul coup ses actrices au sommet de la notoriété.

Ainsi, avec *L'Enfer pour Miss Jones*, Damiano rendit-il célèbre Georgina Spelvin, une simple cuisinière de ranch de 37 ans somme toute assez commune, mais qui, par la magie de sa caméra, allait révéler une véritable présence à l'écran. L'histoire, il faut le dire, sortait des sentiers battus puisqu'après s'être suicidée, la Miss Jones qu'elle interprétait échappait « miraculeusement » à l'enfer, prix habituel à payer *sine die* pour ce sacrilège. Ladite Justine, en effet, était morte vierge et, du coup, le bureaucrate céleste qui en la circonstance se substituait à saint Pierre, se montrait arrangeant en lui accordant un sursis où elle aurait le loisir de s'abandonner à la découverte du plaisir : fellation, sodomie, lesbianisme, triolisme, coït, masturbation... Le grand jeu, quoi ! Et puis, pour le film, le Prix de la critique cinématographique du Festival d'Avoriaz.

Dans *Gorge profonde*, le parti pris par Damiano était au contraire de focaliser son scénario autour d'une unique pratique sexuelle, la fellation. Le « prétexte », ainsi que je l'ai déjà évoqué, tenait à une particularité physique de son héroïne, censée avoir le clitoris logé au fond de la gorge, et donc amenée, quant à elle, à rechercher son plaisir avec sa bouche. Au-delà de cette idée, là encore originale, le film ne faisait pas montre de grandes qualités cinématographiques.

Gorge profonde allait surtout capter la curiosité des spectateurs parce qu'il abordait de front un sujet encore relativement tabou, la fellation, et puis surtout à cause des capacités buccales hors normes, littéralement spectaculaires, de Linda Lovelace, elle aussi immédiatement portée au pinacle – le mot me fait sourire – de la célébrité planétaire. Jamais avaleuse de sabre, ce qu'elle prétendait avoir été, n'avait été aussi connue dans le monde entier ! Mais la rousse Linda disait tant de choses...

Cette gentille fille du Bronx qui avait fait ses débuts dans de simples *loops* 8 mm aussi courts que vite tournés, se félicitait alors des bienfaits de l'orgasme, de préférence multiple, qui rendait les individus plus équilibrés et le monde plus facile à vivre. Et comme je partage ce point de vue ! De même, se vantait-elle d'être capable de faire jouir un homme avec sa bouche en l'espace d'une trentaine de secondes ou bien, au contraire, de faire durer le jeu près d'une heure. Un accélérateur ou un retardateur de particules orgasmiques, en quelque sorte...

Hélas, par la suite, cette brave et combative pionnière du *hardcore* allait changer du tout au tout de langage et s'engager pour le moins

ingratement contre la pornographie, avant de périr dans un accident de la route, en 2002.

Inutile de dire que je préfère infiniment la démarche plus sereine de son partenaire de Gorge profonde, l'athlétique et très moustachu Harry Reems – également au côté de Miss Jones –, qui après avoir débuté sur les plateaux comme technicien puis assistant, allait tourner dans plus de 300 films. Pour ce grand professionnel *a priori* sans humeurs, le *hardcore* était avant tout un métier et, pour ce métier, ainsi que je le pensais moi-même, il fallait toujours être en forme. Ainsi, pour ce gaillard, la recette consistait à dormir dix heures par jour – ce que je n'ai jamais su faire, loin de là, *a fortiori* au temps des partouzes ! – et à veiller à son alimentation, avec force vitamines, un truc très américain, fruits de mer et une grande prudence vis-à-vis de l'alcool ; ce que j'ai moi aussi toujours fait.

Damiano avait frappé fort en ce mois de septembre 1975, mais d'autres allaient lui emboîter le pas dès le mois suivant, avec deux films aujourd'hui moins connus du grand public mais qui auront pourtant eux aussi marqué l'histoire du cinéma pornographique.

Tout d'abord, le 1^{er} octobre, *Les Après-midi de Pamela Mann* [*The Private afternoons of Pamela Mann*], de Radley Metzger, alias Henry Paris ; un film en fait également plus connu sous le titre de *Furies porno*, plus facilement mémorisable. Cette fois-ci, ce n'était pas Georgina Spelvin, pourtant présente, qui tenait le rôle-titre, mais la très blonde Barbara Bourbon – à ne pas confondre avec notre Sylvia Bourdon. Une réelle beauté surpassant Linda Lovelace elle-même dans le rôle délicat d'avaleuse de « sabre » ; y compris avec le très beau et surtout très viril Marc Stevens (27 cm...) dont la place se trouverait assurément sur le podium des super-étalons professionnels, auprès de John Holmes et du rondouillard et velu Ron Jérémey, poétiquement surnommé... « Pine d'ours », et dont l'instrument tout autant que la transpiration effrayaient les filles.

Bref, pour ces après-midi très privées, la fort classieuse M^{me} Mann se livrait en fait à des expériences sexuelles des plus croustillantes sous l'œil voyeur de la caméra d'un détective embauché par son mari en toute complicité avec elle : fellation dans un parc, faux viol, saphisme... Et bien sûr, en ces premiers temps du *hardcore*, là encore le propos était plutôt original, même si mon long parcours de partouzeur m'avait appris de longue date que le voyeurisme organisé au sein du couple n'était pas une pratique aussi rare que ça. Le contraste, en tout cas, entre la crudité des situations et la classe de Barbara Bourbon donnait toute sa puissance au film – effet classique –, en outre déjà bien servi par une esthétique soignée.

Trois semaines plus tard, seulement, le 23 octobre, sortait en salles *L'Anthologie du plaisir* [*A History of the blue movie*], une savoureuse

rétrospective du cinéma pornographique montée dès 1970 par le New Yorkais Alex de Renzy. Ce long film, entre documentaire et compilation, enchaînait gaillardement les premiers *stags films* de l'Après-Belle Époque, les strip-teases du milieu du siècle, les *beavers* [barbus...], les *split beavers* [idem mais plus ouverts...], etc. Après que Reichenbach soit allé enquêter aux États-Unis sur la libération sexuelle en marche, maintenant les Américains débarquaient chez nous pour nous conter par le menu l'histoire de leur cinéma porno. Une autre conquête de l'Ouest, en quelque sorte.

Enfin, cerise sur ce gâteau *made in USA*, allait sortir en décembre *Derrière la porte verte* [*Behind the green door*], un très grand classique américain lui-même tiré d'un roman érotique : une œuvre en outre véritablement inspirée, où ses auteurs, « les frères Mitchell » – James « Jim » Lloyd Mitchell et Artie Jay Mitchell –, faisaient franchir à une jeune femme kidnappée une mystérieuse porte verte ouvrant sur une sorte de club privé, hanté par des hommes et des femmes masqués, au physique des plus courants, entremêlés pour une orgie.

Là, dans une manière de cérémonie aussi secrète que spectaculaire, Gérard Lenne voit d'ailleurs « comme une messe en vert et rose dont l'héroïne (Marilyn Chambers) subit, à demi droguée, à demi consentante, une litanie d'outrages exquis ».

Les « Mitchel Brothers », il est vrai, ne manquaient pas de métier. Tout nourris de cinéma, avant de passer au *hardcore*, ils s'étaient fait la main en tournant dans leur propre garage quelque 300 *loops* érotiques à passer en boucle. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils avaient acheté leur première salle de cinéma et qu'en 1975 ils allaient en posséder une dizaine. Une belle réussite commerciale et artistique qui, hélas, se terminera mal, en 1991, en des circonstances peu claires, lorsque Jim abattra Artie d'un coup de carabine 22 Long rifle.

Quant à la comédienne interprétant leur héroïne, Marilyn Briggs, aussitôt mondialement connue sous le pseudonyme de Marilyn Chambers, il s'agissait d'un magnifique mannequin blond de vingt-deux ans [dix-neuf lors du tournage], aux yeux bleus et dont l'apparence « angélique » tranchait là encore avec la crudité des situations et des images. Comme pour Barbara Bourbon, de ce contraste très marqué naissait très sûrement l'obscénité ; et ma foi, aussi, une obscénité bien séduisante !

Pour le grand public, la réelle puissance du film allait effectivement bien au-delà des effets de manche promotionnels des frères Mitchell, qui avaient habilement détourné à leur profit le slogan d'une publicité tournée par Marilyn Chambers pour une savonnette, Ivory Snow, « pure à 99,44 % ». Avec eux, leur Marilyn était tout bonnement devenue « impure à 99,44 % »... Ce qui, d'ailleurs, ne signifiait pas pour autant qu'elle ait apprécié son tournage sans réserve aucune, à

100 %. Autant elle avait pris du plaisir dans les scènes de lesbianisme, autant elle avait trouvé les éjaculations faciales plutôt humiliantes et la scène de trapèze fatigante.

Le film, admirablement photographié, se terminait en effet en apothéose, par une scène très « aérienne » où Marilyn Chambers se trouvait « buccalement » aux prises avec trois athlétiques gymnastes dont le sexe émergeait très sportivement du collant blanc. Le tout s'achevait par une sorte de bouquet final, un « feu d'artifice » de jets de sperme filmés au ralenti, en lumière polarisée, avec effets « stromboscopiques ». Il y en avait véritablement de toutes les couleurs ; et c'était du jamais vu dans le cinéma porno ! Y compris dans *Gorge profonde*, où le bruyant lancement d'une fusée accompagnait symboliquement une éjaculation.

Pour la petite histoire, bien plus tard, pour la fameuse série vidéo *Gang bang girl* où allaient s'illustrer des comédiennes que le nombre n'effrayait pas, un autre réalisateur américain, Christopher Alexander, s'amuserait à commettre un *remake* de cette scène mythique avec cette fois quatre trapézistes masqués d'un loup noir et portant pour tout vêtement des chaps blancs : ces couvre-pantalons de cow-boys ordinairement en cuir et désormais souvent détournés pour les rituelles « panoplies » noires SM et homosexuelles. Quatre, bien sûr, c'était plus fort que trois... mais la scène avait perdu en altitude. La blonde Debbie Diamond avaient les pieds sur terre... et toute sa tête pour affronter les sexes qui se tendaient vers elle. On était bien loin du génie de l'œuvre originale. Malgré tout, cette scène y demeurerait d'une redoutable efficacité, avec une Debbie Diamond elle aussi « inspirée », se délectant du sperme des réservoirs des préservatifs utilisés par ses compagnons pour se masturber. Le parti-pris très « couvert » de ce *gang bang* y était donc l'absolu contraire de l'apothéose d'éjaculations voulue pour *Derrière la porte verte*.

Bref, toute cette imagination, ce soin dans la réalisation et les solides références cinématographiques de Jim et Artie Mitchell allaient ainsi valoir au film des critiques dithyrambiques des connaisseurs et l'envoyer au Walhala des films pornos.

François Jouffa et Tony Crawley voient ainsi dans *Derrière la porte verte* le film le plus sublime et même « l'étalon » du *hardcore* : « Marilyn Chambers est si belle, disent-ils, si touchante, si propre dans le regard qu'on a l'impression que le vice se transforme à son contact. La fée change les gros sexes veinés en bâtons magiques, les accessoires sordides en merveilles étincelantes. Ses vibrations appellent le jet de sperme sur son visage d'ange, comme s'il s'agissait des retombées rafraîchissantes d'une fontaine illuminée. » On a vu, toutefois, qu'elle n'avait pas forcément le même regard – ou la même soif – devant ces fontaines...

Les femmes, il est vrai, sont très partagées en ce domaine, entre totale répugnance et « aspiration » passionnelle. À l'inverse de Marilyn Chambers, je me souviens ainsi d'une amie, complice de soirées et de tournages, qui raffolait d'éjaculations faciales et en demandait sans cesse, tant elle aimait le sperme.

À côté de ça, nous, gens de la nuit et des secrets d'alcôves, on a aussi vu des « occasionnelles » qui paraissaient d'abord faire la fine bouche et qui, d'un seul coup – « un beau soir », comme l'on dit... – étaient ternaillées par une extinguable soif de « foutre » ; passez-moi leur expression. Je me souviens qu'une de mes complices, fort connue et pourtant peu impressionnable, avait été frappée par l'attitude d'une très jolie femme qui, un soir, en se trompant de porte, était tombée par hasard en pleine partouze et qui, impromptu, s'était mise à y boire autant de sperme que de whisky... Tourbé, pas tourbé, elle avait tout essayé avant de filer rejoindre ses amis, qui l'attendaient et sans doute s'inquiétaient pour elle.

Jacques Zimmer, dans *Le Cinéma X*, voit, quant à lui, de multiples références dans le film d'Henry Paris, dont Fellini et Ozu, s'il vous plaît, mais aussi « un état de grâce fugitif et quasi unique ». Au-delà d'une Marilyn Chambers qu'il trouve prodigieusement touchante, il admire la retenue du cadrage, la rigueur, l'élégance de traitement, la maturité de la bande-son... Bref, avec ce chef-d'œuvre d'ailleurs présenté en avant-première au printemps, lors du Festival du cinéma américain de Deauville, de quoi faire peur à la concurrence européenne ; mais aussi rêver plus d'un !

Songez, en risquant seulement 45 000 dollars (35 000 euros), les frères Mitchell venaient en trois ans de faire jaillir du néant, ou presque, quelque 20 millions de dollars (26 millions d'euros). De même, en 1972, les 24 000 dollars (18 000 euros) investis par Damiano dans *Gorge profonde* s'étaient-ils transformés comme par magie en 12 millions (9 millions d'euros). Enfin, dès 1968, Russ Meyer, le champion toutes catégories du film de *nudie*, et tout particulièrement des grosses poitrines – alors des plus naturelles, mais dont je n'étais pas davantage amateur –, avait « transmuté » 72 000 dollars (54 000 euros) en une quinzaine de millions (près de 12 millions d'euros) avec son très décomplexé Vixen, pourtant jugé particulièrement kitch et de surcroît excluant toute véritable pornographie. Un pactole pour les producteurs, une possible manne pour le fisc...

Or, à ce moment-là, à l'automne 1975, alors que l'économie mondiale se trouvait frappée de plein fouet par la première crise pétrolière, née de la guerre du Kippour et de la politique de l'OPEP, alors même que les soi-disant « sexocrates », tels Just Jaekin et ces confrères américains, pouvaient passer pour des alchimistes de génie

transformant le sexe en or, en France la situation libérale annoncée s'était déjà bien dégradée.

On pouvait croire que tous les freins avaient lâché, et ce pour toutes les salles ; *Exhibition* faisait recette et la résistance des majors de la distribution faiblissait. La porte de tous les cinémas – et pas seulement la *Porte verte* – semblait désormais et définitivement largement ouverte au sexe, mais face à l'hypocrisie, à la prétendue morale des culs-coincés et, pire, aux enjeux fiscaux, il n'y avait jamais rien de définitif.

La déferlante érotique, il faut bien l'admettre, pouvait avoir quelque chose d'effrayant. Au cours du seul mois de juillet 1975, 16 des 33 films sortis étaient pornographiques. Durant plusieurs mois, Michel Guy, le nouveau secrétaire d'État à la Culture, avait effectivement refusé de donner suite à la quarantaine d'interdictions que lui avaient soumises les 25 « sages » de la Commission de censure installée dans l'hôtel de Clermont. J'aurais aimé être une petite souris pour savoir ce qui se disait là-bas, rue de Varenne, entre personnalités « qualifiées » du métier et de l'administration, médecins, magistrats, éducateurs, représentants des maires de France et des associations familiales... Et plus encore lorsqu'était arrivée la vague américaine !

Face à cet affichage érotique surabondant, en outre amplifié par la curiosité de la presse et ses nombreux dossiers spéciaux consacrés à la pornographie, face aussi à cette « permissivité » très critiquée et, surtout, à la crudité grandissante des films, les réactions d'hostilité, bien sûr, se multipliaient également.

Les associations féministes montaient en ligne pour défendre la dignité de la femme ; ce qui d'ailleurs ne signifie pas que certaines femmes se sentant déjà parfaitement « libérées » ne leur déniaient pas ce droit. J'en ai connu quelques-unes, et pas seulement dans le monde du cinéma !

La plus fameuse, sans doute, est encore une fois mon amie Sylvia Bourdon, qui écrivait notamment ceci, dès 1976, dans son sulfureux livre-témoignage sur sa propre libération sexuelle, *L'Amour est une fête*, publié chez Belfond : « Mais je refuse qu'un clitoris aigre, qu'un vagin ringard, uniquement destinés au bonheur conjugal, viennent me juger au nom de je ne sais quelle légitimité de la condition féminine. » Quel mâle aurait osé écrire ça en ces termes?... Aucun ! Et quelle autre femme ? Sûrement pas sa rivale du premier *Exhibition*, Claudine Beccarie, dont Christophe Bier remarque d'ailleurs qu'elle « affirmait à tue-tête son appartenance à l'UDR et son soutien giscardien ». Sylvia n'appartenait qu'au parti du plaisir et ne soutenait que sa propre jouissance. Elle était et est restée la vivante incarnation de la liberté sexuelle féminine la plus complète, hors de toutes bornes et de toute norme. Incontrôlable et incroyable dans son outrance.

Ainsi, disais-je, les associations féministes montaient en ligne

comme le poilu jadis montait au front ; mais pas seulement. Tel le magazine *Valeurs actuelles* qui dénonçait alors « un mépris de la femme véritablement répugnant, en dépit des opinions très progressistes de leurs auteurs ». De fait, par exemple, Francis Leroi, l'un des géniteurs du *Sexe qui parle* et de *Mes Nuits avec...* définissait ses amis et lui comme un groupe « anarcho-crypto-libertaire » ; tout un programme. Les associations et la presse catholique, bien sûr, n'étaient pas en reste. Mais certaines personnalités, aussi, ne mâchaient pas leurs mots à l'encontre du porno.

Ainsi le pourtant très libertaire Léo Ferré, interprète de Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, lui qui avait chanté *Jolie même* – « T'es toute nue sous ton pull » – et qui chanterait plus tard *C'est extra* : « Une fille qui tanguer et vient mouiller »... Le grand Léo, donc, se déclarait triste sur le plateau du Grand Échiquier de Jacques Chancel, parce qu'il venait de voir *L'Enfer pour Miss Jones* et que ce film lui avait fait l'effet de crachats lancés au visage de la jeunesse. De bien grands mots... Mais au fond, ne devait-on pas attendre de grands mots d'un aussi grand chanteur ?

Néanmoins, sincèrement, d'autres réactions individuelles pouvaient paraître bien plus surprenantes. Dans son ouvrage *70, années érotiques*, le même Francis Leroi évoque ainsi l'indignation de Maria Schneider, rencontrée en compagnie d'André Téchiné, sur la plage du Lido, à Cannes : « Un film porno ? lança-t-elle. Comment pouvez-vous produire un truc dégueulasse pareil ? » Alors que Téchiné rappelait benoîtement à la jeune comédienne qu'elle avait tout de même tourné dans *Le Dernier tango à Paris*, de Bertolucci, Leroi, lui, s'était d'ailleurs montré moins arrangeant dans sa réponse à « la plus célèbre sodomisée du monde » (*sic*), celle « dont les fesses ouvertes avec du beurre avaient changé la face du monde » (*re-sic...*). « On » – en l'occurrence, Jean-Pierre Léaud – avait raconté à Francis comment Brando l'avait « mise » (*re-re-sic...*), alors, en réponse à son attaque si peu gentille, il lui avait carrément demandé si elle avait aimé... L'ambiance n'était plus très Lido et promenade des Anglais ; c'était plutôt Omaha Beach et l'allée des *panzers* !

Au-delà de ces réactions apparemment épidermiques, sincères ou non, une réelle inquiétude, il est vrai, pouvait aussi s'installer au sein du métier lui-même. La déferlante porno, amplifiée par le tsunami made in USA, ne risquait-elle pas de déstabiliser le cinéma français ? Certains le redoutaient. La riposte, ainsi, s'organisait, et le gouvernement ne pouvait y rester sourd.

Dès le printemps, j'avais bien vu monter le ton des critiques contre la mauvaise qualité de certains films pornos et contre la soi-disant dégradation de l'image de la femme. D'ailleurs, progressivement, une presse que l'on croyait pourtant acquise se détournait de nous ; ainsi

L'Observateur et, surtout, *L'Humanité-Dimanche*. Bientôt, Michel Guy lui-même allait évoquer la possibilité de « continger la diffusion en la dirigeant vers des circuits spécialisés ». Une catastrophe, vu l'ampleur de certains projets !

Francis Mischkind, qui précisément était diffuseur et qui, de surcroît, avait acheté les droits de certains films américains, notamment *Furies porno*, commençait à s'inquiéter au plus haut point. À juste titre.

Certes, le très libéral Michel Guy tenait tête à la Commission de censure mais, dès avril 1975, il envisageait des garde-fous contre les abus du porno. Pour l'heure, ses films demeuraient soumis à la même taxation que les œuvres classiques, néanmoins leur marché ne devrait pas représenter plus de 50 % des salles de cinéma. Par ailleurs – ce qui interpellait mon ami Francis, bien renseigné sur le sujet –, les films étrangers se trouveraient soumis à une taxe de 150 000 francs (22 500 euros), toutefois fiscalement récupérable.

D'un côté, la production française peinait à répondre à la demande d'un public toujours plus nombreux à se précipiter dans les salles obscures pour y étancher enfin sa curiosité de sexe – on peut appeler ça de la frustration pour cause d'interdiction ; de l'autre, le gouvernement Chirac entendait freiner les importations et *de facto* « organiser » la pénurie. Un vrai piège à cons pour les gens du métier ! Et ce, au moment même où certains films, tant français qu'américains, nous montraient à tous la voie d'une qualité et d'ambitions possibles ! La voie, pour nous aussi, comédiens, comédiennes, d'une véritable reconnaissance et d'une certaine célébrité mondiale.

En fait, nos vaillants politiques nous assaisonnèrent à une sauce encore bien plus amère que nous le redoutions au printemps. Et pourtant, déjà, on y préconisait la suppression de l'avance sur recettes pour les films « dont l'objet prédominant est la représentation de scènes de pornographie ou de violence et dont les qualités artistiques ne sont pas manifestes » – concept du reste très arbitraire. Or, l'avance sur recettes, pour les métiers du cinéma, c'est le nerf de la guerre ! Un sujet aussi essentiel et délicat que le financement des partis politiques, si vous voyez ce que je veux dire...

Certains avaient jase, le 14 juillet, lorsque le président Giscard d'Estaing avait descendu les Champs-Élysées sur fond d'affiches licencieuses, mais c'est en octobre, lors de la rentrée parlementaire que les grandes manœuvres ont véritablement commencé.

Le 17, pourtant, devant la Commission des finances du Sénat, Michel Guy avait tenté de ménager la chèvre et le chou en conciliant libertés fondamentales et conditions de distribution « correctes ». Mais, bien sûr, nous l'avons vu, l'accélération des sorties de films *hardcore* à l'automne 1975 ne prêchait pas vraiment en faveur d'une

accalmie du côté de la réaction *anti porno*, qu'elle soit moraliste ou fiscaliste, religieuse ou communiste – Sylvia Bourdon se méfiait à juste titre autant de la Faucille que de l'Église.

C'est d'ailleurs en ce même mois d'octobre que la Commission de censure recommanda une interdiction totale de *Prostitution clandestine*, dans lequel j'avais tourné pour Alain Payet, au motif que ce film marquait « une reconversion [depuis l'érotisme] au *hardcore*, avec force fellations, parties triangulaires réelles et non simulées ». À travers mon propre travail, sans en prendre véritablement la pleine mesure, je me trouvais donc déjà en plein cœur de la tempête qui levait contre le porno. Ce n'était qu'un début.

Ainsi, tandis que les grands distributeurs classiques, enrichis en peu de mois par les gros succès de l'érotisme, rêvaient que leur bienveillance à l'égard du pouvoir leur vaille en retour une TVA limitée à 5,5 % pour leurs films plus traditionnels, les producteurs de porno, eux, en étaient réduits à résister seuls au désir des Finances de surtaxer le sexe à hauteur de 33 %.

Bien sûr, réalisateurs et comédiens du genre allaient eux aussi se mobiliser contre le décret signé le 31 octobre par Michel Guy et contre l'amendement de l'ancien garde des Sceaux, l'UDR Jean Foyer, prévoyant un prélèvement de 50 % sur les bénéfices mais aussi sur « les rémunérations et avantages de toute nature payés aux auteurs, compositeurs, scénaristes, metteurs en scène et acteurs ». Autant dire que nous devions tous être saignés et stigmatisés ; « punis », diront certains. Mais que tenter de réellement efficace sans un appui visible de l'opinion publique ?

D'un côté, les attaques portées contre le porno en tant que système professionnel ne remettaient pas en cause le libertinage amateur bon chic bon genre, plus ou moins enfumé d'herbes odorantes de *l'intelligentsia* ; d'un autre côté, au-delà du cas particulier des grands films érotiques, sinon familiaux du moins « de couple », tels *Emmanuelle* et *Histoire d'O*, le spectateur de films pornos était plutôt un solitaire recherchant une certaine discrétion pour cette manière de masturbation visuelle – au minimum – encore plutôt perçue comme une pratique honteuse. Le voyeur n'aime pas forcément être vu, nous le savons bien, et on l'imaginait mal défilant en foule de la République à la Nation, avec banderoles anti-réaction tendues entre de sympathiques hampes bien érigées.

À l'inverse, comme le soulignent Roger Faligot et Rémi Kauffer, les moralistes, tête haute, tout droit dressée hors du collet-monté, ne rechignaient jamais à s'attrouper et surtout à écrire leur indignation et leurs récriminations qui à un élu, qui à une autorité, qui aux journalistes. Les « organes » de presse semblaient d'ailleurs bien être les seuls à ne pas leur faire peur.

Le peu d'agitation et d'interrogations que nous sommes alors parvenus à susciter, nous, gens du métier, a certes amené le gouvernement Chirac à rapporter son décret au bout de quelques semaines de combats d'arrière-garde, mais, hélas, c'était reculer pour mieux sauter. La bataille était loin d'être gagnée pour nous ; au contraire !

De l'histoire de cette bataille, la mémoire des hommes ne retiendra finalement que le truculent lapsus du député UDR Robert André-Vivien s'adressant à l'exécutif devant l'Assemblée nationale : « Messieurs, durcissez votre sexe !... Euh, votre texte ! »

On oubliera trop facilement la si commode docilité de la Chambre pour, d'une main, tordre le cou à la liberté d'expression érotique, et, de l'autre, ramener avidement de l'argent dans les caisses d'un État toujours plus gourmand et dont le « génie » de ses serviteurs semblait décidément devoir de plus en plus se limiter à la création de nouvelles taxes. Une pente qui, depuis, ne s'est, hélas, jamais démentie.

Car en fait, ce qui assassina – n'ayons pas peur des mots – le cinéma pornographique français, ce qui tua dans l'œuf tout effort de création et toute ambition artistique érotiques, ce n'est pas une loi intrinsèquement moraliste, mais c'est bel et bien une loi spécifiquement fiscaliste : une grosse patoune gourmande qui allait plonger avidement ses griffes dans le pot de miel que la bête avait flairé !

Tout comme l'Amérique de la Prohibition avait eu raison d'Al Capone en piégeant le gangster grâce à des impôts non payés, la France de Giscard d'Estaing allait étrangler le cinéma érotique et pornographique en lui inventant de nouvelles taxes qui ne seraient celles d'aucune autre branche de la création artistique et du divertissement. Pire que cela, ces mesures assassines allaient avoir un effet rétroactif sur les œuvres déjà « mises en boîtes » selon les anciennes règles fiscales et commerciales, donc budgétaires.

Au bout du compte, ce fut donc la Loi de finances 1976, votée le 30 décembre 1975, qui donna le coup de grâce aux ambitions des créatifs de l'érotisme et du porno, et qui expédia ce cinéma-là sinon *ad patres*, du moins dans un ghetto dont il n'avait guère de chance de s'extraire un jour.

À la Chambre – la si mal nommée –, seul le député communiste Jack Ralite eut véritablement le courage de faire front et de s'élever contre la moutonnante assemblée. « Oui, s'était exclamé le maire PCF de La Courneuve, le film "porno" est à combattre, mais ce n'est pas une affaire de censure ou d'administration. C'est une affaire de société. Or votre société pollue et, traitant l'Homme comme une marchandise, en arrive là à ses conséquences extrêmes. » Cette dénonciation tout de même critique contre le porno recoupait ainsi cette idée de

« marchandisation » hier dénoncée par *La Michetonneuse* de Francis Leroi.

Outre la suppression de l'avance sur recettes tant redoutée pour « les films pornographiques ou d'incitation à la violence » et la suppression des subventions accordées aux salles spécialisées, le genre se trouvait cette fois-ci effectivement frappé d'une TVA majorée à 33,33 % – au lieu de 17,60 % précédemment. Pire, dans son immense sagesse – selon la formule consacrée –, le législateur avait imaginé une taxe additionnelle de 50 % au prix des places, un prélèvement de 20 % avec amortissement sur les bénéfices commerciaux, et même un droit de timbre ! Autant dire que l'État se réservait le beurre, l'argent du beurre et les jolis culs de nos crémières de casting !

La corde au cou, tels les malheureux bourgeois de Calais sculptés par Rodin, producteurs et diffuseurs auraient eu plus vite fait de demander : « S'il vous plaît, dites-nous ce qu'il nous reste... »

D'autant plus que lesdits diffuseurs n'avaient désormais plus aucune chance de se refaire du côté des films étrangers, lesquels se trouvaient eux-mêmes frappés d'une taxe forfaitaire de 300 000 francs (45 000 euros) finalement non déductible des impôts. Autant dire un véritable embargo.

Ce qui, d'ailleurs, ne signifiait pas pour autant, vous l'aurez compris, que ce gouvernement si libéral entendait par-là favoriser la création française. La preuve, nos possibles courts métrages érotiques – espace généralement voué aux gammes des futurs grands auteurs – se trouveraient eux-mêmes taxés d'un forfait de 150 000 francs (22 500 euros) ; histoire d'empêcher tout détournement de la loi en regroupant de petits films dans l'esprit des *loops* passés en boucle dans les années 1960.

Enfin, « accessoirement » – mais n'était-ce point là le dernier clou ardemment voulu pour river définitivement le cercueil du porno de qualité ? –, le genre fut interdit à l'affichage. Enfin, à un véritable affichage ; seul le titre étant « présentable » – mais en fait souvent bien plus cru que ceux des premiers temps du porno. Comme s'il avait désormais fallu compenser le manque d'image vendeuse.

Cette authentique stigmatisation par une loi avançant masquée allait bien sûr chasser du temple de la distribution nos films ainsi pestiférés. Les majors, Pathé-Gaumont, Parafrance et même UGC, allaient vite se recentrer sans états d'âme sur leur « cœur de métier » : les films classiques.

Francis Mischkind, qui avait pris en septembre 1974 le contrôle des quatre salles Alpha-Élysées de la plus belle avenue du monde, avait entrepris de regrouper les exploitants spécialisés dans un Syndicat français du cinéma indépendant, néanmoins l'implacable mécanique mise en marche contre le porno n'était déjà plus contrôlable.

D'ailleurs, on ne parlerait désormais plus de films « pornos », mais de films « X », selon la nouvelle nomenclature administrative adoptée par la Loi de finances 1976. Un classement qui se référait au « X-rated » des Américains, chez qui il n'était toutefois qu'un qualificatif ; rien de plus qu'un élément de nomenclature et en aucun cas un motif de surtaxation.

En France, au contraire, au pays de la Liberté et de l'Égalité, ce classement « X » produisit d'autant plus vite ses effets que dès le 14 janvier 1976 un décret allait dresser une liste infamante de 161 films stigmatisés par la Loi de finances, dont le très créatif *Sexe qui parle* du trio Lansac-Berny-Leroi et l'exceptionnel *Furies porno* de Henry Paris, avec qui, précisément, le producteur Francis Leroi avait négocié la vente des droits du *Sexe qui parle* [devenu *Pussy talk...*] aux États-Unis mais aussi sa projection au fameux World Theater de New York, où *Gorge profonde* triomphait depuis trois ans.

Nos politiques n'avaient pas plus peur du ridicule que de l'arbitraire : alors que l'Amérique pourtant elle-même si puritaine reconnaissait cette production française, notre pays, au contraire, donnait à cette dernière un coup de poignard dans le dos.

Car cette loi « X » si injuste parce que si inégalitaire et arbitraire, donc inacceptable, était véritablement une censure qui n'osait pas dire son nom ; et de la pire espèce : une censure économique ! La plus lâche. Parallèlement à la libération des images – face visible de l'iceberg « censure » –, il s'agissait d'un étranglement financier du genre. Dès lors, quiconque aurait la faiblesse de vouloir y montrer quelque réelle ambition artistique, ne s'y trouverait plus dans des conditions normales de financement et d'exploitation. À ce prix-là – une TVA à 33,33 % –, on peut dire en effet qu'il s'agissait d'un « luxueux » enterrement de première classe !

Le très entier José Bénazéraf, en tout cas, ne s'y trompa guère. D'entrée, il déclara que le porno français était mort et il envisagea de partir tourner à l'étranger. Il refusait les « décrets gouvernementaux à la Vichy » prétendant juger à la place du public. Refusant ce que Roger Faligot et Rémi Kauffer nommeront plus tard « l'enfer-poubelle du X », José, cet homme de grand caractère, estimait ne pas avoir à être classé « X » ou pas par des gens qu'il jugeait lui-même « intellectuellement, cinématographiquement et sexuellement » inférieurs. Fermez le ban.

En attendant, ces gens se trouvaient toutefois du bon côté du manche et, au-delà des futures remises en question de notre métier, cela n'allait pas être sans conséquences immédiates pour les productions en chantier, voire aux bobines 35 mm déjà mises en boîtes. Ainsi, côté USA, *The Story of Joanna* de Damiano n'allait pas traverser l'Atlantique pour être projeté dans les salles françaises ; nos

compatriotes devraient attendre l'arrivée de la vidéo pour découvrir cette œuvre érotique pourtant importante. Ainsi, côté français – côté libéralisme... très approximatif –, le spectaculaire *Change pas de main* de Vecchiali allait devoir renoncer à des scènes d'orgie, et bientôt, à l'été 1976, l'esthétique *Spermula* du peintre et photographe Charles Matton, avec la non moins séduisante Dayle Haddon, allait devoir lui aussi couper certaines scènes jugées trop osées.

De même, deux importantes « suites » de succès déjà avérés allaient-elles patienter « un peu » avant de s'aventurer dans les circuits de distribution.

Tout d'abord, *Exhibition 2*, qui ne verrait finalement le jour qu'en 1978, au grand dam de Jean-François Davy et de Sylvia Bourdon – d'ailleurs pas d'accord entre eux –, et puis *Emmanuelle II*, tourné par le directeur de la photographie du magazine *Lui*, Francis Giacobetti, malheureusement classé « X » et dont la sortie publique n'interviendrait que 24 mois plus tard. Le film, pourtant, avait été revu « à la baisse » pour franchir le cap de la Commission de censure – ce qu'il était parvenu à faire ! – et avait même renoncé à son titre initial jugé trop évocateur, *Emmanuelle*, *l'Antivierge*. Étrangement, ce serait Michel Guy lui-même qui aurait voulu aller plus loin, déclarant notamment : « Les films ne seront plus jugés sur leur contenu précis, mais sur leur intention avouée. »

Extraordinaire arbitraire, tout de même, que de pouvoir désormais condamner sur l'intention et non plus sur la faute ! Voilà qui me ramenait cruellement au vieux temps, pas bon, des péchés par intention dont ce frère de l'internat se montrait si friand... On était bien en plein tripotage intellectuel d'un opportunisme politique très grossièrement voilé !

Cette décision de Michel Guy, en tout cas, était d'autant plus incompréhensible que celui-ci avait par ailleurs refusé de suivre les préconisations de la Commission de censure pour un certain nombre d'œuvres à l'évidence pornographiques, notamment les grands classiques du « X-rated » américain débarqués à l'automne 1975.

Inutile de dire le coût de ces retards, de ces modifications et de ces brusques changements de portage pour la profession ! Ce furent ainsi pas moins d'une soixantaine de petites maisons de production qui allaient une à une boire un bouillon et devoir mettre la clé sous la porte. Ainsi Lusofrance, qui avait notamment importé *Derrière la porte verte* mais dont la liquidation judiciaire compromettait les activités en faveur des films d'art et essai – la création d'Arrabal, notamment. Vive la libéralisation !...

Quant à la justesse du calcul financier pour notre communauté nationale – l'entreprise France –, notamment en termes d'exportations, on est également en droit de s'interroger. Songez que le tout premier

Emmanuelle, celui de Just Jaeckin, avait à lui seul rapporté plus d'argent que les 48 films de notre star mondiale incontestée, Brigitte Bardot !

En vérité, seules deux productions déjà bouclées allaient réchapper de cette débâcle monumentale. Tout d'abord, *L'Empire des sens* de Nagisa Oshima, bientôt reconnu par le Métier, avec un grand M, en mai à Cannes, et qui aurait ainsi le privilège d'accéder à une diffusion normale, sur la base d'une simple interdiction aux moins de 18 ans. Et ma foi, au regard d'un propos tournant tout de même assez largement autour du fétichisme d'un sexe masculin en continuelle érection... et au regard d'une émasculatation finale pour le moins généreuse en hémoglobine, ce n'était pas forcément outrancièrement pénalisant...

Autre victime de ce Massacre de la presque-saint-Sylvestre, *Salo ou les 120 journées de Sodome*, présenté en avant-première, le 22 novembre 1975, au 1^{er} Festival cinématographique international de Paris, quelques jours seulement après l'assassinat de son auteur, le déjà fort célèbre Pier Paolo Pasolini. Décemment, on ne pouvait pas également tuer son œuvre.

Remarqué dès 1968 avec *Théorème*, Pasolini, artiste authentique, s'était imposé avec sa « Trilogie de la vie » où s'étaient succédé ses trois adaptations d'œuvres littéraires majeures : *Le Décameron*, *Les Contes de Canterbury* et *Les Mille et une nuits*. Cette fois-ci, avec *Salo*, une reprise du marquis de Sade plantée dans l'Italie de 1944, il s'était attaqué à une œuvre plus noire, plus âpre, évoquant plus particulièrement le rapport entre le corps et le totalitarisme.

Avec *La Michetonneuse*, Leroi avait abordé le lien entre le sexe et la marchandisation ; avec *Salo*, Pasolini, lui, abordait le lien entre le sexe et le pouvoir. Évoquant l'industrialisation totale de la planète – n'y sommes-nous pas venus ?... –, le réalisateur italien redoutait le retour d'« un moralisme extrêmement rigide, hyper-rationnel, et qui [aurait] autant d'efficacité répressive que dans les civilisations paysannes les plus rétrogrades ». Comment frapper de front un artiste qui lançait pareil cri d'alarme ?

« De plus en plus, prévenait Pasolini, la société nous contraindra à faire l'amour dans les normes productives ou sociales. » Il est vrai que ce n'était pas vraiment ce dont nous rêvions, mes amis et moi... Pas plus, sans doute, que l'ensemble de nos concitoyens, d'ailleurs ; et ce, hier comme aujourd'hui. Qui, en Occident, voudrait par exemple d'une société dont l'État, comme en Chine, interdirait fermement à ses citoyens d'avoir plus d'un enfant par couple ? Autant dire remplacerait l'intime par l'autoritarisme.

En dépit d'un climat général guère favorable aux images sexuelles dans notre si belle France libérale... l'exploitation du film du maître allait donc débiter normalement, en juin 1976, dans de grandes salles

parisiennes, avant de se trouver finalement cantonnée, au bout de quelques jours, à La Pagode, rue de Babylone : cette ancienne « folie » construite en 1856 par le directeur du Bon Marché et devenue un cinéma en 1931 – un haut-lieu atypique du cinéma parisien, plutôt tourné vers les œuvres d'art et essai. Un demi-sauvetage, donc.

Bien sûr, ces traitements relativement privilégiés avaient de quoi agacer certains, y compris dans notre propre camp, au sein de notre métier, et notamment « la Bourdon ». Lors de la sortie de *L'Empire des sens*, en septembre 1976, mon amie Sylvia allait ainsi interpellé de manière fort peu discrète ce secrétaire d'État à la culture qui faisait la pluie et le beau temps sur le cinéma à caractère plus ou moins sexuel. « M. Oshima et M. Pasolini baisent-ils plus proprement que nos rois du porno ? » demanda-t-elle crûment.

Ces rois et moi-même, « grand baiseur » selon les propres dires de Sylvia, nous buvions du petit-lait.

L'héroïne d'*Exhibition 2*, il faut le dire, reprochera d'ailleurs à son réalisateur d'avoir approuvé la censure « en rampant ». En octobre, dans *Le Film français*, elle écrira notamment ceci : « Je prends ouvertement mes distances face au montage Davy qui me présente comme un personnage inculte et fasciste. Vous savez comme moi qu'un montage peut contribuer à la gloire ou au rejet d'un personnage filmé. Comme tout le monde le sait, je suis assez égocentrique pour affirmer que l'on ne doit pas toucher aux monstres quand on en a ni l'envergure ni la classe. Toutefois, je conteste énergiquement l'interdiction du film au nom de la liberté d'expression. »

On croirait entendre parler Bénazéraf... Pour lequel Sylvia entretenait d'ailleurs sinon une sympathie sans réserve, du moins une franche compréhension. Elle estimait qu'on ne baisait pas assez dans ses films – elle est comme ça, Sylvia... – et savait combien José pouvait se montrer odieux lors des tournages, mais elle le trouvait « charmant », considérait qu'il jouait à la brute pour cacher une certaine timidité et ses complexes de « machiste ». José... timide ; j'ai des doutes.

En tout cas, on était désormais bien loin du temps où les très pionnières *Jouisseuses* de Hustaix pouvaient se payer le luxe de demeurer toute une année à l'affiche du... Familia, à Lille. Pour la France, un pays traditionnellement « élu » entre tous en ce domaine, le monde de l'érotisme avait décidément bien changé. Hier, le sexe était monté tête haute au Capitole de la société française, jusque sur ses Champs-Élysées ; maintenant, censeurs et fiscalistes le précipitaient sans vergogne du haut de la Roche tarpéienne des culs-coincés au poil sec et des faux-culs de tout poil – humide, lui.

Cette déroute artistique que représentait cette fichue Loi de finances 1976 l'expédiait sans autre forme de procès dans le ghetto des salles

spécialisées, qui plus est marqué d'un « X » aussi infamant que ne l'était jadis la lanterne rouge des bordels d'avant Marthe Richard. Au-delà des rappels symboliques de la croix de saint André des sados-masos et de La Crucifixion en rose d'Henry Miller, Gérard Lenne ne put d'ailleurs s'empêcher de songer à l'humiliante étoile jaune des temps les plus noirs de l'Occupation. « Tout se passe comme si le X restait, professionnellement, le territoire de la honte », écrira, quant à lui, Jacques Zimmer, tandis que Faligot et Kauffer verront là les portes d'un « pénitencier moral » refermées jusque sur les plus sincères des « pornocrates » – dont je crois faire partie, ainsi que pas mal de ces amis, hommes et femmes, évoqués dans ce livre.

De fait, observera l'éditeur Jean-Jacques Pauvert dans sa préface de l'ouvrage de Jouffa et Crawley, la plupart des cinéastes de cet Âge d'or avaient œuvré dans un esprit souvent très soixante-huitard, « pour que cela pète, pour que ça change ». D'ailleurs, un parlementaire, Hector Rolland, ne s'était-il pas exclamé « Les gauchistes sont tous des nudistes ! » lors du débat parlementaire du 23 octobre 1975 ?... C'est dire ! Évoquant ce « silence des lois » – selon la formule de Sade – qui avait régné sur le genre de 1973 à 1975, Pauvert dénonçait les effets pervers de la censure, qui émasculaient les films de qualité.

Assurément, l'ère du porno flamboyant, parce que sans entraves, était pour de bon terminée. Ou plutôt « pour de mal », tant ces nouvelles conditions économiques allaient priver nos concitoyens de créations authentiquement belles et jouissives, propres à alimenter leurs propres fantasmes et à enrichir leur vie personnelle. La Loi de finances 1976 a tué notre création érotique aussi sûrement qu'une arme a pu tuer la création musicale de John Lennon.

Mais, nous le savons bien, *Imagine* n'est que trop rarement le mot d'ordre premier des ambitieux en politique.

D'une certaine façon, le temps de la reprise en main avait sonné. Dès janvier 1976, le perspicace Jean-Louis Comolli avait d'ailleurs titré son éditorial des *Cahiers du cinéma* « La censure libérale avancée ».

La formule « con mais pas dupe » résumait parfaitement le regard de la profession sur cette Loi de finances qui ne s'était même pas donné la peine de hasarder une définition claire de la pornographie. Faute de quoi, nous pouvions nous en tenir à la formule d'Alain Robbe-Grillet : « La pornographie, c'est l'érotisme des autres. » Autant dire, une fois plus, l'arbitraire et le subjectif...

Le 27 août 1974, le président Giscard d'Estaing avait déclaré à la télévision qu'il n'y aurait plus de censure cinématographique ; le 28, Mario Mercier recevait un courrier très officiel lui demandant de couper son film *La Papesse*... Au lieu de nous interroger nous-mêmes sur la sémantique, nous aurions dû nous méfier davantage. D'ailleurs,

les mots, on leur fait dire ce qu'on veut.

La preuve : officiellement, il fallait tuer le cochon ; en fait, c'était la poule aux œufs d'or qu'on voulait plumer !

Évoquant, quant à lui, sa *Bonzesse*, Jouffa rappelait qu'à l'automne 1972 près de deux Français sur trois se disaient pourtant favorables à la réouverture des bordels. S'agissant de l'odeur de soufre de *La Michetonneuse*, coécrite avec Leroi, il notait par ailleurs qu'il s'agissait là du premier reportage scénarisé sur la toute nouvelle génération de la pilule. Ainsi, François voyait dans ce cinéma-là de l'art naïf mais aussi une suite aux utopies et aux contestations de mai 68. « Oui, écrit-il, le cinéma porno du milieu des années 1970 était, souvent, pour les créateurs une manière de distribuer des tracts. » La poule aux œufs d'or chantait donc un peu trop fort...

Le pire, c'est que l'opposition de gauche, qui avait voté contre le texte de loi, ne reviendrait pas contre le ghetto du « X » une fois au pouvoir. Le fric n'a pas d'odeur, le sexe n'a pas d'amis. Politiquement parlant, il s'entend.

CHAPITRE XI

L'ÂGE DE FER – LE TEMPS DES AMIS

Jusqu'ici, jusqu'à la crise pétrolière et le retour moraliste du soi-disant libéralisme giscardien, l'époque était fraîche, joyeuse et inventive comme les émissions de variétés de Maritie et Gilbert Carpentier. On se sentait terriblement vivant, on ignorait la morosité. Nous nous étonnions nous-mêmes des libertés récemment conquises depuis mai 68 et nous comptions sur les artistes et les plus hardis pour nous étonner encore plus.

Le cinéma érotique et porno – le « pornérotique », comme l'appelle Brigitte Lahaie –, lui aussi, avait besoin d'étonner, et pour cela il lui fallait un minimum de moyens ; ce qu'avaient bien compris les Américains pour leur *hardcore* désormais en plein développement. Ce qu'avait également bien intégré mon ami José Bénazéraf, qui ne décolérait pas. « La production érotique américaine s'est sublimée, déclarait-il dans *Le Film français*. Si vous ne sublimes pas l'érotisme, il crève de vulgarité et de bêtise. » Opinion que je partageais sans réserve.

Et justement, c'était bien ce qui risquait de se produire en France à cause du manque de courage et d'imagination des autorités. Par un « génie » désormais limité aux seules préoccupations électorales et fiscales de ses politiques, le pays de Bataille, de Pierre Louÿs, d'*Emmanuelle*, d'*Histoire d'O* allait faire crever son érotisme par refus des moyens. Sans jeu de mots, on allait les lui couper ! La mièvre république du fisc avait remplacé l'ambitieuse République des Jules – cherchez les majuscules... La vulgarité risquait en effet d'être au rendez-vous du « X », mais en tout cas on savait déjà où trouver la bêtise.

Je me souviens de la réaction de Francis Leroi en comparant les deux films qu'il venait de financer pour Mulot et Barny, et qui sortaient enfin du rouge sa structure de production, Cinéma Plus : *Le Sexe qui parle*, si léger, si jouissif, et *Mes Nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maud et Richard*, déjà plus sombre et pour lequel, censure oblige, ils avaient dû renoncer au titre *La Grande baise*. « Fini la légèreté de l'Âge d'or, disait-il, nous entrons dans l'Âge de fer. » Oui, c'était tout à fait ça qui venait de se produire en France pour nous tous, gens du sexe : nous entrons dans l'Âge de fer.

Eugène Ionesco, qui ne semblait pas nourrir de prévention particulière à l'encontre des choses du sexe, avait eu, hors de ce contexte, ce fameux mot d'esprit : « Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux. » Nous, nous vivions le contraire. Nous passions pour des vicieux et l'on venait de nous enfermer dans un cercle infamant dont nous n'avions aucune chance de sortir. Cet Âge de fer était voulu par ses créateurs comme un âge infécond et sans gloire.

De fait, nous allions très vite prendre la mesure des effets dévastateurs de cette loi infiniment plus vicieuse que nous, simples gens de plaisir et de « cascades » ; en aucun cas de pouvoir. D'ailleurs, rendus à ce point d'iniquité et de stigmatisation, si tel avait été le cas, une nouvelle Inquisition nous aurait sûrement brûlés comme des sorcières.

Dès le printemps 1976, l'incontournable spécialisation « X » des salles allait en effet faire chuter vertigineusement le nombre de celles prêtes à accueillir des films érotiques ou pornographiques. De 3 000, elles allaient dans un premier temps passer à 111 – pour plus de 36 000 communes ! –, puis ce chiffre augmenterait légèrement, sans toutefois jamais dépasser les 162, avant de fondre totalement avec l'apparition de la vidéo puis du créneau porno du samedi soir sur Canal+. C'est donc ainsi que producteurs et petits distributeurs se trouvaient soudain en danger, voire en faillite.

En outre, il faut le savoir, le porno, avant sa diabolisation, permettait également de financer ou cofinancer des productions classiques. Tel était le cas, par exemple, de Boris Gourevitch, le propriétaire du fameux Cinévog Saint-Lazare, à Paris : un monument de l'histoire du cinéma pornographique. La quinzaine de salles pornos qu'il contrôlait en soutenait 25 autres, des plus classiques, et lui permettait diverses activités de production, elles aussi plus traditionnelles.

De même, la hauteur des investissements de mon ami Francis Mischkind – parmi les plus lourds du plateau porno – allait-elle devoir être revue à la baisse dès 1976. Pour Mulot et Barny, il avait hier investi 1 000 000 de francs (150 000 euros) sur *Le Sexe qui parle* et 1 200 000 (180 000 euros) sur *Mes Nuits avec...* Mieux encore, pour *Jeux pour couples infidèles*, de Jean Desvilles, alias Georges Fleury, Francis avait risqué 1 500 000 francs (225 000 euros), et pour *Les Bijoux de famille* [French blue], de Jean-Claude Laureux, quelque 1 800 000 francs (270 000 euros). Désormais, comme pour tout le monde, ses investissements allaient devoir plonger au ras des pâquerettes : souvent 300 000 francs (45 000 euros) ; rarement le double. Autant dire que c'était toute sa politique qui était à revoir ; notamment ses achats de droits à l'étranger.

Une grande prudence s'imposait et d'ailleurs l'évolution du nombre

des entrées « pornos » allait pleinement justifier celle-ci : 24 millions en 1975, sur un total de 180 ; 8 millions en 1979... Une chute des deux tiers en quatre ans étrangement conforme à celle des budgets moyens du genre : 600 000 francs (90 000 euros) en 1975, 200 000 francs en 1979. Et encore !

Ce sont là des chiffres officiels, des annonces. Sur le terrain, nous allions vite devoir apprendre à faire avec moins que ça. Dans *Censure-moi*, Christophe Bier note 170 000 francs pour le budget le plus bas annoncé... mais il en connaît de réels à 120 000 !

Plus que toute autre œuvre érotique, *Emmanuelle II* fut sans doute le film qui eut le plus à pâtir des mesures « libérales » de l'hiver 1975-76. M^e Kiejman et M^e Liard allaient en effet devoir batailler durant deux ans avant de parvenir à débloquent la situation dans laquelle se débattait son producteur, Yves Rousset-Rouard, qui d'ailleurs couchera vite les débuts de cette sombre expérience dans un livre-témoignage, *Histoire d'X* (Éditions Jean-Claude Lattès, 1976). Les deux avocats avaient souligné combien le classement « X » était en vérité une mesure d'opportunité politique. Une fois ce film « libéré », Michel Guy aurait d'ailleurs confié au producteur : « Je n'y étais pour rien, Chirac non plus. Mais le film de Pasolini, *Salo*, devait absolument sortir et votre film a été sacrifié. » Je vous le disais, c'était vraiment *Salo*... Quant au reste, depuis, les citoyens français ont appris la chanson : « responsable mais pas coupable ».

L'ennui, c'est que ce retard de deux ans en France allait y provoquer un relatif télescopage avec la sortie du troisième volet de la série, *Goodbye, Emmanuelle*, lui épargné par la loi « X » pour son parti pris d'esthétique, et ainsi porter préjudice à la carrière de celui-ci.

L'aventure d'*Emmanuelle* allait décidément de paradoxe en paradoxe. En produisant le premier « épisode » – l'achat des droits du roman d'Emmanuelle Arsan, en fait écrit par un diplomate, permettait d'en faire trois –, Yves Rousset-Rouard avait eu l'ambition d'égaliser le score parisien du *Dernier tango à Paris*, qui avait d'ailleurs bénéficié du même réseau de distribution. Il avait en réalité fait deux fois mieux. Le beurre et l'argent du beurre, en quelque sorte... L'interdiction du film au-delà des Pyrénées avait alors drainé une foule d'Espagnols, curieux et avides de liberté, dans les cinémas de Perpignan. Cette fois-ci, avec *Emmanuelle II*, c'était le contraire qui allait se produire : pour voir la suite de leur film, les citoyens français, privés du libre arbitre allant ordinairement de pair avec la citoyenneté de l'âge adulte, allaient devoir franchir les frontières de nos voisins du Nord – Allemagne, Suisse, Belgique –, considérés comme majeurs dans leurs démocraties et qui, eux, n'avaient pas besoin d'un libéralisme aussi « avancé » pour jouir pleinement de leurs droits.

Mon amertume ne vous aura pas échappé... Elle est celle de tous

ceux à qui l'on a cherché des poux dans la tête à cette époque d'une manière de McCarthysme économico-sexuel ; les Davy, Mischkind, Korber, Allan... Tous ceux sur qui des foudres encore plus détestables allaient bientôt s'abattre. Cela ne s'oublie pas.

Le pire, pour certains d'entre nous, les plus engagés, était de nous être sentis trahis cet automne-là par nombre de nos amis d'hier, ceux qui, n'étant pas dans le métier, revendiquaient eux aussi davantage de liberté sexuelle et qui, à travers elle, s'imaginaient trouver là un moyen commode de chambouler un système social devenu trop pesant, trop ordonné. Alors certes, ils renonçaient à nous soutenir « pour de bonnes raisons », tantôt au nom de la dignité de la femme, tantôt en réaction à la faible qualité de certains films pornos, néanmoins, plus encore que de culs-serrés, à nos yeux ils faisaient ainsi nettement figure de faux-culs alors que leur mode de vie très libre, souvent entre grandes partouzes et petits joints, les ancrant indiscutablement aux antipodes de leur nouvel engagement moraliste. Pour certains, c'était à mourir de rire ! Jaune, évidemment.

Cette trahison des gros bataillons de l'*intelligentsia* était en effet d'autant plus choquante qu'à bien des plans, en ces premiers temps d'un « porno » qui nécessairement se cherchait, notre monde ainsi regardé avec un peu de mépris était plutôt « plus sain » que celui de certaines prétendues élites parisiennes donneuses de leçons.

Non seulement les filles qui venaient à nous, gens du porno ou des partouzes, le faisaient moins par vénalité que par curiosité ou pour le plaisir, mais nous n'avions besoin ni d'alcool ni de drogue pour nous sentir « libérés » et pour passer à l'acte en public. La sensualité des corps et des attitudes suffisait à nous enivrer, trouver des complices fabriqués comme nous suffisait à nous griser. Pour tout faire exploser, nous n'avions pas besoin de pétards !

Ceci était particulièrement vrai pour nous, les « cascadeurs », mais les réalisateurs eux aussi, souvent mal à l'aise à leurs débuts, apprenaient peu à peu à faire leur chemin sans artifices.

En vérité, Mulot et Leroi – Claude Bernard-Aubert aussi, bientôt – étaient habités par une certaine appréhension avant les tournages de scènes de sexe non simulées, et plus encore les plans serrés. L'outrance de certains ou de certaines, aussi, pouvait déstabiliser ; telle Sylvia Bourdon qui s'amusait à dire qu'elle avait fait débander Max Pécas à vie. Plus que tout, semble-t-il, ces pionniers du genre redoutaient de passer pour des voyeurs ; pire : des vicieux. Francis était ainsi obsédé par la gifle d'Henri Georges-Clouzot à Bardot, dans *La Vérité*. Cela dit, de mon point de vue, en ces circonstances, chercher à passer pour des anges à la blancheur immaculée pouvait paraître tout aussi excessif.

Enfin, certains réalisateurs étaient venus uniquement au porno pour faire face à leurs dettes, bien davantage que pour s'enrichir ou

« piquer des jetons ». Tels Davy ou Leroi, lequel avait fait 4 500 entrées – en tout ! – avec *La Soupe froide*... Un bouillon ! Et le plus dramatique, c'est qu'avec cette loi « X » les plus fragiles risquaient de se trouver à nouveau confrontés à des difficultés financières ; et ce, sans prévenir, avec de surcroît un effet rétroactif. Nos « amis » ne semblaient pas bien s'en rendre compte.

Généralement, ces compagnons de route d'hier aux cascades plus cérébrales et plus enfumées défendaient leur propre paroisse – le plus souvent la littérature et les joutes intellectuelles – en portant leur combat sur le terrain du cinéma, qu'ils croyaient connaître aussi parfaitement et où ils estimaient donc avoir des droits. Ceci, toutefois, sans jamais se pencher de trop près ni sur ses exigences techniques et humaines, ni sur ses réalités budgétaires et commerciales. D'ailleurs, les « purs intellectuels » ayant réussi dans le cinéma ne sont pas légion.

Tout en défendant vigoureusement l'idée d'un cinéma érotique de qualité, Francis Leroi allait ainsi leur dénier vertement ce droit dans son livre 70, *Années érotiques*. « Le cinéma est un média à part, qu'on ne peut juger que par rapport à l'efficacité du résultat obtenu, y écrit ce vieux routier du métier. Un film comique qui fait rire, même au-dessous de la ceinture, peut être vulgaire, mais pas "médiocre". Il obtient le résultat qu'il vise. Un film érotique, s'il provoque l'érection d'un spectateur mâle, et titille l'imagination d'une spectatrice, même horriblement mal filmé, dans des décors moches avec des actrices boutonneuses, est un film réussi. Il n'est peut-être pas beau esthétiquement, convenable intellectuellement, ni même moralement correct, il reste un film pornographique réussi. Puisqu'il parvient à obtenir sur la sexualité du spectateur l'effet pour lequel il a été conçu. »

J'adhère à mille pour cent à cette analyse-là et, comme tous mes camarades stigmatisés par la loi « X », j'ai reçu comme une petite vengeance la sortie de *Shocking*, le film où mon ami Claude Mulot décrivait non sans délice la vie d'une famille de Tartuffes trop bien-pensants s'abandonnant sans retenue aux pires turpitudes avant l'holocauste nucléaire annoncé. Nos chers amis à la mémoire sélective n'auraient pas fait mieux...

Là encore, je cite Francis : « Ce n'était plus qu'orgies et fornications, dans le milieu BCBG que Mulot connaissait bien. Plein de traits d'humour sur la vie du XVI^e arrondissement de Paris, son film était un véritable brûlot anarchiste destiné à nous venger du climat d'hypocrisie générale qui commençait à régner depuis l'article de Guy Sitbon dans *L'Observateur*, fin 1975. » Sitbon, en effet, avait parlé de films « exécrables », tout comme Claude Cabannes, dans *L'Humanité-Dimanche*, avait parlé de « cuisine nauséabonde ».

Shocking, bien sûr, produisit son petit effet... ainsi que l'annonçait son titre. Il faut dire que notre gentil Mulot, même s'il ne crachait pas sur une certaine réussite sociale, était capable des pires révoltes contre le système.

Dans *Shocking*, la belle Emmanuelle Parèze interprétait le rôle sulfureux d'une Juliette de Courval soudain « débridée », et Karine Gambier – l'iceberg de mon ami Plumey – y fut aussi très remarquée ; normal, pour une histoire de Guerre froide... Toujours « sous particule », la même Emmanuelle se dévergondera également en 1978 dans le rôle de la comtesse de Mormole, pour *La Rabatteuse* de Claude Bernard-Aubert, alias Burd Tranbaree ; ceci, toujours avec Karine, mais aussi avec mon amie Brigitte Lahaie qui désormais dépassait d'une tête tout le plateau féminin du « X ». La comtesse, bien sûr, était d'autant plus dévergondée qu'elle m'avait alors pour chauffeur...

Shocking, hélas, n'était qu'une bien maigre compensation face à une censure toujours perçue comme arbitraire mais aussi face au « système ». Il est tout aussi difficile, en effet, de prétendre tenir tête à un milieu, à un métier. Que pesions-nous face aux majors du cinéma ?

Yves Rousset-Rouard, producteur venu de la pub mais pourtant désormais important, allait d'ailleurs là encore en faire la cruelle et coûteuse expérience avec la comédie de Christian Gion, *C'est dur pour tout le monde*, avec Bernard Blier dans le rôle truculent d'un magnat de la pub confronté à un jeune publiciste qui lui aussi voudrait bien exister ; en l'occurrence Francis Perrin. Pour ma part, je n'ai pas oublié cette scène drolatique où Blier croisait une superbe blonde dans l'ascenseur et avait cette formule « audiardesque » : « Je la baiserais bien !... Je la baiserais mal, mais je la baiserais bien ! »

Plus gravement, hélas, certains avaient alors cru trouver dans ce film une caricature acide de Marcel Bleustein-Blanchet, très médiatique patron du groupe Publicis, au sein duquel Gion avait lui-même travaillé. Pire encore, une scène du film pouvait laisser accroire que le P-DG était lui-même responsable de l'incendie de son siège social, l'immeuble Publicis des Champs Élysées. Gion s'était entêté à refuser de couper cette séquence et, du coup, la Gaumont lui avait retiré l'accès à ses salles. Les médias – sauf Pierre Bouteiller, sur France Inter – n'allaient pas soulever le petit doigt pour l'aider. Alors, pour ce qui était de sauver le porno du « X »...

Quant à moi, je veux dire « quant à ma petite personne au milieu de ce grand chambardement », je dois reconnaître que je n'avais pas trop à me plaindre pour ces premiers pas dans le porno. J'y avais finalement été vite remarqué, ainsi que le souligne Henri Rode dans *Les stars du cinéma érotique*. « Magda D. », auteur d'un essai visant les films du *National sex forum* de San Francisco, m'y voit en effet alors en tête des comédiens français ; hommes, il s'entend. « Le premier

protagoniste porno à obtenir des lauriers, par le succès des films où on le voyait, écrit-elle, fut ici, je crois, Richard Lemieuvre, soit en duo avec sa femme, soit avec d'autres.» Déjà un petit pas outre-Atlantique... mais pour moi un pas de géant !

En dépit des aléas de la politique et des incertitudes commerciales du moment, je poursuivais donc non sans un certain bonheur mon chemin dans le porno ; pour ne pas dire « dans le X ». Que cette appellation nouvelle me plaise ou non, je me trouvais en effet *de facto* en plein dans ce système-ghetto dont la Loi de finances voulait faire un enfer bien moins noble que celui de la Bibliothèque nationale. Tous les films dans lesquels j'avais joué allaient être « ixés » dès le 14 janvier 1976 : *Prostitution clandestine*, *Le Sexe qui parle*, *Les Jouisseuses*, *Les Théâtres érotiques de Paris...* Et les suivants, évidemment, le seraient tout aussi sûrement. Non seulement, je n'ai jamais cessé de tourner durant toutes ces grandes manœuvres « moralo-fiscalo-politiques », mais je n'ai jamais douté du chemin qui s'ouvrait devant moi et l'ai donc poursuivi d'autant plus gaillardement. Oserais-je dire « avec ardeur »...

J'allais ainsi y gagner rapidement en métier, notamment en comédie, et puis, surtout, j'allais y faire quelques grandes rencontres et y nouer de belles et solides amitiés.

Ainsi, avec *Apothéose porno* (1976) du météor Jean-Marie Ghanassia – il ne tournera que deux films –, j'allais découvrir Guy Royer, un super beau gosse, très gentil, qui venait tout juste d'arriver sur le plateau de l'érotisme. En fait d'apothéose, on se rencontrait au moment même où le porno se trouvait au plus bas. Guy, en tout cas, jouait forcément « gagnant » en tournant à la même époque *La Comtesse Ixe*, de l'excellent et prolige Jean Rollin, et dont le titre faisait très clairement écho à la nouvelle loi.

Rollin, lui, était un véritable cinéaste qui avait tourné son premier film, *Amours jaunes*, à 20 ans, en 1958. Son pseudo, Philippe Gentil, allait bien à ce chic type de Neuilly toujours très respectueux des comédiens et qui nous tirait vers le haut. Une bonne école, donc, pour cet ami qui débutait.

Assurément, Guy, aujourd'hui disparu, aura été pour moi un véritable intime, bien au-delà de nos « cascades » avec ces dames, puisque nous avons un temps vécu sous le même toit, à un moment difficile de ma vie. Cet ami sûr, présent dans l'adversité, a été vite connu sur le plateau avec sa belle gueule et sa prestance, et il allait d'ailleurs s'y faire une place très honorable, avec une centaine de films – 101, dit-on – jusqu'au milieu des années 1980.

Avec *La Fessée* (1976) de mon ami Claude Bernard-Aubert, alias Burd Tranbaree, j'allais véritablement toucher du doigt l'embarras des authentiques professionnels du cinéma classique, tant comédiens que

réalisateurs, vis-à-vis des situations très crues et des attitudes très impudiques que le « X » – nommons-le désormais ainsi – les amenaient à affronter de près lors des tournages. Même pour ceux d'entre eux les moins habités par des préjugés, tant contre le genre que contre nous autres, « cascadeurs » et « cascadeuses », cette découverte brutale avait quelque chose de déstabilisant et sans doute aussi, dans leur tréfonds, de troublant.

En vérité, *La Fessée* portait un sous-titre, *Les Mémoires de Monsieur Léon, maître-fesseur*, qui m'épargne de vous en résumer le sujet, mais c'était un film ambitieux pour le « X » et pour lequel Claude avait voulu un professionnel de la comédie dans le rôle-titre. Ainsi, le fameux Léon était-il interprété par Antoine Fontaine, un comédien qui avait débuté au milieu des années 1960 et s'était notamment illustré dans des séries télé. Évidemment, pour lui, ce rôle de maître-fesseur n'avait guère de connexions évidentes avec *La Dame de Monsoreau*, tournée hier ; pas plus, du reste, qu'il n'en aurait avec le célèbre *Châteauvallon* qui fera connaître Chantal Nobel en 1985...

Ce monsieur très gentil, qui n'avait vraiment rien d'un fesseur ni même d'un pervers de quelque « profession de fesses » que ce soit, était ainsi vraiment très mal à l'aise avant le tournage des scènes qui l'arrachaient au pur registre de la comédie traditionnelle. Je me souviens qu'il se réfugiait de longs moments aux toilettes pour cacher son malaise, et puis, bien sûr, avec lui les raccords sexe étaient impératifs ; ce qui, une fois encore, m'incombait.

Notre brave maître-fesseur n'était pas de la calotte, pourtant, à nous voir nous envoyer tout le temps en l'air comme ça, nous devions faire figure de Martiens à ses yeux. Et s'il baissait les yeux pour ne pas nous voir, c'était bien en réaction à un véritable choc culturel, tant humain que professionnel, et non pas du fait d'une quelconque usure due au poids des années. En partouzes, en effet, j'ai connu des hommes bien plus âgés et encore réellement verts. Et que dire, au cinéma, de notre complice Robert Le Ray, cet ancien danseur du Casino de Paris qui, à quelque 70 ans, draguait encore comme un forcené et n'avait qu'à toucher les seins d'une femme pour avoir une érection que lui auraient enviée bien des jeunes !

Sans jamais faillir, Robert multipliait encore les conquêtes et les « cascades ». Il est vrai que cet homme élégant et gentil, au corps magnifiquement entretenu et au sperme étonnamment jaune – une curiosité dans le métier – n'avait *que* cinq maîtresses, chacune ayant son jour, et qu'il se réservait le week-end pour récupérer et, sans doute aussi, s'accorder un peu de paix. Chapeau, l'artiste ! Il y avait chez cet homme-là un peu de Mounet-Sully, homme de théâtre qui fut l'amant de Sarah Bernhardt. « Jusqu'à cinquante ans, disait-il, j'ai cru que c'était un os. » Impression largement partagée par moi-même.

À 45 ans, avec déjà dix films classiques à son actif, Claude Bernard-Aubert, le réalisateur, n'était pas non plus un perdreau de l'année ; cette expérience, pourtant, ne le mettait pas davantage à l'abri d'un réel embarras face aux scènes spécifiquement sexuelles. Claude, qui avait une bonne dizaine d'années de plus que moi, avait déjà pas mal roulé sa bosse, notamment en Indochine où il avait été reporter de guerre dans les années Cinquante. C'est d'ailleurs cette expérience de la violence qui l'avait inspiré pour ses débuts dans le cinéma. Ses premières œuvres avaient pour noms : *Patrouille de choc* (1957), *Les Tripes au soleil* (1959), *Match contre la mort* (1960)... Là encore, pas besoin de vous faire un dessin pour camper le décor.

Lorsque j'ai fait sa connaissance, à la naissance du « X », ses créations les plus récentes lui avaient déjà valu une certaine notoriété. Avec *Le Facteur s'en va-t-en guerre* (1966), il avait fait appel à Charles Aznavour pour le rôle vedette, aux côtés de Daniel Ceccaldi et de l'Américain Jess Hahn – le colosse sympathique des *Grandes gueules* de Robert Enrico, en 1965, avec Ventura et Bourvil. Avec *L'Ardoise*, en 1970, c'est un autre artiste, Salvatore Adamo, qu'il avait détourné de la chanson pour jouer la comédie. Avec *L'Affaire Dominici*, surtout, en 1957 – à 28 ans ! –, il avait confié le rôle du vieux Gaston à Jean Gabin, un autre « patriarche ».

Bref, cet homme-là n'était pas un débutant. Non seulement il inspirait le respect, mais il ne fallait pas chercher à lui en raconter. Nous nous sommes connus par le truchement de « Martial », l'un des piliers de l'équipe de Lucien Hustaix et, d'entrée, nous nous sommes bien entendus et avons ressenti une confiance mutuelle. J'allais ainsi non seulement prendre à ma charge le casting de tous ses films « X », mais aussi guider ses premiers pas dans ce genre tout de même assez particulier, y compris pour un cinéaste aguerri. Très vite, nous sommes devenus amis et Claude m'a demandé de tourner pour lui les scènes de sexe, mais progressivement, grâce à une ambiance que je veillais à rendre aussi détendue que possible sur le plateau, je l'ai mis en confiance et l'ai poussé à prendre lui-même la direction des opérations. Finalement, notre rencontre fut ainsi une chance pour chacun de nous.

Il faut dire qu'en dépit de ses craintes quant à ses propres capacités à tourner des films pornos – ce dont il allait très vite parfaitement s'acquitter –, Claude Bernard-Aubert ne nourrissait pas de préjugés particuliers à l'encontre d'un genre qu'il regardait même non sans humour ; par exemple, lorsqu'il envisageait de baptiser sa structure « Roberts et Meules »... Mieux que ça, il portait alors un regard assez froid sur le cinéma classique, où il ne lui avait pas échappé que les jeunes comédiennes devaient « coucher » bien plus souvent que celles du « X » pour y avoir leur chance et que certains comédiens se

présentant en « étalon » de moralité ne détestaient pas – métier oblige – les « professionnelles ».

De fait, Claude est un homme qui ne se laisse pas faire. Ainsi, à une époque où pour tout jeune réalisateur français quelque peu ambitieux il était de bon ton et somme toute « constructif » de passer par l'alcôve pour le moins accueillante d'une journaliste alors très influente – Coucou ! Le p'tit oiseau va sortir ! –, lui il était parvenu à esquiver l'« attaque ». Alors que la belle l'attendait, nue sous la douche, à un rendez-vous pourtant annoncé comme très professionnel, il était arrivé sans « ressource », déjà littéralement et très volontairement vidé par une nuit chaude et, de surcroît, avec des tas d'obligations immédiates.

La toute puissante créature allait bien sûr lui en tenir longtemps rigueur ; professionnellement parlant, il s'entend. Néanmoins, pour Claude, pas question de se laisser tenir par la barbichette ni de se laisser attraper par la queue... Et pas question non plus de renoncer à être le patron sur ses films !

D'où son désaccord avec une célébrité sur son film *La Jonque*, où il préféra « plonger » que se soumettre. Ainsi plombé financièrement, comme tant d'autres, il se trouva donc contraint à se mettre au « X » pour effacer son ardoise – il connaissait... – et, progressivement, se donner les moyens de revenir dans le cinéma traditionnel. Ce qu'il fit d'ailleurs plus tard.

En attendant, sous le pseudonyme de Burd Tranbaree, mon ami Claude allait donc tourner une vingtaine de films « X » entre 1976 et 1982, époque où il préféra raccrocher, car, dit-il, il ne se sentait pas le droit d'exposer quiconque au sida, ce danger mortel qui viendrait alors refermer brutalement notre magnifique Parenthèse enchantée. Bien sûr, je ne citerai pas tous ces films, bien qu'ils fassent partie des meilleurs de l'époque. Pour ma part, outre *Les Nymphomanes* (1980), où j'avais donc craqué lors du tournage avec Serena, je me souviens tout particulièrement d'*Initiation d'une femme mariée*, sorti en 1983, et qui aura été tout à la fois mon dernier rôle du genre et le dernier « X » de Burd Tranbaree. Dans son anthologie collective *Le Cinéma X*, Jacques Zimmer, quant à lui, a retenu *Les Bas de soie noire* (1981) au nombre des « 41 incontournables » du genre. Entre partouzes chics et leçons très particulières, la jeune et jolie Christina Schwartz s'y initiait, dans un château richement meublé, aux bonnes manières et au libertinage.

Gérard Lenne considère d'ailleurs que, dans ce film, Claude Bernard-Aubert « théorise la philosophie de l'échangisme qui prend son essor dans les années 1970 ». Claude, en tout cas, y avait tout particulièrement soigné un fétichisme « classique » – hors SM et Gothic – à base de bas noirs, porte-jarretelles et bien sûr talons aiguilles, mais recourant aussi aux « panoplies » déjà évoquées pour

les soubrettes et aux tenues noires à gilet rayé de jaune, « à la Nestor », pour les valets. Ce qui, en l'occurrence, constituait donc ma tenue dans ce film qui remporta un succès considérable.

Il faut dire que Claude ne rechignait jamais à recruter les « pointures » que je lui proposais en casting ; son unique consigne étant de lui épargner les « emmerdeurs » et les « chieuses » – il n'avait pas les nerfs pour ça. Dans ce cas, par exemple, j'avais choisi Élisabeth Buré et Cathy Stewart, pour les femmes ; Dominique Aveline, Piotr Stranislav et Gabriel Pontello, pour les hommes.

Pontello, le dernier cité, était en fait l'un des plus anciens du plateau porno ; un type gentil et professionnel mais « qui chaussait large »... et faisait donc un peu peur à certaines filles. Très Italien dans l'âme, il se montrait d'ailleurs assez fier de son outil de travail et de la façon dont il s'en servait. Finalement, je crois que ce brave Gabriel se serait assez facilement vu Premier ouvrier de la Péninsule... Mais le plus drôle dans tout ça était sans aucun doute sa démarche elle aussi très raide, bien connue dans le métier. Gabriel marchait les jambes droites, sans jamais donner l'impression de les plier. Ainsi, disions-nous entre nous, il était le seul à pouvoir traverser une rue sans casser son pli de pantalon. Il jouait au coq, mais marchait au pas de l'oie... Toujours est-il que, question sexe, le bonhomme était redoutable ; un grand professionnel !

Comme Claude Bernard-Aubert, donc, qui obtint là un immense succès. Mais pas seulement. *Les Veuves en chaleur*, sujet en noir là encore, en 1978, allaient en effet appeler *Le Retour des veuves* en 1980. C'est dire. Il fallait renflouer *La Jonque*...

Au-delà du succès et de la spécificité de tel ou tel film de Claude, on se souviendra avant tout de deux choses à propos de son passage remarqué – remarquable ! – dans le « X ». Tout d'abord, les réelles qualités cinématographiques au service du genre, avec un véritable scénario, un solide plan de travail, des jeux de caméra inventifs, recourant par exemple au ralenti, et puis une « bande rythmo » accrocheuse. Claude choisissait une musique entièrement nouvelle tous les trois films et la morcelait pour la marier de diverses manières à des extraits de ses musiques précédentes. Tout en réduisant les coûts – réelle nécessité avec cette Loi de finances –, il jouait ainsi tout à la fois sur le renouvellement et sur une certaine unité ou continuité de ton ; un style sonore. Comme, par exemple, chez Chabrol.

La seconde chose dont on se souviendra tout particulièrement, c'est que Claude Bernard-Aubert, réalisateur classique et rigoureux, aura contribué à la célébrité sans équivalent de mon amie Brigitte Lahaie, non seulement en lui confiant de nombreux rôles mais aussi en la mettant en valeur. En faisant d'elle son actrice fétiche, il aura été de ceux qui l'auront portée au pavois, l'auréolant d'une image de *sex star*

qui traversera le temps, intacte, en dépit d'une reconversion médiatique par ailleurs parfaitement réussie – ce qui est exceptionnel dans ce pays !

Brigitte, de treize ans ma cadette, est née dans le Nord, à Tourcoing, d'un père employé de banque et d'une maman représentante – une famille sans histoires et unie, à la différence de la mienne. Partie habiter Lyon avec ses parents, elle ne s'est guère pluée dans cette ville qu'elle a alors trouvée sans chaleur car elle y connut la peur de ne jamais être aimée. Un comble ! Le drame de son adolescence, en effet, est de ne pas s'être crue jolie... Pire que cela, elle avait honte de cette opulente poitrine dont le naturel fit pourtant beaucoup pour son succès dans l'érotisme ; à tel point qu'à l'époque elle cachait celle-ci en s'habillant comme « un sac de pommes de terre », dit-elle.

Dieu merci, notre Brigitte nationale allait échapper à cette tristesse et à ces affreux complexes en « montant » à Paris. Son ambition était alors non seulement de se libérer de sa famille – l'époque était comme ça, pleine d'incompréhensions entre parents et enfants – mais aussi de se libérer de la vente de chaussures en passant au mannequinat. Finalement, après avoir été initiée à l'amour dans une Triumph rouge – quel succès, ces anglaises ! –, elle allait vite glisser dans le monde du libertinage et de la pornographie.

Aujourd'hui auteur d'une demi-douzaine de livres et animatrice radio très écoutée et respectée, Brigitte s'est expliquée sur ce parcours, dès 1987, dans un ouvrage-témoignage intitulé *Moi, la scandaleuse* (EPI Editions Filipacchi) et préfacé d'une citation de Colette : « La vertu ne se mesure pas au mètre carré de peau nue. » Une indiscutable vérité pour nous, « gens du sexe » que nos parcours chahutés auront amené à croiser tant de faux-culs d'autres milieux. Eh bien, explique Brigitte, elle n'a jamais été « une cannibale de la sexualité » ; tout au plus jouissait-elle d'une sensibilité exceptionnelle et d'un jardin secret aux nombreux fantasmes. L'époque, notre fabuleuse Parenthèse enchantée, et les rencontres ont fait le reste.

Par amour pour un homme, Brigitte « la scandaleuse » s'est donc tout d'abord laissée entraîner dans les plus chaudes nuits de la capitale. « Les orgies parisiennes, écrit-elle, je les ai toutes (ou peu s'en faut) connues dans les années 1976 à 80. Privées ou publiques, partouzes ou soirées à quatre, showbiz ou monde politique, par amour ou pour émirs, mon compagnon de cœur avait un faible pour ce genre de soirée où le nombre ne crée pas forcément l'ivresse. » Bien évidemment, elle a ainsi fréquenté le Roi René. À l'évidence, nous étions faits pour nous croiser tôt ou tard, et pourtant ce ne fut pas moi qui devait l'entraîner dans le porno.

Peu à peu, comme moi, elle glissa donc d'une manière somme toute assez naturelle dans le « X » naissant de 1976. Par bonheur, ces quatre

années de tournages très spéciaux n'allaient pas l'empêcher d'accéder ensuite à des rôles plus classiques puisque, sur une filmographie d'une bonne centaine de titres, on en compte moins d'une cinquantaine qui soient érotiques ou pornos : ce qu'elle regroupe donc sous le vocable de « pornérotique », tant elle trouve, elle aussi, infiniment subtile et discutable la distinction entre les deux genres.

En revanche, pour sa découverte du « X », Brigitte Lahaie eut peu de chance puisqu'elle tomba sur un monsieur – sans majuscule... – qui tenait à profiter lui-même des situations ; attitude, je l'ai dit, tout à fait exceptionnelle à l'époque. Pour ce premier tournage, qui ne constituait donc pas véritablement un rôle, explique-t-elle, « mon action se limita à quelques gros plans de visage (qui ne furent, je crois, jamais utilisés) et à une séquence *hard*, au cours de laquelle AK, le réalisateur, jouait lui-même le rôle du *hardeur* principal, pour sa plus grande satisfaction et avec un certain talent ». Peu d'éducation donc, mais du savoir-faire, monsieur privilégiant l'inné à l'acquis.

Dans le « pornérotique », Brigitte allait en tout cas avoir l'occasion de tourner avec les meilleurs : Bernard-Aubert, Mulot, Leroi, Kikoïne, Desville, Rollin... Dans l'ensemble, elle ne se sera guère fourvoyée. Côté mauvais souvenirs, elle se souvient surtout de son 29^e tournage, au Portugal, avec Jess Franco, un réalisateur avec plus d'ego que de génie. Après six jours de prises de vues, comme elle refusait à ce monsieur d'enchaîner sur trois journées supplémentaires pour un film « très, très *hard* » qui amortirait ses investissements – Lautner l'attendait pour *Ils sont fous, ces sorciers* –, ce Michel-Ange de la rentabilité l'avait fait jeter dans le premier vol en partance pour Paris.

À l'inverse, Brigitte garde le meilleur souvenir d'un certain nombre de Messieurs de la réalisation, avec un grand M. Ainsi Francis Leroi, pour lequel elle a tourné l'excellent *Je suis à prendre* (1978), qu'elle considère d'ailleurs comme le meilleur porno dans lequel elle ait joué. Ainsi aussi, Jean Desville, alias Georges Fleury, qui fut l'un des premiers à reconnaître ses talents de comédienne lors du tournage du film *Les Plaisirs fous*, et qui fut en tout cas le tout premier à la rassurer enfin en lui disant qu'il avait bien vu son souci de toujours revoir la moindre imperfection. Ainsi encore, Jean Rollin, homme désintéressé et respectueux qui réglait caméras, éclairages et jeu de scène, puis se retirait avec pudeur pour ne pas assister lui-même à ces actes très intimes. Ainsi enfin, et surtout, Gérard Kikoïne que Brigitte considère comme « un homme à part » vu les conditions de confort qu'il offrait à ses comédiens – sept jours de tournage pour *Parties fines* – et plus encore vu l'attention et la considération qu'il leur accordait.

À titre personnel, j'ajouterai d'ailleurs que mon ami Gérard, que je continue lui aussi à voir, est un garçon extrêmement sympathique et de surcroît excellent technicien et grand connaisseur du cinéma

classique. C'était toujours un grand plaisir de travailler avec lui. Son côté bon enfant assurait ordinairement une excellente ambiance.

Ces hommes, assurément, ont rassuré Brigitte alors qu'à l'extérieur régnaient si souvent l'hypocrisie et le machisme le plus primaire. Elle se souvient notamment d'un « dépannage » qu'elle avait effectué au Salon du prêt-à-porter, qu'elle qualifie de « baisodrome » et où elle n'eut jamais à écarter tant de mains baladeuses. De même, dénonce-t-elle l'hypocrisie de certaines filles qui firent des raccords une spécialisation sans jamais aller jusqu'à jouer un rôle complet ni même montrer leur visage. « Il faut avouer, écrivait-elle en 1987, que cet anonymat absolu permet à certaines femmes très b.c.-b.g., de connaître leur petit coin d'enfer, leur petit carré de perversion, leur double-vie, sans courir le risque d'être reconnues un jour. » Elle, au contraire, la petite vendeuse de chaussures, elle a, tout comme moi, assumé cette notoriété-là et ce « scandale ».

Finalement, au-delà de sa beauté et d'une télégenie tout à fait exceptionnelle, la grande force de Brigitte aura sans doute été non seulement de faire reconnaître ses talents de comédienne et sa conscience professionnelle, mais aussi de parvenir à toujours se faire respecter. Un jour, le grand José Bénazéraf lui-même aura ainsi dû s'excuser d'avoir fait toute une histoire parce qu'O – joli nom ! –, la petite chienne de Brigitte, avait dévoré ses rosiers... José, homme exigeant qui demandait sans détour à Brigitte de « faire bander ses seins », s'était lui-même incliné.

À ce titre, donc, notre « *sex star* » toutes catégories allait mériter de partager pleinement le succès de quelques grands « X » de l'époque, tels *La Rabatteuse* (1978) de Claude Bernard-Aubert, *Les Petites écolières* (1980) de Claude Mulot, qui fut son dernier tournage porno, et surtout le fameux *Parties fines* [ou *Indécences* 1930] de Gérard Kikoïne, en 1977, où elle interprétait le rôle de la baronne Solange et avait pour chauffeur Guy Royer.

Étrangement, cette réussite devait d'ailleurs lui valoir de connaître un total renversement de situation en matière de raccords « X ». Après en avoir tourné quelques-uns à ses débuts pour des insertions dans des films *soft*, certains réalisateurs, pour jouer de sa célébrité, allaient en effet glisser des raccords *hard* provenant d'autres filles dans ses propres films *soft*... La rançon de la gloire, en quelque sorte.

Cette célébrité, en tout cas, allait tout de même lui permettre d'accéder à de nombreux rôles dans le cinéma classique, tant avec des réalisateurs « X » poursuivant leur art en dehors du genre, qu'avec des réalisateurs vierges de toute nécessaire « compromission » alimentaire. Dans la première catégorie, je citerai notamment *La Fiancée de Dracula* (2002) de Jean Rollin et, surtout, *L'Exécutrice* (1986) où Michel Caputo lui avait confié le rôle-titre. Dans la seconde catégorie, on

retiendra par exemple la comédie de Gérard Oury, *Le Coup du parapluie* (1980), avec Pierre Richard et Jane Birkin, le polar d'Henri Verneuil, *I... comme Icare* (1979), avec Yves Montant, ou bien encore le divin *Diva* (1981) de Jean-Jacques Beineix.

Au cours de certaines de ces expériences, globalement heureuses, Brigitte aura toutefois constaté que parfois des comédiens traditionnels se trouvaient gênés, voire refusaient, de voir son nom cohabiter avec le leur au générique. Dans ce cas, au montage, on préférerait retenir Brigitte Simonin, plutôt que Brigitte Lahaie. Un comble ! Ou plutôt un « double comble », car non seulement elle était déjà une célébrité – ce qu'*a priori* on recherche au casting... – et puis, surtout, certaines oies blanches du cinéma classique ne crachaient pas dans la soupe du « X » lorsqu'il s'agissait pour elles d'améliorer leurs fins de mois d'une manière ou d'une autre.

Ainsi, mon ami Alban Ceray, que je ne manquerai pas de vous présenter lui aussi, se souvient d'avoir été apostrophé sur la Riviera par une comédienne célèbre qui lui demandait avec mépris : « Comment pouvez-vous faire des films aussi sordides ? » Peu de temps après, à Paris, il la croisait par hasard, cette fois-ci dans un studio où précisément elle postsynchronisait – sans doute pas pour une œuvre – l'un de ces films... Une anecdote qui n'est pas sans rappeler celle vécue à Cannes par Francis Leroi, avec Maria Schneider. « Faites ce que je dis, etc. »

Comme avec Claude Bernard-Aubert, avec Brigitte l'entente a été immédiate. Sa gentillesse et sa simplicité m'ont séduit d'entrée. Sans compter son corps de rêve ! J'ai notamment en mémoire un retour de vacances aux Seychelles où elle était magnifiquement bronzée... Il fallait vraiment que je sois marié et père de famille pour ne pas envisager autre chose que des rapports amicaux et professionnels. Toujours est-il qu'avec elle les tournages allaient être un vrai bonheur.

Je me souviens que mon ami Claude Mulot avait contacté Brigitte pour *Jouissances*, mais je n'y jouais pas. Il me semble que nous avons tourné pour la toute première fois ensemble dans *Couples en chaleur* de Jean Luret qui, sous divers pseudos, ne réalisa qu'une vingtaine de pornos. Alain Plumey et Charlie Schreiner étaient aussi dans le coup. En tout cas, nous avons très vite travaillé ensemble dès lors que nous nous sommes rencontrés. D'autant que, par mes amis, j'avais d'ores et déjà d'excellents échos de Brigitte, tant au plan professionnel qu'au plan humain.

Car c'est bien dans ces deux registres que nous nous sommes reconnus et appréciés, ce dont témoigne d'ailleurs son propre récit de notre époque, dans *Moi, la scandaleuse*. « Le métier de *hardeur* est d'une rare difficulté, écrit-elle, et Richard a été, dans ce domaine, l'un des meilleurs. Il avait un pouvoir phénoménal d'érection, ce qui

simplifiait considérablement le travail des réalisateurs – et des comédiennes chargées de lui donner la réplique. » Longtemps après, ce certificat de bonne conduite me flatte toujours autant. Mais sans doute y a-t-il mieux encore.

Non seulement Brigitte m'avait auréolé du titre de « meilleur baiseur du cinéma érotique » – autant dire « primat des gaules », pour une Lyonnaise d'adoption... – mais elle soulignait cette amitié sincère qui d'ailleurs perdure aujourd'hui. « Pendant que d'autres se préparaient laborieusement en se caressant, explique-t-elle, nous, nous échangeons tranquillement des recettes et des adresses de bistrots. » Cette amitié féminine, je l'avoue, m'était précieuse. Quant à elle, cette bulle de complicité l'aidait à se sentir à l'aise sur les tournages ; notamment à ses débuts.

Il paraît que je l'avais plutôt impressionnée lorsque nous nous étions rencontrés. Elle me trouvait une certaine élégance, et puis, se souvient-elle, je roulais en Jaguar – j'ai toujours eu un faible pour les belles voitures : Porsche, Maserati, BMW, Mercedes, etc. En amitié aussi, Brigitte était attirée par les anglaises... C'est si vrai qu'un jour elle m'a échangé sa petite MG contre mon break Triumph pour pouvoir y embarquer ses chiens.

Enfin, je dois dire que si un temps j'ai pu contribuer à la sécuriser dans ce milieu si atypique qu'elle découvrait, de mon côté j'ai aussi été soutenu par elle chaque fois que ça n'allait pas ; et tout particulièrement en 1978, qui fut par ailleurs ma « grande année ». Bien sûr, cette réelle et très fidèle amitié a traversé le temps et, aujourd'hui encore, nous sommes régulièrement en contact.

Chacun, je crois, a toujours parfaitement compris les choix de l'autre ; notamment, pour ma part, lorsque lui est venu ce sentiment d'être allée au bout du plaisir et donc que le doute s'est invité dans sa tête. Le désenchantement du cinéma « pornérotique » a fait le reste. Elle a alors eu besoin d'appartenir à un seul homme et de se tourner vers d'autres expériences, les médias, l'équitation. Une reconversion parfaitement réussie.

Le contraire aurait d'ailleurs été d'autant plus rageant que, lorsqu'elle a « raccroché », les réalisateurs, notamment américains, lui ont offert des ponts d'or pour continuer. Les USA découvraient alors ses films avec bonheur. Elle raconte dans son livre l'envol de ces propositions : un jour, un film pour un bon cachet, tous frais payés ; le lendemain, trois films avec un cachet triplé pour chacun ; le surlendemain, six films, avec villa, piscine, limousine avec chauffeur à Hollywood... et frais illimités. La petite *frenchy*, pourtant, allait s'en tenir à sa décision. Bravo, Brigitte !

C'est d'ailleurs une constante chez elle : savoir ce qu'elle veut. Alors qu'elle a accepté de poser pour des photographies érotiques, y compris

pour des amateurs, elle a toujours refusé de jouer dans les théâtres érotiques – comme moi, du reste – ainsi que de se livrer à certaines pratiques, telle la sodomie. C'est d'ailleurs pour cette raison, explique-t-elle, qu'elle a toujours évité les « fumettes » de drogue qui allaient bientôt se mettre à circuler sur le plateau et qui, tôt ou tard, amenaient les filles à s'abandonner à tous les dérapages.

Heureusement, cela dit, d'autres comédiennes du « X » étaient moins frileuses de ce côté-là ; pour le plus grand bonheur de mon ami Plumey – qui s'était par ailleurs pas mal laissé aller dans un avion avec Brigitte. Je pense notamment à notre copine Mika Barthel, championne de la « sodo », qui la refusait avec véhémence si elle n'était pas payée pour ça – le « tarif » étant plus élevé –, mais qui la pratiquait en cachette chaque fois que possible, avec ou sans caméra.

Brigitte, enfin, n'allait pas donner suite à l'offre d'un prince arabe, aussi désespéré que les Américains de la voir arrêter sa carrière, qui lui proposait 20 millions de centimes (30 000 euros), somme alors importante, pour tourner un dernier film rien que pour lui : une œuvre qu'aucun autre homme que lui ne verrait... Ce prince que nous avons rencontré à Paris nous avait invités à une fête dans sa villa, mais nos vies respectives étaient ancrées ailleurs. « J'ai tout, me dit-il alors, un peu envieux ; il n'y a qu'une chose que je n'ai pas, c'est votre sexe. » J'avoue que moi-même je n'étais guère enthousiaste face à cette « affaire ». J'aurai d'ailleurs infiniment plus de plaisir, en 2007, lorsque je découvrirai de multiples séquences de nos tournages dans *Brigitte et moi*, le film de Nicolas Castro offrant une sorte de rétrospective de notre chère Parenthèse enchantée.

Dieu merci, d'autres belles amitiés ont aussi gaillardement franchi les années et nous ont laissé d'excellents souvenirs, même si, parfois, nous nous sommes retrouvés ensemble dans des productions pas toujours « faciles ». Je pense notamment aux tournages pour Eurociné, la société de production des frères Lesœur ; par exemple, *Helga, la louve de Stilberg* (1977), pourtant de mon ami Alain Payet, et où, précisément, jouaient mes deux grands compères, Alban Ceray et Dominique Aveline.

Eurociné avait été créé après la guerre, en 1947, par Marius Lesœur, un fils de forain qui s'était illustré dans la Résistance et qui avait investi dans un cinéma populaire, tourné vers l'aventure, le western, la comédie, mais aussi vers des sujets plus dérangeants, tels l'érotisme et l'épouvante. Eurociné avait notamment trouvé un bon sillon à labourer avec ce qu'on a alors appelé la « naziploitation », des films qui se donnaient pour arrière-plan la Seconde Guerre mondiale, sans sombrer pour autant dans l'apologie du nazisme. Quelle qu'ait été la bataille financière au quotidien pour la moindre chose, ce qui rendait parfois pénible ces aventures cinématographiques, au moins ne peut-

on pas faire ce reproche à un ancien résistant.

D'ailleurs, cette veine avait inspiré des réalisateurs classiques : Luchino Visconti pour *Les Damnés* (1969), Liliana Cavani pour *Portier de nuit* (1974), Tinto Brass pour *Salon Kitty* (1976)... Dans un style bien plus malsain, avec quelques séquences gore « dignes » des horreurs nazies, les amateurs du genre se souviendront d'ailleurs également d'*Ilse, la louve des SS*, de Don Edmonds, mais les productions d'Eurociné n'avaient rien de commun avec ce genre de film. Nous, nous étions là pour y tourner de l'érotisme ; un point, c'est tout.

À l'époque, Eurociné s'était lancé dans le genre avec une demi-douzaine de films, et j'avais moi-même tourné dans trois d'entre eux. Ainsi, dans *Helga, la louve de Stilberg* (1977), avec Alban et Dominique, que je connaissais tous deux déjà, et puis la belle Marisa Longo, une Italienne des séries B, à l'ample chevelure blond-roux, toujours très à l'aise dans les rôles de dominatrice appelée à jouer facilement de la cravache. On l'avait déjà remarquée, l'année précédente, dans *Elsa, Fraulein SS* (également nommé *Fraulein Kitty*), de Patrice Rhomm, où elle interprétait un rôle de colonel SS féminin dans une sombre histoire de train-bordel pour soldats allemands – Claudine Beccarie, du reste, figurait dans ce film.

En vérité, *Helga* n'était pas véritablement un film porno ; on y trouvait surtout des scènes de nu, de douche et de lesbianisme, de viol et de torture. Un fois encore, au côté d'une autre vedette de série B érotique, Patrizia Gori, la blonde Marisa Longo y interprétait une femme sadique ; en l'occurrence, la directrice d'une forteresse médiévale utilisée comme camp d'internement pour femmes.

Toujours avec Alain Payet, Alban et moi, mais aussi Claudine Beccarie, nous avons également tourné dans *Nathalie dans l'enfer nazi*, où Patrizia Gori interprétait cette fois-ci une doctoresse soviétique envoyée en mission en Pologne, toujours dans cette même forteresse de Stilberg, alors transformée en une sorte de bordel de luxe.

Sur ces tournages pour Eurociné, Alain n'était pas vraiment à la fête. Tout étant compté au plus juste, il fallait faire vite et jongler avec les plans de tournage. Je dis « les » parce que, pour amortir le coût de la location du fameux train d'*Elsa, Fraulein SS*, mon ami avait dû accepter de tourner en parallèle *Train spécial pour Hitler*, autre histoire de train-bordel, mais cette fois-ci très improvisée, avec un synopsis des plus minces et des dialogues rédigés au jour le jour par Jean-Pierre Bouyxou, lui aussi recruté au pied levé.

Malheureusement, ce dernier allait avoir un désaccord financier avec Marius Lesœur et se retirer de l'aventure avant le doublage ; or, dans ces conditions précaires, non seulement Alain n'avait pas pu effectuer de prise de son directe mais le texte des dialogues avait été

égaré. Du coup, il avait ensuite fallu faire appel à la mémoire de tous, comédiens et techniciens, pour les reconstituer. Ainsi, la bande-son ne correspondait-elle au final que très approximativement aux mouvements des lèvres...

Par bonheur, lorsque les tournages devenaient compliqués, au moins me restait-il le plaisir simple de partager mon temps avec des copains, voire d'authentiques amis, et en premier lieu Alban Ceray et Dominique Aveline, que je viens de citer.

Alban Ceray, pour moi, c'est un peu comme un frère ; et même sans doute encore un peu mieux que ça. D'ailleurs, nous nous téléphonons encore très souvent et conservons les mêmes liens d'intimité, de confiance et de confiance. Oserais-je dire que nous avons été sinon nourris au même lait, lui et moi – comme deux frères, en effet –, du moins que nous avons tété les mêmes « mamelles »... Nos belles amies me pardonneront cette image toute zoologique.

Apparemment, nos parcours sont identiques ; il est lui aussi un partouzeur ayant connu des milliers de femmes et tourné dans plusieurs centaines de films. Toutefois, en y regardant de plus près, nos itinéraires personnels et professionnels sont aussi tellement différents, tant à travers notre jeunesse et nos premiers pas dans le sexe, qu'à travers nos secondes carrières ! Son parcours est exceptionnel, il mérite le détour.

Toujours bronzé, élégant, beau et bon parleur, Alban aura aussi ajouté à sa séduction naturelle par sa ressemblance tout à fait involontaire avec Bernard Pivot, célébrité sympathique du temps, à l'image des plus valorisantes. Un comble pour lui qui, déjà, se trouvait en quête d'identité !

De fait, ce Monégasque à la peau mate avait été abandonné par sa mère, enceinte, croit-il, d'un officier d'origine malgache de passage sur la Côte d'Azur. Un couple de Beausoleil l'avait alors arraché à l'orphelinat. Son père adoptif était directeur d'école, mais Alban, qui nécessairement se cherchait, ne demandait sans doute pas à être confronté aussi brutalement à tant de discipline et de rigueur morale.

Expédié à onze ans dans un collège militaire, à quatorze ans dans une maison de redressement, il allait vite découvrir le goût de la transgression et fuguer ; ce qui allait cette fois le conduire à la maison d'arrêt de Nice. Une bien sinistre destination qui n'est pas sans rappeler mon propre itinéraire marseillais... Dans son livre-témoignage, *Du Lit au divan*, publié en 1992 aux Éditions de La Table Ronde, il expliquera avoir alors eu le sentiment que la vie ne voulait pas de lui.

Mais une nouvelle déchirure et d'autres rebondissements attendaient Alban. Sans doute appelle-t-on cela « un destin ». En l'espace de cinq mois, il allait perdre sa mère, qu'il aimait beaucoup,

puis son père. Derechef, son univers s'écroulait et, encore mineur, il se retrouvait une seconde fois orphelin. Mais riche...

Par sa mère, en effet, il héritait d'un immeuble et de 28 appartements à Monaco ! Une fortune mais aussi, pour lui, l'occasion de nouvelles interrogations « identitaires » : un enfant adopté qui hérite ne donne-t-il pas de lui l'image d'un inutile, d'un parasite ? Une blessure de plus, donc. Et puis, bien sûr, peut-être en réponse à ce mal-être, il y avait pour lui la tentation de la vie facile, des bistrots, de la nuit. Peut-être aussi une façon de se chercher une nouvelle famille ?

Après son service militaire, où il fut lui-même chiffreur, comme moi, à l'ambassade de France à Berlin, et où il apprit donc l'allemand, là encore comme moi, mon ami Alban allait profiter pleinement de sa majorité et de sa fortune toute fraîche. Comme un jeune chien fou attiré par une certaine marginalité, il allait véritablement s'abandonner à la Dolce vita sur la Riviera.

Lui-même convient volontiers s'être laissé aller à la fête et à la frime, changeant constamment de vêtements et de voitures. Exceptionnelles, bien sûr ! Triumph – lui aussi... –, puis Rolls-Royce, Lamborghini... Il jouait au bowling avec Alexandre Onassis, dont le père avait hier « régné » sur Monaco, et qui lui-même allait disparaître dans un très suspect accident d'hydravion, à Athènes, en janvier 1973. Alban allait même s'acheter un yacht et se payer un capitaine pour le piloter. Là, il était bien loin de mon parcours à Sarcelles et au Bourget...

Hélas pour lui, cette débauche de bonheur matériel n'allait pas durer. Non seulement il allait être victime de ses propres excès et d'un « imbroglio juridique » qui allait lui faire perdre une partie de son héritage, mais on allait le pousser vers des investissements aventureux. À 22 ans, sans la moindre formation de gestionnaire, Alban se retrouvait ainsi P-DG de la Vallée des Peaux-rouges de Fleurines, dans l'Oise, le premier parc d'attractions quelque peu exotique construit en Île-de-France.

Et brusquement, entre insouciance et faux amis, tout allait s'écrouler pour lui. La dèche ! Sans transition aucune, ou peu s'en faut. Il fait la plonge dans les restaurants, lave des voitures... et finalement, comme Brigitte et moi, « monte pour de bon » à Paris. Là, loin de ses maigres racines et après s'être fait voler sa valise, donc ses derniers souvenirs, ses ultimes traces d'identité, il se réfugie dans une mansarde et en est réduit à voler dans les épiceries pour se nourrir.

Et puis, à nouveau, mon ami Alban rebondit. J'admire ! J'admire sa capacité à repartir de zéro et sa volonté de s'en sortir vraiment ; mieux, de réussir. Après avoir connu l'enfer, il fait ainsi son purgatoire comme brocanteur aux Halles, quartier chaud de l'époque, où il acquiert une bonne connaissance des meubles et des pâtes de verre, et

puis aussi dans l'assurance, où il a pour clientes des prostituées. Idéalement logé rue Saint-Denis, il découvre alors le sexe – le Paradis... – et prend peu à peu conscience de son véritable destin : précisément, le sexe.

« Le sexe, c'est la passion, écrira-t-il ; on va au bout de soi-même. » Lui, comme nous tous à l'époque, il y vient par hasard, en acceptant de « jouer » dans un théâtre érotique voisin de sa boutique. C'est une rude école où il est vite dans l'ambiance : au Théâtre des Deux boules, rue des Écoles, justement, il doit « baiser » dans un filet tendu au-dessus des spectateurs...

Non seulement il lui faut bander à la demande à quelques centimètres des voyeurs et des voyeuses, mais il lui est interdit de se laisser aller à éjaculer ! Autant dire qu'avec un métier pareil il doit lui aussi apprendre à se contrôler. Par contrecoup, hormis de rares ratages où les costumes et les robes du public ont à souffrir quelques éclaboussures... Alban découvre aussi le supplice de Tantale, car c'est pendant des heures qu'il lui faut se retenir. Une fois le spectacle terminé, il court donc les boîtes à partouze pour se « lâcher ».

En fait, pour Alban, le sexe est encore bien plus qu'une simple passion. Pour lui, c'est le moteur même de la vie, et sans ce moteur elle lui paraîtrait bien ennuyeuse. Cette révélation, il va l'avoir dans les boîtes et les soirées, tant à travers son propre ressenti qu'en observant les autres, notamment les femmes – dont certaines rencontrées au théâtre. Charmeur, toujours le sourire aux lèvres, il apprendra d'ailleurs très vite à les connaître, tant dans leur fonctionnement sensuel que dans leur « âme ».

La fonction créant l'organe, Alban va par ailleurs éprouver le besoin grandissant de faire l'amour et de jouir ; ce qu'il va donc faire comme moi, durant des années, tous les jours, plusieurs fois par jour. Enfin, avec cette nouvelle vie et son physique avantageux, il allait bien sûr croiser des gens du cinéma porno et être sollicité pour des tournages. Grand amateur de femmes, de poker et de golf, il allait ainsi trouver tout ce qu'il fallait grâce à ce métier...

Tout comme moi à mes débuts, lorsque je me suis essayé au roman-photo, Alban a trouvé difficile de passer du théâtre érotique au cinéma porno. L'idée de ces milliers de spectateurs qui allaient le regarder l'intimidait, même si, finalement, il y retrouvait les mêmes profils ; notamment ces femmes mariées cherchant le plaisir et l'oubli de leur ennui conjugal en se cachant derrière une perruque.

Alban a toujours aimé contrôler les choses et sans doute se sera-t-il moins senti lui-même au cinéma qu'en soirées. Devant une caméra, il se sentait toujours prisonnier d'un rôle, et d'ailleurs il aura toujours plus ou moins cherché à y exprimer ses propres fantasmes et à imposer sa propre marque sur les scènes auxquelles ils participaient.

En outre, « techniquement », ce métier n'est vraiment pas facile : on ne bande pas plus facilement qu'on n'éjacule à la commande. *A fortiori* s'il y a des tensions sur le plateau ou dans notre vie privée. Il a connu ça ; moi aussi, notamment en 1978. Et puis, se souvient-il, baiser devant une ou deux caméras, c'est parfois un véritable exercice d'équilibre... au risque de vous brûler avec les projecteurs qui vous frôlent les testicules !

Lui et moi, ces frères de lait, nous avons en tout cas rapidement appris à nous connaître et à nous apprécier. Il m'a vite deviné et je crois l'avoir compris. « Pour travailler autant, tu as dû connaître le manque d'argent », m'a-t-il dit peu de temps après notre rencontre. Il est vrai que j'avais déjà des charges de famille et que je ne pouvais pas me permettre de tout risquer au poker ou au sept-et-demi. Mais lui-même revenait alors de loin...

Toujours est-il qu'avec ce métier, question éjaculations, il allait être servi : en moyenne deux par jour. Mais il y avait des pics, et les partouzes et les amies... Pour sa part, il croit ainsi avoir éjaculé un jour jusqu'à 18 fois ; moi, sincèrement, je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que, d'une certaine façon, nous étions lui et moi dans le « surnaturel ». De mon côté, j'avais développé ma fameuse méthode où je séparais « la tête et les jambes ». Lui, de son côté, lorsque sa partenaire ne l'inspirait pas particulièrement, il se « mobilisait » en se mettant en tête des « images starters » qu'il allait puiser au tréfonds de son jardin secret.

Alban et moi, nous nous sommes ainsi côtoyés durant des années, à la belle époque de la Parenthèse enchantée, nous appréciant tout autant en qualité d'amis qu'en qualité de professionnels. Moi, j'ai renoncé à tourner en 1982, à cause du sida ; lui, en 1987, par une sorte de lassitude, pour explorer d'autres voies. « On avait l'impression d'appartenir à une sorte de franc-maçonnerie », dit-il. Pour lui, le « X », avec son si petit nombre de salles, donnait le sentiment de vivre dans un univers clos. Et puis, le temps passant, il ressentait cette marginalité comme étant maudite. Il était difficile de franchir la frontière entre le sexe et « l'art » auquel il aurait ambitionné d'accéder en se mettant au service d'un cinéma plus classique.

Finalement, Alban a alors succombé aux offres qui lui étaient faites pour animer des soirées érotiques publiques ou privées. « J'ai donc travaillé dans les clubs de rencontres, raconte-t-il dans son livre, j'ai animé des couples, des partouzes, j'ai aidé des gens à se libérer sexuellement, je leur ai fait l'amour. » Là, il se retrouve à nouveau en vase clos, mais au moins son parcours cinématographique lui confère-t-il un statut de vedette. Mieux qu'un simple étalon, il devenait une référence. Les hommes, dit-il, voulaient s'identifier à lui, les femmes étaient heureuses de faire l'amour avec lui. Là, pour la première fois,

Alban s'est senti en plein accord avec lui-même.

Ce rôle d'animateur convenait parfaitement à son goût pour les constructions érotiques. Ce qu'il trouvait excitant, ce n'était pas la nudité ou l'obscénité, c'était le dévoilement et l'offrande. « Dans une boîte à partouze, dit-il, la sexualité se cultive comme les plantes dans une serre. » De fait, je le confirme, même si les gestes sont apparemment les mêmes, ce n'est jamais la même chose, la même alchimie. Entre émotion et passion, peur mêlée d'excitation et dérapages toujours possibles, les combinaisons y sont multiples et les complicités infiniment subtiles. Lui-même pense n'avoir jamais dérapé, avoir toujours tout su gérer et maîtriser face aux tentations et aux perversions du sexe qui, finalement, peut vite opérer comme une drogue.

Cette expérience, en outre, lui aura beaucoup appris sur nos contemporains ; son regard s'est affûté. Il a notamment découvert l'abandon voluptueux des notables de province dans l'anonymat canaille de la capitale. Dès l'entrée dans la boîte ou l'appartement, il savait qui cherchait quoi : voyeur, acteur ou manipulateur, femme demandeuse, en recherche de quelque chose ou, au contraire, simplement entraînée là en guise de monnaie d'échange. Le meilleur et le pire, en quelque sorte.

En tout cas, il pense avoir aidé des couples à remédier à leur perte d'intimité. Au bout du compte, d'ailleurs, ce maître de cérémonie exigeant, aimant construire et gérer des situations, sera allé au bout de ses pentes en ouvrant sa propre boîte, Le Clos, rue Bernard-Palissy : un établissement de standing qui soit le contraire d'un simple « baisodrome » ; un endroit agréable où l'on puisse aussi dîner et avoir une vie sociale. Échanger, à tous les sens du terme.

Étrangement, à l'époque, Brigitte Lahaie n'éprouvait guère de *feeling* pour Alban, qui l'a notamment côtoyée dans son fameux *Parties fines* et qui était pourtant l'un des plus séduisants acteurs du plateau « X ». Peut-être, précisément, parce qu'il y avait en lui un côté solitaire et un désir de mise en scène qui pouvait passer pour de la manipulation. Dans *Moi, la scandaleuse*, elle raconte d'ailleurs que sur le tournage de *Parties fines* Gérard Kikoïne avait dû la consoler et la rassurer à la suite de tensions entre eux.

Bien sûr, j'ai regretté cette incompréhension d'alors entre mes deux amis. D'autant plus qu'Alban se sera lui-même expliqué de ses pentes dans son livre, soulignant notamment l'attrait de rapports plus voyeurs, plus sophistiqués. « Une culture érotique se construit comme une culture classique », pense-t-il. Et d'ailleurs, il se méfie des apparences, qu'elles soient celles de la jeunesse ou de la beauté. « Une fille de 18 ans est comme un crabe, écrit-il dans *Du Lit au divan* : intérieur vide, corps parfait, ventre plat. » Notre esthète cérébral a

parfois la dent dure...

Aujourd'hui, je crois, le sexe l'intéresse toujours autant ; il est présent dans son esprit, il m'en parle au téléphone. Et tout d'abord, au-delà de son potentiel et de son goût pour le plaisir, parce qu'il est curieux de nature ! Pour lui, le sexe demeure l'une des dernières *terra incognita*, avec l'espace et les abysses. Alban, tout comme moi, aura pourtant beaucoup fait pour son exploration... Il est le Livingstone du cunnilingus, le Amundsen de la sodomie, le Christophe Colomb du coït. « Si j'essaie de calculer les filles que j'ai possédées par moi-même, en dehors du contexte professionnel, dit-il pourtant, je dois arriver à trois ou quatre cents, pas davantage. Rien d'exorbitant. » Et modeste, avec ça...

Dominique Aveline, lui, c'était encore autre chose, et d'ailleurs Brigitte l'aimait bien ; elle voyait en lui « un type un peu brutal en apparence, mais d'une grande douceur ». J'utilise le passé, car cet ami tendre et viril nous a quittés en mars 2009, nous plongeant tous dans un réel chagrin. « Une tête de voleur de poules, un corps d'athlète, une santé à satisfaire un harem à lui tout seul et un cœur gros comme ça », annonçait d'ailleurs le petit mot d'adieu rédigé par Michel Barny et Marilyn Jess pour le départ de ce sacré farceur... mort un vendredi 13.

Inconditionnel du tee-shirt, été comme hiver, Dominique, dit le Gitan ou le Martien, c'était en effet un cœur énorme sous des airs de gangster. Avec sa « gueule » typée et sa mine patibulaire, on pouvait lui faire jouer des rôles de gars endurci, mais il était tout le contraire des apparences. C'était un homme d'une extrême gentillesse, à qui on pouvait confier son portefeuille les yeux fermés. En le découvrant sur un plateau, les nouvelles appréhendaient de faire du *hard* avec ce type au faciès de corsaire, mais sitôt « essayé », il était adopté. Elles ne voulaient plus tourner qu'avec lui. En vérité, hommes ou femmes, tout le monde l'adorait. Il était aussi attentif aux autres, notamment ses partenaires, qu'efficace et calme. Et bien sûr, tout naturellement, ce type très cool fréquentait alors une comédienne au même tempérament... Erika *cool*. Ça ne s'invente pas.

D'une façon générale, comme beaucoup, plus Dominique se sentait bien avec une comédienne, mieux il assurait. Au-delà de ça, il avait un petit faible pour les femmes noires, et puis, surtout, son érection se mesurait à l'importance de la pilosité de sa partenaire. Grand amateur de « tabliers de sapeur », il râlait toujours lorsque j'organisais les tournages et que je passais avant lui pour demander aux filles une « coupe d'été ». Le minou soigneusement taillé façon ticket de métro, ça n'était vraiment pas son truc.

Dominique Aveline aura de même été un Martien, plus tard, en devenant mon assistant sur les productions ; toujours en pleine forme, de jour comme de nuit, assurant sans jamais faillir. Et puis un jour,

brutalement, à 43 ans, il a décidé de « raccrocher les gants » pour épouser la femme de sa vie. Tous deux ont alors filé le plus parfait amour, avec leurs deux enfants. J'espère que depuis là-haut ce Martien nous voit et qu'il sait combien, nous gens de la « cascade » mais aussi gens du métier, nous pensons souvent à lui !

Telles furent donc mes grandes rencontres amicales à l'occasion de tous ces chassés-croisés sur les plateaux du « X ». Pour un peu, j'en aurais oublié que nous avons maintenant sombré dans l'Âge de fer. Hélas, ces temps sombres, déchirés entre résilience et autodafé, allaient vite me rattraper.

CHAPITRE XII

ENTRE RÉSILIENCE ET AUTODAFÉ

« 1973, on interdit, écrit François Jouffa. 1974, on libéralise. 1975, on réprime. 1976, on punit. »

Nous étions en 1976 et – je n'en avais pas encore pris pleinement conscience – je me trouvais au cœur de la bataille entre les défenseurs de l'ordre moral et les tenants de la liberté d'expression sexuelle. Naïvement, comme tout le monde, je croyais alors que le porno se trouvait désormais encadré, donc institutionnalisé par le « X ». C'était bien mal connaître un libéralisme aussi avancé que le nôtre... Non content de nous surtaxer, on allait donc maintenant vouloir nous punir, moi et quelques autres.

Comme je l'ai déjà souligné, tous les films pornos auxquels j'avais participé avaient été « ixés », *Mes Nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maud et Richard* avait même été proposé à l'interdiction totale, néanmoins je ne pensais pas pour autant m'exposer personnellement aux rigueurs de la loi en participant au tournage de *L'Essayeuse* de Serge Korber : un film ni meilleur ni pire que les autres, et en tout cas pas plus sulfureux que la moyenne. Et justement, c'est ce qui avait « séduit » certains lobbies bien pensants. Le président des Associations familiales et catholiques expliquera d'ailleurs avoir visé un film « faisant l'étalage de toutes les perversions sexuelles, bâti sur un scénario lamentable : bref, un film sans aucune qualité artistique ou alibi intellectuel ». Aussi nus que nous ayons pu nous montrer, nous étions « rhabillés »...

Serge Korber, pourtant, n'était pas non plus ce que l'on pouvait imaginer de pire dans le genre réalisateur « X » ; loin de là. Venu au cinéma au début des années 1960, il avait déjà une bonne quinzaine de films classiques derrière lui, dont quelques-uns avaient même connu un certain succès, tels *Un Idiot à Paris* (1967), avec Jean Lefèbvre, et *Sur un arbre perché* (1971), avec Louis de Funès. Sous l'alias de John Thomas, il ne tournera d'ailleurs qu'une petite dizaine de films « X », avant de revenir au cinéma traditionnel mais aussi à des séries télé et à des documentaires biographiques : de Funès justement, Gabin, Béjart, Vian...

Le coscénariste, Michel Vocoret, était aussi un comédien classique, tant dans ses rôles que dans ses doublages. Son diffuseur, SNC – la

Société Nouvelle de Cinématographie –, avait de même pignon sur rue, avec de nombreux films familiaux en salles, dont de grands succès, tels *Sissi impératrice* (1956), *Pierrot le fou* (1965), *Les Aventuriers* (1967)...

Pour le reste, à peu de choses près, nous étions la petite bande habituelle qui se croisait sans cesse, au hasard des castings et des plans de tournage : Liliane et moi, Gabriel et Marie-José Pontelo, Martine Grimaud, Charlie Schreiner... et puis Alain Plumey et sa compagne d'alors, Marlène Myller, une ancienne secrétaire de l'ambassade de France en Israël, une authentique artiste douée pour la poésie, les collages, le théâtre, et qui, après avoir tourné dans des films plutôt sages, était venue au porno via le *Julietta 69* de Bénazéraf.

Le rôle principal, lui, était tenu par Emmanuelle Parèze, cet autre petit bonbon du « X », une comédienne sans chichi, ne se prenant pas pour une star. Elle ne comptait pas parmi les plus jeunes du plateau, mais elle avait un magnifique corps de jeune fille. Bref, jamais aucun de nous n'aurait imaginé ce qui allait nous tomber sur le coin du nez !

En fait, *L'Essayeuse* était sorti en salles dès octobre 1975, avec une simple interdiction aux moins de 18 ans. Cas de figure des plus classiques. Et bien sûr, il avait été rattrapé par la loi « X » et classé comme tel le 23 avril 1976, avec 43 autres films frappés par le sixième arrêté ministériel anti porno. Déjà... Mais, alors que le nombre de salles accessibles au genre chutait vertigineusement, certains partisans d'un ordre moral très contrôlé se refusaient à désarmer et exigeaient des têtes. Les nôtres, donc. Quelque 250 associations familiales, religieuses, féministes poursuivaient sans faiblir leur combat contre « la pollution des esprits par la violence, la perversité et la pornographie ». Nous, avec la loi « X », et en dépit de sa stigmatisation et des réelles difficultés commerciales qu'elle engendrait pour le métier, nous pensions être désormais hors d'atteinte de ces attaques. « Hors-champ », en quelque sorte. Off...

Erreur ; cette croisade trouvait justement inacceptable cette loi « X » qui finalement institutionnalisait un cinéma hier contraint à la clandestinité.

Le 7 novembre 1976, près d'un an après la sortie publique de *L'Essayeuse*, une trentaine d'associations allaient donc porter plainte en accusant le film d'outrage aux bonnes mœurs : la Confédération des associations familiales et catholiques, L'Union départementale des associations familiales de la Seine, les Scouts de France... et même l'Association des sourds et muets et la Croisade des aveugles... Un comble ! Le lobby ratissait large ; oserais-je dire qu'il n'était pas très regardant.

Curieusement, la justice – dont, nul ne l'ignore, la rapidité est une qualité foncière dans ce pays – se saisit immédiatement de l'affaire et

nous fûmes aussitôt interrogés au quai des Orfèvres, ainsi que les techniciens. La police voulait nous faire dire que nous étions au courant de la teneur du film... Une évidence que j'admettais bien volontiers, ainsi que Serge Korber et Michel Vocoret. J'avoue que, pour ma part, je n'avais jamais « baisé » par inadvertance devant une caméra... Un peu choqué, je me suis tout de même permis de signaler à l'inspecteur qui m'entendait – lui n'était pas sourd – que j'ignorais qu'il existait une version braille du film.

La justice étant elle-même aveugle, dit-on, elle rendit son jugement dès le 8 novembre, en vertu de l'article 283 du Code pénal. Et la 17^e Chambre n'y allait pas de main morte, avec des amendes certes modérées, de 400 à 6 000 francs (60 à 900 euros), pour Serge et Marie-Claire Korber – la monteuse –, Michel Vocoret, Emmanuelle Parèze et Gérard Beytout, le distributeur... mais surtout une condamnation à brûler le film ! Du jamais vu, en France, depuis l'État français et Vichy... Vive le libéralisme français, vive Chanonat !

Tout de même, ce jugement pour le moins expéditif allait soulever l'indignation tant du côté de la Société des réalisateurs de films que du côté d'un certain nombre d'intellectuels. Un Comité pour la liberté d'expression allait même se créer, avec des personnalités aussi différentes que Sylvia Bourdon et le philosophe Gilles Deleuze, ou bien encore Michel Piccoli, Georges Kiejman, Gilles Lapouje...

Christophe Bier, qui a étudié tout particulièrement ce mauvais coup porté à la liberté d'expression dans le pays des Droits de l'homme et du citoyen, se souvient notamment du violent article, « Intolérance 1976 », précisément signé par Sylvia dans *Libération*. « Foutez-nous la paix ! », y lançait-elle en dénonçant vertement une porte ouverte à d'autres excès de ce genre. « Personne n'oblige ces "bons citoyens" à visiter les salles obscures projetant des films érotiques, écrivait-elle. [...] Journalistes et gens de cinéma, quand agirez-vous efficacement contre ces agressions intolérantes qui sont de plus en plus fréquentes ? »

Hélas, rien n'y fit. Comme tout bon procès à charge, l'affaire était entendue. Le 10 juin 1977, la cour d'appel allait confirmer le jugement et même fortement augmenter les amendes pour les principaux géniteurs du film : 18 000 francs pour Serge Korber, 10 000 (1 500 euros) pour Gérard Beytout. Et bien sûr, comme pour un authentique procès en sorcellerie, le film et toutes ses copies allaient cette fois être victimes d'un autodafé digne de l'Inquisition et de temps bien plus noirs encore, infiniment plus proches de nous.

En fait, indique Christophe Bier, une copie a tout de même échappé aux flammes et a même fait l'objet, seize ans plus tard, le 19 juin 1993, d'une projection lors d'une soirée spéciale Cinéma porno à la Cinémathèque. Il n'y aurait donc guère que les scellés de l'affaire

Boullin qui disparaîtraient définitivement une fois entre les mains de la justice... Comme quoi, n'en déplaie aux préjugés hérités de mon éducation chez les frères, il existerait donc bel et bien une justice supérieure à celle des hommes... Malgré tout, serais-je tenté de demander quant à cette dernière, à quand un procès en réhabilitation ?

Ostracisés de la plupart des salles, surtaxés, stigmatisés, insultés, interpellés et maintenant condamnés... Pour un peu, dirais-je, certains nous auraient même sans doute volontiers envoyés au bûcher ! Il n'y avait pourtant pas que des pucelles parmi nous... Alors, méritions-nous donc tant d'ignominies ? Étions-nous à ce point détestables ? À ce point un danger ? Et pour qui ? Pour quoi ?

Ne voit-on pas, chaque jour davantage, mille autres vrais crimes infiniment plus graves et honteux contre l'intérêt commun ? La chose publique : la République... Tant d'hommes, par orgueil et par soif du pouvoir ou du gain, voire d'un vague « honneur » ou d'une pauvre prébende, nuisent à la survie des individus et de la paix sociale ! Des citoyens y perdent pied, des familles en crèvent, des sociétés tout entières s'y délitent. Et à ces victimes, on ne laisse pas le choix de prendre un ticket ou non à la grande partie de poker menteur, politique ou économique, qui les dépasse et trop souvent les submerge.

Un privilège que nous, pourtant, nous laissons à nos spectateurs... Les tenants du soi-disant ordre moral ne se demandent pas si ce jeu-là, tout de scélératesse, se déroule ou non entre « adultes consentants ». Et là, pour le coup, il faut vraiment être aveugle pour ne pas le voir !

Quant à nous, qu'avions-nous fait de si terrible qui puisse ébranler l'État, la société, la paix des hommes et des âmes ? Nous avons été traités comme des voyous et cette mésaventure m'a rappelé cette vilaine histoire de Vespa quand j'étais adolescent, les mois passés dans la promiscuité et l'abandon des Baumettes, le chagrin et la honte de ma pauvre mère...

Tout cela, je l'avais hier accepté ; j'en étais responsable et coupable. J'avais donc assumé et j'en avais tiré les leçons. Des leçons de vie ; pour toujours. Mais là, tant d'injustice m'est restée en travers de la gorge. Qu'on ne s'y trompe pas : l'injustice est la chose la moins supportable au monde. Et puis, je connais trop bien l'hypocrisie « régnante », y compris celle des donneurs de leçons.

Après tout, loin des calculs et des travestissements de la moralité, au-delà même de ce goût du plaisir qu'on nous reprochait tant, n'étions-nous pas avant tout, simplement, des faiseurs de rêve, des passeurs d'émotion et de trouble ? Qu'on le veuille ou non, notre métier à nous, comédiens ou réalisateurs du porno, et donc aussi techniciens, producteurs, diffuseurs du genre, c'était de créer du rêve.

Le fantasme est un rêve d'une nature particulière certes, mais c'est tout de même bien de cela dont il s'agit ! Et ce plus, c'est un enrichissement pour certains individus ou certains couples que leur mode de vie « cavalant » ne laisse pas venir d'eux-mêmes, naturellement, à une forme de sexe plus épanouie. Alors certes, nous n'étions pas des saints – et d'ailleurs ne posions pas comme tels ! –, mais d'une certaine façon, en leur livrant ces désirs préfabriqués, nous avions sinon une vocation sociale, du moins une réelle utilité au service du couple.

Ceci, bien sûr, était surtout vrai au temps du 35 mm et de la création érotique. L'enfermement du « X » dans un ghetto fiscal et commercial, puis l'apparition des moyens de tournage et de diffusion vidéos et numériques allaient en effet rendre la création « pornérotique » accessible à n'importe quel marchand de soupe plus ou moins pervers. De glissements en dérapages, on allait ainsi créer des sous-genres de plus en plus discutables, en outre visibles par les plus jeunes *via* Internet, et où ceux-ci croiraient trouver des modèles possibles pour leur vie sexuelle débutante. L'excès allait ainsi précéder la découverte ; l'exigence et une norme « dévoyée » allaient s'imposer à l'abandon naturellement consenti.

Sincèrement, n'en déplaise aux donneurs de leçons habituels et aux démagogues professionnels, je crois que le remède fut infiniment pire que le « mal » !

Si j'ai eu le triste privilège de figurer au nombre des premiers incriminés pour outrage aux bonnes mœurs dans un genre cinématographique pourtant institutionnalisé par la loi, je dois dire qu'au moins je n'aurais pas été le seul à me sentir révolté par ce crime contre l'honnêteté intellectuelle, voire contre l'intelligence. D'autant que, peu d'années plus tard, un nouveau pouvoir – bien sûr, lui aussi très attaché à la liberté d'expression – allait revenir à la charge contre le porno. Mais il est vrai, cette fois-ci contre un « système X » qui avait appris à s'adapter pour survivre... et donc à contourner la loi. Mon ami Francis Mischkind, déjà cité à plusieurs reprises, est ainsi tout à la fois représentatif des difficultés de diffusion de l'époque, de ces « contournements » de l'ère giscardienne et des ennuis ensuite encourus face au brusque raidissement de Jack Lang.

Cinéphile éclairé lui aussi, grand admirateur de Franck Capra, Francis Mischkind conserve l'image d'un pionnier et d'un « parrain » respectable de l'Âge d'or du cinéma pornographique. Aujourd'hui également à la tête de la société Blue One, diffusant le must du porno mondial, ce vieux renard sympathique et généreux, à l'œil toujours bien vif, continue d'animer Alpha France, société mythique de la haute époque du métier et qui désormais réédite méthodiquement les classiques du porno français. L'amateur du genre retiendra notamment

que Mischkind aura distribué les meilleurs films de Brigitte Lahaie ; 19, exactement, dont le *Parties fines* de Kikoïne était le premier. Il est vrai que Francis est originaire de Lille et Brigitte de Tourcoing ; sans doute leurs destinées étaient-elles appelées à se croiser...

Et puis, Mischkind est un homme agréable et qui ne manque pas d'humour ! Ainsi, un jour où Davy se sentant au plus bas avait soupiré « Je suis parti de rien pour arriver nulle part », ce malicieux confrère avait-il consolé le grand par ces mots : « Oui, mais entre les deux, quel parcours ! » Bref, mon bonhomme a autant le sens de la formule que le sens des affaires.

De six ans mon aîné, Francis était venu très jeune au cinéma, lui aussi par le court-métrage. Il en avait même déjà tourné trois avant de partir faire son « régiment », en 1956... au Service cinématographique des armées. Là, il travailla d'abord comme scénariste pour le compte de l'armée de l'air, alors que Robert Enrico s'y trouvait pour l'armée de terre et Jean-Gabriel Albicoco pour la marine. Une pépinière de talents. Drucker, aussi, y fit son temps. Francis, lui, allait ainsi partir pour l'Algérie et y passer à la réalisation et au montage. Vers 1958, il tournera d'ailleurs là-bas son moyen-métrage *Fadila*, qui lui vaudra un prix. Ensuite, sa connaissance du métier allait le porter vers le négoce de courts-métrages et donc à la rencontre des producteurs et des diffuseurs ; un univers qui serait bientôt le sien et où il allait « régner » sur le porno, avec d'ailleurs de réelles ambitions de qualité, avant que Marc Dorcel ne vienne s'imposer comme un concurrent sérieux *via* la vidéo.

Pour Francis Mischkind, la véritable entrée professionnelle dans le cinéma s'est faite en 1966, peu avant le grand chambardement libertaire de mai 68, en important des films réalisés en Suède, pays aux mœurs plus libres et mis à l'honneur par l'œuvre d'Ingmar Bergman. Mes années dans l'import-export au Bourget m'avaient d'ailleurs appris tout ce que les pays nordiques étaient déjà capables de produire en matière de films et de revues érotiques. Sous un vague vernis « art et essai », ces premiers films proposaient donc enfin des scènes érotiques à un public français jusqu'ici juridiquement considéré comme mineur. Le premier grand succès commercial de Francis vint ainsi dès 1967, avec *Je suis curieuse* – tout un programme ! Le public, il est vrai, se montrait lui aussi très curieux ; néanmoins il fallait déjà apprendre à jouer fin avec les règles imposées par la loi. « C'est l'époque où la censure oblige à recourir à des caches baladeurs pour dissimuler les premières pilosités », rappellent d'ailleurs Jacques Zimmer et Christophe Lemaire dans leur anthologie *Le Cinéma X*.

Peu à peu, Francis allait alors élargir à d'autres pays le cercle de ses importations : Allemagne, Pays-Bas, Danemark, États-Unis. Et puis surtout, son diffuseur parisien lui faisant soudain défaut, il allait

finallement créer sa propre structure de distribution, Alpha France qui, tout à la fois, assurerait son envol et assoirait sa réputation de qualité.

Mieux que ça, après avoir commencé à diffuser en 1970 divers types de films, parodies érotiques ou séries B, dès 1972, Francis allait passer à la production, avec tout d'abord *Jeux pour couples infidèles*, de Jean Desville, alias Georges Fleury, dont il avait lui-même participé à l'écriture du scénario. Le titre initialement prévu était *Piège pour couples infidèles*, mais un ami lui avait déconseillé le mot « piège » ; l'époque imposait encore une grande prudence.

Distributeur, producteur, en 1974 Francis Mischkind allait alors franchir une dernière étape « structurelle » en ouvrant ses propres salles Alpha France. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. À la même époque, il allait d'ailleurs cette fois s'intéresser à l'importation des premiers grands films *hardcore* tournés aux États-Unis : *Deep Throat*, *The Private afternoon of Pamela Mann*, *The Opening of Misty Beethoven*... Juste avant que la loi « X » ne nous frappe, donc : cette « drôle de loi » à double-détente – un coup fiscal, puis un coup moral –, tout comme hier, selon la formule de Roland Dorgelès, il y avait eu une « drôle de guerre » ; et dans les deux cas, ça n'aura pas été un grand succès. Francis, lui, allait alors devoir élargir sa diffusion à des œuvres traditionnelles, dont les réalisateurs avaient notamment pour noms : Vadim, Chabrol, Gantillon...

En tout état de cause, son propre nom demeurera attaché aux plus grands succès de ces « temps X » français. Et puis, on se souviendra qu'avec l'irruption du sida, avant même de se mettre à la coproduction avec Canal+, il avait de son propre mouvement imposé l'usage du préservatif sur les plateaux. La loi ne l'aura en effet rendu obligatoire que dix ans plus tard. Incontestablement, il détient donc ainsi l'un des plus riches catalogues mondiaux de films à rapports protégés.

Aujourd'hui, alors qu'il restaure – sans subvention, bien sûr – et fait connaître à un nouveau public les classiques français de la grande époque du genre, Francis Mischkind conserve une certaine nostalgie de ces temps où, pourtant, il a dû être de tous les combats, contre tous les types de censures ; assumées ou non. Aujourd'hui, constate-t-il tristement, la liberté des mœurs a régressé en France. On en a perdu l'approche naturelle et festive du sexe et de la vie.

Hier, cette époque de luttes libertaires où « il fallait pulvériser tous les tabous » – politiques, religieux, sexuels – était infiniment plus passionnante et joyeuse. Esprit gaulois et esprit français se mêlaient. Mieux, se conjugaient pour en appeler à toujours plus de folie et de liberté d'expression. La provocation était partout ; en tout. Nul n'a oublié Coluche et Gainsbourg, mais se souvient-on qu'en 1980 Dutronc lui-même osait un album, *Guerre et pets*, avec notamment un titre qui pouvait passer pour un appel : *L'Hymne à l'amour moi-le-*

nœud...

Ainsi, se souvient Francis, autour des scénarios, les connivences avec les réalisateurs étaient réelles. Et puis, les filles étaient magnifiques, avec des poitrines naturelles et des toisons assumées. « C'était de la pornographie bio », dit-il, l'œil empli de malice. Enfin, en ces temps bénis de mon démon de Vénus, ces mêmes filles se montraient agréables et consentantes. Sacrement, même !

Je confirme, en effet. À l'époque, nos partenaires s'abandonnaient souvent à leur propre plaisir sur les tournages et se montraient coopératives avec nous, les « cascadeurs ». De façon là aussi toute naturelle, elles nous mettaient en train, de la bouche et de la main, sans jamais faire d'histoires. Maintenant, depuis l'irruption de la vidéo puis du numérique, depuis que tout est compté au plus juste, collectivement, individuellement – égoïstement ! –, les comédiens doivent se masturber sans aide ni complicité. Comme le petit artisan solitaire qui ne peut compter que sur lui-même pour astiquer ses outils avant d'attaquer son chantier.

Surtout, avec quelqu'un comme Francis Mischkind, amoureux du cinéma, hédoniste et généreux, les films avaient de l'ambition et de vrais scénarios. Les scènes de sexe étaient véritablement « amenées », alors qu'aujourd'hui on s'oblige pauvrement à un vague fil rouge et on lui greffe des « vignettes » très directes et très crues : on est désormais dans le *fast food* du sexe.

De même qu'il n'y a plus d'ambiance sur les plateaux, les films actuels n'ont plus d'âme. Et plus de moyens ! Hier, on ne comptait pas ; ou très peu. On n'hésitait pas à consacrer deux ou trois heures au réglage d'un éclairage ; pour nous, ça n'était jamais du temps perdu. Avec la vidéo, la lumière allait devenir très plate, très froide ; comme les plateaux. Il faut dire que les tournages étant aussi devenus très cosmopolites – comme dans le football –, il est désormais difficile de s'y comprendre et donc de se parler entre copains et copines à même de se deviner et de se tolérer. Parfois, au lieu de faire restituer un propos appris avant les prises de vues, on en est réduit à faire compter les comédiens dans leur langue maternelle ; après coup, *off*, on rajoute les dialogues sur les mouvements des lèvres. Désormais, l'à-peu-près tient souvent lieu d'ambition.

Cela dit, je me souviens qu'au début, avec les Caméflex à viseur mobile, voire avec les Réflex, il nous est aussi arrivé de devoir tourner en muet, avec juste un son témoin ; mais ceci pour des raisons techniques. Ces caméras étaient en effet des machines encombrantes et assez bruyantes. Pour être pleinement libre de notre son, il aurait fallu pouvoir disposer de caissons d'insonorisation de type *blimpers*.

Au-delà des ambitions des uns et des autres et du désir de bien faire de chacun, les moyens techniques disponibles à l'époque

conditionnaient en effet largement les méthodes de tournage. Ainsi, alors que le 35 mm constituait une indiscutable richesse en termes de créativité et d'esthétique, il nous imposait aussi des contraintes. À la différence de la vidéo, la pellicule – surtout à ce format – coûtait cher ; très cher. Et les travaux en laboratoire aussi ! Mieux valait ne pas se rater trop souvent et multiplier les prises. En outre, filmer avec des magasins d'une dizaine de minutes, pas plus, imposait de préparer sérieusement les scènes. Pas question de poser la caméra sur son trépied et de livrer les comédiens à eux-mêmes ; autant dire laisser filer...

L'équipe comédie devait savoir ce qu'elle avait à faire et comment jouer avec l'éclairage et la caméra. L'équipe technique, elle, devait avoir travaillé ses lumières, choisi ses objectifs et ses plans, réglé sa profondeur de champ et ses cadrages. Pour la prise de vues jugée principale, ça supposait aussi de disposer d'une seconde caméra, prête en cas de séquence « magique » à ne pas interrompre. Enfin, ça nécessitait surtout une véritable direction d'acteurs.

D'une façon générale, dans le cinéma, tous genres confondus, on parle trop peu du rôle de l'équipe technique. Si bon soient-ils, le scénario, le réalisateur et les moyens mis à disposition par le producteur ne font pas tout. Le rôle des techniciens est essentiel à la réussite du film et à l'ambiance sur le plateau. En outre, s'ils doivent avant tout veiller à ce que tout se passe pour le mieux en contrôlant parfaitement les cadrages, les réglages, les mouvements de caméra, l'éclairage et la prise de son, leur réaction vis-à-vis de la scène en cours de tournage constitue déjà une bonne indication de la qualité du résultat final à soumettre au public. Autre amateur éclairé du cinéma, Francis Leroi faisait d'ailleurs le parallèle avec les comédies, où le film était réussi dès lors que l'équipe technique riait. Et de fait, d'expérience, je peux dire que si une scène fait bander les techniciens, c'est gagné. D'autant qu'à l'écran – surtout au cinéma – l'effet produit se trouvera amplifié.

L'origine des techniciens, toutefois, influait sensiblement sur les tournages. Ce que l'on pouvait espérer gagner en savoir-faire professionnel en recourant à des spécialistes habitués au « grand genre » cinématographique, on le perdait parfois en ambiance sur le plateau. Brigitte Lahaie elle-même en témoigne dans *Moi, la scandaleuse*. « Mais, écrit-elle, ces gens-là acceptent de tourner ce genre de films uniquement en “dépannage” entre deux grosses productions, pour gagner rapidement de l'argent. Ils ont beau agir, pour la plupart, avec le maximum de tact, on sent bien qu'ils n'accordent aucune valeur à ce qu'ils font et souvent, hélas, méprisent plus ou moins les comédiennes, les *hardeurs* et même le réalisateur. Dans ce cas, l'ambiance tourne vite au psychodrame, pour ne pas dire

au drame et la qualité du film s'en ressent. »

Là encore, je confirme, et moi-même je regrette notamment que certains directeurs de la photo ne se soient pas eux aussi investis davantage en croyant aux entreprises dans lesquelles ils avaient pourtant accepté de s'engager. Certains méritent donc plus que d'autres notre reconnaissance. Et en premier lieu des gens comme Roger Fellous, déjà cité à plusieurs reprises, et l'excellent Jean-Jacques Tarbès, pourtant mieux habitué à filmer Alain Delon. À l'inverse, Pierre Fatori, avec qui j'avais débuté chez Hustaix, aurait sans doute pu faire mieux avec ses lumières. Enfin, j'ajouterai que la stigmatisation imposée par la loi « X » n'était sûrement pas faite pour arranger les choses.

D'ailleurs, les choses n'allaient pas s'arranger ; en dépit des apparences que chaque camp allait savamment apprendre à cultiver durant quelques années, de 1976 à 1981, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau pouvoir.

La trop gourmande Loi de finances 1976 ayant brisé l'élan de l'érotisme et du porno, le « X » avait dû en effet s'organiser pour survivre. Notamment pour les productions étrangères. Pour celles-ci, lorsque leur succès hors frontières ne les avait pas rendues trop aisément identifiables à l'écran, on s'attachait à sauver commercialement ce qui pouvait l'être encore ; tout particulièrement pour les films déjà achetés à l'importation. Ainsi, à cette époque du sauve-qui-peut, allait-on re-titrer les films, les saucissonner et y ajouter des inserts français. Le couteau sous la gorge, producteurs et réalisateurs se montrèrent des plus ingénieux et efficaces !

En général, une seule journée de tournage de raccords était nécessaire. Tout était une question de savoir-faire dans le montage et d'habileté dans le choix des inserts : lieux et monuments, « silhouettes » typiquement françaises... En clair, deux scènes de partouze *made in USA* avaient de bonnes chances d'échapper à la vigilance des autorités dès lors qu'on les séparait par de bons plans parisiens, avec 2 CV Citroën et passants à béret, portant une baguette sous le bras. Grâce à ce petit tour de passe-passe, nombre de films pornos étrangers ont ainsi été « ixés » par la Commission de contrôle sans devoir subir la taxe mortifère des 300 000 francs (45 000 euros).

Pour ma part, dans ce genre-là, je me souviens notamment d'un excellent film américain, plus tard diffusé en cassettes sous le titre *Sensuelle Barbara*, avec la fabuleuse Annette Haven dans le rôle-titre. Je dis « fabuleuse » car j'ai tourné avec elle aux États-Unis et que c'était réellement quelqu'un de gentil et de très doux, qui vous mettait à l'aise. Cette femme pleine d'élégance porte d'ailleurs cette douceur sur son visage. Et puis, je l'avoue, elle aimait bien les petits *frenchies* comme moi. Aux USA, en tout cas, c'était une véritable star, du niveau

de Linda Lovelace, Marilyn Chambers ou Georgina Spelvin. Là-bas, elle a tourné avec les meilleurs réalisateurs du genre : les frères Mitchell, Henri Paris, Alex de Renzy, Henri Pachard, Robert Mc Callum... Sa classe naturelle et sa grâce dans l'action constituait sa marque de fabrique.

Sensuelle Barbara, ex-*Barbara Broadcast*, s'avère donc très représentatif de ces films américains savamment « truffés » de scènes françaises. Sorti en France en décembre 1978, on l'a ainsi d'abord connu sous le titre, bien moins romantique, *Les Limeuses*, et aussi, secondairement, *Mes Folles amours*, le tout étant attribué à Jean Desvilles, alias Georges Fleury. En vérité, sans cette fichue taxe française anti-importation – n'ayons pas peur des mots –, cette œuvre parfaitement maîtrisée se suffisait amplement à elle-même par ses qualités esthétiques et érotiques, mais aussi par son casting remarquable. Sharon Mitchell, C.J. Laing et Constance Money, les partenaires féminines d'Annette Haven, étaient en effet également très « classieuses » ; avec même un petit plus pour la délicieuse Sharon Mitchell, par ses faux airs avec la chanteuse Barbara Streisand.

Le sujet, d'ailleurs, imposait cette sélection rigoureuse, puisque l'histoire se déroulait dans un vaste restaurant chic, tout entier dévoué à l'érotisme. Clients mais aussi clientes n'avaient qu'à demander... C'est ainsi que l'une d'elle – C. J. Laing –, un peu pressée par le temps, « empruntait » son serveur à Annette Haven pour s'offrir très dignement une fellation des plus gourmandes, avec gorge profonde et une éjaculation faciale elle-même aussi élégante qu'assumée... Un petit bijou de perversité ; un vrai morceau d'anthologie !

Pour sauver économiquement ce film américain, on avait donc eu recours à divers comédiens français, dont moi-même et Liliane, Guy Royer, Danièle Troger... Le « truffage » consistait en un certain nombre de scènes censées avoir été filmées dans les chambres, les couloirs, la boîte de nuit et même le restaurant de ce grand hôtel américain ; qui devenait du coup très français ! Le fil rouge unissant ces inserts était mince : Guy Royer, avec chapeau, imper mastic et lunettes noires, interprétait un tueur à ma poursuite et, tout en me recherchant, il baisait la fille d'étage et une cliente découverte enchaînée sur un lit...

Moi, pendant ce temps-là, tout en savourant des croissants, je me faisais notamment sucer sous la table d'un coin de restaurant reconstitué à l'identique : grandes dalles murales blanches, jointoyées de noir, table carrée à longue nappe blanche, et même – détail littéralement remarquable – vase soliflore avec une rose rouge ; la même que celle portée à ses narines par la très belle Annette Haven, que je n'ai bien sûr jamais croisée pour ce tournage ! Un cas d'école, je vous dis.

Mais bien sûr, arrivé à ce stade de subtile « débrouillardise », toujours pour s'adapter commercialement, il était bien tentant de traficoter également autour de films français *a priori* non spécifiquement pornographiques et n'encourant donc qu'une simple interdiction aux moins de 18 ans. Une fois visionnée par la commission et dotée de son visa, une œuvre présentée comme *soft* était ainsi retravaillée, comme les films étrangers, et enrichie de plans *hard* tournés par des comédiens français. Le truc, rappelle Christophe Bier, consistait à rallonger artificiellement le générique sonore de la copie-censure, de manière à pouvoir tenir ensuite dans le métrage-film constaté et enregistré par la commission. Tout un art !

Évidemment, à la Commission de contrôle, on n'était pas dupe pour autant de ces travaux clandestins aux ciseaux, pas toujours très discrets. D'ailleurs, Jean-François Davy en sourit encore : tout le monde était au courant de ces pratiques ; y compris les policiers. Bien conscients que la loi était inapplicable, certains d'entre eux laissaient volontiers filer l'info sur les descentes à venir. Dans ce cas-là, se souvient Jean-François, il fallait commander dans l'urgence une copie *soft* au laboratoire. Montage, tirage, séchage, mise en boîte... tout devait être fait dans la nuit ! Alors, peut-on se demander, pourquoi ces pratiques n'ont-elles pas été systématiquement sanctionnées dès lors qu'elles se trouvaient dénoncées ? Là encore, Christophe Bier a son idée. « Le fléau est repoussé, écrit-il dans *Censure-moi*, on ne tire pas sur l'ambulance. » Et, ma foi, au-delà de ma propre mésaventure de *L'Essayeuse*, je partagerais assez volontiers cet avis.

« En fait, explique Davy, avec le "X" tout s'est rétréci » : le budget, le nombre des salles, les ambitions. Bien sûr, il fallait détourner la loi pour passer ses films dans les petites salles de province. Parfois, d'ailleurs, tel ou tel responsable venait lui-même donner des conseils de coupe pour qu'un film soit simplement interdit aux moins de 18 ans et conserve ce précieux soutien financier qui était alimenté par les recettes du « X » mais qui était refusé à celui-ci pour ses propres créations. Ce paradoxe qui faisait dire à mon ami Alban que, n'en déplaise aux censeurs, le cinéma français avait le goût de sa « queue » !

De même, pour faire des bénéfices, il fallait être malin et tourner vite. La baisse des budgets, du fait de l'absence de soutien et de salles, imposait de nouvelles méthodes de tournage. Avec un plan de travail très élaboré, on allait demain enchaîner des films par séries de six, tournées en six jours, en jonglant avec les scénarios, en filmant de manière groupée toutes les scènes de cuisine, toutes les scènes de rue... De même, on ferait du *soft* tout en prévoyant une version *hard*. Et après-demain, ce serait pire : on filmerait à main levée, sans pied de caméra, on s'éclairerait *a minima*, avec deux floods, on ne ferait plus

que du son direct ; et puis, au lieu d'en appeler à la mémoire des comédiens, on leur montrerait des « nègres », ces panneaux de texte qui sont le prompteur du pauvre.

D'ores et déjà, en tout cas, pour des professionnels comme Jean-François Davy, les temps n'étaient plus à l'artisanat pépère mais à l'industrie. Avec notamment Noël Simpsolo, un grand scénariste, sa maison de production, Zoom 24, disposait ainsi d'un véritable atelier d'écriture « pondant » chaque mois cinq à six scénarios de 30 à 40 pages. Il fallait bien ça pour alimenter les tournages des Davy, Reinhard, Caputo... En Extrême-Orient, de même, quelqu'un s'assurait pour eux de fournir les plans documentaires quelque peu exotiques nécessaires à plusieurs films. Il fallait aussi de l'énergie pour démarcher les distributeurs, désormais plus prudents, et aussi de l'imagination pour trouver des titres accrocheurs.

Davy se souvient d'ailleurs d'un hasard heureux, dans un train, alors qu'en recherchant des titres possibles dans des revues érotiques, il avait lié connaissance avec une dame. L'inconnue, qui s'avéra être du métier, avait beaucoup ri et lui avait commandé cinq ou six films d'un coup. Le papa d'*Exhibition* était reparti avec un chèque de 700 000 francs (un peu plus de 100 000 euros)...

Jean-François a toujours eu le sens des affaires. Lui-même convient d'ailleurs volontiers combien à l'époque, lors des tournages, le sexe l'emportait largement sur la comédie prévue par le scénario. Les stocks-shots étaient toujours abondants et il était facile de recycler ces surplus. En y ajoutant quinze à vingt minutes de « liant » – ni vu ni connu, je t'embrouille ! –, on faisait à peu de frais un autre film. De fait, à l'époque, les producteurs quelque peu débrouillards ne s'embarrassaient pas de préjugés pour multiplier les films à bon compte ; et à ce jeu-là, Davy n'était pas le plus mauvais, croyez-moi.

C'est ainsi, en effet, que mon ami Jean-François m'a joué un tour pendable après la réalisation de mon *Baby Diamond*. Le film – entendez par-là « l'original » – était une coproduction de Davy et de ma propre maison d'alors, MRG ; une structure dont je parlerai bientôt. Quelque temps après sa sortie, un journaliste affûté m'avait alors indiqué qu'il en était prévu une version 2, discrètement réalisée par Jean-François à partir des chutes de ses diverses scènes. Mon ami bricoleur, qui disposait de son propre studio de duplication, rue du Colonel-Moll, à Paris, s'était contenté d'y ajouter un liant proposant une histoire vaguement crédible. J'avoue avoir eu sur le coup une belle poussée d'adrénaline ! Néanmoins, on a fini par s'arranger... entre amis.

Finalement, Jean-François n'a sorti qu'un an plus tard sa version 2 et nous a dédommagés, mes associés et moi, avec un millier de cassettes gratuites. L'arrangement est même allé plus loin,

puisqu'ensuite j'ai pu lui racheter les droits de quelques films 35 mm pour les transférer en vidéo. Au-delà de ce petit jeu de cache-cache commercial, il faut dire qu'à l'époque, lorsque nous filmions en 35 mm, nous utilisions 12 à 15 kilomètres de pellicule par tournage et, au final, nous n'en retenions que 2 400 à 2 500 mètres pour le montage. Tant de chutes, ça laissait de la marge pour faire des choses « derrière »...

De bien des manières, donc, les professionnels du « X » jouaient avec le feu ; et le pouvoir en place, en l'occurrence le Secrétaire d'État Jean-Philippe Lecat, n'était pas dupe de ces bricolages et laissait faire. Et ceci, sans doute, parce que, après coup, ce même pouvoir s'était rendu compte que cette loi n'était finalement ni bonne, ni juste, ni même applicable.

À plusieurs reprises, en effet, la Commission de contrôle avait attiré son attention sur des films à la longueur et au contenu suspects. Christophe Bier cite ainsi diverses productions ayant porté les autorités à s'interroger, mais *Les Deux mains* (1980) de Jean Luret, une œuvre qu'elles jugeaient précisément « incompréhensible », suffit à se faire une idée juste de ces films à géométrie variable. La commission évoque « une intrigue courte et sans originalité, qui n'est qu'un prétexte pour montrer des filles nues et des amours féminines ». Ceci, souligne-t-elle, « sans jamais outrepasser les limites de la pornographie ». Et puis, elle s'interroge sur « de longues séquences qui paraissent extraites de films de vacances : des pêcheurs professionnels pêchent l'oursin, on visite Chypre et on assiste à des danses folkloriques, on se promène très longuement en péniche sur la Seine en contemplant Notre-Dame et les monuments riverains... » Et au bout du compte, la question posée était très directe : les spectateurs, notamment de province, verraient-ils le même film que les autorités ? Bien vu.

Hélas pour mes amis producteurs, cette relative bienveillance des autorités n'allait pas durer. En mai 1981, l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand allait maintenant porter à la Culture un dénommé Jack Lang, lui aussi tout auréolé d'une réputation de libéralisme politique. Notre métier avait décidément beaucoup de chance...

L'ennui, c'est qu'à force de jouer avec le feu, ces films à double lecture allaient également finir par attirer l'attention de ceux que la loi « X » n'avait toujours pas satisfaits. C'est ainsi qu'un spectateur finit par porter plainte auprès du CNC, le 30 décembre 1981, suite à diverses libertés qu'il avait pu observer en matière de rhabillage « X » – si j'ose dire – de copies-censures visées sous une simple interdiction aux moins de 18 ans. Le 30 décembre était décidément une date qui ne portait pas bonheur au porno !

Cette fois-ci, ce furent les policiers de la Brigade des stupéfiants et

du proxénétisme, la BSP, héritière de la fameuse Mondaine, qui menèrent l'enquête et, du même coup, firent découvrir ces méthodes souterraines au nouveau ministre de la Culture. Et malheureusement, Jack Lang, lui, n'allait pas étouffer l'affaire ; au contraire, il allait même lui donner une suite plutôt musclée.

Christophe Bier raconte : « Une vague répressive s'abat sur la capitale. Saisies de copies, vérifications des métrages et des visas, visionnage. Les inspecteurs de la brigade des stupéfiants et du proxénétisme envahissent les Alpha Élysée, Axis, Cinévog Saint-Lazare, Scala et autres. » On agit sous commission rogatoire, on convoque, on interroge, on saisit des négatifs au laboratoire, on exige des copies ; bref, on ne rigole plus...

Et les ennuis ne font que commencer pour les « gros » du métier : Jean-François Davy qui est placé en garde à vue à la PJ, pour Zoom 24, Georges Odetto pour Audifilm, Michel Caputo pour Tiphany Productions... Francis Mischkind, lui aussi, sera entendu par la police. De l'Âge de fer, on est passé à l'Âge de glace... Et on se demande pourquoi. D'autant plus que le coup vient cette fois-ci d'un quidam ; pas des associations, lesquelles semblaient maintenant calmées depuis l'exemple de *L'Essayeuse*.

Nul ne comprend pourquoi Lang-le-Débonnaire, d'ordinaire si attaché aux libertés, s'en est pris ainsi au porno, comme s'il voulait achever d'étrangler le genre. Dans *Censure-moi*, là encore, Christophe Bier tente une explication : « Une thèse est soulevée par les professionnels du X. Poussé par une politique culturelle de prestige, Jack Lang souhaiterait purger des bilans annuels du CNC les films pornos dont les budgets très bas font tomber la moyenne nationale du budget d'un film français. » Chacun jugera.

En tout cas, rétrospectivement, il n'aura pas échappé au citoyen « moyen » – dont nous faisons partie, nous les cascadeurs du sexe – que ce nouveau pouvoir portant si haut l'étendard de la liberté, de la transparence et de la moralité aurait pu nous laisser nous cacher aussi librement que lui derrière le brouillard des apparences. Après tout, si nos films affichaient une version officielle et une version cachée, tel n'était pas le cas de nos bulletins de santé et de nos situations familiales. Comme toujours, « Faites ce que je dis... » Merci, Monsieur le ministre ; merci, Monsieur le président.

Là encore, toutefois, dans l'euphorie de la victoire de la Gauche, nos malheurs passeraient inaperçus auprès de nombre de nos amis d'hier. Faute de soutiens, nous-mêmes resterions d'ailleurs quasiment sans voix, alors qu'en 1976 certaines s'étaient tout de même élevées pour faire écho de notre sort injuste et de ces motivations intimes qui nous faisaient avancer malgré l'hypocrisie régnante.

Dès l'été 1976, en effet, était sorti *Histoire d'X*, chez Jean-Claude

Lattès, un pamphlet où Yves Rousset-Rouard dénonçait justement l'hypocrisie et l'arbitraire dont était victime *Emmanuelle* 2. Le bandeau rouge du livre interpellait le lecteur avec cette accroche : « La censure existe, je l'ai rencontrée. » Au moins, on savait de quoi on allait parler ! Et d'ailleurs, dans l'argumentaire de sa quatrième de couverture, le producteur rappelait le mot de Maurice Bessy : « J'appelle un chat un chat et un censeur un con. » Le ton était donné. En outre, par-delà la défense de son dossier et des intérêts du genre, Yves Rousset-Rouard allait passer à l'attaque sur le terrain même où ses adversaires se croyaient les plus forts, les moins suspects : la morale.

Le 21 janvier, au cours d'un débat télévisé dans l'émission *C'est-à-dire* de Jean-Marie Cavada, sur Antenne 2, son opposant, Eugène Claudius-Petit, s'était moqué en lançant la formule « Ouvrons les bordels pour construire des crèches ! » Une provocation de bergère politicienne à laquelle, dans son livre, le berger producteur répondait en ces termes : « Cette proposition qui se voulait ironique de la part de M. Claudius Petit est finalement, passés les rires, dans la logique d'un système qui vend des bombes pour construire des hôpitaux. » Et vlan, pour la morale ! En outre, ironise-t-il, *Histoire d'O* n'a pas plus suscité d'épidémie de sadomasochisme que *La Vie de sainte Thérèse de Lisieux* n'a suscité de vocations religieuses... Enfin, concluait-il : « Le libéralisme à éclipses n'arrange personne. Ni le libéralisme, ni le cinéma, ni la société. » Une situation, nous l'avons vu, qui n'aura guère progressé cinq ans plus tard.

Dans un autre registre, mon amie Sylvia Bourdon n'allait pas frapper moins fort ; bien au contraire. Peu de mois après la loi « X », en effet, elle aussi publiait son premier ouvrage, *L'Amour est une fête*, que son éditeur, Belfond, présentait comme étant « la confession impudique de la vedette d'*Exhibition 2* ». Ceci, en soulignant tout de même que la jolie scandaleuse était licenciée ès Sciences économiques et interprète quadrilingue. Toujours est-il qu'en quelque deux cents pages, elle avait ainsi toute liberté pour donner la pleine mesure... de sa démesure. Et elle n'allait pas s'en priver !

Dans sa préface précisément intitulée « Le droit à la démesure », le journaliste et écrivain André Bercoff – grand observateur de notre société – évoquait un livre célébrant pour la première fois « une fusion que l'on croyait impossible : celle de la pratique sexuelle et du discours fantasmatique ». En outre, avant de laisser à Sylvia le soin de se présenter et de témoigner de son parcours, il invitait le lecteur à regarder ce livre « comme un gigantesque éclat de rire ».

Née en 1949 à Cologne, raconte Sylvia, elle y faisait déjà de la résistance... face à ses parents. À l'école, de même, elle préférait les garçons et, à sept ans, leur anatomie n'avait plus de secret pour elle.

Très vite, d'ailleurs, elle allait découvrir que son propre petit moteur intime, c'était l'exhibitionnisme. Et bien sûr, sa totale liberté comme les ennuis qui vont avec, elle assume tout. Elle a ainsi connu deux avortements à une époque où, dit-elle, « je me branlais, je caressais, je léchais, je baisais, je draguais tout le temps ».

Puis Sylvia était venue aux soirées ; notamment en fréquentant mon copain Taki, ce « Grec débrouillard » dont elle « protégeait » alors l'identité, en 1976, en l'appelant prudemment Miko mais tout en le gratifiant du titre flatteur de « baron Haussmann de la partouze ». Une activité « sociale » qu'elle aimait tout particulièrement ! « Que des gens beaux, témoigne-t-elle, décontractés, adorant le plaisir et ses pratiques, se réunissent pour se caresser, s'attoucher, se regarder, fantasmer, imaginer de toutes les manières, me paraît une des préoccupations les plus nobles de l'*homo sapiens*. » De fait, j'ai pu moi-même l'observer, dans ces moments de profonde excitation tout le monde paraît beau ; ou presque.

Cela dit, la beauté n'a jamais constitué pour Sylvia une condition première du passage à l'acte. D'ailleurs, elle ne se sentait pas aussi seule que cela dans ce registre de la fréquentation de la laideur. Elle aussi, bien sûr, a « pratiqué » la vallée de Chevreuse et puis le Roi René, où, par exemple, elle se souvient de l'un des habitués dont l'unique manie consistait à regarder sa femme faire « gorge profonde » aux hommes les plus laids de l'assemblée.

Sans préjugés, donc, et tout à son ardeur de vivre, Sylvia se sentait alors comme la *prima donna* du Bois de Boulogne. Le Bois : sa « petite Madeleine » à elle... Néanmoins, elle se comparait moins à Proust le timide qu'à Sarah Bernhardt qui avait comme elle la passion du public. De fait, au Bois, Sylvia a elle aussi recherché ces équipées en voiture où une trentaine d'inconnus surgissaient de nulle part, sexe dans une main, lampe de poche dans l'autre. La 504 de son ami en repartait alors maculée de taches blanches dues à d'autres oiseaux que les mouettes...

Curieusement, pour un tournage de Claude Bernard-Aubert, un soir d'hiver j'ai moi-même joué au « branleur » du Bois de Boulogne. En fait, la scène se passait dans le parc du château de Mauvières ; néanmoins, il n'y faisait pas plus chaud. Il est vrai qu'on ne coule pas le béton par n'importe quelle température... et que ma « queue » était gelée ! En outre, autour de moi, tout le monde était emmitouflé ; y compris un assistant que je commençais à trouver particulièrement « casse-couilles ». Lesquelles étaient également gelées ! Ce jour-là, quand j'ai eu ma poussée d'adrénaline, c'est un chauffage que j'ai exigé, et le petit gars a dû filer vite fait me dégoter un appareil à gaz au bistrot du coin.

Toujours est-il que le plus drôle dans tout ça, c'était encore la

manière dont Sylvia exprimait cette passion pour les amours collectives : la façon dont elle manifestait son goût de la provocation... et de la littérature ! « Voir, écrivait-elle dans son livre, être vue, organiser des scènes, créer des tableaux vivants, refaire la cathédrale de Chartres ou l'enlèvement des Sabines, et surtout avoir le sentiment aigu d'être pénétrée huit fois, dix fois en une seule soirée, cela procure un plaisir cérébral comparable à celui de Paul Valéry en train d'écrire *Monsieur Teste*. »

Mon ami Alban, qui, pour un film, et comme Alain Plumey, a lui aussi couru tout nu sur les Champs-Élysées, ne dirait pas le contraire quant au plaisir d'organiser des soirées ; en revanche, lui comme moi, citons peu Paul Valéry ou Marcel Proust pour évoquer nos orgasmes, de quelque nature qu'ils soient... Mais Sylvia, elle, elle est comme ça. Et elle pouvait faire plus fort encore ! Par exemple, en vantant l'« Académie du foutre », en suggérant un Gault et Millaut du rut et des Guides Michelin de la France foutative, ou bien encore en prônant « les prolégumènes d'un manuel de partouzologie ». Si ; elle a osé !

De même, par curiosité, et pour le plaisir, a-t-elle osé s'essayer à la prostitution aux Pays-Bas, par le truchement de Monique Van Cleef, autre grande prêtresse du SM – donc plutôt versée sur les bijoux de famille... C'est d'ailleurs là-bas, chez Albert Van Schramm, « l'un des empereurs hollandais de la partouze », qu'elle a découvert les « délices » du sadomasochisme. C'est par lui, de même, qu'elle est entrée en contact avec Lasse Braun et qu'elle s'est essayée pour la première fois au cinéma porno. Les Pays-Bas sont donc un territoire fondateur pour Sylvia, qui y a aussi rencontré Jan, cet écrivain néerlandais qui allait devenir son esclave et se montrer à ses côtés dans *Exhibition 2*.

Bien sûr, à l'époque, toutes ces confidences avaient de quoi déranger. Le « système » allait d'ailleurs lui faire payer cette liberté outrancière. Sylvia se révoltera ainsi une fois de plus, en 2001, contre l'hypocrisie ambiante dans un autre ouvrage, *Le Sceau de l'infamie* (Éditions Blanche, Mango Document), qu'elle voudra être un pamphlet contre l'intolérance en France. Sacrée Sylvia, qui ne dépose jamais les armes ! Sacrée Sylvia, si peu dans le moule qu'elle pense que « Vingt clients ou un mari, c'est la même chose »...

Pour l'heure, donc, dans cet environnement « X » créé en 1976 et en attendant ces nouveaux ennuis qui seraient faits au métier en 1981, de mon côté je poursuivais mes activités de « cascadeur » mais aussi de directeur de castings, de pourvoyeur de décors et, bien sûr, de chaud partouzeur.

Côté décors, j'avais bien sûr pour mission de rechercher sinon le beau, du moins quelque chose de valorisant à l'image, mais aussi le commode pour l'équipe technique et puis l'économique pour la

production. Je discutais donc les tarifs avec les propriétaires et j'étais rétribué par la société en fonction de l'enveloppe budgétaire disponible. Et bien sûr, on m'annonçait toujours des budgets très serrés...

Après avoir débuté ma vie dans l'immobilier, je me faisais donc maintenant un joli carnet d'adresses – restaurants, hôtels, appartements, villas... –, parfois même assez prestigieuses. J'ai ainsi travaillé avec un certain nombre de châteaux de la région parisienne, ce qui limitait les frais de déplacements et où des notables souvent très bien installés fermaient volontiers les yeux sur l'utilisation de leur « décor ». Enfin, quand ils n'en profitaient pas pour se les rincer... tout en améliorant leur ordinaire.

Pour être totalement honnête, je dois tout de même avouer qu'il m'est aussi arrivé de ne pas donner trop de détails aux propriétaires sur les tournages à y réaliser. Ce fut le cas notamment au château de Mauvières, déjà cité, une magnifique demeure de la Haute vallée de Chevreuse, construite au début du XVIII^e siècle. Ses extérieurs, notamment, correspondaient parfaitement à nos besoins, et nous y avons tourné pour les Films Ribu et pour Claude Bernard-Aubert. Je me souviens tout particulièrement de son *Clarisse*, conçu d'entrée avec une version *hard* et une version *soft*. Non seulement cet excellent film doit être celui qui m'a rapporté le plus de droits, à force de passer sur M6, mais je me souviens d'une scène assez décalée où j'interprétais un pianiste : d'une main, je tenais une coupe de champagne ; de l'autre, je fouillais dans la culotte de la jeune fille que j'initiais à la musique... et le piano à queue jouait tout seul. Bref, lors de mon premier contact à Mauvières, j'avais simplement précisé qu'il s'agissait d'un « reportage sur les châteaux »... De même, je n'avais fourni aucune précision pour travailler au château d'Us, une bâtisse du Vexin français notamment remarquable pour les splendides boiseries de sa bibliothèque.

À cette recherche de lieux s'ajoutait bien sûr une recherche de mobilier et d'éléments de décor. Les Puces de Saint-Ouen étaient donc pour moi un lieu familier ; notamment un magasin de meubles d'importation très originaux, Honoré de Paris, où je pouvais louer commodément et à bon prix. Cela n'était pas compliqué. Autant dire « sans histoires » ; alors que certains décors, au contraire, en étaient riches...

Et disant cela, je songe avant tout à cette très belle maison de Suresnes que j'avais louée à Claude L., précisément vendeur de meubles à cette époque et, surtout, grand amateur de soirées chaudes. J'ai organisé quelques belles partouzes chez lui, tant dans cette maison que dans la suivante, à Verrières-le-Buisson. Cette première habitation, en tout cas, a une histoire puisque, hormis le fait que Brigitte Lahaie et moi y avons fait nos débuts ensemble, mon ami

Claude l'a ensuite revendue à... Chapour Bakhtiar, dernier Premier ministre du Shah d'Iran, assassiné en 1991 dans d'horribles conditions en ce même lieu de plaisir !

C'est au cours de l'une de ces chasses au décor qu'à cette époque j'ai fait la connaissance de Claude Alexandre, une photographe de grand renom ayant un vrai style ; et puis, ce qui ne gâte rien, un petit bout de femme toute menue, fort sympathique, toujours vêtue de noir et de manière très féminine. Elle et moi, on s'est connus par copinage, grâce à une amie commune et à Minou, sa propre fille, grande collectionneuse de chaussures devant l'Éternel. Je « visais » alors le vaste appartement que Claude occupait boulevard Saint-Germain, et en fait j'ai surtout trouvé auprès d'elle une amitié durable.

De mon côté, je lui ai présenté Brigitte, qui est aussi devenue une grande amie pour elle. De son côté, elle m'a présenté Irina Ionesco, autre femme photographe habitée par un authentique univers. Versée dans le cliché érotique noir et blanc, Irina aimait les « fanfreluches » et les décors très chargés, façon bonbonnière ou bordel *xix^e* siècle. Elle a surtout photographié des femmes, notamment les deux grandes Sylvia de l'époque – Bourdon et Kristel – mais aussi, dans un registre plus *soft*, sa propre fille, alors adolescente.

Claude Alexandre travaillait surtout en lumière naturelle et, à l'époque, elle aussi s'intéressait déjà à l'érotisme et aux clichés en noir et blanc ; mais d'hommes nus, quant à elle. J'ai d'ailleurs moi-même posé devant son objectif à diverses reprises ; notamment avec mon ami Dominique Aveline pour un album intitulé *Peaux d'hommes*. Je me souviens aussi d'une séance solo plutôt salée où je devais jouir sur une petite culotte et où je n'y arrivais pas. Faute de la présence d'une partenaire sexuelle, je me sentais cette fois-là bien trop en dehors de tout contexte érotique. Heureusement, après un bon repas pris en commun, le métier a repris le dessus.

Ensuite, au hasard des rencontres, Claude a évolué vers le sadomasochisme, où ses photos l'ont véritablement fait reconnaître et où, s'étant piquée au jeu, elle est même personnellement allée assez loin. Authentique dominatrice, elle a d'ailleurs eu un temps un esclave – comme Sylvia Bourdon – qui dormait par terre, au pied de son lit. Cette plongée profonde dans le SM a duré environ quatre ans.

Une fois « assagie », Claude est partie vivre à Séville, où elle a réalisé des photographies de tauromachie, mais elle m'a aussi fait le bonheur de m'offrir de magnifiques clichés de ma famille. Nous avons ainsi gardé le contact, elle et moi, tout comme elle l'avait gardé avec Brigitte, notre grande amie commune, jusqu'à ce que Claude disparaisse, à la toute fin de ce mois d'août 2010.

J'espère d'ailleurs que le public et les critiques n'oublieront pas la grande photographe qu'elle a été ! Le propre des artistes est que leur

œuvre traverse le temps.

Je l'ai déjà dit, le SM n'était pas mon truc. Pourtant, avec le recul, je réalise combien j'étais « cerné » à l'époque par les dominatrices, notamment Claude et Sylvia, mais aussi par les « personnages » et les « créatures », mâles ou femelles, soumis ou pas, rencontrés au cours de certaines soirées. Certaines personnes étaient d'ailleurs tout à fait inattendues dans ces rôles. Je songe notamment à une journaliste d'un très grand quotidien qui adorait se faire fouetter méchamment les seins. Je dis « méchamment » parce que la belle intellectuelle, prétendument soumise, insultait sans vergogne son dominateur s'il arrêtait ses coups trop tôt, avant qu'elle ait atteint l'orgasme.

Bien sûr, j'ai personnellement assisté à des choses infiniment plus dures, voire peu ragoûtantes, mais je n'ai jamais jugé. Je sais que ces choses-là existent ; c'est tout. Je ne suis pas demandeur, ni dans un sens ni dans l'autre ; il me suffit que chacun soit consentant, le reste ne me regarde pas.

En revanche, certains m'ont étonné par leur patience face à leurs petites manies. Je pense par exemple à Baboulin, grand amateur de bondage que fréquentaient Claude Alexandre et Gérard Kikoïne. Ce bon roi de la ficelle, spécialiste du ligotage et de la compression des seins, pouvait passer des heures à attacher savamment des dames, en s'appliquant à ce que liens et nœuds soient aussi beaux que possible. Ses complices, bien sûr, devaient également savoir se montrer très patientes...

D'une façon générale, le SM était un univers à part et, côté tournages, il était également quasiment absent ; y compris, à ce que j'en sais, chez les comédiens et les comédiennes. Même mon ami Alain Payet, qui aimait pourtant les ambiances un peu glauques et les tenues fétichistes avec cuir et cuissardes, ne s'y est jamais vraiment aventuré. Pour ma part, j'avais été sollicité par un travesti dominateur, Claude – qui se faisait donc appeler Claudia –, pour tourner chez lui, en *live*, une sorte de film documentaire sur le SM, mais je n'ai pas donné suite. J'étais *a priori* réservé mais pourtant sans tabou.

Pour me documenter, j'avais ainsi accepté d'assister à l'une de ses séances où un jeune barman de la porte Maillot se soumettait à lui. Moi, je devais me contenter d'observer, les bras croisés, déguisé en « bourreau » avec cagoule, pantalon et blouson de cuir noir. Une fois attaché, bras levés, le petit gars s'est fait frapper les parties sensibles avec une raquette à clous, et puis, comme il l'avait lui-même demandé, il s'est fait travailler la peau avec la pointe d'un couteau qu'il avait également lui-même apporté. Je n'ai guère aimé ça... mais finalement c'est lui qui est tombé dans les pommes, et Claude m'a demandé de l'aider à le ranimer. Notre barman a donc reçu quelques baffes en prime. Au bout du compte, je n'ai donc pas voulu m'engager

dans le projet ; d'autant plus que, me semblait-il, la présence d'une caméra aurait faussé le jeu.

Dans son livre-témoignage, *Moi, la scandaleuse*, Brigitte Lahaie, elle aussi, indique que ce registre du sexe lui a toujours déplu. Elle y illustre même ce dégoût en évoquant la chute dont avait été victime l'épouse d'un « technicien » du showbiz, prisonnière d'un carcan suspendu au crochet d'un plafonnier. La malheureuse était hélas passée sans transition du corset victorien au corset « définitif ». Dans ce cas, certes il s'agissait d'un accident, mais des dérives sont également possibles. Ainsi, mon ami Alban a-t-il de même toujours nourri une grande méfiance à l'encontre de ces possibles dérapages. Lorsque les jeux de domination et de soumission sont poussés trop loin, la sexualité peut s'avérer dangereuse. « Nous voulons tous d'une certaine façon vivre au bord du précipice », observe-t-il. Lui aussi a vu des hommes et des femmes « rechercher presque sciemment leur destruction ». Lui comme moi, surtout, nous avons vu des couples ou des individus se laisser parfois entraîner bien plus loin que prévu.

Comme je l'indiquais ci-avant, au-delà des tournages et de leur organisation, je continuais en effet les soirées, et bien sûr la plupart d'entre elles étaient plutôt « normales ». Enfin, selon les critères propres aux libertins de notre espèce... Néanmoins, en dépit de cette relative normalité, ces expériences demeuraient pour moi une source d'émerveillement constant ; notamment dans l'observation des personnalités qui parfois se révélaient soudainement en ces circonstances. Oserais-je dire « qui se mettaient à nu »... D'ailleurs, parlant de « dérapages », Alban témoigne lui aussi en avoir vus quelques-uns dans les boîtes échangistes ou libertines : des femmes plutôt bourgeoises, « sagement » venues pour faire l'amour avec un inconnu sous les yeux de leur mari, se trouvaient soudain saisies par leurs sens et l'ambiance, et d'elles-mêmes se livraient soudain à cinq ou six hommes en même temps. Ah, monsieur se sentait soudain très dépassé !

Pour tout vous dire, je dois avouer qu'en partouze j'ai rencontré quelques beaux spécimens de « folles du cul » : une formulation qui peut choquer au prime abord, mais qui est une appellation du métier somme toute très neutre puisque strictement factuelle. Le mot « salope », en effet, n'est pas notre truc. Il est porteur de jugements moraux dans lesquels nous ne saurions nous reconnaître, nous, libertins et libertines du porno ou des partouzes. De même, ce mot établit trop volontiers une différence de droits entre hommes et femmes, ce qui ne correspond pas davantage à notre approche de la liberté sexuelle. Pour nous, il y avait donc des folles du cul comme il y avait des fous du cul ; ceci en pleine égalité et sans gêne aucune.

En soirée donc, mais bien davantage en boîte, comme Alban, j'ai

rencontré quelques-unes de ces « folles » sympathiques et parfois même gloutonnes de sperme – le mot « foutre » y est plus courant et plus vendeur – qui soudain dérapaient alors qu’elles étaient venues là plus ou moins l’épée dans les reins, pour plaire à leur mari ou amant. Ou plutôt pour ne pas leur déplaire et s’exposer ainsi à les laisser aller voir seuls ailleurs. Ces braves compagnes, pleines de bonne volonté mais *a priori* plutôt « réservées », se laissaient ainsi démarrer péniblement « à la manivelle » par un ou deux autres hommes, ou bien par une femme, et puis soudain, une fois chauffées, elles se mettaient à fonctionner en autoallumage... Monsieur perdait alors tout contrôle et, s’il n’était pas lui-même du genre très actif, il en était réduit à compter les points. Dès lors, on observait ainsi deux cas de figure. Si monsieur trouvait là un surcroît de plaisir, madame était autorisée à revenir, et donc à prendre de « mauvaises » habitudes ; et ma foi, cette réaction n’était pas si rare. Dans le cas contraire, la créature ainsi révélée à elle-même n’était plus jamais amenée en soirée par son Pygmalion ; et toc !

Quand j’y songe, cette époque libertine d’avant le sida était tout de même une époque formidable puisque « les Mœurs » commençaient également à se montrer moins regardantes. Fini le temps des Ballets roses, cette vilaine affaire qui avait fait scandale en 1959 et dont les hasards du libertinage m’ont précisément fait rencontrer l’un des principaux protagonistes. Pierre Surlut, homme affable, très gentil et qui montrait volontiers son sexe... avait alors écopé de quelques années de prison. Comme beaucoup, j’ai le sentiment qu’il a trinqué pour tout le monde, mais qu’il a eu la sagesse de se taire. D’ailleurs, il aurait plutôt bien rebondi par la suite, puisqu’il racontait aller de temps à autre en Afrique, en marge de voyages officiels. Quand j’ai connu Pierre, il tenait un petit restaurant libertin, rue des Martyrs : Chez Surlut, tout simplement. À l’époque, on y mangeait très mal, mais, comment dire, on y trouvait une bonne mise en bouche... Outre des libertins purs et durs, on y croisait d’ailleurs aussi bien des flics que des politiciens. Lorsque Pierre a revendu son affaire, Alban a hésité à la reprendre et il s’est fait doubler sur le poteau.

Au-delà du plaisir et de l’émerveillement, et après que ma rencontre avec Sylvia Bourdon ait orienté ma vie, les partouzes m’ont aussi permis de belles rencontres, tel Alban mais aussi ma grande amie Denise et mon copain Rocco.

« Denise » – la célébrité de son prénom lui tient lieu de patronyme – travaillait à la poste du XV^e arrondissement lorsque j’ai fait sa connaissance en 1976 au cours d’une soirée privée. Cette Messaline de belle taille, aux yeux bleus et à la poitrine somptueuse, m’a immédiatement fait flasher, pour les raisons que vous imaginez... et puis, très vite, j’ai découvert chez elle une véritable personnalité ;

quelque chose de rare. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit devenue l'une des reines des nuits parisiennes !

D'autres, d'ailleurs, ne se sont pas trompés sur cette épaisseur humaine d'une femme craquante qui aurait pu simplement être « légère », tout en superficialité. Et en premier lieu, son ami Patrick Sébastien, homme libre, au parler franc, qui la tient pour une seconde maman et lui a consacré un ouvrage, *Vitriol Menthe* (Oh Éditions, 2005), présenté comme le « roman vécu d'une icône ». C'est dire... À la fois louve et agneau, écrit-il, célèbre et inconnue, elle est son amie, sa sœur d'âme. Oui, Denise est comme ça : elle sait susciter ces affections profondes et durables. Tout comme son parcours exceptionnel, elle mérite d'être connue.

Née peu avant moi dans la campagne limousine, à la terre et au climat rudes, cette reine de la nuit est héritière d'une mère austère et d'un père plutôt fantasque ; d'où ce résumé : *Vitriol Menthe*. Très jeune, pour exister, elle a dû apprendre à dire non à l'interdit, à l'autorité. Comme beaucoup, elle a d'abord butiné, découvert le sexe et refusé une grossesse. « C'est la seule fois où elle aura autant honte d'écarter les jambes », écrit Patrick Sébastien. Quelque chose qui rappelle la gêne de Claudine Beccarie devant la caméra de Bertrand Blier, pour *Calmos*... Désormais, en tout cas, « elle baisait comme un homme » et elle pouvait filer s'installer à Paris avec une copine de Limoges.

C'est là qu'elle a découvert les amours multiples lors d'une soirée privée dans un immeuble bourgeois du XVI^e. Une révélation ! Mieux que le luxe, entre avocats, médecins, politiciens, pour la première fois elle approchait la luxure. Appréciant tout particulièrement la variété et la multiplication des « figures », elle allait dès lors se mettre à courir ce type de soirées deux à trois fois par semaine. Tout en poursuivant son métier de fonctionnaire, elle allait du même coup apprendre à mieux se connaître elle-même.

À cette époque, elle approcha ainsi le SM plutôt *soft*, avec ses jeux de punition et d'humiliation. Sa taille et sa personnalité auraient pu facilement faire d'elle une dominatrice réputée, comme Sylvia Bourdon ou Claude Alexandre, mais, sexuellement parlant, ce n'était pas son fonds de commerce. En revanche, Denise a vite mesuré, elle aussi, combien elle était exhibitionniste. Son grand fantasme, avoue-t-elle, aurait été de faire l'amour sur le capot d'une voiture, place de la Concorde, à l'heure de sortie des bureaux. Une occasion ratée pour les passants.

Bien sûr, vu ces bonnes dispositions tout à fait évidentes, je lui ai proposé le soir même d'intégrer le « X ». Il faut dire que, joignant l'utile à l'agréable, j'ai beaucoup recruté en partouze pour mes castings. Denise a immédiatement accepté et pris un pseudonyme : Diane Dubois. Son exhibitionnisme allait donc y gagner beaucoup, et

la Poste allait la perdre...

C'était une partenaire sans complexes ni complications, toujours généreuse d'elle-même et attentive au plaisir des autres, qu'ils soient hommes ou femmes. Je prenais ainsi un vif plaisir à la fréquenter hors plateau et, dans notre cas, au-delà de la réelle complicité physique, on peut parler d'une amitié très affectueuse. En outre, Denise s'entendait fort bien avec Liliane.

En tout, entre 1976 et 1982, elle aura participé à une petite quarantaine de films et connu pas mal de réalisateurs : Alain Payet, Jean-Marie Pallardy, Claude Pierson, Claude Bernard-Aubert, Jean-Claude Roy... On pourrait l'appeler « la reine Claude » ! En outre, certains titres évocateurs correspondent bien à sa propre personnalité : *Ma Femme est une partouzeuse*, *Bouches expertes*, *Lèvres gloutonnes*... Brigitte Lahaie, bien sûr, a également été sa partenaire, ce qui constitue toujours un réel gage de professionnalisme. Néanmoins, Denise avait d'autres ambitions. Très vite, elle m'avait confié qu'elle avait dans l'idée d'ouvrir à Paris une boîte non pas échangiste mais libertine ; ce qu'elle allait faire au tout début des années 1980, et ce qui allait établir solidement sa célébrité.

Avant cela, comme un certain nombre d'entre nous, Denise s'est toutefois essayée à la distribution de cassettes vidéo – alors toutes nouvelles sur le marché –, mais ça n'a guère duré. Elle s'était trouvé un associé, néanmoins les affaires n'étaient pas si faciles. Elle m'avait d'ailleurs proposé de m'associer à son projet, mais je n'étais pas intéressé. Toujours généreuse, pour le peu que j'avais pu l'aider, elle m'a remercié royalement en m'offrant un voyage à Bora-Bora. Une reine, je vous dis !

Dès 1976, amis et complices, Liliane, Denise et moi avons passé ensemble des vacances à Saint-Barthélémy. J'en ai profité pour y réaliser diverses prises de vues destinées à *Baiser au soleil*, un film que je coproduisais alors avec Claude Pierson. Tourner pour nous sur les plages de Saint-Barth était d'ailleurs très osé à l'époque, alors que des écrivains y interdisaient partout les seins nus. Par la même occasion, j'ai réalisé des photographies de la petite amie d'un copain coopérant qui nous avait accueillis là-bas. Cette jolie brune n'avait jamais posé pour des photos de nu, aussi m'en suis-je tenu à des clichés très *softs*, pris à la pointe Milou, un secteur de l'île où les cactus ont tous des formes de sexe en érection...

Au retour, *Newlook* voulait m'acheter la série, mais comme j'avais donné ma parole de ne pas les publier sans l'accord de mon copain, le lot est sagement resté dans un tiroir. De même, je n'ai pas donné suite à l'offre qui nous avait été faite d'acheter un bout de la plage Saint-Jean pour une somme assez correcte. J'avoue que mon goût pour l'aventure et la mer m'aurait assez facilement poussé à m'installer là-

bas, dans un cabanon avec barbecue, et puis langoustes et poissons à portée de main... Un excellent investissement sans doute, mais avec deux enfants, là encore nous avons joué la sécurité.

Au nombre des films qui nous attendaient à notre retour, je me souviens tout particulièrement d'un tournage pour Michel Caputo où Denise et moi interprétions une scène torride dans un lit... qui finalement n'a pas résisté à notre enthousiasme. Le pire est qu'il a rendu l'âme sous les yeux d'un homme certes un peu voyeur mais précisément chargé d'assurer la surveillance des lieux pour leur propriétaire : un monsieur très bien à qui j'avais assuré que tout se passerait sans histoire... Dépité, le brave homme avait tourné les talons. De fait, l'état général de l'appartement n'était guère à la hauteur de ma promesse. C'était l'époque où Caputo, alias Baudricourt, tournait cinq ou six films dans la foulée, selon la fameuse méthode économique inventée par Jean-François Davy. Il fallait donc faire vite et, dans l'action, on manquait de temps pour se préoccuper de ce genre de contingences. On tournait et après « on voyait ». Et là, justement, il y avait de quoi voir ! Dans la cuisine, où nous avions filmé une scène de sexe alimentaire, si j'ose dire, il y avait partout de la farine, du lait et des œufs cassés ; dans la salle de bains, la baignoire avait débordé, et maintenant c'était le lit qui avait craqué... Bien entendu, pour tenir ma parole, j'ai dû faire appel d'urgence à une société de nettoyage. Et pour sauver ma réputation de sérieux, j'ai aussi dû me fendre d'une contribution complémentaire au propriétaire. Gentleman...

Au cours de l'hiver 1981-82, donc, Denise a enfin pu réaliser ce rêve qu'elle m'avait confié depuis longtemps déjà : « Un jour, j'aurai une discothèque baisante. » Ce faisant, elle allait conjuguer avec élégance son idée du sexe sans complexe et son sens de la fête. Elle aura ainsi tour à tour deux boîtes qui deviendront des lieux mythiques de la nuit parisienne et que l'on nommera tout simplement par le numéro de leur rue : le 106, rue Saint-Honoré, puis le 41, rue Quincampoix.

Après avoir revendu ses parts de sa société de diffusion vidéo, Denise m'avait proposé de m'associer à elle pour lancer le 106. Cette fois-ci, le projet m'intéressait, et puis il y avait chez elle une réelle ambition, au sens noble du terme, mais la prudence m'a contraint à refuser cette fois encore son offre. Et sans doute ai-je bien fait. J'avais en effet sur le dos un policier, l'inspecteur D., déjà croisé lors de l'affaire de *L'Essayeuse*, qui s'en était à nouveau pris à moi pour une histoire de salon de massages dont je parlerai bientôt. Je savais qu'il me gardait dans son collimateur et que lui, il avait aussi un rêve : me faire tomber pour proxénétisme.

Le 106 était un ancien restaurant de la rue Saint-Honoré. La règle d'or, une fois franchie sa petite porte noire, était une discrétion teintée

de savoir-vivre et de savoir-bien-vivre. En fait, avec son éclairage tamisé dont le rouge rehaussait le skaï identique des banquettes, l'endroit ressemblait davantage à une bonbonnière qu'à une boîte de nuit. Surtout, avec Denise, il avait une âme. Mieux, une maman ! Car là, chez elle, « au travail », Denise était attentive à tous, mais ne se donnait à personne. Après, une fois dans son appartement, pour se libérer de ses tensions, elle avait toute liberté pour se laisser aller à son propre plaisir.

Étrangement, en dépit de son succès très « parisien », le 106 – tout comme son successeur, d'ailleurs, le 41 – aura su demeurer accessible à tous. Non seulement, il n'était pas indispensable d'y venir en couple et on ne risquait pas d'y voir circuler de la drogue – Denise, en bonne maman, était très à cheval là-dessus ! –, mais on y rencontrait aussi bien le Tout-Paris que des jeunes du Sentier, qui sans doute pensaient trouver là quelque raccourci vers Deauville. « On la craint autant qu'on l'aime, maman », écrit Patrick Sébastien avant de décrire : « Une maman qui parle cru, vrai. Qui appelle leur bite une bite. Une maman qui sait. Qui comprend. »

Moi-même, au fil des nuits, je m'étais lié d'amitié avec certains de ces jeunes et j'ai pu mesurer combien, jusque dans ce lieu d'extrême liberté, ils demeuraient habités par cette crainte de la mère. Qu'ils s'égarent un peu dans leur savoir-vivre et un mot complice suffisait à les remettre doucement sur les rails des convenances. Je me souviens notamment d'un soir où Lydie, ma femme actuelle, alors enceinte jusqu'aux dents, m'avait accompagné pour prendre un verre chez Denise et où une main avait tenté de s'aventurer sur ses reins. « Il faudra prendre le reste également ; qu'en pensez-vous ? », avait demandé ma compagne en se retournant vers le jeune homme soudain très embarrassé. Quant à moi, je l'avais gentiment invité à venir avec sa sœur la prochaine fois... Inutile de vous dire que ce n'était pas le genre. Quant à sa mère, si elle avait appris qu'il fréquentait cet endroit !...

Passionnée, protectrice, rassurante, « enseignante » parfois... Denise était donc aussi bien appréciée des plus jeunes que des plus célèbres. « Tous, je les ai eus un jour chez moi », dit-elle d'ailleurs sans forfanterie aucune et avec une marge de « tolérance » assez faible, en évoquant le Tout-Paris médiatique et cinématographique. Ceci, bien sûr, ne signifie pas pour autant que chacun ou chacune s'y soit abandonné aux pires turpitudes, même si l'endroit a vu quelques prestations assez spectaculaires. Par exemple, cette fois où une jeune mariée y a célébré sa nuit de noces avec une équipe de rugby au grand complet.

Pour brouiller les pistes, dans *Vitriol Menthe*, Patrick Sébastien donne des noms d'indiens à ces célébrités de la sympathique tribu de

Denise : Mérou de Tahiti, Chemise blanche, Ours blanc, Aigle royal, Cheval du désert... et même Capitaine abandonné, car, dit-il, certains y « éjaculent de désespoir ». Lui-même explique avoir emprunté dans sa vie des chemins de traverse, mais ceux-ci ont forgé son humanisme et sa tolérance. Il souligne d'ailleurs n'avoir jamais échangé ses compagnes dans ces boîtes libertines. « Juste mes solitudes », confesse-t-il. Moi-même, bien sûr, je connais tout ce petit monde haut en couleur ; et comment ! Et je n'en dirai pas plus que Patrick quant aux noms, même si certains souvenirs n'en demeurent pas moins exceptionnels : par exemple, ce trio très privé avec Denise et un chanteur extrêmement connu, ou bien encore cette soirée costumée où une célébrité masculine m'avait lancé « Et moi, je suis général ! » en exhibant un sexe tatoué de quatre étoiles. Que dire d'autre, sinon que, devant le sexe, toute personne connue demeure avant tout un homme... ou une femme...

Bien sûr, avant cette forme de reconnaissance qu'implique la fréquentation des célébrités, les choses n'ont pas toujours été faciles au 106 pour Denise, cette maman qui ne porterait jamais de culotte – comme Sylvia... – mais qui, heureusement, porte la culotte et sait se défendre. Dès juin 1982, en effet, l'inspecteur D., qui s'en était déjà pris au Roi René et au Cléopâtre, a tenté de faire fermer son établissement. Une vingtaine de policiers ont débarqué sans prévenir et, pour l'impressionner, on lui a imposé un bref passage en cellule, entre les mains de bonnes sœurs que, précisément, elle n'a pas trouvées bonnes du tout ; et même « ignobles » !

En outre, cette mésaventure lui a valu par la suite de se trouver tout aussi brutalement expulsée de Monaco. « Tous les flics regardent des films de cul, avait-elle pourtant tenté d'expliquer. J'arrête pas de distribuer des cassettes à vos collègues. » Denise aurait dû le savoir : elle n'était pas faite pour la diffusion vidéo.

Mon ami Alban, qui a été un temps barman au 106, pourrait lui aussi raconter bien des choses sur les nuits chaudes de ce lieu mythique. En tout cas, il n'a pas suivi Denise ni investi dans son affaire lorsqu'elle est passée du 106, rue Saint-Honoré au 41, rue Quincampoix, une ancienne boîte « homo » qui allait devenir la réplique du 106. Sans doute lui aussi avait-il déjà plus ou moins dans l'idée de créer son propre établissement. Quant à moi, qui ai continué à fréquenter cette nouvelle adresse, j'ai là aussi quelques sacrés souvenirs ! Par exemple, mes aventures avec ce psychiatre gentiment allumé qui m'ayant reconnu, m'avait lancé son champagne au visage alors que sa femme m'offrait affectueusement une gâterie.

Madame était une magnifique brune aux yeux bleus, mais monsieur était plutôt du genre tordu. À sa demande, nous nous sommes fréquentés un certain temps, avec des relations assez spéciales. Son

truc à lui, c'était en effet que je baise sa femme en son absence dans des endroits insolites – sex-shop, porte-cochère... – et qu'elle lui raconte ensuite ce qu'elle avait fait. L'expérience, il est vrai, ne manquait pas d'agrément avec cette jeune beauté toujours en talons hauts, avec porte-jarretelles ou Dim up. Il m'avait même demandé à diverses reprises de l'amener à des rendez-vous, nue sous une cape, les yeux bandés ; ce que j'ai fait avec plaisir, bien sûr. Hélas, au bout d'un moment, ce subtil analyste s'est douté que sa compagne ne lui disait pas tout... Dès lors, nos rencontres ont dû s'espacer, puis nous nous sommes perdus de vue.

En revanche, avec Denise, nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Aujourd'hui, elle a également revendu le 41 et a quitté Paris, mais elle repasse régulièrement dans la capitale, où elle compte de nombreux amis. Nous nous voyons donc encore chaque fois que possible. D'autant plus que c'est une fidèle parmi les fidèles. Dès que l'un d'entre nous vit ou fait quelque chose d'un peu particulier, elle répond présent.

La grande histoire du porno retiendra également que c'est là, au 41, que Rocco Siffredi a noué ses tout premiers contacts avec notre métier. Je me souviens de cette première rencontre comme si c'était hier ; j'ai son accent chantant encore bien en tête : « Tou é Richard Allan. Jé m'appèlle Rocco et jé voudré faire dou porno... » Sacré chemin depuis !

Acteur, réalisateur et producteur porno, véritable « bête de sexe » au physique athlétique et à l'incontestable belle gueule, il est inutile de souligner la célébrité mondiale et les succès de Rocco Siffredi. En outre, le grand public non amateur du genre a pu le voir dans le fameux *Romance* d'Hélène Breillat. Néanmoins, il est un personnage incontournable de cette galerie de portraits hauts en couleur.

Ce soir-là, au 41, notre bel Italien était accompagné d'une soi-disant comtesse de son pays ainsi que de son mari pour le moins complaisant : « la reine Fêlas », disait-il. Et de fait, comme son surnom l'indique... lorsqu'il m'a approché, la noble dame était effectivement occupée à faire profiter un monsieur de son non moins noble art dans l'arrière-salle ; une petite pièce, derrière un rideau, où d'ordinaire c'était plutôt « Reine », une autre mais une fidèle elle aussi, qui officiait. Tout heureux de sa trouvaille, Rocco m'a généreusement entraîné auprès de la comtesse pour que je remplace l'inconnu. Au passage, en me glissant dans cette demi-pénombre, j'ai d'ailleurs failli écraser les bijoux de famille d'un acteur et réalisateur fort connu alors consciencieusement occupé à se masturber devant la scène en cours. C'est bien connu, l'observation est essentielle dans la création cinématographique... Le mari, lui aussi, savourait la scène, à sa manière, en « soupant » ensuite amoureusement aux lèvres de son

aristocrate préférée.

Bref, ce soir-là, il suffisait de voir Rocco lui-même à l'œuvre dans cet univers libertin pour deviner tout son potentiel et prendre la mesure... de son désir. D'ailleurs, je me souviens qu'à l'époque, Denise, pourtant toujours vaillante et joueuse devant l'obstacle, était elle-même plutôt effrayée par la taille de l'instrument.

À cette époque, ainsi que je l'expliquerai bientôt, je réalisais des romans-photos pornographiques dans un studio de Montrouge, précisément pour un groupe de presse italien. L'un des fleurons de ces temps-là était la revue *Supersex*, qui constituait précisément un modèle d'érotisme pour Rocco. De plus, l'un des principaux protagonistes de cette publication était Gabriel Pontello, lui aussi sa référence, pour ne pas dire « son étalon »... et qui précisément venait également chez Denise de temps à autre. De fait, même si dans le métier nous nous amusons sans méchanceté aucune à regarder la démarche vraiment très raide de Gabriel, il faut bien admettre que, dans l'action, il pouvait se montrer tout à fait impressionnant. Moi-même, lors d'un tournage, je l'ai vu éjaculer à un bon mètre. Messieurs, mes frères, à vos sexes ! Outre que votre femme vous reprochera de tacher la moquette, vous verrez, ce n'est pas si facile.

Rocco, bien sûr, est également des plus impressionnants. C'est assurément une « nature » lui aussi, et un très grand professionnel ! Comme Sylvia ou moi-même, il est d'ailleurs plutôt du genre enfant précoce.

Dans son autobiographie *Rocco par Rocco* (Pascal Petiot Éditions, 2006), où il évoque sa jeunesse dans les Abruzzes, au sein d'une famille de six enfants, il raconte en effet avoir débuté la masturbation dès l'âge de 10 ans. Tout comme moi aux Baumettes, lui aussi a connu les « concours de branlette » avec ses copains. Son record, dit-il, a été de onze éjaculations en six heures. Quand même !... Rocco avait donc d'excellentes prédispositions pour notre métier. En outre, son père était cantonnier ; il ne pouvait donc que faire son chemin. Après avoir connu la messe dominicale jusqu'à l'âge de quinze ans puis avoir embarqué comme mousse sur un pétrolier – une expérience détestable –, il avait donc réalisé qu'il était lui aussi mieux fait pour aller sur les femmes que sur la mer...

Ce « Zizi rider » – pour reprendre la formule de Smaïn – avait alors débarqué à Paris comme serveur dans un restaurant et il avait ainsi pu s'y livrer à ses deux passions : le sport et le sexe. Deux activités, du reste, qui chez lui paraissent parfois se confondre.

L'anonymat de la capitale française lui autorisait avec les filles une absolue liberté qu'il n'aurait jamais connue à Tortosa, sa sage petite ville des bords de l'Adriatique. Après être tombé amoureux, s'être fait réformer pour ça et finalement avoir été déçu, Rocco s'était

abandonné sans réserve à son goût du sexe et s'était bientôt mis à fréquenter le 41 ; et non pas le 106, ainsi qu'il l'indique dans son livre – comme quoi, à la différence de la plupart des hommes, il a la mémoire moins infailible que le sexe...

Bref, ce gaillard de tout juste vingt ans avait immédiatement succombé au charme de l'endroit et de son hôtesse blonde très classieuse qui, comme moi, avait deux fois son âge.

Tout de suite, mon amie Denise a eu Rocco à la bonne. Sitôt arrivé dans la boîte, il était autorisé à se déshabiller entièrement et, d'une certaine façon, à « chauffer la salle ». D'ailleurs, tout le monde s'était tout de suite mis à aimer ce bel Italien sympathique. Comme il le raconte lui-même, dès leur première soirée ensemble au 41, Pontello, son modèle toujours bien accompagné, lui a d'ailleurs volontiers « cédé » la comédienne Barbara Dare, une célébrité anglo-saxonne de l'époque, et la productrice Patty Rhodes. Belle entrée dans le métier ! En outre, côté prises de vues, il avait eu le bonheur de débiter non seulement avec Gabriel mais aussi avec l'exquise Marilyn Jess, alias Patinette, que je lui avais également tout de suite présentée. Mais, pour un pareil « animal », le roman-photo ne constituait bien sûr qu'un pied à l'étrier, un simple examen de passage. Réussi haut le sexe !

Très vite, Rocco allait donc passer au cinéma ; son truc, le vrai. Et en Italie, bien sûr, mais après deux films tournés en France : d'abord une vidéo pour Marc Dorcel, puis un 35 mm pour Pierre Unia, où il interprétait un bûcheron et où je participais moi-même à la production – il y était si excité qu'il avait dû se masturber pour pouvoir aborder paisiblement sa première scène ! Dans son tout premier film tourné en France, raconte-t-il, il s'était d'ailleurs fait piéger par « André Vinus » – en fait, Vinouze –, un vrai « pro » capable de démarrer au quart de tour avec Groseille, pour Payet, mais aussi un comédien que Rocco décrit comme assez jaloux de sa propre position dans le système.

Alors que notre débutant se trouvait naturellement « bien disposé » au milieu de toutes ces jolies filles à demi-nues en tenues sexy, cet ancien l'avait en effet invité à se faire encourager de la bouche par l'une d'entre elles. Un « plus » tout à fait inutile... et notre candide avait bien sûr laissé partir le coup, ce qui l'avait contraint à passer son tour et avait mis Dorcel en rogne. Dans son livre, Rocco raconte d'ailleurs, plus largement, la relative fraîcheur du plateau masculin français face à ce sérieux concurrent italien – un plateau qu'en tant que comédien j'avais alors moi-même quitté depuis deux ans.

« Je me rappelle que lorsque je me suis présenté à Jean-Pierre Armand en lui tendant la main, dit-il, il l'a écartée d'un geste distant et excédé, tout en me suggérant de filer chez ma mère pour qu'elle me

change ma couche. » Dire ça à Rocco Siffredi, tout de même...

Mais de fait, je ne peux que confirmer l'effroyable réputation de mon copain Jean-Pierre Armand – « J-P.A. », dans le métier – dès lors qu'il s'agissait d'accueillir de nouveaux « cascadeurs », donc des concurrents pour les cachets à se partager. Ce solide culturiste à l'accent du Sud-Ouest n'était pas un mauvais bougre, loin de là, mais pour ça il était pénible ; on aurait cru qu'on lui arrachait le pain de la bouche. Systématiquement, Jean-Pierre s'efforçait de faire perdre ses moyens au néophyte. Il lui servait toujours une vacherie du genre « De toute façon, tu n'arriveras pas à bander et on sera obligé de faire appel à moi pour te doubler. » Ça aide... Beaucoup, toutefois, savent combien il pouvait aussi se montrer adorable. Et ce n'est pas mon amie Brigitte qui dirait le contraire, car il avait un faible pour elle.

Non seulement Brigitte en témoigne dans son livre, mais elle y explique en effet qu'elle considère le film de Francis Leroy *Je suis à prendre*, tourné en 1977, comme étant « le meilleur et le plus beau de tous les films de [sa] période érotique ». Or, elle y tournait précisément avec Jean-Pierre une scène mythique de l'Âge d'or du cinéma pornographique. Elle la raconte elle-même ainsi : « J'ai joué dans *Je suis à prendre* une scène d'amour sur un tas de paille, dans les écuries d'un grand château, dont je garde un souvenir particulier : le climat d'exaltation que je ressentais, avec Jean-Pierre Armand qui me donnait "la réplique" dans cette scène, était tel que nous nous sommes pris au jeu et que, réellement, ce qui ne s'est jamais reproduit, nous avons fait l'amour, non plus pour la caméra, mais pour nous-mêmes [...]. » Comme quoi, à nous aussi, cascadeurs et cascadeuses, il peut nous arriver d'être fleur bleue jusque sur le plateau. Enfin ! couchés dans le foin avec le soleil pour témoin...

Toujours est-il qu'en effet, sur ce point de la douche froide que J-P.A. imposait aux nouveaux venus, Rocco a raison. Ce très grand professionnel qui montait en pression au « top » du réalisateur et « se libérait » sur commande, quasiment à la seconde près, ne se montrait pas très fleur bleue avec les débutants masculins. Avec lui, il fallait vraiment en vouloir pour réussir l'examen de passage ! Et heureusement, Rocco en voulait ; il suffit de regarder sa filmographie... Et la réaction des filles sur les tournages ; elles étaient toutes folles de lui ! Sur ce premier film pour Pierre Unia, nous avions réquisitionné un hôtel et dispositions d'une grande chambre pour trois, Rocco, moi-même et l'une des comédiennes. Il avait baisé toute la journée devant la caméra et le soir, en privé, la fille en voulait encore ! Il a dû l'envoyer balader pour avoir la paix... De même, je me souviens que dans les années 1990, lorsque j'avais un café à Bordeaux, de nombreuses clientes qui n'étaient pourtant ni cascadeuses ni partouzeuses, rêvaient de le voir venir me rendre visite pour pouvoir

faire l'amour avec lui. Quant à moi, j'ai toujours plaisir à revoir Rocco, ce si gentil garçon qui n'a jamais pris la grosse tête, lorsque nous nous croisons encore – « les Anciens et les Modernes »... – à la cérémonie des Hot d'Or.

Pour le reste, bien sûr, avec quelque vingt années d'écart, chacun vit son chemin. D'ailleurs, à ce point de mon récit, en 1977-1978, Rocco allait encore sagement à la messe tous les dimanches et en était réduit à ces fameux « concours » avec ses petits camarades. Ce goût du sexe et du sport, disions-nous...

CHAPITRE XIII

LE MEILLEUR, LE PIRE ET AUTRES TURBULENCES

L'année 1978 aura incontestablement été l'un des temps forts de mon existence, tant au plan professionnel qu'au plan privé. J'y aurai connu le meilleur et le pire, comme comédien, comme investisseur et, surtout, comme mari et père de famille. Cette année-là est certainement celle qui a vu pleinement s'asseoir ma célébrité, mais elle m'a aussi appris combien les choses sont fragiles, combien rien n'est jamais définitivement acquis. La liberté se paie. Les libertés que l'on prend, plus encore, que ce soit en privé ou dans son métier ; en l'occurrence, pour moi, l'univers du sexe. Déjà, la fin 1977 ne m'avait guère réussi ; sans doute était-ce un signe du destin.

En 1977, en effet, à la suite d'une discussion sur Bangkok avec le frère de François Reichenbach, qui en revenait, j'avais eu l'idée de monter un salon de massage à Paris. Cette mode pointait tout juste son nez en France, mais je commençais à bien gagner ma vie ; il devenait donc opportun d'investir pour demain. Les carrières de « cascadeur » ne sont pas tout à fait aussi courtes que celles des grands sportifs, mais quand même. Non seulement, en prenant de l'âge, il faut « pouvoir », mais il faut aussi demeurer présentable. Tout le monde n'a pas la nature exceptionnelle de Robert Le Ray.

Avec Liliane, qui en suivrait donc les aspects administratifs, j'ouvris ainsi un institut de beauté dans un grand appartement loué à la porte Maillot – le lieu même prête à rire. J'appelai l'endroit Samantha et voulu qu'il fut également un salon de massage différent de ce que l'on trouvait alors en France, et en premier lieu à Paris.

« Différent », ça signifiait pour moi exotique et sensuel. Il s'agissait en fait du tout premier salon thaïlandais *body-body*, donc dans un style nettement asiatique, où l'huile se substituerait à la mousse de savon. Côté ambiance, j'optai ainsi pour des meubles laqués ou en bambou ancien, je multipliai plantes vertes et bâtons d'encens – rappel de mon enfance « religieuse » –, et je choisis de douces musiques lointaines, relaxantes.

Pour le personnel, j'avais tout simplement eu recours à deux masseuses venues du porno. Non seulement aucun diplôme n'était exigé, mais au moins je pouvais compter sur leur sensualité. Cela dit, bien sûr, je n'étais dupe de rien ; je savais qu'il leur était facile de se

faire un bonus en acceptant une finition à la main... Et pour être totalement honnête, je n'ignorais pas non plus que cela ne pouvait pas nuire à la fréquentation du salon.

Après une simple pub dans *Pariscopes*, l'affaire a tout de suite marché du tonnerre de dieu. L'affluence a été immédiate et n'a jamais fléchi durant les six mois qui ont suivi. Car malheureusement, l'aventure n'a pas duré plus longtemps.

À cette époque, en effet, la police s'est mise à enquêter sur les salons de massage. Tout était en ordre au plan administratif, avec fiches de paie et déclarations URSSAF ; néanmoins, j'ai eu peu à peu le sentiment qu'un étau se resserrait sur nous, comme sur un certain nombre d'autres établissements, du reste. À tel point qu'un beau jour – si j'ose dire –, alors que je n'étais pas sur place, j'ai téléphoné à Liliane pour lui dire qu'il fallait tout arrêter tout de suite, qu'il fallait fermer le matin même, sans attendre. Un pressentiment.

Hélas, nous avions déjà plusieurs réservations ; on a donc décalé cette fermeture de quelques heures. Trop tard ! L'après-midi même, la police débarquait au salon et obtenait d'un client qu'il convienne qu'il avait obtenu une finition à la main. Sale histoire. Notre masseuse était prise la main dans le peignoir... L'établissement fut fermé, on fit des ennuis à Liliane et c'est à partir de ce moment-là que je me suis moi-même retrouvé dans le collimateur de l'inspecteur D., qui souhaitait me faire plonger pour proxénétisme ; ce qui me dissuada donc de prendre des parts dans le 106 de mon amie Denise.

Par la suite, par recoupements, j'ai cru comprendre que nous aurions en fait été victimes d'une plainte, peut-être même de la part du propriétaire lui-même. Sans doute avais-je été imprudent en ne changeant pas le numéro de téléphone de l'appartement. Mais en vérité, je ne suis sûr de rien. D'ailleurs, le plus étrange, c'est qu'à l'époque je n'ai pas tout su des suites judiciaires de l'affaire pour ce qui me concernait personnellement. Alors que je n'avais jamais été convoqué au tribunal et que je n'avais jamais reçu de documents officiels de sa part, ce ne fut en effet que deux bonnes années plus tard que j'allais découvrir tout à fait par hasard que j'avais en fait été condamné à deux ans d'interdiction de séjour, rien que ça, et à une amende de 10 000 francs (1 500 euros).

J'avais maintenant une certaine notoriété internationale, mon visage était connu, je voyageais beaucoup, y compris en avion, et je courais le Tout-Paris nocturne ; mieux que ça, la nuit, chez Denise, je croisais parfois des policiers. Et tout ça sans histoires ! Et puis soudain, un autre « beau jour », alors que je me présentais avec Dominique Aveline et Martine Sémot, une adorable brune aux yeux bleus, à l'aéroport de Roissy – Charles-de-Gaulle pour une demande d'autorisation de tournage, je me suis fait bloquer par la police aux

frontières. Et Paf ! J'ai découvert cette amende que je n'avais pas payée, et pour cause, ainsi que la contrainte par corps à laquelle, du coup, je me trouvais désormais soumis.

Pour repartir ce jour-là, il m'a donc fallu me libérer immédiatement d'une partie de cette dette en me dépannant avec l'argent de la production. J'avais 5 000 francs en espèces sur moi, que je dus prendre dans l'urgence comme acompte sur salaire. Le reste, je le payais peu après, en deux fois, et c'est alors que j'appris que je n'avais vraiment pas de chance : non seulement j'aurais pu me contenter de verser seulement une centaine de francs pour interrompre la procédure mais, deux mois plus tard, la contrainte par corps tombait d'elle-même et je me serais trouvé délivré de cette obligation...

Assurément, cette idée de salon de massage n'était pas très judicieuse. Pourtant, jusqu'ici, je m'étais montré plutôt sérieux dans la conduite de ma carrière et la préparation de mon avenir. En recherchant des décors pour la société allemande Ribu, une collaboration facilitée par ma bonne connaissance de la langue, j'avais en effet été repéré par ses photographes et je m'étais vu proposer de m'engager à ses côtés dans la production dès 1976. C'était d'ailleurs en travaillant pour Ribu et en qualité de directeur de production que je m'étais fait bloquer à Roissy-en-France.

En fait, je crois pouvoir dire que j'avais toute la confiance de cette entreprise étrangère qui m'avait accordé une sorte de monopole sur l'ensemble de ses tournages en France. Son patron, Werner Ritterbusch – d'où l'abréviation « Ribu » – avait débuté en produisant des films 8 mm et Super-8 pour la fameuse Beate Hüse, championne absolue de la diffusion outre-Rhin des produits et des films pornographiques. Un véritable empire !

De mon côté, je réinvestissais alors l'argent de mes cachets soit en achetant les droits de ces films pour leur exploitation en France, soit en montant moi-même des coproductions avec Jean-François Davy. Mon dernier tournage avec Ribu a ainsi été *SOS Fantômes*, l'un des tout premiers films vidéo tournés en stéréo pour la France ; tout comme mon *Diamond Baby*. Bien entendu, j'ai également travaillé à l'étranger pour les Allemands, ce qui était d'ailleurs toujours très agréable et sans problème. La première fois, c'était en Bavière, sous la direction de Molitor, un réalisateur sympathique et efficace. Comme comédien, ils m'ont également envoyé au Danemark. J'y avais notamment une scène de sexe dans une eau de mer à 12°... Dieu merci, je partageais cette « épreuve » avec une adorable comédienne aux yeux bleus et au minou d'un blond presque blanc ; très scandinave. Une petite sirène comme celle-là, ça motive !

Depuis mon entrée dans le métier, je n'avais cessé d'y nouer des contacts et de m'intéresser de près à ses différentes facettes –

artistiques, techniques, budgétaires, commerciales –, aussi étais-je de plus en plus sollicité, y compris dans le domaine de la production, et notamment de la direction de production. Je m'étais donc également engagé dans cette voie au côté de mon ami Alain Payet, avec Les films du Saphir, dès l'époque des frères Lesœur, qui assuraient notre diffusion en France. Par essence, je dois le souligner, Alain était d'ailleurs bien davantage un artiste qu'un homme d'argent, ce qui n'allait pas sans problème. L'un de mes souvenirs les plus forts dans le cadre de cette collaboration est, précisément en 1978, notre documentaire en 16 mm *La Mort fictive de Fernand Legros*, une sorte de témoignage biographique assez baroque autour d'un personnage lui-même absolument incroyable.

Pour s'en convaincre, il suffisait d'ailleurs de lire *Tableaux de chasse ou la vie extraordinaire de Fernand Legros* (Albin Michel), l'ouvrage à succès que l'écrivain Roger Peyrefitte avait consacré dès 1976 à cet étonnant marchand de tableaux au cœur d'une longue et tapageuse affaire judiciaire. Quelques lignes de son avant-propos en témoignent : « Indépendamment de la sympathie qu'il inspire et des liens communs que je me suis trouvés avec lui, il m'a intéressé par son défi constant à toutes les règles de la vie normale, sa prodigieuse réussite, ses étonnants revers, les ombres et les lumières d'une existence qui résume, en quarante-quatre ans, celle de plusieurs hommes. »

Il est vrai que ce personnage haut en couleur, portant toujours un large chapeau noir rivé sur un crâne chauve cerné de longs cheveux gris, inspirait d'entrée la sympathie. J'ai pu le constater moi-même. En outre, c'est lui qui était venu à moi alors que nous dînions à des tables voisines au Drugstore Champs-Élysées. Il m'avait reconnu ; moi pas, alors que le fait d'avoir été accusé d'être un faussaire absolument génial avait fait de lui une immense célébrité.

Nous avions donc pris ce soir-là le champagne à sa table et passé ensemble un moment fort agréable en compagnie de son petit ami, un jeune Allemand qui lui avait écrit durant son incarcération et qu'il avait « découvert » à sa libération. Très joyeux, enclin à l'excès, Fernand avait même grimpé sur la table pour chanter et, à force de facéties, il en avait perdu sa gourmetsse pourtant voyante... en platine et diamants. L'ayant discrètement ramassée, j'avais fait marcher un peu Fernand, histoire qu'il s'excite davantage et panique... Ce que j'avais du reste très bien réussi à faire ! Une fois rassuré et même amusé par le bon tour que je lui avais joué, il m'avait finalement laissé ses coordonnées. Tout cela était simple et bon enfant. Au-delà de sa personne, l'époque était vraiment comme ça ! Nul n'était encore prisonnier et « comptable » de son image.

J'avais donc rappelé Fernand Legros par la suite pour lui proposer un scénario assez fantasmagorique que Payet avait alors imaginé

autour de son personnage, avec une mise en scène plutôt baroque, je l'ai dit, et puis de fort jolies filles aux cuisses nues tout à fait dans le style des *Seventies*. Mais quelque chose de très sage, bien sûr !

Legros avait tout de suite accepté et signé une vague ébauche de contrat, histoire d'amorcer l'affaire. On était donc venus tourner chez lui trois jours entiers, dans sa grande propriété et sa maison de maître de Piscop, dans l'Oise. Un moment très sympathique, vraiment, avec notamment la douce Dominique-Patricia Séjourné, alias Dom-Pat, bien connue dans le métier – et de moi... –, et puis Cathie Greiner, une gentille fille elle aussi, qui hélas perdra la vie en sombrant plus tard dans la drogue.

Je me souviens notamment d'une scène un peu folle tournée dans la Rolls-Royce de Fernand, où la limousine s'était emboutie contre un arbre de la propriété. Heureusement, c'était le petit ami du maître des lieux qui tenait le volant. Celui-ci avait néanmoins explosé. Fernand Legros était charmant, affable, accueillant, mais également capable de colères terribles !

Bref, hormis cet incident matériel, le tournage s'était passé merveilleusement bien, et même dans la joie. Hélas, dès qu'il s'était agi de passer à la mise en forme finale et à la commercialisation du film, les choses s'étaient compliquées. Prudent, échaudé peut-être, Fernand Legros avait voulu consulter ses nombreux avocats avant de signer le contrat définitif. Du coup, la situation était aussitôt devenue aussi agaçante qu'ingérable. Finalement, avec Payet, on avait laissé tomber le projet, et le film n'avait jamais été monté. Dommage !

Je sais qu'au moment de sa mort, Alain stockait son matériel dans un garage du Bourget; sans doute les rushes s'y trouvaient-ils également, mais j'ignore ce que sa famille a pu en faire ensuite. Ils auraient pourtant aujourd'hui une véritable valeur documentaire sur un personnage hors du commun des *Seventies*.

Au-delà de ce ratage, je me suis donc bien fait plaisir à travers cette collaboration autour des Films du Saphir. Malgré tout, le propre des affaires, c'est qu'elles vont et viennent. En 1985, j'allais donc revendre mes parts; ou plus exactement devoir revendre mes parts. En fait, j'avais toujours plusieurs cordes à mon arc. Ainsi, en 1978 étais-je également en affaires avec un producteur suisse, Günther R., que mon ami Alain m'avait présenté un ou deux ans plus tôt. Günther possédait un restaurant, une discothèque, de l'immobilier, et puis surtout il disposait alors de 14 salles de cinéma dans son pays et distribuait aussi en Allemagne et aux États-Unis. C'était lui aussi un personnage haut en couleur, un Suisse allemand menant grand équipage; notamment à Cannes, dans une Cadillac Eldorado décapotable rose identique à celle de Dario Moreno, notre mythique et sympathique « loukoum chantant ».

Personnellement, j'appréciais également beaucoup Cannes, où j'ai pu jouir moi-même d'un pied-à-terre, si j'ose dire, sur le yacht de mon ami Gérard C., un autre associé, rencontré peu après Günther. Je dois avouer, du reste, que ce bateau dont le capitaine espagnol cuisinait de merveilleuses paellas n'était pas inconmode pour les soirées... En outre, les yachts à quai se trouvant toujours amarrés bord à bord, nous avons aussi fait quelques rencontres très sages mais flatteuses. À Cannes, nous avons ainsi eu Clint Eastwood à l'apéritif ; à Monaco, où nous allions ensuite suivre le Grand prix, nous avons reçu au café Alain Prost, alors au sommet de l'Olympe automobile. Deux monstres sacrés sachant rester très simples.

Bref, cette association avec Günther paraissait prometteuse et nous nous sommes vite mis au travail ensemble. Nous avons notamment coproduit un film d'Alain Payet et, surtout, diffusé en Europe le fameux film *SM Story of Joanna* de Gérard Damiano, le « papa » du révolutionnaire *Gorge profonde*. Un film, je le rappelle, que la loi « X » avait détourné des écrans français, et pour lequel nous avons donc engagé une petite fortune. Ce chef-d'œuvre, cela dit, en valait la peine ; il appartient, à mon sens, à la grande Histoire du porno mondial, avec notamment cette scène torride, ritualisée et remarquablement mise en musique, où la belle Terri Hall, maquillée et parée, joue avec cérémonie à l'hôtesse pour les trois invités de son époux. On était là dans le pur fantasme d'un créateur ; en aucun cas dans du porno vite fait. Aujourd'hui encore, je demeure très fier d'avoir pu proposer cette diffusion au public européen, et notamment français.

Et puis, à Paris, Günther et moi, nous avons créé Vidéo Distribution des Champs-Élysées, une société de diffusion de cassettes pornos qui comptera jusqu'à une cinquantaine de films français et étrangers à son catalogue ; une nouveauté là encore. Enfin, pendant que j'y étais, tout à mon enthousiasme, j'allais une fois de plus réinvestir mes bénéfices ; cette fois-ci en Suisse même, à Saint-Cergue, en y acquérant par le truchement de Günther un bel appartement avec terrasse sur les hauteurs dominant le lac de Genève. Là encore, l'affaire paraissait bien partie.

Hélas, à son corps défendant, j'en conviens, Günther allait me faire perdre près de 200 millions de centimes en 1985 (300 000 euros) et donc me séparer de mon bel appartement helvète. D'où, également, la nécessaire revente de mes parts des Films du Saphir, pour me tirer d'affaire. Lui-même s'était fait piéger par un banquier, semble-t-il, bien moins blanc que le chocolat suisse. Toujours est-il que tous mes efforts allaient se trouver anéantis et que, dès lors, j'ai bien senti que je ne serai jamais fait pour la fortune avec un grand F et beaucoup de zéros derrière. Par la suite, en tout cas, j'ai toujours refusé de signer

un contrat un 24 octobre, date du Jeudi noir de la grande crise de 1929 certes, mais surtout, pour moi, date du dernier versement que j'avais effectué au profit de Günther – 60 000 marks, tout de même (environ 36 000 euros) – et que bien sûr je n'ai jamais revus.

Heureusement, jusqu'à ce que je décide moi-même d'arrêter ma carrière de comédien, celle-ci n'a au contraire jamais connu de rupture ni de ralentissement. Elle aura été le rocher qui m'aura permis de survivre à toutes les vicissitudes du métier ; et de plus, dans la bonne humeur ! À ce titre, 1978 est notamment l'année du film des Pierson, *Les Aventures des Queues Nickelées*, déjà cité et signé Paul Martin, où je m'étais tant amusé avec mes amis Alain Plumey, Charlie Schreiner et Guy Royer – qui jouait un « M. Blair » non « nickelé », si j'ose dire. Nos personnages un peu filous étaient bien sûr inspirés de ceux de la fameuse bande dessinée de Louis Forton, publiée dans *L'Épatant* voici maintenant plus d'un siècle : Croquignol, Ribouldingue et Filochard. Moi-même j'interprétais ce dernier sous un nom à peine déguisé mais qui m'allait bien : Bambochard...

Au plan comédie, 1978 a également été l'année du fameux *Veuves en chaleur* de Claude Bernard-Aubert, qui fonctionna si bien qu'il « fallut » lui donner une suite en 1980 : *Le Retour des veuves*, lesquelles étaient en effet pas mal « retournées ». Nombre d'actrices recrutées pour ce film n'avaient pas une longue expérience derrière elles – Edwige Faillel, Marion Schultz, Françoise Maillot, Alexandra Sand... –, néanmoins, grâce à la patte de Claude, alias Burd Tranbaree, la mayonnaise prit merveilleusement. Et puis, là encore, le tournage s'effectua entre amis, avec notamment Charlie Schreiner et Denise, ou plus exactement « Diane Dubois ».

Enfin, et égoïstement je serais tenté de dire « surtout », 1978 aura été pour moi l'année du fameux *Queue de béton* de mon ami Michel Caputo, alias Baudricourt – un pseudonyme qui rappelle vaguement le vaillant seigneur de Beaudricourt qui arracha Jeanne d'Arc à son troupeau mais qui pourtant ne fait écho à aucune connexion évidente entre ces deux personnages. Michel, comme moi-même ou Alban, n'aura en effet que très peu fréquenté les pucelles. Sympathique et fidèle complice du toujours très inventif Jean-François Davy, qui ne manquait d'ailleurs jamais de le solliciter pour ses projets, Caputo se sera lui aussi essayé à tout : la réalisation, l'écriture, la production et même la comédie.

Après divers emplois dans l'industrie, il s'était mis lui aussi au court-métrage et avait finalement été remarqué par Davy, qui allait ainsi le prendre pour assistant sur *Exhibition* et surtout lui donner sa chance en lui fournissant les moyens de tourner sa propre comédie *Qu'il est joli garçon l'assassin de papa*, un pastiche du Cid avec la merveilleuse Bernadette Lafont. On mesure mieux encore l'humour

plutôt salé de Michel en considérant ses titres ; notamment *Si mon cul vous était conté*, bien sûr inspiré du fameux film de Sacha Guitry *Si Versailles m'était conté* – un petit quelque chose semblant d'ailleurs annoncer la formule drolatique de Siné : « ma vie, mon œuvre, mon cul »... Les admirateurs de Brigitte Lahaie se souviendront, quant à eux, que Michel l'avait choisie pour son film policier *L'Exécutrice* (1986), d'après Gérard de Villiers, le père de la série culte de polars S.A.S..

Dans le « X », grâce à la méthode et aux moyens de Davy, Michel était devenu le champion toutes catégories des tournages rapides – son record doit être de 11 films « mis en boîte » en 6 jours – mais aussi des « re-remontages » à partir de *stock-shots*. Ce qui d'ailleurs n'enlève rien à ses qualités humaines ni à celles de Jean-François, grâce auquel comédiens et techniciens avaient toujours table ouverte au bistrot du coin, y compris pour les cigarettes. Avec une soixantaine de films à son actif, Michel Caputo fait assurément partie des hommes qui auront compté dans le métier et qui auront fait ce bel âge du porno français.

En outre, son *Queue de béton* aura achevé de graver ma réputation sinon dans le marbre... du moins dans le béton, en me laissant pour surnom le titre même du film. J'y assurais en effet le rôle-titre et, finalement – sans doute l'heure de la reconnaissance était-elle venue ? –, celui-ci est resté attaché à la réputation de totale « fiabilité » que je m'étais faite sur les plateaux et auprès d'un public de plus en plus large. Il est vrai que, depuis 1974, je n'avais jamais cessé de travailler et de réussir dans ce domaine ; oserais-je dire que je m'y étais employé « sans débander »...

Globalement donc, au-delà des aléas des affaires, qui par essence sont aventureuses, les choses allaient vraiment bien pour moi. Et puis, soudain, tout a basculé.

Liliane et moi, qui étions entrés dans le métier ensemble puisqu'elle avait voulu m'y suivre « par amour », nous combinions jusqu'ici ce métier et notre vie de famille d'une manière certes atypique, qui avait de quoi étonner, voire choquer, mais qui pourtant fonctionnait bien. Pour nous, les films s'enchaînaient, tantôt chacun de son côté, tantôt ensemble – elle était précisément avec moi dans *Queue de béton*. En revanche, aux soirées, elle ne s'aventurait jamais seule. Bref, nous nous aimions, nous nous sentions formidablement libres et nous nous respections. Et puis, en peu de temps, sans doute à partir de l'affaire du salon de massage, qui l'avait affectée, notre relation s'est insidieusement dégradée. Et j'avoue qu'à l'époque, embarqué comme je l'étais dans cette vie de fou, de jour comme de nuit, entre comédie, production et soirées, je n'en avais aucunement pris la mesure.

Le monde réel m'a brutalement rattrapé alors que je me trouvais en Grande-Bretagne, un pays qui, comme la Suisse, ne m'a guère réussi.

J'y avais en effet déjà rencontré quelques difficultés avec une société de production qui s'entêtait à conserver les passeports que je lui réclamais. Lors de ce « rattrapage », fin 1978, je me trouvais donc à Londres, également pour un tournage, cette fois-ci avec Brigitte Lahaie. Heureusement ; son amitié allait m'être précieuse.

C'est là-bas, en effet, lors d'une pause entre deux prises de vues que j'ai reçu un coup de téléphone destructeur de Liliane, qui s'était d'ailleurs procuré je ne sais trop comment le numéro du plateau. À brûle-pourpoint, sans la moindre précaution oratoire, elle m'annonçait qu'elle avait déjà contacté un avocat pour demander le divorce. Le ciel me tombait sur la tête ! C'était un choc ; vraiment. Et puis, sur le coup, je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Pourquoi ? Pour qui ?...

Et le pire – ce n'est bien sûr qu'une formule –, c'est qu'il m'a bien fallu trouver en moi, immédiatement, toutes les ressources nécessaires pour achever le tournage de la scène en cours. En fait, je n'ai vraiment craqué qu'après, et là je dois dire que mon amie Brigitte a été formidable de gentillesse, de compréhension et de paroles justes. D'ailleurs, je crois bien avoir pleuré ce soir-là dans ses bras toutes les larmes de mon corps. Il paraît toujours banal de souligner combien c'est dans ces moments-là que l'on peut compter ses véritables amis, et pourtant ne pas le rappeler serait sans conteste la pire des ingratitude.

Bien sûr, de retour à Paris, j'ai essayé d'arranger les choses, de parlementer, de négocier un simple éloignement provisoire, le temps d'y voir plus clair, mais il était trop tard. Le mal était fait et la décision de Liliane irrévocable. J'ai d'ailleurs peu à peu compris son mal-être. L'excès de sexe avait fini par lui peser ; surtout depuis qu'elle était mère. Ce que je pouvais supporter parfaitement en tant qu'homme, la femme qu'elle était devenue n'était plus capable de l'endurer. Il y avait désormais bien moins de désinvolture dans sa démarche et puis l'affaire du salon de massage l'avait en effet déstabilisée. Une rencontre, ensuite, avait fait le reste.

En fait, cette rencontre, j'y avais moi-même assisté. C'était lors d'une soirée dans une belle maison d'Épinay-sur-Seine qui appartenait à un magicien et que nous envisagions d'acheter. Ce jour-là, je l'avais surprise en train de s'abandonner d'une manière inhabituelle à son plaisir dans les bras d'un architecte d'intérieur qui allait précisément devenir son nouveau mari. Lui était venu seul, ce qui n'était pas si courant, et puis je les avais vus échanger leurs numéros de téléphone. Ensuite, ils s'étaient bien sûr revus hors soirées, en cachette, et d'ailleurs il m'était arrivé une fois de constater que Liliane ne me disait pas tout.

Ce jour-là, à la sortie du Drugstore Saint-Germain, j'avais en effet croisé notre amie Rachel, comédienne du « X » très douée pour le

cinéma et en compagnie de laquelle ma femme était censée se trouver à Troyes, chez une cartomancienne. Dès lors, Liliane devait « savoir que je savais ». Néanmoins, j'avais moi-même une vie tellement libre que ce n'était pas un drame pour moi. Notre entente paraissait parfaite et je ne pensais pas que cela puisse porter à conséquence. J'aurais juré que notre amour était très au-dessus de ça, que tout ce qui était sexuel ne pouvait qu'être accessoire au regard de nos sentiments. Il est certain que je n'aurais guère fait une très bonne cartomancienne... Sur ce coup-là, en tout cas, j'ai été moins bon que pour les malheurs à venir du salon de massage.

Pour moi, la vie de famille avec femme et enfants « au foyer » était désormais terminée pour longtemps. Liliane allait s'installer sans tarder à Parly 2 avec son futur époux et la procédure de divorce courrait jusqu'à son terme. Par la même occasion, j'allais d'ailleurs lui racheter sa part de notre bel appartement suisse de Saint-Cergue... que j'allais donc perdre seul dans sa totalité. De même, comme évoqué ci-avant, le film de Davy *Exhibition 79*, qui devait se monter autour de notre couple, se trouverait dénaturé et tronqué.

Du divorce proprement dit, je me souviens surtout d'une lecture inquiétante dans la salle d'attente de l'avocat : un article de *L'Express* consacré au cinéma porno me présentait en « Delon du X » et, à travers moi, s'interrogeait sur l'avenir du genre. « Cet acteur sera-t-il demain au chômage ? », se demandait l'hebdomadaire. Que l'on m'ait alors fait l'honneur de cette comparaison avec Alain Delon était franchement flatteur et sans doute dû à cette photo de plateau précisément prise durant le tournage d'*Exhibition 79* : un portrait de moi, barbu où, m'a-t-on souvent dit, j'avais une « gueule ». Quelques années plus tard, on aurait peut-être titré sur Rocco et ses frères...

Cela dit, l'article n'était guère rassurant pour l'avenir ; ni pour mon travail ni pour la pension alimentaire que l'on imaginerait pouvoir exiger de moi. Heureusement, Liliane s'est montrée raisonnable et nous nous sommes arrangés sur le montant d'une simple pension destinée à nos filles. Ceci fait, comme tout un chacun, j'ai donc connu ensuite ces week-ends classiques des papas hors foyer, avec les enfants qui vont et viennent. Ainsi habité du sentiment d'un immense gâchis, je les ai vus m'échapper plus ou moins et j'ai dû apprendre à me contenter de les voir un week-end sur deux. Liliane, quant à elle, pour des raisons qui ne me regardent pas, a plus tard divorcé une seconde fois et, à nouveau remariée, elle est partie vivre très sagement sous le soleil de la Côte d'Azur.

De mon côté, je n'avais finalement pas fait mieux que mes parents ; à mon tour je divorçais et soudain mon avenir me paraissait bien sombre.

Au début, empêtré dans ce désarroi, j'en vins à avoir des idées

noires ; j'eus même un moment l'envie de « partir ». Heureusement, un soir où le *blues* était encore plus dense qu'à l'accoutumée, notre amie Rachel, qui avait hier été la « complice » de Liliane mais qui avait un cœur gros comme ça, devina mon mal-être et m'invita à partager son repas. Je n'étais que larmes. Elle dut beaucoup parler pour m'arracher à mes idées noires et puis elle refusa de me laisser repartir chez moi dans cet état-là. J'habitais à deux portes de chez elle, mais je n'étais pas en mesure de refuser une couche aussi accueillante...

Tendrement, Rachel me fit l'amour pour atténuer ma peine et faire retomber mon stress. Peu à peu, son expérience et sa gentillesse eurent ainsi raison de mon chagrin. Le sexe constitue toujours une réponse très efficace aux tensions de l'existence : là encore, il faut séparer le corps de l'esprit. Cette nuit-là, je ne me suis pas posé la question de savoir si Rachel prenait ou non du plaisir dans mes bras. Elle aussi, elle savait séparer le corps et l'esprit... L'illusion, en tout cas, fut parfaite. Nous n'étions pas là pour la performance ; j'avais surtout besoin d'une épaule où poser ma tête. Et là encore j'ai trouvé une véritable amie, que j'ai d'ailleurs gardée, elle aussi.

Au final, si 1978 m'avait ainsi fait connaître le meilleur et le pire, j'étais maintenant entré à mon corps défendant dans une longue période de turbulences amoureuses. Un purgatoire qui allait durer une douzaine d'années.

Dans un premier temps, toutefois, j'allais me garder de me remettre en couple. Par prudence autant que par commodité, j'allais même tout d'abord partager mon appartement de la rue Ginoux, dans le XV^e, avec mon ami Guy Royer ; ceci en tout bien tout honneur, bien entendu... bien qu'il ait été spécialiste de la tontine lorsqu'il travaillait dans les assurances.

Avec Guy, au moins, la vie était sans problème ; c'était un garçon très *cool*, un peu comme Charlie Schreiner, et même, au plan métier, avec un petit côté « peine à jouir ». Il était du genre endurant, mais il devait souvent, si j'ose dire, « se finir à la main ». En revanche, c'était un dragueur infatigable, un champion de la palabre ; il ne lâchait pas le morceau tant qu'il n'avait pas ramené la fille à l'appartement. Je lui en suis d'ailleurs fort reconnaissant, car nous avons ainsi fréquemment partagé telle ou telle beauté que l'un ou l'autre avait séduite. Le dernier de nous deux rentré à la maison tentait souvent sa chance en se glissant dans le lit du couple qui s'y trouvait... Et la plupart du temps, ça marchait !

En outre, lorsque nous avions affaire à une dame vraiment de bonne composition – entendez par-là dont le sexe féminin était capable d'accepter en même temps deux sexes masculins –, nous faisions à celle-ci l'honneur de ce que nous appelions entre nous « la Royale » ; une contraction approximative de nos deux noms.

Dans l'art subtil de s'envoyer en l'air, Guy étant également grand amateur d'aviation, il m'avait ainsi fait passer mon brevet de pilote. Et moi, en retour, j'allais ensuite le prendre comme gérant de ma maison de production M.R.G..

Bref, lui et moi, étions de vrais amis très intimes... et nous avons donc vécu ensemble quelques belles aventures fort savoureuses. Ainsi, en 1987, alors que j'avais monté un réseau Minitel de charme, 36.15 Dallas, avec Claude L., mon ami marchand de meubles déjà cité à propos de la villa de Suresnes. Par ce biais, j'avais eu, en effet, un contact « en ligne » avec une jeune femme de province qui, sans savoir qui j'étais, m'avait confié nourrir une réelle passion pour, tenez-vous bien : Richard Allan... Alban Ceray et Guy Royer. Incroyable ! Et d'ailleurs, elle-même a alors peiné à me croire lorsque je suis sorti du bois. Rendez-vous a tout de même été pris avec elle à la gare du Nord, mais sans Alban. Trois « pros » comme nous, ça aurait sans doute été un peu trop pour cette amatrice, fût-elle éclairée.

La fille s'était décrite et, sur le coup, en la voyant débarquer du train, nous avons été un peu déçus. Il faut dire que j'avais beaucoup fantasmé... Néanmoins, nous l'avons abordée, Guy et moi, et au final, à l'hôtel, nous n'avons pas été déçus du tout ! Cette « affaire-là » a duré des heures et nous avons tous trois connu des sensations formidables. Lorsque nous avons raccompagné notre complice à son train, elle était épuisée. Elle est repartie, je crois, heureuse, et ne s'est plus jamais manifestée par la suite. Sans doute ces souvenirs lui auront-ils suffi pour longtemps.

Côté cœur, avant de me risquer à nouveau dans des relations lourdes de conséquences, je suis lentement revenu à l'amour en préférant l'homéopathie sentimentale...

Ainsi, puisque décidément la vie devait continuer, je me suis tout d'abord mis à voir plus souvent mon amie Pamela, une jeune Américaine de 18 ans rencontrée peu avant au Bus Palladium, la boîte à la mode où se pressaient les plus beaux mannequins de Paris. Et de fait, cette magnifique créature d'Élite, au sourire à damner un saint, était absolument craquante avec ses yeux d'ange et ses longs cheveux blonds chutant jusqu'aux reins. J'avais donc craqué... Et Charlie Schreiner aussi ; et plus vite encore !

À l'époque, étant marié, je veillais en effet à toujours rentrer à la maison et, ce premier soir, ma rencontre avec Pamela avait donc été brève. Ainsi, le lendemain matin, toujours délicat, mon ami m'avait-il annoncé tout de go que la belle était aussi « un très bon coup »... Heureusement pour moi, Pamela avait un autre charme : elle était accompagnée d'une amie mannequin de son âge, une grande et jolie brune de Chicago nommée Ramona. Un prénom prédestiné, donc. C'est finalement sur celle-ci que Charlie allait se fixer... puisque je lui

avais dit : « La blonde est pour moi. »

Pour nos premiers moments d'intimité, j'avais donc emmené Pamela dans l'appartement que mon ami suisse possédait à Paris et qui me servait occasionnellement de garçonnière. Cet instant avait d'ailleurs été torride et même très « sportif » pour moi qui ne baragouinait que quelques mots d'anglais. Plus je lui faisais l'amour, plus elle me répétait : « *Talk to me... Talk to me...* » Et moi, bêtement, je comprenais « Baise-moi ! Baise-moi ! » Ce n'est que le lendemain que Charlie m'a expliqué qu'elle voulait que je lui parle... Pamela, de son côté, lui avait alors confié que les Français étaient décidément des amants formidables. Elle ignorait, il est vrai, notre profession...

Elle-même, d'ailleurs, allait avoir un parcours bien étrange pour une fille de pasteur de San Diego, échappée d'une famille de sept enfants. En effet, elle allait bientôt retourner s'installer aux États-Unis et, entre autres choses, s'occuper de « recruter » d'autres créatures de rêve pour un célèbre marchand d'armes du Moyen-Orient. L'argent, donc, n'aura jamais été un problème pour Pamela. Régulièrement, elle m'envoyait ainsi des billets d'avion pour que je la rejoigne là-bas. C'est d'ailleurs comme ça qu'un beau jour, avec Charlie, dans un cinéma porno de New York, je suis tombé sur un film de Payet où je jouais ! Comme quoi, le « X », c'était déjà un peu l'Amérique.

Et puis, surtout, Pamela m'a proposé de me fixer avec elle outre-Atlantique dans des conditions assez extraordinaires. En gros, le marché proposé tenait en trois points : « Je t'ouvre une boutique de chemises à Los Angeles ; la semaine, tu baisses les amies mannequins que je te présente ; le week-end, tu es tout à moi. »

Certes, c'était moins dur que de travailler à la chaîne... Néanmoins, je ne me sentais pas plus la vocation d'un objet sexuel que d'un proxénète. J'étais simplement un homme libre, un libertin respectant les autres, et je n'en demandais pas plus. En outre, mon métier me permettait déjà de vivre très confortablement, en voyageant beaucoup et avec de belles voitures, et je n'avais aucune raison d'aller jouer au gigolo, de surcroît sur de l'argent provenant du trafic d'armes ; une activité sur laquelle, à la différence de bien des donneurs de leçons de morale, je ne portais pas le même regard compréhensif que sur le libertinage et la pornographie... À quand, d'ailleurs, une lettre infamante – comme notre « X » – pour stigmatiser ce trafic et ses pots-de-vin ?...

Bref, j'ai refusé cette offre généreuse et je me suis finalement contenté de passer tout un mois aux États-Unis en y baisant quasiment du matin au soir. J'avais l'esprit pionnier.

Charlie, au contraire, est parti s'installer aux USA, auprès de Ramona qui, elle, était par ailleurs la maîtresse d'un important constructeur automobile possédant un peu partout dans le monde de

luxueux appartements abritant des tableaux de maîtres. Inutile de dire qu'elle non plus ne se trouvait pas dans le besoin.

Bien sûr, sitôt rétabli moralement, je n'avais pas été long à reprendre mes vieilles habitudes de drague et de soirées. Et cela marchait d'autant mieux que je n'étais plus soumis au moindre « couvre-feu » conjugal. En outre, non seulement je sortais beaucoup et jusqu'à plus d'heure, mais j'avais plus que jamais une « petite » réputation sexuelle.

Au-delà du surnom « Queue de béton » dû à Caputo et de « ma gueule » bientôt véhiculée auprès du grand public par l'*Exhibition 79* de Davy, les filles appréciaient en effet tout particulièrement mon réel engagement personnel dans l'art des préliminaires. Quelques-unes, dans le métier, m'ont d'ailleurs fait le plaisir de rendre hommage à ma patiente délicatesse dans l'art de la mise en bouche ; « Tu sucés comme une fille », m'avait dit en parfaite connaisseuse Mandarine, jolie lesbienne aux petits seins que j'étais l'un des rares « cascadeurs » autorisés à pénétrer. Une « générosité » dont témoigne d'ailleurs Brigitte Lahaie elle-même dans cette partie de son livre où elle évoque nos relations très décomplexées et où elle s'attarde sur la petite mécanique intime de ces dames, très majoritairement clitoridiennes.

Bref, j'avais de nombreuses occasions avec les femmes et je recevais de plus en plus d'invitations pour des soirées, ce que j'aimais d'ailleurs toujours aussi passionnément, sans jamais me lasser ni même fatiguer.

Et puis, au milieu de tout cela, il y avait aussi des relations affectueuses et sexuelles plus ou moins régulières avec des filles du plateau, ces « amies de rendez-vous » avec lesquelles je m'entendais particulièrement bien. Tous – et mon ami Alain Plumey ne dira pas le contraire –, nous les cascadeurs, nous avons besoin de ces parenthèses volées au métier pour « brider l'émotion » et acquérir la distanciation nécessaire devant la caméra. Élisabeth Buré et moi, par exemple, avons en ce domaine une immense complicité. Entre deux séances de prises de vues, nous allions ainsi régulièrement à l'hôtel ensemble et parfois même nous succombions en douce à notre désir dans les toilettes d'un café de Pigalle. Je n'assurerais pas, toutefois, que ce type de relations soit encouragé par la médecine du travail...

Dans ce long retour vers l'amour par voie homéopathique – beaucoup d'hommes aimeraient sûrement pratiquer cette médecine-là –, ma première étape importante mais sans jamais vivre en couple, je l'ai justement faite avec Dominique-Patricia Séjourné, alias Dom Pat, une fille du métier que j'avais moi-même dénichée en casting pour Claude Bernard-Aubert. Lors de notre premier entretien, en gros elle m'avait expliqué qu'elle voulait bien faire du porno, mais qu'elle refusait tout ou presque. Trois jours après, la belle ingénue se faisait sodomiser devant la caméra par le fameux « nain noir » de Payet,

Désiré Bastaraud. Bienvenue dans le métier !

Dom Pat, ainsi que nous l'appelions affectueusement entre nous, allait en fait réaliser une très belle carrière, avec une centaine de films et pas mal de pseudos : Dominique Saint-Clair, Dominique Devaux, Patricia Charron, mais aussi Gil Lagardère, Arlène Manhattan, Claudia Vermont, etc.. Certains films, en outre, ont été tournés sous sa véritable identité.

Elle aimait éblouir et pouvait parfois paraître un peu compliquée sur des petites choses, mais cette élégante était foncièrement gentille et très appréciée de tous ; et en premier lieu, de moi-même. Dom Pat était également du genre sportif et j'aimais beaucoup jouer au tennis avec elle ; et puis, au quotidien, elle se montrait quelqu'un de facile à vivre et d'agréable. Trop, sans doute ; il est bien connu que les hommes préfèrent les emmerdeuses... J'allais donc changer de registre, et ma foi, je n'allais pas être déçu !

« La suivante », Nicole S., alias Hélène Shirley, allait en effet me faire vivre plusieurs années d'une passion sans cesse déchirée entre la glace et le feu.

Nicole, je l'ai rencontrée en 1979 sur le casting du film d'Alan Wydra, *Extases très particulières*. Alan – un homonyme – était un adorable Tchèque de Hambourg, un charmeur très apprécié des filles qui logeait chez moi lorsqu'il venait à Paris et avec lequel j'ai beaucoup travaillé, en France et aux États-Unis, tant pour ses castings que pour apporter ma main à ses mises en scène. C'était, en outre, un esprit inventif et un grand amateur d'effets spéciaux. À Hambourg, il avait ainsi créé une salle de cinéma aux sièges qui bougent et puis il avait même imaginé de tourner un film pour lequel des parfums seraient diffusés durant la projection. En vérité, Alan adorait les gadgets et les « jouets » pour hommes ; par exemple, cette puissante Mercedes 450 qu'il voulait me revendre... avec ses 52 haut-parleurs ! Rien de mièvre, vous voyez. Et au bout du compte, je me dis qu'il n'est pas étonnant que ce soit grâce à l'un de ses films – je n'ai pas dit « à cause » – que j'ai eu ce coup de foudre pour Nicole.

C'était une magnifique créature aux cheveux et aux yeux bruns, plutôt grande et fine, avec de petits seins comme je les aime, et puis surtout elle avait « du chien » et un regard de braise. On sentait une forte personnalité, intelligente et vive. Un caractère inflexible aussi, n'avouant jamais ses mensonges, se méfiant des miens. Par moment, elle avait aussi un caractère de chien...

La « combustion » entre nous a été immédiate. Un vrai coup de foudre ! À tel point que j'ai profité de ma proximité avec Alan pour faire ajouter une scène au film afin de pouvoir tourner moi-même avec elle sans attendre. Et comme de bien entendu, le lendemain elle était arrivée en retard au Cléopâtre, où nous devions « jouer », elle et moi,

sur un billard ; ainsi avais-je dû déjà pousser une gueulante... Ça donnait le la de notre amour-passion, car c'est bien connu, le sexe l'emporte toujours sur la raison ; la machine était lancée !

Le tournage, malgré tout, s'est révélé pour le moins jouissif, et d'ailleurs, le soir même, nous nous retrouvions à quatre chez moi pour une autre « partie ». Un moment très fort là encore, mais où Nicole n'a pas pu s'empêcher, à nouveau, de jouer avec ma patience, ce qui lui valut d'ailleurs une bonne claque sur les cuisses... Ainsi, au moins, connaissions-nous déjà le ton pour le moins électrique de notre relation débutante.

Dès lors, en effet, nous allions nous enfoncer, elle et moi – mais avec quelle volupté ! –, dans une relation passionnelle du genre « jamais avec toi, jamais sans toi » qui allait durer six à sept ans, sans compter deux ou trois années de « suites » plutôt compliquées à vivre pour moi. Tout d'abord, d'ailleurs, après avoir très vite « concrétisé » notre couple, nous nous sommes bien gardés d'habiter ensemble. Je suis sagement resté dans mon logement de la rue Ginoux... un nom au nombre de ses pseudos : Nicole Ginoux !

D'entrée, nos relations ont donc été houleuses. Nicole se montrait très gentille et fort généreuse avec mes deux filles, mais avec moi, je la sentais constamment dans le rapport de force ; exigeante, et puis jalouse dès lors que je devais tourner avec d'autres filles, ce qui constituait tout de même le fond de mon métier. Lorsqu'elle se trouvait sur le tournage, elle tenait toujours ainsi à « terminer » avec moi, et lorsqu'elle devait me laisser partir seul le matin, elle veillait systématiquement à me « vider » avant de quitter l'appartement...

Une méthode bien connue des maris dont les femmes sont jalouses ou inquiètes pour leur situation. Le problème, vous le comprendrez, c'est que ça ne donnait pas plus l'envie de travailler que d'aller voir ailleurs. Je devais donc veiller à m'économiser en m'arrachant à ses bras avant de céder au plaisir. On a beau être des natures, on n'est pas des animaux... Le plus souvent, toutefois, pour avoir la paix, en trois ou quatre pauvres va-et-vient – question de métier – je lui concédais ce qu'elle voulait et économisais ainsi le gros de mes forces pour la longue journée de sexe qui m'attendait. Comme disait Jean Yanne dans son sketch du *Permis de conduire*, « Qu'est-ce qu'on peut perdre comme temps en formalités ! »

Dans cette ambiance, donc, certains tournages devenaient pénibles pour moi, voire pathétiques aux yeux des autres, je l'imagine, et puis très agaçants pour les réalisateurs. Dans le genre, je me souviens notamment de celui du film de Claude Bernard-Aubert, *Les Bas de soie noire*, un mythe lui aussi pour les amateurs de notre cinéma. Voulant à toute force jouir avec moi, elle m'y avait fait des scènes incroyables alors que ce pur moment de fétichisme aurait dû au contraire se

dérouler tout en douceur. D'autant plus que nous étions entre amis, avec un casting époustouflant ! Songez un peu, parmi les hommes : Aveline, Plumey, Royer, Pontello... Piotr Stanislas aussi. Et parmi les femmes : Mika Barthel, Catherine Greiner... et puis des très intimes, comme Dom Pat et Élisabeth Buré. De quoi agacer, bien sûr...

Eh bien, malgré tout, j'ai fini par m'installer chez Nicole, dans son appartement au 6^e étage sans ascenseur. Ça ne marchait pas mieux entre nous, mais au moins ça grimpait... Et cette fois-ci, j'ai donc inévitablement éprouvé le besoin de reprendre un peu de distance. Un voyage à Bora Bora, fuite autant que repli, m'a donc fait le plus grand bien... mais à mon retour, au bout de trois semaines, nous n'avions pas davantage trouvé la bonne longueur d'ondes sur laquelle communiquer paisiblement. Pourtant, les îles m'avaient sûrement inspiré les plus belles lettres d'amour que j'ai jamais envoyées à une femme.

À un moment où ça allait particulièrement mal entre nous, je m'étais alors lié à une autre comédienne du plateau « X » : Danielle G., alias Cathy Ménard, qui tournerait elle aussi, comme Nicole, une bonne trentaine de films.

Cette longue jeune femme brune, mince et classieuse, qui d'ailleurs travaillait alors chez un avocat, portait toute l'innocence du monde dans son regard, mais c'était un volcan dans la vie comme sur les plateaux. Son physique et son élégance naturelle la portaient à jouer les bourgeoises bien installées socialement et, justement, le décalage avec ses abandons sexuels était véritablement obscène à l'écran ; une petite merveille de perversité ! Et le plus extraordinaire, c'est qu'elle était le même personnage à la ville.

La douce Danielle, toujours de bonne humeur, toujours disponible, adorait le sexe et fréquentait les soirées avec son ami dentiste, qui me l'avait ainsi présentée pour qu'elle fasse du cinéma porno. Elle allait se révéler aussi facile à vivre sur un plateau qu'excellente à l'écran. De surcroît, le vedettariat qu'elle a connu à une certaine époque ne lui est jamais monté à la tête. Et puis surtout, en privé, notre complicité était immense. La nuit, nous avons vécu ensemble quelques belles aventures *off*, très en dehors des plateaux.

J'en étais d'ailleurs alors venu à m'installer chez elle, à Levallois, sans pourtant rompre totalement avec Nicole. J'allais, je venais ; je repartais, je revenais... Toute la lâcheté des hommes, quoi ; comme disent les femmes. Danielle n'était pas jalouse de nature, mais tout de même ! À la longue, elle en a eu marre de me voir faire ainsi le bouchon entre Nicole et elle. Elle a donc fini par boucler elle-même ma valise et me réexpédier à mon 6^e étage sans ascenseur.

Curieusement, je crois savoir qu'elle a souvent vécu seule, alors que, précisément, elle méritait beaucoup mieux que ça. Sans doute, comme

Dom Pat, était-elle trop agréable à vivre...

Il est vrai qu'avec Nicole je ne savais jamais trop à quoi m'en tenir. À ce titre, j'ai connu mes doutes les plus inquiétants sur le tournage de *Sweet sexy slips* (1982), que Michel Jean, alias Miki, réalisait pour Ribu et où j'interprétais un homme d'affaires fabriquant des sous-vêtements. Là encore, ce travail aurait dû être un pur bonheur puisque j'y côtoyais mes amis Alban Ceray, Dominique Aveline et Jean-Pierre Armand. Tous les quatre, on nous surnommait d'ailleurs « les Mousquetaires »...

Malheureusement, une fois de plus, Nicole et moi étions fâchés et, comble de malchance, nous devions tourner ensemble une scène sadomasochiste. Pour ce moment de bravoure tourné au Caveau de la Huchette, je me trouvais attaché sur un lit par des menottes, et Nicole, armée d'un couteau, devait « jouer » avec moi – peut-être cette scène allait-elle du reste inspirer mes rêves futurs... Vu l'ambiance, j'en venais véritablement à redouter qu'elle se laisse entraîner bien au-delà du scénario. Dieu merci, il n'en fut rien. Sauf pour les coups de ceinture qui, eux, n'étaient pas feints !

En vérité, avec Nicole, au-delà des turbulences dues à l'antagonisme de nos caractères et à la relative complexité de notre vie, liée à notre métier et à nos pentes sexuelles, je me heurtais surtout à son désir d'avoir un enfant ; ce que je lui refusais obstinément. Dans une certaine mesure, ne venais-je pas, déjà, d'en perdre deux ?... Sans doute avais-je peur de revivre la même chose ; surtout avec une relation amoureuse aussi peu apaisée. Cela dit, je dois saluer aujourd'hui l'honnêteté absolue de Nicole en ce domaine, car elle n'a jamais cherché à me piéger ; ça lui aurait été physiquement si facile ! De même, dois-je me demander si, au final, une naissance n'aurait pas apaisé nos relations.

Il n'empêche qu'à l'époque j'en suis venu à m'interroger sur certaines choses qui semblaient peu à peu me « cerner » jusque dans mon cercle le plus intime ; jusque chez nous. À ce moment-là, j'avais arrêté les « cascades » et j'aurais aimé tenir un restaurant avec Nicole – peut-être en hommage à mon oncle –, mais de son côté, elle continuait à tourner ; pire, elle rentrait en pleine nuit et me demandait impérieusement de la prendre. Insidieusement, me semblait-il, j'étais devenu pour elle une sorte d'homme-objet et, peu à peu, une immense fatigue morale m'avait envahi. En dépit de ma propre vie très atypique, tout cela devenait pour moi assez déstabilisant. Au point que j'ai fini par ressentir de mauvaises « ondes », oppressantes, par éprouver une sorte de pressentiment inquiétant.

Un soir, brusquement inquiet, à vif, je me suis mis à fouiller l'appartement, y compris les affaires de ma compagne ; ce que je ne m'étais jamais autorisé à faire avec qui que ce soit auparavant. Il faut

dire que je suis un grand buveur d'eau et qu'en rentrant chez nous j'avais précisément découvert dans le réfrigérateur une bouteille d'eau brouillée par du papier calciné.

Dans un calepin de Nicole, j'allais alors trouver une photographie de moi cernée de noir, où de longues cornes dessinées sur mon crâne montaient vers le ciel avant de redescendre vers le sol. Je me suis bien sûr empressé de la déchirer ! Soudain inspiré, j'ai alors découvert facilement bien d'autres choses étranges ; exactement comme si j'étais téléguidé par mes propres « ondes ».

Au salon, derrière un tableau, je suis ainsi tombé sur une formule cabalistique écrite sur un bout de papier mis sous plastique ; dans un coffret de santal, j'ai trouvé diverses choses peu ragoûtantes. Sous le lit, je dus mon étonnement à une petite poupée percée d'épingles, enfouie dans un pot de terre ; à la cave, ce fut à un canif, lui aussi habillé de plastique et enroulé d'une formule cabalistique.

L'idée de fuir, cette fois-ci pour de bon, m'a aussitôt saisi. Ce « travail » secret mis en œuvre par je ne sais qui, même s'il avait peut-être été initié pour quelque chose de positif, était tout de même entrepris contre moi ; du moins, je le ressentais ainsi.

Au retour de Nicole, malgré les questions dont je la pressais, je n'obtins aucune explication. Dès lors, l'ombre inquiétante d'un mystérieux magicien allait donc planer entre nous. Néanmoins, les choses ne pouvaient pas en rester là. D'autant plus que, peu de temps après, j'allais voir en cauchemar l'image d'un couteau caché sous notre matelas. Discrètement, je me levai, y glissai la main et trouvai effectivement confirmation de mon intuition. Finalement, sauf en Suisse et en Grande-Bretagne, j'aurais peut-être pu m'essayer aux arts divinatoires...

Ne faisant ni une ni deux, je quittai donc l'appartement en pleine nuit, sans bagages, et ne devais plus jamais y revenir. Dès le lendemain, je louais ainsi pour moi seul une partie d'un vaste appartement de la rue de Rennes appartenant à Juliette T. dont l'époux était à l'origine de la création d'une grande chaîne commerciale. Juliette était une amie, rien de plus, même si nous avions lié connaissance à une époque où Dominique Aveline organisait des fêtes nocturnes. En revanche, je connaissais déjà fort bien l'endroit, qu'elle louait occasionnellement pour des tournages.

Hélas, Nicole allait me localiser dès le lendemain et débiter avec moi un pénible jeu du chat et de la souris qui allait durer plus de deux ans. Il faut dire qu'à l'époque – j'y reviendrai – j'étais aisément « pistable » à cause de nouvelles responsabilités dans le roman-photo qui m'imposaient désormais une adresse professionnelle fixe à Montrouge, dans la banlieue parisienne.

Heureusement, toutefois, ce que ne savait pas Nicole, c'est que je

disposais également dans cet immeuble d'une chambre de bonne accessible par l'escalier de service. Un refuge auquel j'ai donc dû avoir souvent recours durant ces deux longues années. Nicole, en effet, s'est souvent imposée sans prévenir rue de Rennes ; elle s'est même débrouillée pour y dormir dans mon lit.

À cette époque, ma vie était devenue si compliquée que je tenais toujours le gros de mes vêtements avec moi, dans le coffre de ma voiture. De mon côté, il m'a d'ailleurs fallu revenir un jour en cachette dans son appartement pour récupérer quelques affaires personnelles qui commençaient à me manquer cruellement. Bref, la situation était non seulement pénible mais aussi pathétique. Vue de l'extérieur, il y avait de quoi rire !

En outre, comme elle n'arrivait pas à me coincer rue de Rennes, Nicole débarquait de temps à autre dans nos locaux de Montrouge et s'imposait dans mon bureau. Là, elle se troussait devant moi, en portejarretelles, sans culotte, et exigeait : « Baise-moi ou je hurle ! » Les pourparlers duraient plus ou moins, mais je finissais toujours par le faire, le plus brièvement possible, pour avoir la paix et ne pas alerter tout le studio. Certes nous réalisions ici des romans-photos pornos, mais tout de même... Une fois satisfaite, Nicole se rajustait et me lançait ironiquement : « Tu vois, si tu avais dit oui tout de suite, ça serait fini depuis longtemps. » Et puis elle disparaissait en me lançant : « À demain ! »

Rocco, dans son livre, explique avoir lui aussi connu ce genre de situation extrême durant près d'un an avec Sidonie, une partenaire française qu'Alban lui avait présentée.

Cette jolie coiffeuse blonde – toujours cette sensualité des coiffeuses – mourait d'envie de travailler avec lui, et ils avaient ainsi tourné ensemble une scène complètement folle où il lui avait enfourné la tête dans la cuvette des W.C. et avait tiré la chasse d'eau... Un « jeu » passionnel imprévu, né comme ça, dans l'excitation de l'action et sur un échange de regards. Rocco y avait lu en un éclair de seconde toute la disponibilité de sa partenaire ; en revanche, il n'y avait pas entrevu les suites possibles.

Cette scène de son fameux film *Sandy, l'Insatiable*, explique-t-il en effet, lui a alors valu dans la presse une réputation de personnage violent, mais surtout, sa partenaire s'était « entichée » de lui et l'avait désormais « poursuivi ». Il raconte en effet qu'elle aurait tenté de s'infiltrer dans sa famille pour collecter des informations sur lui et même fait pratiquer des rites de magie, notamment en direction de sa femme. *No comment.*

Enfin, en ce qui me concerne, le temps a fini par faire son œuvre, usant notre passion jusqu'à la corde et laissant la distance se creuser entre Nicole et moi. Avec cette *glasnost*, nous avons pu parler à

nouveau plus librement, nos rapports se sont normalisés et même j'ai enfin pu récupérer le reste de mes effets personnels. Nicole allait alors épouser un Libanais et, comme moi à cette époque, avoir deux petites filles. Ce qui lui manquait tant !

De mon côté, après ce second choc amoureux, il me faudra attendre 1990 avant de me fixer à nouveau sérieusement avec une femme, en consentant à abattre mes défenses.

CHAPITRE XIV

LES TEMPS CHANGENT, MOI AUSSI

Sur cet arrière-plan sentimental pour le moins chahuté, le basculement entre la fin des années 1970 et le début des années 1980 allait être pour moi un moment d'intenses activités, mais aussi de profondes interrogations ; et finalement de remise en question.

Les temps changeaient ; aux plans économique et politique, mais surtout aux plans technique et sanitaire pour ce qui nous concernait, nous, les « cascadeurs ». L'ère giscardienne touchait à sa fin ; avec le second choc pétrolier et les affaires qui se multipliaient, ça sentait même la fin de règne. En mai 1981, François Mitterrand accèderait au pouvoir et donc Jack Lang aux responsabilités culturelles ; comme je l'ai expliqué, nous allions donc nous-mêmes vers un second choc antiporno. Et puis, la vidéo allait s'emparer du paysage médiatique et le sida allait menacer notre terrain de jeu. Une double révolution pour nous !

À cette époque, j'allais encore saisir diverses occasions de me glisser dans le cinéma classique ; néanmoins, il devenait de plus en plus clair que nous, les gens du porno, nous étions à jamais stigmatisés et qu'un véritable retour à la « normalité » était désormais impossible. *A fortiori* depuis que cette fichue loi « X » avait dressé un rempart moral et économique entre les deux mondes ! Conscient de ce verrouillage du système, et bien que j'aie souvent eu la faiblesse de me croire plutôt supérieur en comédie à certains acteurs de série B se prenant sans aucun complexe pour Delon ou Belmondo, je n'ai donc jamais couru les castings en quête d'un rôle classique. Ainsi, lorsque j'ai pu approcher ce cinéma, comme hier avec *Calmos* de Bertrand Blier, on est venu vers moi et ça s'est presque toujours terminé par des rôles liés au sexe.

Je constate d'ailleurs que les choses ont peu évolué. Quand le Cinéma avec un grand C est venu chercher mon copain Rocco, ça n'était pas pour interpréter *Britannicus* ou un *remake* de *Martin prêtre*... Moi, ça a été pour des polars.

Tout d'abord donc, dans ce contexte saturé de préjugés, j'ai été sollicité par Robin Davis pour son film *La Guerre des polices* (1979) où s'opposaient deux commissaires interprétés par Claude Brasseur et Claude Rich. À l'époque, cette guerre-là, entre brigades, était en effet à

la une de la presse et elle allait d'ailleurs atteindre son paroxysme à la fin 1979 avec la rivalité BRI-OCRB des commissaires Robert Broussard et Lucien Aimé-Blanc, et la mort de Jacques Mesrine.

Robin Davis m'avait repéré dans des films et avait obtenu mes coordonnées par Jean-François Davy. Après en avoir parlé à M. Schumberger, de la Gaumont, il m'avait proposé de « donner la réplique » à Marlène Jobert en interprétant devant elle un exhibitionniste. J'avais bien sûr accepté et donc tourné à Pigalle cette scène où j'ouvrais largement un imperméable sous lequel j'étais nu.

Comme toujours, il y avait eu plusieurs prises de vues, ce qui avait peu à peu rameuté les curieux. Et d'un seul coup, un quidam s'était précipité entre la caméra et moi en hurlant : « Au nom du Seigneur, je vous interdis de tourner pareille scène ! » Une fois encore, je n'avais donc pas plus la caution de la foi que de la morale des gens du cinéma.

Plus tard, j'allais de même être contacté par Maurice Pialat, aujourd'hui disparu, pour son film *Police* (1985), auquel il voulait accorder une réelle valeur documentaire débordant largement les ressorts habituels du simple polar. Pialat, futur « papa » du très discuté *Sous le soleil de Satan* (1987), avait déjà une réputation de caractère entier, prompt à la rupture, tant avec les comédiens qu'avec les techniciens, mais c'était aussi un homme sans préjugés ; un anticonformiste très à la marge du système et capable d'accorder sa confiance à des débutants et à des gens étrangers au métier. J'allais donc être approché avec cet esprit-là.

C'est lui-même en effet qui m'a téléphoné ; à tel point que j'ai d'abord cru à une blague. Il me confiait m'avoir vu dans des films, me trouvait « une gueule » et me proposait de venir faire un essai pour un tournage réunissant notamment Gérard Depardieu, Sophie Marceau et Richard Anconina. Là encore, j'ai bien sûr couru au siège de la Gaumont.

L'essai a été concluant et j'ai donc été embauché pour le tournage de *Police*, une histoire de trafic de drogue dont l'arrière-plan se voulait très documenté. Mon contrat allait finalement accoucher d'une souris, puisque les deux séquences tournées auprès de l'immense et sympathique Depardieu ne seraient pas retenues au montage. Dur métier, décidément ! Néanmoins, mon nom figurant au générique, je perçois encore pour ce film des droits de diffusion...

Et puis, surtout, Pialat voulant bien faire les choses pour me préparer à mon rôle d'inspecteur de police, il m'avait alors été donné d'effectuer un stage d'un mois « en immersion » au sein de la 4^e Brigade territoriale, dans le XII^e arrondissement de Paris.

En jean, blouson de cuir et bottes américaines, je passais finalement plutôt bien dans le décor ; ma « gueule » un peu trop connue mise à

part, je ressemblais à un vrai flic de terrain. J'étais crédible. Le commissaire m'avait mis en équipe avec un inspecteur nommé Jeff, qui m'a donc formé sur le tas en m'entraînant un peu partout avec lui et en me faisant découvrir la réalité la plus crue de son métier. À l'îlot Chalons, j'ai ainsi appris à marcher au milieu de la rue pour éviter de me prendre les sacs-poubelle sur la tête. « C'est ton baptême du feu ! », s'était-il exclamé la première fois, au milieu des rires de nos collègues... Et puis, j'ai assisté à l'autopsie d'un malheureux qui s'était fait « planter » à coups de couteau. J'ai alors mesuré combien nous étions peu de chose sur cette terre ; à quel point nous nous trouvions cernés de drames.

J'ai aussi compris combien, pour être « flic », il fallait un moral solide et un cœur bien accroché. Chapeau, les gars ! Chapeau, les filles, aussi... Je me souviens notamment de ce petit bout de femme – « 1 m 12 » pour ses collègues –, assez virulente, qui ne se laissait jamais embobiner au cours des interrogatoires et qui d'ailleurs, comme Jeff, allait figurer dans le film. Et puis cette autre, pas plus impressionnante par la stature, mais qui un jour avait ramené au commissariat, dûment menotté, un gaillard qui s'était aventuré à lui passer la main aux fesses. Y'a des types, comme ça, qu'ont pas de bol !

Au final, *Police* fut donc ainsi pour moi une magnifique expérience humaine et amicale, y compris avec ses acteurs de tout premier rang. Depardieu bien sûr, déjà évoqué, mais aussi Richard Anconina qui interprétait là un avocat.

Je me souviens d'ailleurs avoir rencontré ce garçon gentil et discret lors d'une soirée très comme il faut, après le tournage de *Tchao Pantin* avec Coluche, et lui avoir prédit qu'il serait « promu » Oscar du jeune espoir aux Césars. Mon pressentiment, une fois de plus, s'était avéré juste et je crois pouvoir dire que nous avons pris plaisir à nous croiser en diverses occasions ; notamment à Bordeaux, où il m'avait fait l'amitié de venir prendre un verre dans mon café, après une première.

Décidément donc, faute d'une reconnaissance véritablement accessible dans le cinéma traditionnel, j'étais condamné – mais bien agréablement – à poursuivre mon chemin dans le cinéma « X », un monde où j'avais au contraire été accueilli et reconnu sans aucun préjugé puisque, tous, nous étions porteurs des mêmes stigmates. Cette fois encore, je ne saurais bien sûr m'attarder sur les très nombreux films tournés au cours de cette période ; néanmoins, un certain nombre d'entre eux méritent le détour, tant pour leurs qualités érotiques que pour celles et ceux que j'y ai côtoyés.

Et tout d'abord *La Femme-objet* (1980) de mon ami Claude Mulot, alias Frédéric Lansac, un film dont le dénouement était d'une certaine façon assez représentatif de ma situation avec Nicole, qui y interprétait d'ailleurs Sabine, ma maîtresse en titre.

Le scénario avait fait de moi un auteur de science-fiction à la sexualité débordante et qui finissait par décourager toutes ses partenaires. De guerre lasse, cet esprit fécond finissait donc par créer un robot féminin, plus vrai que nature et seul capable de répondre à ses besoins. Finalement, la belle – car cette créature était vraiment très belle ! – allait retourner la situation à son avantage et prendre la main sur son créateur, faisant ainsi de lui... un homme-objet. Exactement ce que je redoutais auprès de Nicole ! Une voix *off*, là aussi, faisait le récit de mon aventure...

Dans le film, « Sabine » se montrait disponible et attentive à souhait au moindre de mes désirs ; et d'autant plus que derrière elle se cachait la Nicole de ma vraie vie, jalouse du moindre plaisir pris avec une autre ! Hélas pour elle, cette dernière ne tenait pas le premier rôle à mes côtés ; scénario oblige, elle faisait partie des prétendues « petites natures » qui n'arrivaient pas à suivre le rythme de mon personnage. Un rôle de composition pour elle.

En fait, le rôle-titre avait été confié à Dominique Troyes, connue dans le « X » sous le pseudonyme de Marilyn Jess, mais qu'entre nous, nous appelions affectueusement Patinette – une déclinaison de son surnom « Platinette », dû à la couleur de ses cheveux blonds très pâles.

Patinette aura été l'une des très grandes figures de cet Âge d'or du « pornérotique » français, auquel elle était venue très jeune, à 19 ans, après avoir été recrutée sur une plage grecque pour des photographies de lingerie ; des photographies qui, bien sûr, l'avait progressivement amenée vers le nu, puis vers le *hard*. Après avoir débuté dans le cinéma en compagnie de son premier mari, elle allait se retrouver veuve très jeune, à la suite d'un accident de voiture, mais elle continuerait seule une très belle carrière – pas loin d'une centaine de films, et des meilleurs –, avant de devenir galeriste, comme Sylvia Bourdon, et de vivre auprès de Didier-Philippe Gérard, alias Michel Barny, auquel elle allait donner deux filles.

Dotée d'une magnifique plastique, avec de beaux seins naturels, merveilleusement formés, ce bout de chou délicieux mérite tous les superlatifs. Elle aura été pour nous un véritable amour sur les plateaux comme dans la vie. Ce petit bijou était en outre tout en paradoxes, se souvient Plumey, qui a également pas mal tourné avec elle. Un jour, en effet, elle avait fondu en larmes parce qu'on avait dû teindre Alain en roux pour les besoins d'un film, alors qu'une autre fois, dans les mêmes circonstances, elle n'avait pas eu peur de l'énorme serpent qui pourtant manquait étouffer notre ami...

Patinette, donc, était ma partenaire principale pour ce film de Claude Mulot où Nicolas, mon personnage, fumait et buvait beaucoup. Outre les accès de jalousie de Nicole, j'ai en effet traversé ce tournage dans un nuage de fumée de cigarettes et dans les vapeurs de whisky

que l'on s'entêtait à verser dans mon verre, au lieu du thé ordinairement préféré sur les tournages... Bref, avec ses cuissardes en cuir et sa petite bouche rouge fraise, Patinette crevait littéralement l'écran ; elle était magnifique ! L'image de son personnage, « Kim », était en outre en parfaite harmonie avec l'univers choisi par Mulot pour son film : un vaste appartement décoré de laques, avec une chambre aux murs noirs qui faisaient « chanter » le rose des draps de satin. Un univers à la Lansac, quoi !

Un autre film marquant pour moi aura été mon *Diamond Baby*, coréalisé en 1981 avec mon ami Mickaël Goritschnig, alias Miki, avec moi-même comme directeur de production et puis Alban qui avait accepté de me remplacer dans le rôle principal après que je me sois abîmé un ligament aux sports d'hiver.

Je dis « mon », parce que, au-delà de la coréalisation, ce film était la toute première coproduction franco-allemande réalisée avec M.R.G., la société de production dont j'avais confié la gérance à Guy Royer et que nous avions montée à trois amis – comme l'indiquent les initiales de l'entreprise : Miki [M], rencontré *via* Ribu ; moi-même [R] ; Gérard C. [G], déjà cité à propos du studio de romans-photos de Montrouge.

J'ai donc une affection toute particulière pour ce film tourné pour partie à Paris et pour le reste en Normandie. À Paris, en effet, nous avons notamment loué pour décor la « Villa Saint-Cloud », un haut-lieu de la partouze « géré » par un ancien policier et sa femme ; lequel n'allait d'ailleurs pas tarder à avoir des ennuis avec son ancien employeur. Certains voisins, en effet, suivaient ses activités à la jumelle et des plaintes avaient été déposées. En Normandie, nous avons tout simplement tourné au Sentenier, dans ma propre maison de campagne, près du Neubourg. C'est une chaumière à colombages typique du pays que j'avais achetée en 1981 et où je me suis depuis définitivement installé après avoir lié des relations de réelle amitié avec des voisins sans préjugés. Bien sûr, à l'époque, avec ce tournage, je m'étais fait repérer. Pour les besoins du film, où nos belles jeunes filles devaient courir la campagne à vélo, j'avais emprunté des bicyclettes à Thérèse, notre adorable voisine avec un cœur grand comme ça, mais un va-et-vient de grosses voitures avait fini par interpeller la population alentour. D'ailleurs, dans ces premiers temps de mon installation, il n'avait pas non plus échappé à certains pilotes de l'aéro-club voisin que ma piscine était agréablement fréquentée par de charmantes starlettes à la plastique aussi impeccable que leurs maillots de bain étaient rares...

Pour cette coproduction avec Jean-François Davy à laquelle nous tenions beaucoup, mes associés et moi, j'avais bien sûr choisi des comédiennes expérimentées, telles Patinette, Cathy Ménard, Mika

Barthel et Laura Clair, qui tournera une quarantaine de films, mais aussi quelques espoirs féminins : Nathalie Tussot, Claudia Cologne et Yoko, qui en fait sera la seule à aller un peu au-delà de cette première expérience. Côté hommes, outre une curiosité, je n'avais que des « pointures ».

Par « curiosité », j'entends un contorsionniste noir que j'avais découvert à la télé, chez Jacques Martin, où il se glissait dans un petit cube de Plexiglass. Chez nous, l'exercice était bien plus facile : il se suçait le sexe... Enfin, c'était un exercice « plus facile »... pour lui !

Pour les « pointures », outre Alban, j'avais choisi le toujours spectaculaire Pontello, l'inoxydable et très slave Piotr Stanislas, et puis Jacques Marbeuf, qui allait disparaître bêtement, victime de la gangrène, après s'être enfoncé une écharde de parquet dans le pied. Marbeuf était surtout un très bon comédien, à l'instar d'un autre « Jacques », Jack Gatteau, absent du film, lui, mais pourtant aussi doué pour le théâtre que pour entrer en érection. Celui-là, ce gentil garçon, adorable avec les filles, pouvait aussi bien vous imiter Sacha Guitry que faire tourner son ventre comme un yogi... À cette belle brochette de mâles habitués à assurer en toutes circonstances, s'ajoutait enfin Christoph Clark, une sorte de jeune premier qui tournait pour la toute première fois avec moi ; un pari réussi !

Piotr Stanislas, que je n'ai pas encore présenté, était un beau gosse typé, au visage émacié, un bisexuel à l'allure sportive, de dix ans mon cadet et qui, comme Alban, a pratiqué le théâtre érotique. Il était arrivé dans le porno vers 1978 et allait y faire une brillante carrière sous bien sûr des noms divers, tels Piotr Zielinski ou Yvan Slave. On le crédite de près de 130 films, mais je ne serais pas surpris qu'il en ait tournés bien davantage. Il interprétait d'ailleurs sans aucun problème des rôles assez poussés et je dois dire qu'il était même assez impressionnant dans le genre ; il y avait, avant l'heure, quelque chose de Rocco chez lui.

Personnellement, je l'avais notamment remarqué sur *Nadia la jouisseuse* (1979) d'Alain Payet, avec des tas d'amis là encore : Alban, Aveline, Pontello, Carmelo... Et puis, curieusement – clin d'œil à mon passé –, dans *La Baise américaine* (1985), de Claude Pierson, il allait interpréter un voyeur de la place Dauphine...

Derrière son allure de *bad boy* plutôt désinvolte, c'était en tout cas un chic type sur qui chacun pouvait compter ; y compris ses parents, qu'il avait tenu à faire venir de Pologne pour les installer en France. Il faut dire que Piotr était non seulement un gros bosseur, mais aussi une fourmi. Dès qu'il avait deux sous devant lui, il se jetait sur un petit appartement pour le retaper. Aujourd'hui, tout auréolé d'un Hot d'Or obtenu en 2009, ce gars du grand Est a préféré migrer, lui aussi, vers la Côte d'Azur pour un repos bien mérité.

Le dernier cité, Christoph Clark, aura finalement fait encore « mieux » que Piotr, avec près de 300 films tournés là encore sous divers pseudos sonnante d'ailleurs systématiquement autour de son nom « Clark » : Christopher Clark, Kriss Klark, etc. Seule exception à cette règle, semble-t-il, Chris Grosso, pour ses débuts dans *Hot desires* de Michel Lemoine, alias John Armando.

Assurément, il aura compté au nombre des plus beaux gosses de l'histoire du porno, avec un corps et un visage irréprochables. Avec aussi une petite particularité : un sexe légèrement coudé sur le côté... comme pour aller dans les coins ! Avec sa « gueule », sa marque de fabrique, en quelque sorte. Toujours est-il que Christoph, ce garçon sans problème, est devenu mon ami et que nous nous revoyons toujours avec bonheur.

Comme Rocco, sa réussite dans le métier est tout à fait exceptionnelle : comédien, réalisateur, producteur, diffuseur. Quatre fois, il a ainsi été récompensé aux Hots d'Or. Et puis, lui aussi, il est parti s'installer en Hongrie, la nouvelle capitale du porno, où il est notamment devenu un spécialiste du « gonzo », ce genre de cinéma pour le moins direct où le sexe est amené à travers un scénario minimaliste. Là-bas, je le crois très heureux, tout comme Rocco d'ailleurs, qui a construit près de Budapest un véritable « Roccoland » avec studio et salle de montage, et puis piscine et piste de kart pour ses enfants, nés de son mariage hongrois.

Cela dit, cet attachement à l'Âge d'or du porno que je partage avec quelqu'un comme Christoph Clark, ne doit pas faire oublier pour autant les réelles qualités de certains jeunes actuellement dans le métier et qui se bougent pour en repousser les limites – pour ne pas dire « les frontières ». Je songe par exemple à Sébastien Barrio, formé à la comédie et qui montre bien du talent dans le théâtre et l'imitation.

Bien sûr, tous ces films dont je suis fier ont été tournés en 35 mm ; un luxe qui allait maintenant disparaître sous l'effet conjugué des nouvelles conditions économiques imposées par la loi « X » et de la véritable révolution technologique que constituait l'irruption de la vidéo dans notre monde médiatique. Après Francis Mischkind et Jean-François Davy, ces deux pionniers géniaux de l'époque héroïque, et d'ailleurs aujourd'hui encore « dans la course », un nouvel homme alors s'est imposé : Marc Dorcel ; assurément le plus connu de la génération actuelle.

Le précambrien de la vidéo remonte à la fin des années 1950, avec des systèmes à bande, comme sur les premiers magnétophones. En 1972, Philips avait alors inventé la cassette, infiniment plus pratique, puis les enregistrements, jusque-là limités à 60 minutes, ce qui constituait un handicap pour le cinéma, avaient gagné en longueur. À

partir du milieu des années 1970, étaient ainsi apparus des systèmes grand public à usage domestique ; ceci bien sûr, comme toujours, avec de belles luttes commerciales entre standards concurrents.

La multiplication et le perfectionnement grandissant des moyens d'enregistrement mobiles – caméras et caméscopes – ouvraient dès lors une ère nouvelle tant pour la production d'images, qu'elle soit publique ou privée, que pour leur « consommation », en salles mais aussi chez soi, dans le secret de son intimité. Autrement dit, les tournages « X » devenaient plus facilement accessibles et le visionnage de films pornos pouvait s'effectuer secrètement, en dehors de tout jugement social.

Une révolution, je vous dis ! Et Marc Dorcel, en homme avisé et entreprenant, allait ainsi promptement passer du roman-photo à la vidéo porno. Un peu trop rapidement même.

De fait, quels que soient les moyens techniques utilisés et le genre choisi, porno ou classique, le cinéma demeure un vrai métier nécessitant un apprentissage et une équipe solide ; toutes choses qui lui manquaient alors, lorsqu'il s'est aventuré, en amateur mais aussi en visionnaire et en homme de passion, sur notre terrain de jeu.

Marc Dorcel avait débuté sa vie en qualité de dessinateur professionnel dans une entreprise de machines à coudre, puis, de fil en aiguille, il s'était essayé à monter une société de transports. L'aventure allait le décevoir et, du coup, sans jamais baisser les bras, ce battant s'était lancé tout aussi résolument dans l'édition érotique. Ainsi, tout comme moi, il était venu aux métiers du sexe par le roman-photo, avant de viser toujours plus haut en expérimentant la vidéo. Sa première vidéo produite sous sa marque VMD (Vidéo Marc Dorcel) s'intitulerait *Jolies petites garces* et réunirait précisément Patinette et Piotr Stanislas. Ce sera la première brique d'un véritable empire à la tête duquel le rejoindra bientôt son fils, Grégory.

Lorsque Marc m'a fait l'amitié de me demander un avis sincère sur son tout premier essai, je lui avais de même fait l'amitié... de lui dire sans ambages que je le trouvais très mauvais. Tout d'abord, il s'était en effet lancé dans le « X » avec une assez médiocre caméra vidéo « tritube » dont les trois couleurs assuraient un rendu très éloigné du degré de perfection que nous atteignions à ce moment-là en 35 mm. Ses maquillages, de même, ne rendaient pas à l'écran. Mais plus encore, la construction du récit posait problème.

Marc avait déjà acquis une solide expérience dans le roman-photo et, justement, il avait découpé et monté son film comme un roman-photo. Bien sûr, ce garçon intelligent, toujours constructif et curieux, ne m'en a pas voulu pour ma franchise et mes critiques. D'autant plus qu'au-delà de mes conseils d'ordre très pratique, je lui ai aussitôt ouvert mon carnet d'adresses pour l'aider à constituer son équipe et

développer son concept. Je lui ai ainsi présenté tour à tour mon photographe, Jacques Kobel, ma maquilleuse, Colette Xaiss, et puis, pour les scénarios et la mise en scène, mon ami Didier-Philippe Gérard, alias Michel Barny, un as qui travaillait notamment avec Kikoïne, Mulot et moi-même. Enfin, je l'avais recommandé à Images et Ressources, un studio de montage et de trucage joliment animé par deux frères libanais dont j'appréciais le professionnalisme ; et même le courage, car ils avaient tant de travail qu'il leur arrivait de dormir sur place !

Une fois en possession de son « outil de travail », Marc s'est alors débrouillé tout seul, et formidablement ! Je dois d'ailleurs souligner combien, d'entrée, il avait l'ambition de réaliser du porno élégant – on dirait maintenant « porno chic » – avec un soin tout particulier pour le casting, les costumes, les décors, le traitement des ambiances... C'était déjà sa marque de fabrique et c'est ce qui a fondé sa réputation et l'image de VMD.

Bien sûr, à cette époque, je me suis moi-même interrogé sur cette opportunité toute nouvelle que nous offrait la vidéo. Devais-je moi aussi m'y lancer à fond ? En vérité, je crois que la réalisation et la production à hautes doses n'étaient pas mon truc. Cela supposait trop de contraintes, de discussions et de soucis d'argent. J'avais bien vu, avec le projet Fernand Legros, que je n'étais pas fait pour les palabres et les discussions de marchands de tapis, voire les batailles juridiques sans fin. Je ne serai jamais ni l'homme d'un empire ni même un véritable homme d'affaires ; définitivement, j'étais un homme du plaisir, des complicités amicales et des coups de cœur.

En revanche, tout comme Marc Dorcel, j'étais animé par cette ambition de faire bien et de ne jamais renoncer à tel ou tel petit plus, technique ou humain, qui tirerait notre cinéma vers le haut. Ainsi, chaque fois que j'ai eu plus ou moins la main sur une production ou une coproduction, j'ai veillé à ce qu'on accorde la plus grande attention au son et aux ambiances.

Pour *Diamond Baby*, ressorti depuis par Mischkind sous le titre *La Chatte aux trésors*, je me souviens par exemple d'une scène d'aéroport où j'avais fait venir un ingénieur du son tout spécialement à Orly pour une prise avec juste un bruit de portière qui claque ou peu s'en faut. Une soirée à 1 500 francs (225 euros), plus un dîner... Pour proposer au public des versions stéréo de ce film et de *SOS Fantômes*, je n'avais pas non plus été regardant sur le surcoût : quelque 50 000 francs de l'époque (7 500 euros) pour les deux. De même, les doublages de qualité pour les États-Unis appelaient de gros investissements au regard des budgets de l'époque, cisailés par la loi « X ». Pour disposer d'un bon studio et de comédiens expérimentés, il fallait compter jusqu'à 150 000 francs par film. Et que dire de cette fois où pour le

tournage de *Parfum de lingerie intimes* à l'ancienne prison de Coulommiers, j'avais loué une « louma », afin d'obtenir des travellings sortant de l'ordinaire et de magnifiques cadrages en plongée !...

C'étaient là autant de postes financiers qui rendaient l'entreprise d'autant plus hasardeuse, mais au moins la qualité était au rendez-vous.

À l'inverse, côté comédie, de même qu'en casting j'essayais systématiquement de négocier au plus haut les salaires avec le producteur, je refusais pour moi-même tout tarif sacrifié contre tel ou tel avantage en nature ; en l'occurrence, la plupart du temps, pour des voyages sous les cocotiers tous frais payés. Certains l'ont accepté, tels Alban et Guy, qui adoraient voir du pays, et ils y ont assurément trouvé leur compte ; moi pas. J'ai toujours considéré qu'un travail, quel qu'il soit, méritait un véritable salaire. Hormis ce voyage à Saint-Barthélémy avec Liliane et Denise, je crois pouvoir dire que j'ai toujours évité de mélanger les genres.

Hélas, en imposant une « deuxième couche » après la loi « X », la révolution technologique apportée par la vidéo, qui permettait de tourner toujours plus et toujours plus vite, n'allait pas être sans conséquences négatives sur le rythme de travail et les salaires des comédiens ; ni d'ailleurs sur la conception des films et, pire que cela, sur la vie privée des « anciennes » du métier.

La vidéo, en effet, faisait chuter considérablement le coût des prises de vues. Alors qu'hier il fallait se montrer comptable du moindre mètre de pellicule, surtout en 35 mm, on allait pouvoir désormais laisser filer les enregistrements des journées entières. Dès lors, plus besoin de peaufiner ses cadrages et ses mouvements de caméra. Il suffisait de capter tout ce qui pouvait l'être, au besoin la caméra sur l'épaule ou à la hanche, et on pouvait se dire qu'au final, malgré la platitude désespérante des lumières vidéo, on finirait bien par trouver quelque chose de bon dans tout cela. On pêchait avec un énorme chalut pour remplir une bourriche...

Du coup, l'ambiance sur les plateaux allaient s'en ressentir. Fini le temps de recul nécessaire au développement de la pellicule, à l'étalonnage, au visionnage des rushes. Les cadences aussi allaient en souffrir. Pour un peu, il faudrait bientôt faire deux journées de tournage en une, et encore ! en s'entendant dire que les budgets étaient de plus en plus serrés, et donc les cachets aussi. Autant dire « baiser plus pour gagner moins ».

Mais le pire, peut-être, n'était pas là, dans les moyens de réalisation des films « X ». Le pire était dans leur moyen de diffusion *via* des cassettes accessibles au plus grand nombre, d'abord en clubs puis en boutiques, d'abord très chères puis beaucoup moins, ensuite en vente par correspondance et notamment sur Internet.

L'irruption sur le marché des cassettes pornos, vers 1980, bientôt relayée, en 1984, par la présentation d'un film « X », le samedi soir, sur Canal+, allait faire voler en éclats la chape de confidentialité protégeant jusqu'ici les comédiennes qui avaient fait quelques pas dans le genre – surtout par curiosité – à un moment de leur vie, mais qui n'avaient pas souhaité pour autant en faire leur métier ; et donc assumer demain cette expérience aux yeux de tous, y compris de leurs proches.

Certaines, en outre, avaient tenté cette expérience très jeunes. Chez les professionnelles, par exemple, Patinette avait débuté vers dix-neuf ans. Traci Lords, surtout, une Américaine avec laquelle j'avais moi-même travaillé plus tard, à Montrouge, avait fait scandale parce qu'elle serait entrée dans le métier vers l'âge de quinze ans. Chez les non-professionnelles, de véritables drames se sont donc joués autour de ce brusque changement de portage commercial du « X ». Tous, cascadeurs et cascadeuses du porno, nous en avons connus autour de nous, ou plus exactement dans notre sillage, de ces êtres soudain rattrapés par leur quête libertaire et meurtris par la mauvaise réputation.

L'opprobre, pour eux, était la même que la nôtre, mais la célébrité n'était pas là pour les racheter un tant soit peu dans le regard des autres. On peut fuir un métier, pas une famille. C'était terrible.

Dans son ouvrage autobiographique, *Moi, la scandaleuse*, Brigitte Lahaie, portée depuis toujours vers l'écoute des autres, s'est d'ailleurs attardée sur ces situations douloureuses. Face au développement du marché du porno, explique-t-elle, le nombre de comédiennes spécialisées dans le genre ne pouvait suffire à la demande. Alors on recrutait par tous les moyens possibles : « petites annonces dans les journaux, aux bureaux de placement, aux auditions dans certains cours et écoles de comédie, les contacts dans les cabarets et même le démarchage auprès des call-girls ».

Et pour ma part, j'ajouterai « dans les soirées privées » où, finalement, vu le caractère encore confidentiel de cette activité, certaines libertines ne voyaient pas grand mal à cela. C'était même, d'une certaine façon, une sorte de prolongement naturel à leurs débordements plus ou moins « bourgeois ». Mon amie Denise illustre parfaitement cette situation, mais elle, non seulement elle a toujours tout assumé, mais elle en a fait son métier. Les autres, pas.

Parfois tentées par une rémunération pourtant assez minable, explique Brigitte, certaines « jeunes femmes bien sous tous rapports » ont alors consenti à tourner un ou deux films « pas comme il faut », voire quelques plans, mais ceci en toute discrétion, sans en parler à quiconque. Hélas, avec la vidéo entrant dans les foyers à un prix de plus en plus abordable, avec la télévision aussi et toute la presse

spécialisée qui allait accompagner ce grand chambardement des mœurs et amplifier notre curiosité collective, ces filles allaient alors se sentir trahies, passant brutalement d'une ombre prudente à la lumière crue des projecteurs.

« Imaginez les conséquences, écrivait Brigitte en 1987. Une fille qui a tourné, à dix-neuf ou vingt ans, quatre ou cinq films pornographiques, qui n'en a jamais parlé à personne et qui, aujourd'hui, à trente ans, mariée, mère de famille, apprend brutalement que son nom figure au générique d'un film X, que ce film X est en location au vidéoclub du coin, qu'il va être programmé sur Canal Plus le mois prochain... Panique. » Et ceci, bien sûr, n'était pas spécifique à la France ; elle cite d'ailleurs l'exemple d'un suicide à Hambourg.

De fait, certaines situations étaient dramatiques ; *a fortiori* lorsque ces femmes n'avaient pas pris la précaution d'imposer un pseudo comme, nous l'avons vu, la plupart des professionnels l'ont fait.

Changer de nom, cela dit, n'offrait jamais une garantie absolue car peu d'années s'étaient écoulées entre les débuts du porno et l'irruption de la vidéo ; toutes ces jolies filles n'avaient guère eu le temps de changer. Moi-même, je me souviens d'ailleurs de Morgane qui, malgré son alias, avait perdu la garde de ses deux enfants. C'était pourtant une fille formidable, un de ces adorables « bonbons » au cœur sur la main qui vivait très sagement sa sexualité. Et puis une fille délicate aussi ; tout simplement humaine. J'ai gardé en mémoire un tournage pour Claude Bernard-Aubert, rue Bayard... dans un placard. Nous avions une scène tous les deux – difficile d'être plus nombreux ! – et je n'étais pas très bien ce jour-là. Lorsqu'elle a senti que je « faiblissais », elle m'a tout simplement tenu gentiment la main, et c'est reparti aussitôt. Et même, de plus belle !

L'ambiance des plateaux de l'époque, c'était aussi cela ; ce n'était pas uniquement des chairs qui se frottaient l'une à l'autre, c'était des sensibilités et parfois même de grandes délicatesses. Je me souviens d'ailleurs de la formule d'Alain Plumey pour résumer notre amie Denise : « une ogresse délicate »...

Et puis, dans un autre registre encore, il y a celles qui se sont jointes à nous pour diverses raisons, parfois tout simplement par affect, et qui ont vite déchanté en réalisant que ce n'était pas leur truc. On sait bien, du reste, que dans un registre pourtant infiniment plus *soft*, certaines comédiennes des plus classiques et reconnues se sont senties très mal en se mettant nues devant la caméra. Béatrice Dalle, Fiona Gélin, Valérie Kaprisky, pour ne citer qu'elles, en ont d'ailleurs témoigné. D'aucunes ont pleuré, voire vomé ; d'autres encore ont éprouvé l'impérieux besoin de se « purifier », par exemple en fuyant les tournages durant un certain temps. Nous nous trouvons là dans

l'infiniment intime ; nul n'a à juger.

Brigitte cite quant à elle une amie – France –, pleine d'espièglerie et avec un corps d'adolescente, qui n'avait trouvé aucun plaisir à l'aventure. Au contraire ! Pour ses débuts, elle avait dû pratiquer plusieurs fellations à la suite et, le soir, elle s'était effondrée. Elle en était tombée malade et Brigitte s'était sentie coupable de l'avoir plus ou moins entraînée.

Même si c'était là l'exception, l'un ou l'autre, l'une ou l'autre, nous nous sommes en effet senti des responsabilités – disons-le, des culpabilités – vis-à-vis de celles que nous avons entraînées ou laissées nous suivre – telle Liliane, par amour, en ce qui me concerne – dans ce grand tourbillon érotique, personnellement et socialement déstabilisant.

Ce faisant, j'ai seulement évoqué le cas des femmes, car la psychologie et la façon de « fonctionner » des hommes sont bien différentes. Tout d'abord, en effet, leur approche de la sexualité est bien plus déconnectée du domaine de l'affectif. Comme dit Alban, « la sexualité est plus anodine pour un homme ». Pour peu que l'on soit plutôt macho, « jouer au coq » n'est pas perçu chez les hommes comme dévalorisant. De même, au plan physique, le véritable problème pour eux n'est pas tant d'accepter que de « pouvoir ».

J'en ai vu des gars qui s'y voyaient déjà, arrivant plein de prétention parce qu'ils avaient couru quelques partouzes ! Et puis, flop... Devant les caméras, le type n'arrivait pas à bander. Ou bien c'était tout le contraire : il n'arrivait pas à se contrôler. À peine arrivé, monsieur était déjà parti... De fait, notre ami Jean-Pierre Armand avait la part belle pour « démonter » ce genre de personnages.

Ainsi, parfois, du fin fond de notre légèreté, de cette soif de vie et de plaisir qui nous éblouissait, étions-nous tout de même tentés de prendre un peu de recul et de réfléchir à cette sorte de grande machine à laver les inhibitions et les préjugés dans laquelle nous nous étions voluptueusement glissés corps et âme. Alain Plumey, lui, se retirait parfois au vert, Alban Ceray se mettra un temps au golf, et moi, en 1982, sans quitter le métier de la pornographie ni même renoncer aux soirées, j'allais arrêter les « cascades ».

Le tournant des années 1980 allait être en effet pour moi l'occasion d'une terrible prise de conscience : nous vivions dangereusement, nous jouions avec la mort. Jamais Eros et Thanatos n'avaient été aussi intimement liés ! Un autre chambardement était en train de s'imposer à nous, bien plus redoutable encore que la vidéo : le sida.

Le sida, ou plus exactement ses signes avant-coureurs, j'en ai découvert l'existence au tout début des années 1980, en tombant sur un article de *Libération* évoquant « le sarcome de Kaposi », appellation très provisoire, et montrant la photographie d'un malade squelettique,

à la peau couverte de plaques noires. Ce fut pour moi un choc ; un véritable message d'alerte et une prise de conscience. L'injustice de la loi « X », l'irruption de la vidéo, tout cela, soudain, ce n'était plus rien ; je réalisais que le danger, le vrai, était ailleurs : j'appartenais à une « colonie à risques » !

Jusqu'ici, pour nous tous les *boomers*, libertins ou pas, les maladies vénériennes, pompeusement modernisées dans leur appellation générique sous le vocable de « MST » (maladies sexuellement transmissibles), avaient des noms devenus si familiers qu'ils en dédramatisaient les dangers : chlamydie, chancre mou, blennorragie ou « chaude-pisse » ou bien encore uréthrite... Tous, plus ou moins, nous en connaissions un jour les douleurs et les désagréments : brûlures, picotements, écoulements, boutons, ulcérations, atteintes cutanées diverses et variées... Tout cela n'était guère ragoûtant mais, finalement, seuls quelques noms faisaient encore vraiment peur, tels « syphilis », ou « grande vérole », et « salpingite », pour les risques de stérilité.

Le sida, lui, allait bientôt inspirer franchement la terreur et le désarroi le plus total. C'était comme si l'amour épousait la mort.

En 1980, des chercheurs avaient identifié pour la première fois un « rétrovirus humain », privilège sanitaire jusqu'alors réservé aux animaux – hormis quelques singes, créatures pourtant bien peu libertines s'il en fut... L'année suivante, divers cas concrets avaient fait l'objet de descriptions dans des revues scientifiques et un nouveau nom générique, ou plutôt un acronyme, s'était alors progressivement imposé aux médias puis à notre conscience collective : le « sida » ou syndrome immuno-déficitaire acquis. Et précisément, en 1982, les savants allaient démontrer la transmission d'une « immunodéficience humaine » par voie sexuelle et sanguine, c'est-à-dire, plus largement, *via* le sang, le sperme, les sécrétions vaginales et même le lait maternel.

Mai 68 avait secoué les carcans étouffant jusqu'ici la société française, somme toute encore si « provinciale » jusque dans la capitale. La pilule avait révolutionné la vie des femmes et des couples, et une Parenthèse enchantée s'était généreusement ouverte pour ces enfants du *baby boom* assoiffés de liberté, de plaisir et de consommation. Avec le sida, cette parenthèse allait se refermer brutalement. Ce sont en effet pas moins de 25 millions d'individus, presque toujours infiniment plus « sages » que moi, qui allaient périr de ce rétrovirus dans le quart de siècle à venir.

Certains hommes, certaines femmes, atteints ou non, verraient d'ailleurs en ces souffrances et en cette hécatombe une punition divine. D'autres, plus simplement, y verraient mille raisons de se montrer plus prudents. Je fus au nombre de ceux-là.

Pour ma part, en effet, même si mon nom, la nature de mon savoir-faire et de mes investissements m'inclinaient fortement à rester dans les métiers du sexe, j'allais prendre la décision de cesser de jouer au « cascadeur » devant une caméra. Bien sûr, vu mes pentes, je ne pouvais renoncer totalement à tout ce qu'il y avait autour. *Off...* Même si j'allais désormais m'obliger à plus de retenue et de discernement en limitant le nombre de mes soirées, j'allais quand même demeurer prisonnier de mon démon de Vénus et donc bien fragile face aux tentations des rencontres de bonne fortune et des invitations nocturnes.

En outre, je dois l'avouer avec honte, les préservatifs n'ont jamais fait bon ménage avec moi. À chaque fois que j'en ai utilisés, je les ai « explosés ». Il est vrai que pour un professionnel du sexe, c'est un peu comme Les 24 heures du Mans : on n'utilise pas les mêmes pneumatiques que pour aller acheter ses croissants le dimanche matin...

Bref, après pareil parcours et avec seulement trois blennorragies à mon actif – ou plus exactement « pour seul passif » –, je reconnais bien volontiers que je suis véritablement un miracle !

Un seul rapport malheureux suffit effectivement pour être contaminé, et moi-même j'ai perdu quelques amis, notamment homosexuels ; les plus exposés, pensait-on, au début de cette maladie. Du reste, j'ai encore en mémoire cette réflexion que m'avait faite un jour l'un de ces amis, hétérosexuel lui, qui heureusement allait finalement se sortir d'affaire : « Quand je pense à ton parcours, et moi qui n'en ai pas fait le centième, je suis plombé ! C'est pas juste. » Il faut dire qu'il aimait tellement les filles qu'on le surnommait tout de même « la Mitraillette »... mais, dans ma situation, que voulez-vous répondre à cela ?

De fait, nous allions nous trouver brusquement démunis face à cette maladie sans commune mesure avec nos préoccupations ordinaires : tout simplement « assurer » sans dégâts... et le mieux possible, bien sûr.

Comme chacun en ce domaine, j'avais d'ailleurs mes trucs ; mais très peu. Deux, très exactement. Tout d'abord, une pommade antiseptique que j'utilisais après les rapports. Ensuite, un anesthésiant local à base de xylocaïne visqueuse, qui s'obtenait sur ordonnance mais que j'avais personnellement recommandé à un toubib, ai-je cru comprendre, amateur de sodomie. Avec ça, je pouvais tout faire, je survivais à toute surchauffe et je passais partout...

Quant au reste – pour me stimuler –, je n'ai jamais eu besoin de quoi que ce soit. La passion et le désir me faisaient office d'aphrodisiaques. Dans un reportage pour la 5, *L'Amour sur ordonnance*, Brigitte rappelait d'ailleurs un jour qu'on utilisait à

l'époque des stimulants assez simples : les tenues et les mots. « Pourquoi chercher l'artifice ? », demandait mon copain Piotr, qui estimait d'ailleurs qu'avant l'amour un calmant était bien mieux indiqué qu'un excitant. Quant à moi, je dois dire que l'important était d'éviter le stress ainsi que les abus d'alcool et de tabac. Il fallait rester naturel et en bonne santé ; c'est tout.

En fait, je ne crois guère aux effets réellement bénéfiques des aphrodisiaques ; de ceux d'hier comme de ceux d'aujourd'hui, qu'ils viennent des plantes naturelles des Anciens ou de la chimie des mafieux, tueuse de jeunesse. Par exemple, pire encore que le fameux « bois bandé » au nom prometteur, les *poppers* peuvent accélérer dangereusement le rythme cardiaque. De même, l'*ecstasy*, la soi-disant « pilule d'amour », si elle « branche » bien les gens, les rend-elle trop *speed* pour bander sérieusement – ce qui est le minimum dans notre métier.

Quant à se piquer, comme certains acteurs américains l'ont fait, il n'en était pas question ! D'ailleurs, plus tard, nous avons vu les dégâts produits par la drogue, notamment sur les filles, certaines ayant besoin d'aide pour faire face psychologiquement et en termes de rythme à un métier en pleine évolution, en pleine fuite en avant : toujours plus, toujours plus vite.

Moi-même, je l'avoue, j'ai bien sûr eu l'occasion d'essayer la cocaïne au cours d'une soirée du reste plutôt atypique au regard de ce que nous recherchions, mes amis libertins et moi-même. En fréquentant le monde de la nuit et sa « faune » très mélangée, c'était tôt ou tard inévitable. Heureusement, j'ai tout de suite pris conscience du danger en devinant la confusion de mon corps et de mon esprit.

Cette lucidité m'a sauvé, je me suis interdit d'aller plus loin. D'ailleurs, la mésaventure survenue à l'une de mes relations, non comédienne, allait me permettre de donner un visage à cette tueuse qui avance masquée vers les plus fragiles, notamment les plus jeunes. Cette magnifique blonde aux yeux bleus adorait « aligner les lignes » de coke et prisait bien d'autres drogues encore, jusqu'à une nuit où son petit ami m'a appelé au secours parce qu'elle était verte de la tête aux pieds et qu'elle « partait ». Nous avons dû la soutenir pour la faire marcher, lui donner des claques et de l'eau froide pour la maintenir éveillée jusqu'à l'arrivée d'un ami médecin. Finalement, son corps a rosi et elle est revenue à la vie, me disant d'ailleurs que j'avais été un « con » de m'occuper d'elle.

J'ai bien mesuré, à ce moment-là, toute son attirance pour l'ivresse du vide. Moi, au contraire, j'ai toujours recherché le trop-plein et la vie. La drogue est une saloperie inventée par des salauds !

Heureusement, en ce tout début des années 1980, lorsque j'ai pris cette décision d'arrêter les « cascades », nous n'étions pas encore dans

ces dérives, ni dans l'urgence. J'ai donc disposé d'un peu de temps pour décrocher des plateaux du « X » en honorant mes engagements et en organisant ma reconversion. Trois films, dont deux tournés en Allemagne avec mon ami et complice Alban Ceray, ont alors marqué pour moi cette période charnière où se refermait sinistrement notre belle Parenthèse enchantée.

Tout d'abord, en 1981, il y eut le tournage d'*Initiation d'une femme mariée*, de Claude Bernard-Aubert, dit Burd Tranbaree, qui lui aussi d'ailleurs, pour les mêmes raisons, allait alors décrocher. De surcroît, faut-il souligner que, dans ce contexte, Francis Mischkind, grand manitou d'Alpha France, allait également raccrocher les gants. Je l'ai dit, il ne reviendrait que plus tard dans ce métier, en imposant l'usage des préservatifs. Vis-à-vis des autres, disait Francis, tout comme Claude, il ne se sentait pas le droit de prendre pareils risques.

Initiation d'une femme mariée est donc hautement symbolique de la fin d'une époque et du 35 mm.

Dans ce film, j'étais « l'initiateur » et ma « créature » était interprétée par Cathy Ménard, dont je me trouvais donc extrêmement proche à l'époque. Là encore, je tournais d'ailleurs avec une équipe d'amis très choisis : Alban, Plumey, Piotr. Le fameux « Vilnus » de Rocco, alias André Kay, était même de l'aventure. Côté filles, outre Cathy, je n'étais pas malheureux non plus, avec Élisabeth Buré, Catherine Greiner et puis France Lomay, une grande professionnelle qui comptera bientôt une soixantaine de films à son actif. La complicité sensuelle et affectueuse avec Élisabeth et Cathy allait d'ailleurs rendre le tournage vraiment agréable.

C'était mon chant du cygne pour la France, car il me restait un film à tourner en Allemagne, mais c'était un départ en beauté, grâce à la magie de Claude, et en volupté, grâce à elles.

C'était en outre un tournage assez « chaud », avec une demi-douzaine de scènes de partouzes dans divers lieux : appartement, hôtel particulier et même le fameux Cléopâtre où j'avais tourné sur un billard ma toute première scène avec Nicole. Ces endroits, parfois traités en lumière rouge, étaient tous magnifiques, avec de beaux tableaux, des tapis, des meubles de style. Décors et éclairages avaient été particulièrement soignés, et puis il y avait même une scène très réaliste au bois de Boulogne, avec appels de phares, où ma compagne s'aventurait hors de la voiture.

Chacun, surtout, allait y donner le meilleur de lui-même pour le dernier film de Claude ; y compris notre très souple Piotr, qui s'était livré sur son sexe au même exercice de style que notre contorsionniste noir de *Diamond Baby*.

Au bout du compte, *Initiation d'une femme mariée* aura donc été le film de mon dernier orgasme cinématographique en France. En bon

patriote, c'est donc lui que je considère comme mon véritable adieu aux armes. Cet ultime abandon eut lieu à l'occasion d'une généreuse et très artiste fellation de Cathy, sous l'objectif insistant de Pierre Fatori qui, hélas, ne comprit pas le signe que je lui faisais de filmer alors mon visage plutôt que celui de ma partenaire et mon éjaculation – figure de style, il est vrai, assez incontournable. Jusqu'ici, en effet, j'avais toujours refusé ce cadrage-là au moment le plus intime ; je considérais que l'image de ce visage déformé par le plaisir n'appartenait qu'à moi-même et à ma partenaire. Ce « choix », cela dit, n'existait vraiment que pour le coût.

Aujourd'hui encore, je regrette ce ratage de dernière minute. Dans l'orgasme, c'était en effet bien plus notre sperme que notre visage qui intéressait le chef-opérateur ; neuf fois sur dix, il se contentait de plans de coupe pour illustrer avec un peu plus d'humanité notre plaisir.

En vérité, je portais déjà en moi ce rapport ambivalent au sperme, qui allait, au gré des circonstances, de l'émerveillement au dégoût. Voir ainsi jaillir ce « foutre » telle la lave imprévisible d'un volcan, tantôt en pluie fine, tantôt à gros bouillon, voire en coulée épaisse et visqueuse, avait pour moi quelque chose de magique. Au-delà du plaisir et du spectacle, je m'étonnais de ce raccourci génétique de moi-même, de cette explosion fécondatrice constituant tout à la fois mon identité et mon inimitable trace de vie.

Facétieux, j'imaginais aussi parfois tous ces sympathiques spermatozoïdes frétilant dans ce courant séminal comme autant de petits poissons joyeusement opiniâtres. Le fretin du bonheur ! Une soupe à la Woody Allen, en quelque sorte.

En revanche, avant même que ne vienne nous frapper cette peur du sida liée au sang et au sperme, j'éprouvais aussi parfois de la haine et du dégoût contre cette partie de moi-même qui, à certains moments, captait tout l'intérêt des opérateurs. Non seulement mon propre sperme me volait ainsi la vedette, mais aussi, me semblait-il, jusqu'à mon identité. Ce qui, précisément, était tout à fait paradoxal !

Comme le rappelle Francis Leroi dans son livre, son ami Alain Paucard, auteur érudit et bon vivant, grand connaisseur des whiskies, des séries B et des plaisirs de la nuit, établit un parallèle entre le sang s'écoulant des polars et le sperme s'écoulant du porno. De fait, me semblait-il parfois, on perd sa semence comme on perd son sang, et on perd son sang comme on perd la vie. Un autre raccourci...

Enfin, et surtout, autant je considérais que dans les soirées il fallait jouir avec les filles et ne pas se contenter de les « posséder » pour les comptabiliser et établir un score flatteur, autant sur les tournages devoir jouir pouvait me paraître pénible. J'ai pour habitude de dire que j'ai ainsi connu « des orgasmes sans saveur » ; c'est vrai, par obligation.

D'un côté, sur le plateau, nous devions savoir nous retenir de jouir le plus longtemps possible tout en assurant ; de l'autre, notre semence était soudain exigée, de manière quasiment contractuelle, pour le spectacle. Comme de simples oripeaux de théâtre, une gourmandise d'« entre actes » lubriques, un cosmétique pour dame... Mieux, comme le bouquet final du feu d'artifice du 14 juillet ! Et peu importait, pour l'équipe et le spectateur, de quelle manière on parvenait à cette pyrotechnie intime.

Hélas pour eux, c'était moi qui tenais la banque de cet or blanc qui faisait sinon ma richesse, du moins mon fonds de commerce. En vérité, par bravade autant que par lassitude, je ne me montrais pas toujours très pressé d'assurer mes versements... « limant » à n'en plus finir, repoussant toujours plus loin l'échéance d'une éjaculation alors déclarée impossible. Je maintenais ainsi le plateau tout entier dans une sorte d'attente obsessionnelle, et je crois bien que, dans ces moments-là, j'en ai vu certains me haïr. Facétieux, je vous dis !

Bref, la page se tournant en France, il ne me restait plus désormais qu'à honorer mes engagements en Allemagne, où deux films étaient prévus avec Alban ; une belle aventure là encore, avec d'incroyables souvenirs, mais pas uniquement pour nous...

Le premier film, *Hôtesse très intimes*, était une coproduction Davy-Ribu dont j'étais moi-même coréalisateur avec Miki, alias Michel Jean, mon futur associé de MRG. Alban et moi y interprétions les rôles principaux : comme dans notre vie, deux amis très branchés sur le sexe... qui animaient une agence d'un genre assez spécial, puisqu'elle recrutait des hôtesse pour permettre à ses clients de vivre leurs fantasmes. Les affaires de ces deux petits malins allaient bien sûr marcher du tonnerre de dieu, ce qui donnait prétexte à un certain nombre de scènes des plus chaudes, souvent filmées avec deux ou trois caméras.

Cathy Ménard était la seule actrice française ; le reste du casting, effectué à Munich, était assuré par de délicieuses beautés germaniques qui, pour Alban et moi, tous deux gourmands germanophones, alliaient bien sûr le goût de la nouveauté aux plaisirs de langue... L'une d'entre elle allait d'ailleurs nous laisser un souvenir impérissable. De quoi nous faire croire en l'Europe jusqu'à la fin de nos jours. Après l'acier, le charbon, la politique agricole commune, nous découvrions plus que jamais le bonheur de l'union européenne dans le sexe !

Cette immense Viennoise d'un mètre quatre-vingts, charpentée façon Brigitte Nielsen mais en plus charnue, avec notamment « un beau carré d'arrière », comme disent les jockeys, en était pourtant à son coup d'essai dans le cinéma porno. Coiffeuse – décidément – et mariée – monsieur était au courant de son projet –, elle nous avait

expliqué, la veille au soir du tournage, à la villa Müller de Munich, qu'elle était venue là non pas pour l'argent, mais pour se faire plaisir en vivant ses fantasmes. Ce en quoi, du reste, elle cadrait ainsi très bien avec le synopsis du film.

Moi qui suis plutôt attiré par les petits gabarits aux poitrines menues, j'avoue avoir été sur le coup plutôt effrayé. Qu'allais-je faire de « tout ça » ? Et puis finalement, à force d'entendre cette sensuelle créature nous décrire par le menu ses très nombreux fantasmes, je me suis dit que ça vaudrait sûrement la peine de s'intéresser à la question et de revoir mes préjugés...

Tout en réalisant que nous n'aurions jamais le temps de tout faire et que d'ailleurs tout n'était pas faisable à l'écran, Alban et moi, nous nous sommes donc concertés pour adapter notre scène avec elle en conséquence. Déjà, nous savions qu'elle voulait « tout faire », ça elle nous l'avait dit, et puis nous avons bien compris qu'elle était également gourmande de sperme. Sans aucun tabou, il fallait donc prévoir des chargeurs 35 mm en conséquence, réquisitionner trois caméras... et préalerter l'équipe technique !

Le tournage du lendemain, pleinement à la hauteur de nos espoirs les plus fous, fut donc mémorable pour nous trois, et sans doute aussi pour nos camarades qui allaient devoir ainsi patienter très longtemps dans je ne sais trop quel état. Le tournage dura en effet près de cinq heures, sans aucun relâchement dû à la fatigue ou au manque d'imagination. Sans jamais nous lasser, Alban et moi avons joui ainsi à trois ou quatre reprises chacun. À lui seul, notre trio semblait même constituer une partouze parfaite où nous aurions été bien davantage !

Toujours très professionnel, Alban avait même consenti à ôter sa montre pour un *fist-fucking* d'enfer ; non pas tant pour éviter de faire mal que pour ne pas perdre son bien...

« Aux manettes », Miki, lui, organisait les prises de vue absolument comme il le sentait ; sans consignes préalables. Un bel exercice de style pour lui aussi, car nous nous dépensions si fort, tous les trois, qu'il y avait de plus en plus de spectateurs sur le plateau. Jusqu'à une douzaine de personnes ! En fait, chacun apportait sa part, un peu comme dans une auberge espagnole.

D'ailleurs, très échauffée, notre brûlante viennoiserie s'était même soudain laissé aller à demander à mon complice de se fendre d'une petite fellation sur mon adorable personne... Je me souviendrai toute ma vie de la réponse d'Alban, pleine de morgue : « Non, je suce pas mon pote. » Merci, Alban ; t'es un ami, un vrai !

Bref, le soir venu, alors que tout pouvait laisser à penser que nous étions rassasiés et vidés, Alban et moi, nous étions au contraire grandement demandeurs d'une suite nocturne, cette fois-ci très privée, avec notre blonde sculpturale. Et d'ailleurs, vu le niveau de nos

« prestations », nous ne doutions pas un seul instant qu'elle se précipiterait sur l'offre. Du fin fond de notre machisme primaire, peut-être même que nos pauvres cerveaux reptiliens imaginaient cela, pour elle, comme un avantage en nature à ajouter à son cachet... Grossière erreur !

Rassasiée, tout heureuse, souriante, la belle nous remercia chaleureusement de l'avoir ainsi « régalée » et, empoignant sa valise, fila prendre le train de nuit pour rejoindre à Vienne un mari sans doute très impatient d'entendre son récit. Bien sûr, me direz-vous, les sentiments, ça ne se commande pas... En tout cas, si fabuleuse fût-elle, cette expérience avait de quoi rendre modeste !

Cette scène criante de vérité frappa bien sûr le public et contribua ainsi largement au succès du film. *Hôtesses très intimes* allait donc immanquablement avoir une suite.

S.O.S. Fantômes, également tourné en Allemagne et qui sera donc outre-Rhin mon tout dernier film de « cascadeur », réunissait pour l'essentiel la même équipe. La tchèque Olinka Hardiman, que tous appelaient en fait Olinka, était assurément alors la plus connue des belles étrangères du plateau. Avec son ample chevelure blonde et ses formes généreuses, elle jouissait et usait savamment d'une véritable ressemblance avec Marilyn Monroe. Mais la belle avait aussi une tête et du caractère ; difficile de lui imposer quoi que ce soit sans obtenir sa pleine adhésion.

Dans cette suite, Alban et moi interprétions donc les mêmes personnages. Ayant fait fortune dans les affaires avec cette agence de fantômes, nous étions cette fois-ci censés avoir acheté un château : une magnifique demeure, près de Hambourg, louée à un chef d'orchestre possédant une collection de clavecins, dont l'un d'entre eux aurait même eu la grâce de voir jouer Mozart. Chaque matin, du reste, le propriétaire des lieux honorait au clavier le divin maître. Nos activités étaient bien sûr infiniment plus terre à terre...

Alban, notamment, avait une scène drolatique au grenier, où il était déguisé et grîmé en Dracula, canines comprises. La jeune femme, nue sur une bergère, qui lui donnait la réplique – en fait, une secrétaire de mon ami « Ribu » – devait lui dire : « Bonsoir, comte Dracula. » Et, au lieu de ça, la charmante « créature » lui lança : « Bonsoir, Dr Frankenstein. » Toujours plein d'humour, sans se démonter le moins du monde, notre Alban sourit de toutes ses longues dents à la caméra et lâcha : « Je crois qu'elle s'est trompée de film... » Ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'embrayer immédiatement l'action ! Le rire gigantesque de l'équipe fut un de ces brefs moments magiques, de pure complicité amicale, que nous croisions de temps à autre sur les plateaux et qui nous maintenaient si unis sur les tournages.

Dans le genre, je me souviens d'ailleurs d'un duo avec Véronique

Maugarski, une grande amie de Brigitte, qui s'était montrée adorable avec elle lorsqu'elle avait rejoint le métier. Cette magnifique et adorable blonde, pleine d'humour elle aussi et qui semblait toujours sortir de la messe du dimanche, s'était ce jour-là « un peu » laissé aller avec moi au cours d'une fellation, tandis que le caméraman guettait toujours mon orgasme. « Ben alors ? » avait-il finalement demandé. Et elle, mi-souriante, mi-embarrassée, de répliquer : « J'ai tout avalé... » Grand rire, là encore ! Jean Lefèvre n'avait pas fait mieux dans *Où est passé la 7^e compagnie ?* avec sa fameuse réplique : « J'ai glissé, chef... »

Il faut dire que pour ce genre de films, la bonne entente dans l'équipe et la complicité entre partenaires étaient tout à fait essentielles à la qualité du tournage et donc au résultat final. Si elles n'étaient pas au rendez-vous, ça se ressentait à l'écran. D'où l'importance du travail de casting. C'était un peu comme placer des convives à une table ; il fallait éviter de tenter d'associer les caractères qui à l'évidence se heurteraient. Sur ce dernier tournage en Allemagne, Alban et moi avions d'ailleurs simulé une engueulade phénoménale qui, au bout du compte, remettait en cause la suite du tournage. Tout le monde vivait ça comme une catastrophe. Gros soulagement pour tous quand ils avaient compris que c'était une plaisanterie !

De mon côté, pour *S.O.S. Fantômes*, je me souviens surtout avoir tourné une scène tout à fait « brûlante » avec une autre Autrichienne, également très motivée, venue spécialement pour l'occasion alors qu'elle travaillait ordinairement dans la diplomatie. Là encore, ce long tournage de plus de trois heures avait été tout à fait exceptionnel ; à tel point du reste qu'une fois les caméras arrêtées ma partenaire et moi avions joué les prolongations sans même quitter le plateau. Cathy Ménard, qui était donc également du tournage, m'avait du reste pincé les fesses au passage en grinçant : « Quand t'auras fini, tu viendras nous rejoindre pour manger... »

Le soir, littéralement vidé, je lui avais de plus refusé ma chambre ; si bien que le lendemain, pour se venger – mais c'était une vengeance bien agréable ! –, Cathy m'avait honoré d'une fellation magistrale, oserais-je dire « digne de Mozart », alors que j'interprétais un gynécologue en blouse blanche, les pieds bien calés sur les étriers de son fauteuil d'auscultation. Là encore, son regard en disait long : « Je l'aurai ton sperme ! » Décidément, comme je viens de l'expliquer, c'était une manie dans ce métier.

Pour Cathy, en tout cas, c'était sa manière à elle sinon de me rappeler à l'ordre, du moins de me ramener à ce qui était l'ordre dans notre pays... Un pays que nous ne risquions du reste pas d'oublier totalement puisque nous avions au château un perroquet dont je n'avais pas assuré personnellement le casting... mais qui avait reçu

des Allemands le doux nom de « Mitterrand », et de Davy, d'un naturel plus familial, celui de « François ».

Toujours est-il qu'à sa sortie, ce film allait faire un tabac. Je crois bien que nous n'avons jamais vendu autant de cassettes. Ce succès, hélas, allait valoir à ma partenaire autrichienne une notoriété qui lui coûterait son poste aux Affaires étrangères ! Au contraire, hormis cet incident à la douane avec Davy, je peux dire que pour nous, comédiens et producteurs français, d'une façon générale l'Allemagne nous a toujours plutôt réussi.

Alban et moi avons tout particulièrement apprécié chez nos voisins allemands cette approche du sexe bien plus naturelle et infiniment moins hypocrite. Là-bas, les films pornos faisaient d'ailleurs l'objet d'une présentation aux médias, et certaines scènes se trouvaient même applaudies à cette occasion. En outre, nous étions toujours bien accueillis. On venait nous chercher à la gare ou à l'aéroport. Brigitte se souvient encore qu'en 1979, à Düsseldorf, on l'avait attendue avec une Rolls-Royce, comme une star, et puis elle avait trouvé fleurs et champagne à son hôtel. La classe !

En revanche, il est vrai que le *hard* allait ensuite se faire assez vite bien plus exigeant outre-Rhin. « Une comédienne qui veut tourner en Allemagne aujourd'hui, écrit Alban dès 1992, doit accepter des actes qu'on n'aurait pas imaginés il y a vingt ans. »

Pour ma part, avec le recul, l'Allemagne de l'Âge d'or du porno me fait surtout penser à Thérèse Orlosky, une créature volontaire et opulente, avec une poitrine lourde comme une langue pâteuse un lendemain de gueule de bois. À mon sens, bien qu'étant d'origine polonaise, et si l'on met à part l'empire commercial de Beate Uhse, c'est elle qui incarne le mieux le professionnalisme allemand tant dans la comédie et le sexe que dans les affaires liées au porno – presse, production, diffusion.

En tant que « cascadeuse », en tout cas, Thérèse Orlosky connut sur les écrans du « X » une longue heure de gloire qui allait très au-delà des frontières de l'Allemagne, laquelle n'était du reste pas encore réunifiée à l'époque. Cela dit, je dois avouer que je n'avais moi-même guère de *feeling* pour sa personne, notamment son physique – rien à voir avec la silhouette d'une Annette Haven ! Ainsi, lorsqu'elle est venue tourner en France, notamment chez Honoré de Paris, j'ai refusé l'offre de « cascader » avec elle qui m'était faite avec insistance par son compagnon et manager. Je m'en suis tenu strictement aux engagements pris en matière de casting et de décors, ce qui a pas mal agacé le monsieur en question, d'ailleurs reparti sur les chapeaux de roues et qui, je crois, a quelque peu « planté » sa grosse Mercedes en filant...

En vérité, l'évocation de l'Allemagne et de ses frontières me rappelle

surtout une formidable opportunité qui m'avait un jour été donnée, précisément en me rendant en train à Berlin. J'y accompagnais alors pour un tournage une superbe blonde, danseuse au Moulin rouge, et après que les hasards de dame SNCF nous aient placés dans deux wagons différents, j'avais obtenu généreusement du contrôleur un compartiment en wagon-lit « pour discuter » avec cette compagne qui du reste participerait là à son tout premier et tout dernier film porno. Bien sûr, le champagne aidant, nous avons fait bien plus que discuter... et finalement le contrôleur nous a autorisés à conserver l'endroit pour la nuit. Un beau garçon merveilleusement compréhensif qui poussa même le savoir-vivre jusqu'à nous apporter au matin un petit déjeuner que nous n'avions pas commandé ! Un privilège de la notoriété, sans doute.

Toujours est-il que puisque nous ne manquions pas non plus de savoir-vivre, ma complice et moi, pour lui manifester dignement notre gratitude, je me suis absenté un bon quart d'heure, le temps que la belle puisse le remercier à sa manière... Décidément grand seigneur, lui-même nous fit du reste cadeau et du champagne et du sleeping.

Hi-pi-pipe, hurra ! Vivent les transports amoureux !

CHAPITRE XV

ROMANS-PHOTOS ET ROMAN-VIE

En 1982, ma vie professionnelle allait donc se trouver toute chamboulée, néanmoins ce chant du cygne assumé devant les caméras des deux rives du Rhin ne signifierait pas pour autant pour moi un total adieu aux armes. Certes le « cascadeur » se retirait du cinéma « X », mais, fort de l'expérience également accumulée depuis maintenant huit ans dans les castings, les décors et la production, j'allais retourner aux sources de mon porno, c'est-à-dire les romans-photos. Sans compter les soirées, bien sûr, auxquelles mon démon de Vénus ne pouvait décidément renoncer si facilement, et puis les opportunités offertes par une notoriété déjà très suffisante pour me valoir l'attention, voire les bonnes attentions, des gens portés sur la chose.

Pour moi, cette nouvelle aventure dans le roman-photo allait donc passer par l'Italie. Outre mes toutes premières prises de vues en qualité de « cascadeur », en 1974, depuis cette date je m'étais d'ailleurs déjà intéressé à l'organisation de tournages dans ce pays. Les Italiens s'étaient en effet lancés depuis longtemps dans la réalisation de films de série B agrémentés de scènes nettement érotiques mais pas non plus franchement pornographiques. Je m'étais donc hasardé dans ces coproductions où l'on croisait agréablement de petites vedettes qui finalement n'en sortiraient pas trop stigmatisées – oserais-je dire « marquées à la culotte » –, mais, de mémoire, trois films dans ce registre m'avaient suffi. Je voulais bien participer au financement des tournages proprement dits mais pas aux à-côtés nocturnes que s'autorisaient certains de mes associés : notes de taxi faramineuses et notes de restaurant pour le moins salées. J'avais donc préféré me retirer du système, laissant à d'autres l'opportunité de faire le dindon à ma place.

Avec les romans-photos, cette fois-ci les choses allaient être infiniment plus sérieuses. D'autant plus que ces « tournages » pour les revues de ce groupe de presse italien, notamment *Supersex* où brillait donc Pontello, la star masculine d'outre-Monts jusqu'à l'arrivée de Rocco, avaient lieu en France, où depuis mon fief parisien j'assurais pour la production le rôle de directeur exécutif.

Fort de mon carnet d'adresses, je préparais avec soin les castings et

trouvais les décors, et chaque mois l'équipe de tournage italienne déboulait à Paris pour des campagnes de prises de vues en noir et blanc de deux à trois semaines : metteur en scène, photographe et assistant ; sans compter le patron lui-même, Nicolas Onoratti, qui faisait souvent le déplacement. C'était une lourde organisation et bien sûr j'allais bientôt moi-même disposer sur place d'une équipe technique complète pour l'assistance de production, les décors, les accessoires, les costumes, le maquillage...

En outre, l'entreprise allait vite prendre de l'importance, grâce notamment au succès de la revue gay *Golden Boy* et à l'arrivée remarquée de la Cicciolina, engagée à grands frais dans l'aventure car en Italie son seul nom suffisait à remplir des stades de plusieurs milliers de personnes. Ses « prestations », il faut le dire, y étaient à la hauteur de sa réputation.

Côté castings, les choses se passaient de la même manière que pour le cinéma. Après avoir moi-même pu observer à mes débuts les méthodes vicieuses de certains chasseurs de têtes véreux, notamment dans le roman-photo, je m'étais forgé ma propre « éthique » et je veillais toujours à me placer du point de vue des comédiens – ce que j'étais foncièrement –, tant pour les conditions de travail que pour les cachets. Pour chacun ou chacune, photos à l'appui, j'établissais une fiche de renseignements précisant notamment les pratiques ou les réticences annoncées.

S'agissant des filles, je notais bien sûr très soigneusement leurs mensurations, mais je veillais aussi tout particulièrement à la grâce des jambes et exigeais quelques clichés dans des poses lascives, de manière à pouvoir jauger leur réelle décontraction devant l'objectif. Pour les hommes, des photographies prises tout habillés pouvaient suffire ; en revanche, il me fallait d'autres garanties.

Dans notre métier, bander vite et à la commande, c'était de l'argent car l'assurance pour la production de ne pas désorganiser le plan de travail de toute l'équipe ; pire que pour une armée, la débandade était fatale ! Lorsque je recevais un candidat, je lui accordais donc quelques minutes d'intimité dans mon bureau pour qu'il se mette en condition et que je puisse juger sur pièce. Mieux valait qu'il y parvienne ainsi, sans complications, sinon ce n'était pas bon signe pour affronter les remarques plutôt « démobilisantes » des Jean-Pierre Armand ou André Vinouze...

Quatre fois sur cinq, d'ailleurs, il y avait un problème lors de ce premier contact. De plus, je veillais également à ce que les choses soient bien claires entre nous : si le jour J le postulant ne parvenait pas à assurer pleinement son rôle, son cachet revenait automatiquement à celui qui était amené à le doubler « au pied levé ». *A priori*, ça motivait ; mais ça pouvait aussi rajouter de l'angoisse.

Pour ma part, lorsqu'hier j'effectuais des castings à destination du cinéma, mon tarif était fonction de ma participation ou non au tournage. Si j'y étais moi-même « cascadeur », mon prix était bien sûr moins élevé. En tout cas, je n'ai jamais essuyé de refus, ce qui laisse à penser que mes exigences étaient justes et réalistes.

Je me souviens notamment d'un rendez-vous avec un directeur de production allemand, à l'hôtel Lutétia – ça ne s'invente pas... – pour sélectionner et recruter d'un seul coup une trentaine de comédiens. Pour 5 000 marks, l'affaire était bouclée en l'espace de deux heures et mon commanditaire pouvait retourner l'esprit tranquille outre-Rhin ; il était assuré d'avoir le jour venu les profils et les compétences recherchés, et de surcroît sans tensions sur le plateau. Alors évidemment, sur le coup, il avait trouvé ça cher pour si peu de temps passé sur son problème, mais finalement il avait admis que derrière ces deux heures-là il y avait des années et des années d'expérience de terrain et de découverte des gens du métier.

Pour mes débuts avec ce groupe de presse, j'avais pris mes quartiers dans un hôtel de Saint-Germain, le Madison. L'endroit était commode, tant par sa situation en plein Paris que par la disposition des lieux et mes relations faciles avec ses gérants. Dans l'ensemble, les prises de vues s'organisaient sans problème, le seul point délicat étant parfois d'avoir à contrôler les poussées d'humeur de notre ami Pontello – il n'avait pas toujours que le sexe et la jambe raides... En fait, de cette première époque de ma collaboration avec ce groupe italien, je me souviens d'un seul incident, justement survenu devant l'hôtel et qui, du reste, avec le recul, est plutôt drôle.

C'est là en effet, en pleine rue, que j'ai eu sinon l'une des plus grandes peurs de ma vie, du moins l'une des plus brutales surprises. Ce jour-là, pour les besoins du scénario, j'avais loué des armes démilitarisées chez Maratier, une armurerie réputée ; malheureusement, mon assistant, un Lyonnais, avait laissé traîner un pistolet-mitrailleur, bien visible, à l'intérieur de sa R5 rouge, immatriculée dans le Rhône. En me penchant à l'intérieur de la Renault pour récupérer l'arme, je me suis alors fait solidement empoigner par deux policiers en civil qui me collèrent du même coup la gueule de leurs révolvers sur les tempes. « Bouge pas ! » hurlaient-ils. Tu parles ! Je n'en menais pas large...

Je me suis ainsi fait embarquer vite fait dans le panier à salade où, heureusement, l'un des flics m'a reconnu et a donc daigné tendre l'oreille à mes dénégations. La mésaventure fut donc de courte durée pour moi et, au-delà de l'évidente imprudence de mon assistant, j'eus l'explication de la réaction rapide et musclée de la police : en fait, l'Antigang avait reçu une information selon laquelle une bande de truands lyonnais en R5 rouge s'apprêtait à braquer une banque située

à 150 mètres de l'hôtel Madison... Une extraordinaire coïncidence que nous n'aurions jamais osé glisser dans nos romans-photos !

Le succès aidant, il a vite fallu voir plus grand et rechercher d'autres commodités pour nos tournages. Dans un premier temps, j'ai donc loué trois appartements à proximité de la gare du Nord : un pour le patron, un autre pour héberger l'équipe italienne et le dernier pour les tournages. Dans celui-ci, la cuisine servait bien sûr aux repas mais aussi comme « atelier » pour bricoler tous les accessoires ou petits éléments de décor nécessaires à la réalisation d'un roman-photo. Et pour cela j'avais un assistant, Laurent, qui était un véritable champion du bricolage : le « MacGiver » de la photo porno. Un autre assistant, italien celui-là et dont je tairai le nom, semblait s'intéresser davantage au shit... et à la première barrette trouvée en tournage je l'ai viré sans discussion possible. Comme Denise, je ne supportais pas ça ! Ces gens-là ont ensuite causé trop de dégâts sur les plateaux.

Généralement, dans l'action, mon équipe technique comprenait un metteur en scène, une costumière-maquilleuse et deux photographes ainsi que l'assistant de chacun d'eux. Mine de rien, ce n'était pas toujours facile de manager tout ce petit monde et d'organiser son travail avec les comédiens ; le tout, bien sûr, en se tenant dans le budget et les délais prévus. Néanmoins, nous allions ainsi sans cesse de l'avant, tant en quantité de travail qu'en passant bientôt à la photo couleur. D'autant plus que le succès des intrigues policières de *Supersex*, notre revue phare, appelait toujours plus de nouveaux décors.

Au bout du compte, il m'a donc fallu imaginer un autre dispositif, encore plus professionnel celui-là ; une évolution qui allait d'ailleurs être pour moi l'occasion d'une nouvelle amitié.

Cette fois-ci, en accord avec ce groupe de presse italien, je montai carrément en France une société de type SARL dont je confiai la gérance à un ami de nationalité italienne, et je passai une annonce dans le journal pour dénicher de vrais locaux commerciaux en région parisienne. C'est ainsi que j'allais faire la connaissance de Gérard C., un homme d'affaires plutôt avisé et pour le moins polyvalent qui me proposa une partie d'une usine désaffectée de Montrouge, dans la banlieue sud de Paris – la ville de Coluche –, et qui allait lui-même devenir non seulement un ami mais aussi mon associé pour M.R.G.

Comme pour la location de certains châteaux, dans mon annonce je m'étais gardé de me montrer trop précis sur nos futures activités et, à l'époque, Gérard imaginait quelque chose qui ressemblerait davantage à une salle de sport. Dans un premier temps, allant nécessairement un peu plus loin lors de notre rencontre, j'allais ainsi me contenter d'évoquer la réalisation de romans-photos policiers avec, peut-être ça et là, un « soupçon » d'érotisme. Et puis, comme je lui proposais

d'assurer lui-même le « studio » en question, j'avais emporté facilement sa décision.

À Montrouge, je disposais maintenant de quelque 1000 m² de locaux bien aménagés et commodément répartis sur trois niveaux, dont un sous-sol plus particulièrement destiné à la technique. On y fabriquait et stockait en effet les accessoires et des éléments de décor, désormais plus importants, notamment de vrais panneaux coulissants, exactement comme au théâtre. Les étages, eux, consistaient en divers plateaux et en bureaux, dont le mien, où Nicole me rendait donc de temps à autre visite.

À ce détail près, à Montrouge les choses se passaient sans problème, entre professionnels. Je ne me souviens guère que de quelques soucis avec Tina Aumont, qui était déjà une petite célébrité en Italie et que nos commanditaires nous avaient envoyée pour faire des photos ; elle nous arrivait le visage déconfit et on perdait un temps fou en maquillage. Pour le reste, il ne s'agissait qu'assez rarement de nouveaux cascadeurs qui ne parvenaient pas à « cascader »... Il m'est d'ailleurs arrivé ainsi d'avoir moi-même à redresser une situation des plus compromises, mais ce fut l'exception. Là-bas, mon unique rôle de comédie – sans sexe – a consisté à interpréter un enquêteur britannique, avec chapeau-melon et un basset artésien pour compagnon ; une sorte de Colombo mais *so british*...

Outre Pontello et Rocco, l'autre personnage « italien » ayant le plus marqué cette période de ma carrière est sans conteste la Hongroise Ilona Staller, alias « la Cicciolina », réputée tout à la fois pour ses prestations pornographiques, ses engagements de député, notamment au service des enfants malheureux, et les expositions d'art moderne de son compagnon, Jeff Koons, qui parviendra même à imposer ses créations sur le site pour le moins classique du château de Versailles.

Après avoir été découverte par Roberto Scicchi – d'où son surnom –, « la Cicciolina » déplaçait déjà en Italie jusqu'à 5 000 personnes pour des spectacles érotiques – un truc impensable en France ! – et elle avait surtout fait scandale en s'introduisant un serpent dans le vagin. Une facétie animalière qui avait valu à cette nouvelle Ève quelques ennuis avec la SPA locale. En tout cas, par-delà l'attrait singulier du look et du personnage qu'elle avait vite su imposer, je dois avouer que je l'aimais bien.

Ilona est quelqu'un de vraiment très gentil et dont la compagnie est toujours très agréable, quelles que soient ses extravagances. Et comment ne pas se souvenir de ces soirées où nous allions dîner ensemble au restaurant sans qu'elle renonce pour autant à sa tenue fétiche, avec son nounours, son diadème de fleurs et sa robe transparente sous laquelle elle s'obstinait à ne jamais porter de culotte... Les hommes étaient fous en la découvrant !

Bien sûr, nous avons déjà eu l'occasion de tourner ensemble, la Cicciolina et moi, et je crois pouvoir dire que nous y avons même éprouvé un plaisir partagé. Je me souviens d'ailleurs très précisément d'une scène où, sans rire, elle m'avait murmuré avec son délicieux accent exotique : « J'aime travailler avec toi. Tu es doux et tu restes au bord. » Sur ce point, cela dit, elle exagérait un peu. À ce moment-là, je me trouvais collé à son dos, glissé au plus intime... engagé jusqu'aux bourses.

À Montrouge, j'ai retrouvé la même complicité amicale avec elle, en dépit de la présence dudit Roberto Scicchi, son photographe personnel ; un type étonnant lui aussi, qui se baladait sans cesse avec un caméléon sur le bras. Quoi qu'il fasse, ce gars s'arrêtait tout le temps pour donner des mouches à l'animal ; c'était pénible ! Je crois qu'à tout prendre j'aurais encore préféré le serpent dans le vagin... Ce type, en tout cas, avait du savoir-faire. Il avait repéré Ilona dans la rue, alors qu'elle faisait du tourisme et, pour la séduire, il l'avait guettée en bas de son hôtel en faisant le poirier.

C'est également à cette époque que j'ai rencontré Traci Lord pour le casting de son dernier film en France, *Traci, je t'aime*, du reste réalisé dans notre studio de Montrouge. Comme Annette Haven, elle aimait bien les *frenchies* et elle souhaitait tourner avec moi. Elle me faisait l'honneur de me comparer à Harry Reems, avec qui elle avait débuté aux États-Unis. Hélas, je m'étais retiré des « cascades » et j'ai donc confié le rôle à Alban, qui, je crois, ne m'en a pas voulu... À l'époque, ces Américaines étaient de vrais bonheurs !

En 1981, pour *Paris telefon 666*, une coproduction franco-allemande de Gérard Kikoïne, j'avais d'ailleurs eu le bonheur de me plonger dans un océan de plaisirs avec Désirée Cousteau – de son vrai nom Deborah Clearbranch. Sa découverte, la veille du tournage, avait pourtant été pour moi plutôt déconcertante : grosse moumoute d'hiver, des baskets de couleurs différentes, des seins comme des pastèques... J'ai failli fuir. En revanche, sur le plateau, j'ai trouvé une adorable bombe ! À tel point que nous avons fini la nuit ensemble à l'hôtel. Finalement, j'aurais beaucoup fait pour les relations franco-américaines...

En réponse aux premières alarmes liées au sida, l'une de nos grandes préoccupations était bien sûr dès cette époque de veiller au suivi médical des comédiens. Nous travaillions ainsi en liaison avec le docteur Richard – sans commentaire... –, un médecin de Pigalle spécialisé dans les maladies vénériennes et donc, vu sa localisation, particulièrement expert en matière de maladies professionnelles des métiers du sexe.

Moi-même, lors d'interviews, j'ai alors fait diverses déclarations soulignant les risques désormais encourus par les comédiens au moment même où l'irruption de la vidéo tirait les cachets vers le bas.

Dès cette époque, j'avais aussi tenté d'attirer l'attention de Michèle Barzac, en charge des questions de santé, sur l'intérêt d'installer des distributeurs de préservatifs dans les établissements d'enseignement. De même, j'allais me rapprocher de spécialistes du sida pour proposer des réponses aux questions du public via mon site Minitel 36.15 Dallas. Là aussi, ce fut toutefois un coup d'épée dans l'eau, la plupart des hétérosexuels imaginant encore ce mal réservé aux seuls homosexuels.

Comme je l'ai dit, c'est finalement à Canal+ et à des gens comme Francis Mischkind que l'on doit d'avoir vu imposer le port de capotes – le *safe sex* – sur les tournages. Dans les années 1990, on a aussi imposé dans le métier de présenter en casting des certificats de bonne santé, mais je suis convaincu que des faux ont circulé. Aux États-Unis, on a alors beaucoup parlé du décès de John Holmes, « Monsieur 35 centimètres », que l'on a imputé au sida ; en revanche, en France, en dépit de diverses rumeurs, je n'ai jamais eu connaissance à l'époque de cas mortels avérés dans notre métier.

Bref, au-delà de ces risques qui montaient, globalement cette aventure à Montrouge était tout à la fois exigeante en termes de travail et de responsabilités, et très agréable au plein humain, avec notamment la participation de Guy Royer comme gérant mais aussi de Dominique Aveline, homme d'un sérieux absolu que j'avais choisi pour être mon assistant. Chaque midi, l'équipe déjeunait au restaurant voisin du studio où, à l'inverse de la plupart des productions françaises, je tenais à ce que tous aient droit à un repas copieux. Une « générosité » inspirée de Jean-François Davy, qui considérait les comédiens comme des « collaborateurs de création », et qui nous amenait également à prévoir sur le plateau diverses douceurs auxquelles, je le savais d'expérience, l'équipe était sensible : thé, café, jus de fruits, petits gâteaux...

Enfin, ainsi que je l'annonçais ci-avant, cette aventure allait en outre m'offrir l'opportunité d'une nouvelle amitié.

J'évoquais tout à l'heure un « soupçon » d'érotisme ; or, du soupçon à la méfiance, il n'y a qu'un pas... Ainsi le bailleur des locaux, Gérard C., allait-il bientôt se montrer fort intrigué par toutes ces filles superbes, très maquillées et souvent très sexy, pour ne pas dire assez provocantes, qu'il croisait au restaurant voisin. De plus, je l'apprendrai plus tard, l'un de ses employés allait me reconnaître. Et puis, bien davantage encore, je finirai par soupçonner l'un de nos comédiens, Thierry Debremm, d'avoir eu une aventure avec une dame liée à quelqu'un de sa propre équipe. À la longue, une explication était de toute manière inévitable.

Et ma foi, celle-ci se déroula fort bien, en toute franchise et sans crispation aucune. De relations strictement professionnelles, nous

allions ainsi rapidement passer à des relations authentiquement amicales. Désormais, Gérard allait me rendre régulièrement visite dans les locaux qu'il nous louait ; signe qu'au bout du compte le genre de gymnastique que nous y pratiquions n'était pas fait pour lui déplaire.

C'est ainsi, sur cette relation de confiance, que nous avons donc eu l'idée de lancer à trois, avec Miki, notre propre société de production et de diffusion : M.R.G.. En vérité, cette association était une sorte d'auberge espagnole où, à parts égales, chacun apportait ses moyens particuliers : Gérard, le gros des fonds ; moi-même, mon savoir-faire et mon temps ; Miki, son engagement dans la réalisation et une cession de droits sur ses deux films, *Diamond Baby* et *S.O.S. Fantômes*.

Je dois avouer que ça a été pour nous une très belle période ; on y croyait et on en voulait ! C'est à ce moment-là qu'avec le motor-yacht de 24 mètres de Gérard nous enchaînions le festival de Cannes et le grand prix de Monaco. Guy Royer, lui, se chargeait de rabattre les filles pendant qu'à Cannes j'achetais des droits cinématographiques pour 7 à 10 ans. À l'époque, pour leur lancement, on tirait ordinairement les cassettes vidéo à 1 500 exemplaires, pas plus, et on les diffusait par correspondance ou bien *via* les vidéo-clubs et les sex-shops.

Il faut dire que les sex-shops étaient alors un commerce en plein développement. La limitation du nombre de salles « X » du fait de la Loi de finances 1976 les rendait d'autant plus incontournables qu'Internet n'existait pas encore. C'était donc également un commerce des plus florissants. À l'époque, en les démarchant pour notre diffusion en boutique ou en cabine, j'ai très vite compris qu'elles réalisaient des bénéfices colossaux. À leur apparition sur le marché, les cassettes étaient vendues hors de prix ; jusqu'à 680 francs (environ 100 euros). Quant à celles projetées en cabines individuelles, avec les tarifs pratiqués, elles étaient vite amorties ; sans compter certaines copies clandestines qui nous échappaient totalement, à nous autres, diffuseurs !

Bien des gens, à cette époque, ont su « surfer » sur la vague de la cassette vidéo et ont amassé de jolis pactoles. En revanche, très rares sont ceux qui, comme Richard Fahl avec sa société Concorde, sont parvenus à passer au cran au-dessus en se constituant une sorte d'empire du genre de celui de Beate Uhse en Allemagne.

Lui aussi, comme Dorcel, avait débuté en produisant des romans-photos et nous nous sommes d'ailleurs connus bien avant mon aventure éditoriale avec les Italiens. Nous étions même assez amis en un temps où le fisc lui valait quelques soucis et où je lui rendais visite pour tenter de chasser ses idées noires.

Plus tard, « les affaires étant les affaires », Brigitte et moi avons eu un différend commercial avec lui autour de photographies de nous

utilisées pour de la publicité, et il m'a jugé plutôt « procédurier ». Ce sont toutefois des cas de figure assez courants dans un métier qui a longtemps manqué de réel encadrement. Ainsi Alban, qui ne faisait pourtant pas de romans-photos, s'est-il parfois retrouvé dans certaines publications bricolées à partir de photos de plateau...

Il n'empêche que Richard Fahl, comme Marc Dorcel, est un personnage important du métier et un exemple de savoir-faire.

S'agissant de Dorcel, du reste, on ne saurait évoquer sa réussite et sa réputation de qualité sans associer à celles-ci les créatifs qu'il a su s'attacher et, en premier lieu, Michel Ricaud. Michel, lui aussi, avait débarqué dans le porno *via* les publications érotiques, où nous avons d'ailleurs travaillé ensemble, mais également après une expérience dans la publicité, ce qui, à mon sens, avait solidement assis le rythme et l'esthétique de son écriture cinématographique. Il allait ainsi tourner une cinquantaine de films « X » entre 1986 et juin 1993, date à laquelle il a péri noyé aux Seychelles, comme mon ami Mulot à Saint-Tropez.

Michel Ricaud était un excellent réalisateur, de surcroît attentif aux comédiens ; mes amis Christoph Clark et Guy Royer en ont témoigné. Il a en outre travaillé avec les plus grands, notamment Rocco Siffredi et des comédiennes étrangères réputées comme Tracey Adams, Deborah Wells ou bien encore Zara Whites. Pour ma part, je n'ai tourné qu'un seul film avec lui. C'était quelqu'un de gentil, mais les journées sous sa direction étaient épuisantes tant par leur longueur que par son besoin de diriger le moindre geste : « La main fait ceci... Elle remonte... Les doigts font cela... » Exactement ce que je n'avais pas supporté chez la script-girl de Claude-Bernard Aubert sur ce tournage en pleine chaleur avec Serena !

Je n'ai pas davantage assuré de castings pour Michel, faute d'avoir pu nous entendre la première fois sur le cachet de belles Allemandes pour lesquelles j'estimais que, précisément, le rythme de tournage sur une seule journée méritait double salaire. À mes yeux, les nouveaux modes de travail autorisés par la vidéo ne devaient pas tout justifier. Il n'empêche que nous sommes restés jusqu'au bout en très bons termes.

Après la disparition de Michel Ricaud, j'ai par ailleurs pu apprécier les qualités humaines de Marc Dorcel lorsque mon ami Alain Payet s'est mis à travailler pour lui et, plus encore, lorsque ce dernier est tombé malade et est à son tour décédé.

C'est également à cette époque, en 1985-1986, que j'ai monté le site Minitel 36.15 Dallas avec notre société M.R.G. et en prenant pour prestataire de service mon ami Claude L., l'ancien propriétaire de la villa de Suresnes. J'avais décidé d'investir pas moins d'un million de francs (150 000 euros) en publicité, ce qui montre à quel point j'y croyais. Hélas, après un départ sur les chapeaux de roues avec jusqu'à

4 000 connexions par jour, nous allions justement buter sur des difficultés insurmontables : le support technique prévu par Claude n'arrivait pas à suivre... et son ingénieur pas davantage.

Encore une fois, j'allais y laisser ma chemise, comme si, décidément, mon métier m'y prédestinait. Ceci, ajouté à mes déconvenues suisses, allait sonner le glas de mes engagements financiers dans le porno, et même bientôt à mon engagement tout court dans ce métier. Finalement, j'ai donc négocié mon retrait de l'affaire avec le publiciste avant qu'il ne soit trop tard. En 1988, pour payer mes dettes – 750 000 francs, s'il vous plaît ! –, j'ai alors revendu mes droits cinématographiques à Canal + et à Vidéo-Gobelins.

Bien sûr, ce n'était pas un drame ; il y a pire dans la vie et les hasards de celle-ci se chargent bien souvent de nous le rappeler. Ainsi en 1986, précisément, lorsque j'ai été témoin de l'attentat de la galerie Point-Show des Champs-Élysées, où l'explosion fit deux morts et près d'une trentaine de blessés.

Ce jour-là, je sortais d'un rendez-vous avec le producteur Alain Siritsky, qui préparait le casting d'*Emmanuelle V* pour Steve Barnett et Walerian Borowczyk, avec Monique Gabrielle dans le rôle-titre. Comme d'habitude, dès lors que le cinéma, même érotique, se prétendait un peu plus « classique », on nous proposait deux sous vingt-cinq pour notre savoir-faire ; alors j'avais décliné l'offre qui m'était faite et j'avais passé le flambeau à André Vinouze.

Ce jour-là, donc, au milieu de la panique générale suscitée par l'explosion, je m'étais retrouvé à couvrir pudiquement de mon blouson – un comble pour moi ! – une jeune femme d'une trentaine d'années à la robe déchirée de partout et à la peau lacérée par des éclats de verre. On se fait une certaine idée de soi et de sa vie, on s'accroche à ses ambitions, et puis soudain tout bascule... Il faut le savoir et donc tout relativiser.

J'ai ainsi peu à peu décroché du métier. Tandis que je poursuivais les castings pour les Italiens jusqu'en 1987, j'embrayais sur des activités plus traditionnelles avec Gérard. Nous avons en effet alors créé M.R.G.-ISO, une entreprise du bâtiment spécialisée dans le ravalement et le rehaussement de maisons, ainsi que dans les huisseries en PVC et les aménagements de combles. Rien de plus sage, cette fois-ci. Et puis c'était pour moi un retour aux sources dans le monde de l'immobilier. Fort de cette expérience passée, j'allais donc devenir un directeur commercial « normal » et bientôt consacrer le gros de mon temps à cette activité.

Cela dit, on a beau « relativiser », quand on a un tant soit peu la bougeotte et de surcroît l'envie d'être son propre patron, on finit toujours par flairer le vent pour y chercher pour demain d'autres pistes possibles mieux en accord avec ses pentes. Dès 1990, j'allais

ainsi me trouver pour de bon à la croisée des chemins, hésitant entre deux destinations et deux métiers nouveaux.

Dans les romans-photos, les choix n'engagent que le temps d'un tournage ; on peut aussitôt écrire une histoire nouvelle et tout recommencer sans regrets ni complexes. Le « roman-vie », lui, est un peu plus compliqué ; il embarque dans votre aventure ceux qui vous aiment et vous font confiance. Le choix était alors d'autant plus délicat pour moi que je venais de faire une rencontre. Franchement sentimentale, cette fois-ci.

Alors que j'avais réduit la voilure côté sexe, j'envisageais de prendre un bistrot ou quelque chose dans ce genre-là. J'étais plutôt un oiseau de nuit et, avec ma petite notoriété, ça pouvait marcher. En outre, d'une certaine façon, j'avais fait « mes classes » dans ce métier lors de mon service militaire en Algérie. Pour m'éclairer tout de même un peu mieux sur la profession, un copain m'avait donc présenté sa sœur, Lydie, qui tenait une brasserie, rue Duret, dans le XVI^e. J'avais maintenant 48 ans, elle 20 de moins, et elle allait tomber des nues en découvrant mon ancien métier...

Non seulement elle en ignorait tout, et du reste elle lui resterait à jamais étrangère ainsi qu'au monde de mes soirées, mais mon nom ne lui disait rien ! Là encore, ça rend modeste... Peut-être est-ce du reste cette pureté de son regard qui m'a séduit et qui a fondé la solidité de ma relation avec ce petit bout de femme blond, toute menue, avec des airs de France Gall et, surtout, un esprit très ouvert.

Dans le même temps, je suivais de près les projets de mon ami Guy Royer qui, lui, se préparait à s'expatrier à Madagascar pour y créer une agence de publicité. Toujours passionné de plongée, j'allais ainsi l'accompagner là-bas pour y étudier moi-même la faisabilité d'un club sur Sainte-Marie, au nord de l'île. Mon escapade dans l'océan Indien n'allait toutefois durer qu'un mois et finalement je renoncerai à suivre mon vieux complice. Sans doute l'attraction de la rue Duret était-elle déjà trop forte...

Guy, lui, allait rester là-bas et, après un grave accident de moto, il allait y prendre la direction d'un grand hôtel près de Tananarive. Ensuite, il se lancerait dans l'immobilier à la Réunion, où il disparaîtrait en 2005, laissant une femme et un enfant, ainsi que pas mal de regrets à ceux qui, comme moi, le tenaient pour un véritable ami.

Moi aussi, donc, j'allais alors m'assagir. Dès mon retour à Paris, après avoir fui toute vie de couple durant des années, j'allais me mettre en ménage avec Lydie. Mieux encore, son père étant tombé gravement malade, j'allais l'aider à tenir la Brasserie Duret. Non seulement l'établissement marchait bien et j'y apprenais le métier, mais peu à peu j'allais y retrouver l'espoir d'une vie familiale comme

celle dont finalement j'avais toujours rêvé. En l'espace de deux mois, je m'étais donc surpris à rompre avec ma vie dissolue ; peut-être par saturation, mais aussi et surtout pour les beaux yeux de cette jeune femme pure et travailleuse qui ne se cachait pas de souhaiter avoir un enfant... et le père qui allait avec au quotidien !

Bref, ce « roman-vie », tout de stabilité, que je voulais maintenant écrire se trouvait aux antipodes de l'univers que j'avais fréquenté depuis près d'une vingtaine d'années. Ce fut pourtant mon choix, et un choix que depuis je n'ai jamais regretté. Une autre forme d'aventure.

En 1993, nous paraissions déjà former un couple assez sérieux pour qu'on nous propose de reprendre l'exploitation d'un établissement plus important : L'Académie de la bière – 450 marques ! –, boulevard du Port-Royal. J'allais donc en assurer la direction et Lydie la gérance technique. C'était vraiment une grosse affaire et qui marchait très bien. Nous lui avons donné un style américain avec des néons, des plaques de voiture et de la musique *made in USA*, et puis ma notoriété y attirait reporters, célébrités et clientèle étrangère. En contrepartie, c'était très lourd à gérer, surtout avec une enfant en bas âge. Notre fille, Alexa, était née en effet en 1994, et il fallait travailler jour et nuit ; donc « jongler » avec les horaires de la petite.

Aussi, en 1995, lorsqu'on nous a proposé d'acheter l'établissement, est-ce tout autant par sagesse que pour des raisons financières que nous avons décliné l'offre. En quête d'un peu de tranquillité, nous avons recherché un établissement plus modeste et plus au sud. Nous nous sommes alors fixés à Bordeaux où, à partir d'un pub irlandais, nous avons créé le Allan's café, avec une chaude ambiance studio de cinéma : en devanture, deux grandes sculptures d'Oscars hollywoodiens ; à l'intérieur, meubles design, un Allien sortant d'un mur, et surtout une immense fresque réalisée sur commande pour évoquer les plus grandes stars du 7^e Art.

Là encore, ma notoriété drainait du monde. Après une soirée d'inauguration qui avait attiré plus d'un millier de personnes, l'établissement avait vite trouvé sa clientèle. Sans compter les célébrités politiques qui, passant devant chez moi, ne manquaient pas de me serrer la main ; tels Jacques Chirac qui s'étonna que je ne sois plus à L'Académie de la bière – un connaisseur ! – et, une autre fois, Alain Juppé qui, lui, s'étonna que je ne sois pas au festival de Cannes...

À l'évidence, ma « gueule » n'était nullement oubliée, même si je ne faisais plus d'incursions dans le métier qu'en de très rares occasions. Ainsi, en 2000, par amitié pour Mischkind et Barny, et surtout pour Alain Payet que je savais malade, allais-je en effet participer au tournage de leur film *Les Tontons tringleurs*, avec mes amis « les trois A » : Alban, Aveline, Armand. Un pur moment de bonheur où j'avais

toutefois refusé toute « cascade ». Mon rôle du « Dab » me clouait d'ailleurs très sagement sur un fauteuil roulant.

En 2006, de même, pour *Le pouvoir du sexe* de Yannick Perrin, un sympathique téléfilm érotique construit à l'ancienne mais tourné en vidéo, allais-je me contenter d'interpréter un très *soft* inspecteur des Renseignements généraux.

Quant aux soirées, je n'y songeais même plus. Mon plaisir et mes attentes étaient désormais naturellement ailleurs ; sans effort particulier. Et au regard des risques liés au sida, c'était sans doute bien mieux ainsi ! Cette sagesse m'a du reste probablement permis d'échapper à la maladie en 1996, alors qu'au cours d'un déplacement à Agde une fille vraiment très chaude s'entêtait à vouloir coucher avec moi. De fait, « la Mitraillette », cet ami rescapé déjà cité qui soulignait l'injustice le frappant en comparant nos deux parcours, pense précisément avoir alors été contaminé par celle-ci.

Bref, désormais tout allait bien et si le Allan's café fonctionnait également tard le soir, le rythme y demeurait plus conciliable avec une vie de famille. Ce fut donc pour moi une véritable pause après tant d'années à courir jour et nuit après les cachets, les affaires et les plaisirs de diverses natures, avec toutes mais aussi n'importe qui. Néanmoins, la restauration demeurait un métier exigeant pour un couple avec enfant, et puis le climat bordelais ne plaisait guère à Lydie. Nous avons donc à nouveau recherché autre chose.

Faute d'avoir alors été suivis par les banques pour créer un site Internet à mon nom, nous sommes cette fois-ci remontés dans le Nord pour y prendre à nouveau un commerce mais plus calme. Laissant détruire avec regret mes chers décors du Allan's café, notamment sa fresque, j'ai ainsi installé ma famille dans notre maison du Sentenier, en Haute-Normandie, et j'ai ouvert avec Lydie une boutique de chocolats fins au Neubourg : Drogue douce. Sans superstition aucune, nous avons signé notre bail le... 11 septembre 2001. Je l'ai dit, il n'y a guère que le 24 octobre que je ne signe aucun contrat.

Et comme on ne se refait jamais tout à fait, au-delà des chocolats traditionnels, j'ai « bien sûr » développé une gamme de produits érotiques, néanmoins de bon ton et accessibles sans gêne au grand public. En fait, l'idée m'était venue en découvrant une sculpture de jambe, avec talon-aiguille, bas et jarretelle, dans une boutique de BD érotiques et de *Curiosa* de Bordeaux. Peu à peu, j'ai donc cerné un style tout en douceur, qui ne soit jamais choquant, et j'ai appris ce nouveau métier.

Après avoir fait réaliser des modèles près de Limoges, chez Fred Platter, le sculpteur de cette jambe, je me suis rapproché de Jacques Senay qui proposait au Salon de l'érotisme des reproductions de fresques tantriques en chocolat. Et puis, surtout, je me suis moi-même

initié au moulage auprès de Philippe Berry, le frère de Claude, le comédien, et puis de Stephan St-Emett, grand spécialiste de la figurine en résine, à qui l'on doit notamment des reproductions des personnages d'*Astérix* et des *Tontons flingueurs* mais aussi une très fétichiste Dita von Teese d'après une photographie de Christophe Mourthé.

Cette spécificité de notre boutique nous vaut donc quelque curiosité, sans nous couper pour autant d'une clientèle et d'une vie locale des plus normales. Entre salons, fêtes locales et Téléthon, nous sommes aujourd'hui des commerçants « comme les autres », pleinement intégrés et, surtout, enfin à même de mener de front une activité professionnelle et une véritable vie de famille. Ce qui m'avait si longtemps manqué.

Avec le recul, je mesure mieux en effet combien mon mode de fonctionnement passé, sans cesse entre tournages et soirées, me rendait indisponible pour Liliane et nos filles. Assurément, toutes trois ont payé au prix fort cette fringale libertaire de notre Parenthèse enchantée – une voracité, chez moi poussée à l'extrême –, et c'est bien là mon unique regret. Lydie, au contraire, a un mari présent, même si ma passion de la plongée m'éloigne de temps à autre et si, dans le sillage de l'association de Michel Delpech, j'aime offrir de mon temps pour sauver des galgos, ces lévriers de course espagnols trop souvent torturés par leurs anciens maîtres dès lors qu'ils ne sont plus compétitifs. Putain de mentalité !

Désormais, je suis très attentif à protéger cette paix dont j'ai mesuré le prix, et Thérèse, notre chère voisine du Sentenier, peine à reconnaître en moi ce monsieur mystérieux qui jadis y venait chaque fois avec une dame différente en se prétendant dessinateur pour *Nous Deux*... Un petit manège qui, à la longue, n'avait pourtant pas pu tromper Dorsan, son regretté mari – un ami, lui aussi. Bref, me voici désormais papa-gâteau et homme de la campagne. Casanova cède le pas à Rousseau...

Cela dit, après un tel parcours dans un métier et un monde aussi étonnants, on ne vous oublie jamais totalement. Ainsi, non seulement je maintiens des contacts réguliers avec mes grands amis de l'époque – comédiens, producteurs, réalisateurs – mais je suis fréquemment sollicité par les médias pour des témoignages autour de cet Âge d'or du cinéma « pornérotique » et cette Parenthèse enchantée qui ont visiblement laissé pas mal de nostalgie aux *boomers*... et à leur descendance.

En 1999, j'avais même été invité par l'Institut d'études politiques de Bordeaux pour apporter mon témoignage de comédien et de cinéophile autour du thème « le Sexe et ses tabous ». Je me souviens d'ailleurs que c'était alors un imam qui semblait avoir le mieux compris ma

démarche personnelle, tandis qu'une psychologue me jugeait au contraire un père « trop moderne ». Il est vrai qu'elle n'avait pas d'enfant...

Notre métier, en tout cas, intrigue et suscite notamment des questions sur ce que l'on peut faire après une pareille carrière.

Lorsque Brigitte Lahaie animait un *hot-talk* sur la chaîne XXL, on s'interrogeait déjà : « Y a-t-il une vie après le "X" ? » Canal +, aussi, dans *La Grande famille* s'est penché sur « les retraités du "X" ». M6 également, plus récemment. Et encore le magazine *Les Inrockuptibles* au cours de cet été 2010 où son numéro spécial sexe se mettait notamment « à la recherche des stars du X ».

Une question sans doute encore plus sensible pour les femmes dès lors qu'elles n'ont pas intégré une vie de famille « normale » et somme toute assez confortable pour les mettre à l'abri de la nécessité de trouver un travail ; pire, un employeur. Peu d'entre elles, en effet, seront parvenues à échapper tête haute à la stigmatisation sociale dont notre métier est encore trop souvent victime. Les véritables reconversions pleinement réussies se comptent sur les doigts d'une main : Sylvia Bourdon dans l'art puis les affaires, Patinette également galeriste, Brigitte Lahaie dans les médias, Catherine Ringer dans la chanson...

Ces reconversions sont d'autant plus admirables que notre pays, pourtant très gourmand de sexe et fort réputé pour cela en dehors de nos frontières, est incontestablement le royaume de l'hypocrisie. En usant de sagesse et de précautions, on peut aujourd'hui y échapper au sida, mais y échapper à la mauvaise réputation demeure très aléatoire.

CLAP DE FIN

CASSEROLE, COULEUVRES ET BONNES FORTUNES OU ALLAN AU PAYS DE L'HYPOCRISIE

Mon nouveau métier devrait me valoir un goût immodéré pour « les médailles en chocolat » ; ce n'est pourtant pas le cas. Les décorations très institutionnelles me laissent même assez indifférent ; principalement venant d'esprits « inventifs » surtout capables de cacher des mesures culturelles discriminatoires derrière les méandres d'une Loi de finances. L'Histoire du cinéma jugera. Ainsi, ne suis-je pas particulièrement choqué que « Queue de béton » ne reçoive pas la Légion d'honneur en suspensoir au titre de la résistance à la loi du 30 décembre 1975... L'Ordre de la Jarretière, du reste, conviendrait mieux à mon parcours.

En revanche, j'avoue avoir été sensible à la reconnaissance des gens de ce métier volontiers stigmatisé en société mais sur les productions duquel on se rue si gaillardement en privé.

Comme son nom l'indique, le Hot d'Or d'honneur reçu en 1996 des mains de Brigitte Lahaie et de Yann de Gravaï a en effet été pour moi un véritable honneur. « Soyons tolérants, acceptons la pornographie sous toutes ses formes et respectons les fantasmes des autres », proclamaient nos deux animateurs avant de nous rendre tout particulièrement hommage à Alban et moi en tant que « vieille garde » du cinéma pornographique, ainsi qu'à quelques autres personnages ayant marqué notre profession de leur empreinte originale : Nina Hartley pour son engagement à faire accepter la pornographie aux États-Unis, Larry Flint pour cette même lutte aux USA et la création de la revue *Hustler*, Francis Mischkind pour avoir été libertin avant l'heure en important des films scandinaves, la Cicciolina pour sa carrière et son Parti de l'amour...

Cette 5^e remise des Hot d'Or à Mandelieu, avec un feu d'artifice au bouquet final tiré en X, avait été un véritable festival dans le Festival de Cannes. C'était tout à la fois une fête pour le métier et une affirmation de notre dignité. Pour ne pas dire notre droit de cité.

Je profite du reste de cette évocation pour saluer cette autre aventure de la pornographie qu'incarne le mensuel *Hot Vidéo*, créé en

1989 par Franck Vardon, Gilles Bot et Éric Vincent, et suivi dès 1992 par la cérémonie des Hot d'Or. Par leur affichage sans complexe, l'un et l'autre auront contribué à arracher le « X » au ghetto dans lequel un pouvoir hypocrite voulait l'enfermer.

Grâce à eux, un certain nombre de journalistes et de comédiens classiques ont abaissé leurs préjugés pour découvrir notre métier. Grâce à eux toujours, le grand public, *a priori* citoyen et majeur, a eu accès à une plus juste connaissance de nos productions réalisées « entre adultes consentants ». Aussi leur succès est-il amplement mérité. La revue, en effet, tire chaque mois sans complexe à plus de 100 000 exemplaires, et les cérémonies voient postuler jusqu'à six ou sept spectateurs pour chaque place disponible.

Cet intérêt évident du plus grand nombre pour le sexe et la pornographie est bien la preuve de cette hypocrisie ambiante qui cernait nos activités et nous marquait en tant qu'individus. La Loi de finances 1976 n'avait pas seulement brisé la création « pornérotique », elle avait dénaturé la magie d'une époque et changé le regard de nos contemporains, pourtant largement embarqués dans cette même quête libertaire et joyeuse. Cet intérêt était certes très variable d'un individu à l'autre, j'en conviens volontiers ; à l'inverse, nulle classe sociale n'aurait su prétendre y demeurer totalement étrangère, j'en témoigne. Et en tout cas, surtout pas cette classe « dominante » ou nantie, cette soi-disant « élite » de tous temps la plus prompte au libertinage, et qui pourtant fut celle qui nous stigmatisa ! En vérité, sa position plus en vue l'oblige simplement à davantage de discrétion et à se montrer exemplaire ; quant à l'être vraiment...

Aussi, comme tous dans ce métier, me suis-je traîné une « casserole » chauffée au soufre et m'a-t-il fallu avaler quelques couleuvres, ce qui, heureusement, ne m'a nullement interdit en retour quelques bonnes fortunes.

D'une façon générale, les Français aiment voir, mais n'aiment pas être vus, c'est bien connu. Un constat qui recoupe d'ailleurs le vieil adage « Pour être heureux, vivons cachés ». Et cela, dans une certaine mesure, je peux le comprendre. En revanche, passé une certaine dose de prudence, on bascule dans une hypocrisie que j'ai donc toujours trouvée très critiquable chez les politiques mais aussi chez bon nombre de comédiens classiques. Et ma foi, face au mépris parfois affiché par certains, j'aurais tendance à me montrer moi-même plus sévère à leur rencontre, car il me semble que leur nature créative devrait précisément leur valoir une plus large ouverture d'esprit.

Tout d'abord, mes tournages traditionnels m'ont en effet permis d'observer que ces derniers n'étaient pas moins voyeurs que les autres.

Dès mon premier doublage sexe pour Max Pécas, j'avais ainsi pu constater qu'ils n'étaient pas les derniers à chercher à se rincer l'œil, et

j'avais même dû demander à ce qu'on ne garde sur le plateau que l'effectif nécessaire. De même, ai-je rencontré des comédiennes qui acceptaient sans problème d'être « prises », mais qui refusaient fermement la fellation devant une caméra – je songe notamment à une Américaine. Dans le premier cas, elles pouvaient en effet jurer avoir été doublées ; dans le second, c'était évidemment plus difficile... Dans un autre registre, je me souviens d'une directrice de production, autoritaire et hautaine, qui m'avait sollicité pour une doublure et qui m'expliquait sans la moindre considération qu'au fond tout ce qu'elle voulait, c'était que je sorte mon « outil » devant la caméra. En réponse, je lui avais sèchement annoncé mes tarifs : 2 000 francs (300 euros) pour un cachet « comédie » ou 5 000 francs pour un cachet « doublure » ; à elle de choisir...

Sans rire, j'avais alors répondu à son effarement en lui expliquant que mon sexe, lui, était effectivement le vrai professionnel et que, connaissant la qualité de ses prestations et la rareté de la concurrence, il avait justement ses propres exigences contre lesquelles je ne pouvais rien. Très peu motivé par ce contrat, j'avais d'ailleurs tout aussi vite tourné les talons en abandonnant cette pauvre dame à un abîme de perplexité.

Tous mes amis du métier se sont bien sûr eux-mêmes heurtés à ce genre de préjugés et de comportements. Ainsi Brigitte Lahaie qui écrit dans *Moi, la scandaleuse* : « J'étais "marquée" selon l'expression qu'emploient indifféremment les responsables de castings et les gardians de Camargue [...]. » Et pourtant, elle aussi peut témoigner que le « X » n'était pas le genre de cinéma où l'on demandait alors le plus aux femmes de coucher avant de tourner ; c'était même tout le contraire.

Brigitte raconte d'ailleurs ne s'être fait piéger qu'une seule fois, et encore ! pour un rôle plus classique qui la tentait. En revanche, assurait-elle en 1987, elle pouvait établir une longue liste de dames « parmi les plus connues », y compris hors *showbiz*, qui avaient dû passer par-là : « femmes politiques hautement promues, secrétaires de cabinet, secrétaires tout court, journalistes de télévision, de radio, de la presse écrite ». À l'évidence, le fer rouge de la mauvaise réputation ne marquait pas toutes les chairs avec la même cruauté...

Mon amie Brigitte, cela dit, ne portait aucun jugement sur ce phénomène ; elle critiquait uniquement l'hypocrisie visant plus particulièrement notre métier et nos modestes personnes. *A fortiori* lorsque cette hypocrisie venait du *showbiz* lui-même et de personnages bien installés dans le cinéma avec un grand C. Citons-la ainsi une fois encore, en 1987 : « les comédiens sortent de ce milieu complètement brisés, brûlés à vie par la marque d'une sorte d'infamie, souvent infligée par les meilleurs clients du genre, tel ce grand réalisateur qui

crache littéralement à la figure des filles qui ont tourné nues, et qui possède chez lui une collection phénoménale des films les plus pervers qu'on puisse imaginer ».

Rares sont ceux en effet qui assument sinon leurs penchants du moins leur peu de dégoût pour le cinéma pornographique, surtout lorsque celui-ci montre de réelles qualités. Au nombre de ces esprits honnêtes, outre Maurice Pialat déjà évoqué, je crois ainsi pouvoir citer sans me tromper d'authentiques artistes comme Roman Polanski, qui n'a guère fait mystère de son absence de tabou vis-à-vis de nous, ou bien encore Claude Chabrol qui jadis voyait même dans le porno « la nouvelle Nouvelle vague ».

Rocco, à l'inverse, n'a pas manqué de témoigner que ses quelques expériences personnelles sur des plateaux classiques lui avaient montré combien « dans de nombreux pays européens, les préjugés, les réserves et les comportements de principe sont encore violents vis-à-vis des acteurs de pornos ». Certains comédiens traditionnels se trouvent ainsi humiliés de devoir côtoyer ceux du « X ».

Alors, forcément, notre bonheur se trouve ailleurs... Dans son livre *Du Lit au divan*, Alban explique ainsi avoir pris sa revanche sur son image publique dans ces soirées privées où, précisément, il était invité par « des personnages publics » dans des appartements chics des beaux quartiers. Ces personnages ne pouvant se montrer dans des boîtes notoirement vouées à l'échangisme, ils organisaient chez eux des soirées avec des filles et des femmes parfois également en vue. En revanche, regrettait Alban, « mes hôtes, en public, ne se privaient pas de dénigrer mon label. Toujours l'hypocrisie... »

J'ajouterai que cette mauvaise réputation nous aura tout de même aussi valu quelques « bonnes fortunes » qui, en ce qui me concerne, aujourd'hui encore complètent bien agréablement mes souvenirs plus classiquement honorifiques, tels ce Hot d'Or azuréen, mon Phallus d'Or de Copenhague ou mon « Oscar » à Hambourg pour *Hôtesse très intimes*.

Ainsi cette fois où, alors que je dînais seul dans un restaurant mexicain proche des Champs-Élysées, le serveur m'avait passé un petit mot écrit par un monsieur attablé un peu plus loin, en tête-à-tête avec sa compagne. L'inconnu me tournait le dos, mais visiblement cette jolie créature, blonde et fine, m'avait reconnu. « Vous plaisez beaucoup à ma femme, disait le petit mot. Elle vous attend. » Et de fait, peu après elle passait devant moi et, sans mot dire, descendait l'escalier conduisant aux toilettes... où je m'empressais donc de la retrouver dans une cabine dont elle avait laissé la porte entrebâillée. À peine avions-nous eu le temps de nous mettre en appétit par un baiser, elle me prenait déjà dans sa bouche et, toujours aussi silencieuse, enchaînait avec moi de trop brefs exercices de style qui allaient

finallement m'amener à conclure, à sa demande, là où elle avait voulu commencer. Ceci fait, congé pris sur un second baiser, nous avons regagné nos tables respectives et c'est moi, cette fois-ci, qui avait fait passer à son compagnon un mot de remerciement accompagné de deux coupes de champagne.

C'était là un genre de bonne fortune particulièrement agréable et de surcroît sans complication aucune, voire sans un mot ou presque. Les seuls que cette délicieuse blonde ait prononcés, avaient en effet été : « Dans ma bouche ! » Une offre qui ne se refuse pas... Enfin, venant d'une dame !

Car je me souviens avoir précisément refusé ce genre de proposition venant d'un célèbre animateur télé ; tout comme d'ailleurs j'ai à l'époque décliné l'offre de « coucher » qui m'avait été faite par un acteur allemand internationalement connu.

Tout ceci, cela dit, ne me choquait pas particulièrement. Qu'en me reconnaissant quelqu'un de connu ou non ait soudain l'envie « d'entrer dans le film », si je puis dire, me paraissait somme toute assez compréhensible. Après tant d'années passées le sexe dressé sous les lampes des projecteurs, il m'appartenait d'assumer cette notoriété-là, et d'ailleurs, au fil des ans, j'avais appris à ne plus entendre cette casserole accrochée à mes basques et à mieux digérer ces couleuvres.

Seule une curiosité hypocrite, non assumée, peut encore me révolter. Voici peu de temps, j'en ai d'ailleurs fait vertement la remarque à un monsieur qui, m'ayant aperçu dans la rue, avait envoyé sa petite fille me demander si j'étais bien Richard Allan. Une façon de faire presque aussi dégueulasse – je pèse le mot – que celle jadis employée par un réalisateur néerlandais pour me proposer avec désinvolture d'embrayer après un tournage à Amsterdam sur une autre production hollandaise avec cette fois-ci des gamines d'une douzaine d'années. Inutile de vous dire que ce quidam est reparti aussi vite que ce soi-disant cinéaste est sorti à jamais de mon cercle professionnel !

Bien sûr, ce sont là des exceptions. Et d'ailleurs, s'agissant des « bonnes fortunes », chacun demeure libre de les saisir ou pas. Et ma foi, le plus souvent... on prend.

Durant un certain temps, j'avais ainsi trouvé plaisir dans des rapports assez ludiques avec un couple rencontré en soirée. Lui, à l'époque également très connu dans l'audiovisuel, était un grand partouzeur et bien davantage encore un voyeur. Son trouble le plus puissant consistait ainsi à mettre en scène sa propre femme, notamment en la filmant au cours de ses ébats avec d'autres hommes grâce à une caméra dissimulée dans leur chambre. Une maladie professionnelle, en quelque sorte.

Bref, j'avais sympathisé avec lui et j'avoue que je ne détestais pas baiser sa femme au gré de scénarios assez variés. En son absence, je

me présentais ainsi chez lui tantôt en réparateur télé, tantôt en représentant de commerce, voire pour démontrer l'efficacité d'une nouvelle mousse à raser... Je me souviens avoir ainsi fait une beauté au sexe de madame sous l'objectif de sa caméra, ajoutant une pièce sans doute très originale à une collection de cassettes pourtant déjà extrêmement riche.

Hélas, à la longue, il m'a semblé que sa compagne se lassait de ces jeux, il est vrai, parfois un peu compliqués ; du coup, pour moi aussi cela devenait rasant. J'ai donc finalement renoncé le premier à mes rôles de composition.

Qu'on le veuille ou non, pour ce genre de folies, il faut que chacun s'embarque sans réserves dans l'aventure. Toute réticence, toute possible mauvaise surprise sont à proscrire. La prudence doit toujours prévaloir sur l'excitation du moment.

Dans le genre, je me souviens d'ailleurs d'un jour où, dans son appartement des Halles, Alban et moi avons reçu l'une de ses relations, homme politique assez en vue et du reste toujours « dans le circuit », qui nous amenait une amie à lui, également envoyée par son propre mari, pour vivre « une expérience exceptionnelle » (*sic*) avec des « professionnels du sexe » (*re-sic...*). Et de fait, sans nous hausser du col, nous avons eu le sentiment d'avoir alors fait vivre à cette nature elle-même généreuse quelque chose d'assez hors normes depuis le milieu de l'après-midi jusqu'à minuit.

À tel point que, lorsque la dame est repartie en taxi, après tant de « transports » en commun... cet ami politicien, lui-même très échauffé par tout ce à quoi il avait assisté – nos élus ne sont jamais assez instruits des affaires du peuple ! –, a lourdement insisté pour que j'aille embrayer chez lui sur le même type de service à domicile. Or, non seulement j'avais « artillé » comme un malade durant des heures, mais surtout je me voyais mal débarquant à brûle-pourpoint, passé minuit, dans la chambre de madame. Quant à lui, je l'imaginais mal s'écriant : « Chérie, devine qui vient baiser ce soir !... »

Je pense qu'avec le recul, une fois dégrisé, il m'aura su gré de ne pas avoir ajouté à sa tentation. En revanche, madame aura sûrement eu une bonne surprise à son retour... de la Chambre.

Qu'on ait résolument l'idée d'entrer en contact avec moi non pas seulement pour intégrer le métier mais pour ce que je représentais en termes de potentiel sexuel et d'affirmation d'une certaine forme de liberté, ne me choquait pas davantage. Ma réputation m'a ainsi valu de nombreuses lettres, reçues au fil de l'eau au cours de toutes ces années ou bien à la suite d'articles de presse qui m'étaient consacrés. L'un d'entre eux notamment, paru dans *Libération*, m'avait valu une véritable vague de réactions et de propositions de toute nature. « Cher Richard Allan, m'avait alors écrit Hélène Mazera en me les faisant

suivre, c'est un vrai courrier de star qu'on m'a envoyé à vous transmettre... »

Toutes ces lettres, bien sûr, n'étaient pas de la même eau ; certaines réactions à la pornographie se montraient même assez hostiles. Malgré tout, la plupart d'entre elles consistaient en des témoignages personnels emplis d'une entière adhésion à un cinéma et un mode de vie aussi nouveaux pour l'époque. Certaines aussi, écrites par des dames, se voulaient pour le moins « engageantes » ; quand elles ne fourmillaient pas de détails croustillants...

L'une de celles précisément reçues suite à l'article de *Libé*, et que j'ai conservée, en demeure du reste assez représentative. Claude, une Parisienne très libérée, débutait son courrier par quelques considérations générales sur sa personne, soulignant notamment la distinction de son allure et la grâce de ses jambes, « souvent comparées à celles de Zizi Jeanmaire » – la référence absolue, ces années-là. Suivaient alors des détails plus intimes : « Le sexe est épilé et je porte aussi un anneau à chacune des petites lèvres, ce qui offre bien des possibilités d'exhibition et esthétiques avec chaînettes ou velours. » Enfin, cerise sur le gâteau, la délicieuse épistolière précisait qu'elle avait des dispositions aussi bien pour la soumission que pour la domination. Hélas, je le répète, le SM n'était pas mon truc.

L'important, au milieu de ce flot incertain de critiques et d'offres flatteuses, entre couleuvres et bonnes fortunes, c'était de ne pas se noyer dans ces remous en se racontant des histoires et en jugeant les autres en s'étant soi-même finalement perdu de vue. Après tout, ces réactions et ces attitudes parfois extrêmes du public faisaient écho à notre propre impudeur devant les caméras des réalisateurs et les micros des journalistes ; quand ce n'était pas dans « la vraie vie ». Nous-mêmes, qui venions d'inventer un nouveau métier et qui pouvions servir sinon d'exemple, du moins de modèle à de nouvelles libertés, nous étions pleins de paradoxes.

J'ai ainsi gardé le souvenir d'un tournage en Espagne, avec Dominique Aveline et Cathy Greiner, qui est tout à fait représentatif des paradoxes de nos propres attitudes, reprochant tantôt aux autres leur voyeurisme et nous complaisant tantôt nous-mêmes dans l'exhibition gratuite.

Cette fois-là en effet, j'étais brutalement sorti de mes gonds alors que je tournais pourtant une scène merveilleusement agréable avec une poupée argentine d'à peine 40 kilos recrutée sur place. Entre la perfection de son physique et l'ardeur authentique de notre duo amoureux, tout n'était que délices dans cette discothèque louée pour l'occasion. Et puis soudain, devinant deux voyeurs cachés à genoux derrière des fauteuils, j'ai explosé et fait un scandale.

Les deux « malheureux » étaient en fait les propriétaires du lieu,

mais je ne les ai pas épargnés pour autant. Mieux que des excuses, et hurlant que l'on n'était pas dans un zoo, j'exigeai qu'eux-mêmes sortent leurs sexes et se masturbent devant l'équipe ! Rien que ça... sinon j'arrêtais le tournage ! On a mis pas mal de temps à me raisonner et, bien sûr, lorsque j'ai repris ma délicieuse Argentine dans mes bras, il ne subsistait plus sur place qu'une équipe réduite au strict minimum.

Peut-être, dans l'authenticité de mon plaisir, avais-je oublié un instant que je me trouvais sur un plateau...

À l'inverse, j'avoue qu'un soir, dans un restaurant de poisson, lors de ce même tournage, Dominique et moi avions suscité pas mal d'émoi en demandant à nos compagnes d'ôter ostensiblement leurs culottes avant de présenter leurs fesses à leurs sièges. Les convives des tables voisines avaient paru pour certaines choquées, pour d'autres troublées ; de même, les serveurs s'étaient-ils montrés très présents tout au long du repas. Tout en me félicitant pour les charmes généreux de ces dames, le patron, quant à lui, était venu me glisser à l'oreille que cette situation peu convenable n'était pas la bienvenue dans son établissement. Peu rancunier de nature, il nous avait toutefois ensuite offert le champagne au bar en nous confiant qu'il avait malgré tout lui-même apprécié le piquant de la situation.

Peut-être avais-je cette fois-ci oublié que nous n'étions pas sur un plateau...

Cela dit, d'une façon générale, le cinéma est un métier habitué à tous les paradoxes. On peut un jour s'y rouler dans les paillettes comme on peut très bien le lendemain s'y trouver traîné dans la boue. J'y ai ainsi moi-même savouré le plein soleil avec mes associés sur un yacht entre Cannes et Monaco, comme j'y ai à l'inverse grelotté de froid en dormant collé à Alban dans le même lit d'un pauvre hôtel de l'Auvergne profonde, pour le tournage très « compté » du fameux *Fais-moi tout* de Henri Sala, alias Ken Warren.

Ces paradoxes du confort, de la réussite, de la considération, nous les portons ainsi jusqu'au fond de nous-mêmes, à travers nos comportements, comme je viens de l'évoquer, mais aussi parfois, bien plus douloureusement, à travers le ressenti que nous avons de notre propre personne. Nous balançons entre l'envie de plaire au public et le dégoût que peut nous inspirer notre image et donc notre propre séduction. J'ai dit ce qu'à la longue a été mon malaise face à l'orgasme et à mon sperme ; d'autres, plus simplement, ont mal vécu leur physique.

Ainsi Monique Carrère, précisément rencontrée en Espagne, lors d'un tournage à Barcelone, et dont la carrière tournait largement autour de sa poitrine : dès lors, pour elle, une véritable obsession ! Moi qui préfère les poitrines menues, j'avoue avoir été soufflé en

découvrant les deux « obus » de très gros calibre – au moins du 120... – de cette grande brune, du reste fort gentille. Un jour, alors que j'étais assis en train de lire mon texte, elle m'avait en outre surpris en me posant par derrière un sein sur chaque épaule pour m'enserrer les joues et me donner des claques avec... Drôle de punition ! En fait, la plupart des hommes adoraient sa poitrine, mais elle, c'était tout le contraire, elle en souffrait. À tel point qu'après une tentative de suicide, elle allait se résoudre à se faire alléger la poitrine.

Finalement, même lorsque tout semble aller au mieux, on trouve ainsi toujours plus ou moins l'occasion d'avoir des regrets. Et il faut bien dire qu'en la matière, pour ce que j'en ai vu, il n'existe guère de différence entre comédiens, réalisateurs et producteurs.

Marlène Myler, alors compagne d'Alain Plumey, regrettait par exemple de ne pouvoir tourner dans un Fellini ou un Ferreri ; deux styles pourtant bien différents ! Lucien Hustaix, lui, rêvait de faire du comique, et Jean Rollin de réaliser une adaptation de *La Poupée sanglante* de Gaston Leroux. Moi-même, sans renoncer à notre genre mais au croisement de deux univers que je connaissais parfaitement, j'avais un temps formé le projet de filmer en *live* une partouze en recourant à une dizaine de caméras et au savoir-faire de Roger Felous. Faute de moyens, hélas, j'ai dû y renoncer.

Quant à lui, Jean-François Davy, le super-crétif de la bande, a toujours eu mille envies se bousculant dans sa tête : l'érotisme, le documentaire, le burlesque, le « non-sens »... Et tout ceci, si possible, bien mélangé !

Avec le temps, Jean-François envisagera même de se mettre lui-même en scène, et finalement de se remettre en jeu, avec des moyens légers, donc moins contraignants ; en quête aussi d'un cinéma novateur, voire expérimental. Je sais combien il y songe sérieusement. Il trouve du reste que « le cinéma n'ose plus » et que, face au sexe et à la nudité, d'une certaine façon celui-ci en est resté au Moyen Âge. Comme d'autres, souhaitant pouvoir enfin réconcilier sexualité et expression cinématographique, il n'a donc pas renoncé à laisser son empreinte dans ce domaine.

D'une façon générale, s'agissant du sexe, et n'en déplaise aux baise-triste, ils sont encore quelques-uns dans le métier à croire en la possible existence d'un cinéma « pornérotique » de qualité. Brigitte s'en expliquait déjà dans son livre, en 1987, en rappelant – comme Davy – qu'il y avait eu de tous temps une place pour l'érotisme dans l'ensemble des arts. Et pour ma part, à titre d'exemple, je rappellerai que le tout premier Salon de l'érotisme de Paris n'avait pas manqué de présenter au public quelques dessins sulfureux réalisés par Picasso lui-même. Cela suppose bien sûr des créatifs, ou plus exactement des créateurs, qui s'y attellent avec talent et ambition, mais aussi des

pouvoirs publics qui jouent l'égalité de ceux-ci devant la loi.

Nécessairement, ces créateurs n'auront ainsi de cesse de dénoncer l'injustice faite depuis cette époque « libérale » à la pornographie et à ses défenseurs, alors que dans le même temps rien de sérieux n'était entrepris pour lutter contre la diffusion culturelle d'une violence de plus en plus sanglante, cruelle et gratuite, et de surcroît toujours davantage accessible aux plus jeunes ; ceci, notamment, par des voies soi-disant ludiques.

Que nos nouveaux politiques s'interrogent enfin : quelle serait leur réaction – et celle de leurs électeurs – si demain les éditeurs de produits informatiques abreuyaient aussi facilement la jeunesse de jeux où, usant de leur sexe virtuel comme aujourd'hui ils usent de leur arme virtuelle, enfants et adolescents se trouvaient invités à « tirer » sur tout ce qui bouge ? Imaginons une boîte de jeu du genre « Organise ta partouze », « Baise-les toutes » ou bien encore, pour faire américain, « *Total fuck* »... J'entends déjà les cris d'orfraie !

Alors, pourquoi deux poids, deux mesures ? Pourquoi tant de désinvolture face à une violence « culturelle » – puisque librement véhiculée par les médias et le commerce – qui banalise celle-ci auprès des jeunes et, plus largement, comme d'autres hier on laissé accroire à tous que la guerre serait « courte et joyeuse », laisse croire aujourd'hui au fantasme guerrier du « zéro mort » et, plus encore, à la banalité des violences quotidiennes ?

Pourquoi, à l'inverse, cet acharnement qui n'en finit pas contre les créations inspirées par le sexe ? Comme s'il devait indéfiniment exister une différence culturelle et fiscale entre le cinéma classique et le cinéma pornographique, tout comme cette inégalité de traitement existait jusqu'à hier entre le *fast food* et la « bonne bouffe »... À quoi tient donc cette injustice ? Est-ce véritablement une fatalité ? Sommes-nous condamnés *ad vitam æternam* à ce que mon ami Christoph Clark appelle avec regret la « suren-chaîr » alors qu'il doit se battre au quotidien pour défendre des méthodes de tournage respectueuses des comédiens et des spectateurs ?... Quand permettra-t-on enfin aux créateurs que nous comptons dans nos rangs d'échapper au *fast fuck* pour redonner ses lettres de noblesse à la « bonne baise » et rendre au grand public son droit légitime au rêve érotique éveillé ?

Cette question demeure cruellement en suspens depuis cette loi « X » de 1975, forcément perçue comme scélérate, au sens que ses intentions étaient perfides, l'habillage culturel et moral de celles-ci ayant à l'époque masqué l'intérêt fiscal.

Bref, si cette violence pourtant si bien admise « fait mal » – par définition, tout comme « l'eau mouille » –, le sexe, au contraire, « fait du bien », j'en témoigne ! En outre, la sexualité est pour chacun, pour chacune, une réelle source d'équilibre. « Faut pas se méfier des types

qui baisent trop, déclarait Patrick Sébastien dans ce *Portrait d'un bluffeur* joliment brossé pour France 3 ; faut se méfier de ceux qui baisent pas. »

Comme lui, je me méfie des baise-triste moralisateurs. En outre, sans chercher à faire de prosélytisme ni pour le porno et les orgies, ni même pour le « simple » échangeisme aujourd'hui si accessible *via* Internet ou de nombreuses boîtes ayant pignon sur rue, j'ai retenu pour leçon de cette fabuleuse Parenthèse enchantée que concilier durablement l'amour et le sexe est un art délicat. La passion et le désir s'érodent avec le temps ; concessions et bonne volonté se dissolvent souvent au fil des ans. La route, ainsi, peut devenir bien longue et difficile entre renoncements successifs et jalousie mal placée.

Tout comme j'ai appris pour cet étrange métier de « cascadeur » à séparer la tête et le sexe, il me semble que l'on a également plus de chance de préserver un couple en y maintenant quelque distanciation entre le cœur et le sexe. Nombre de mes amis ayant comme moi quelque peu « vécu » pensent d'ailleurs de même. Ainsi Davy, pour qui « la sexualité peut être autre chose que le couple ». Ainsi encore Alban, pour qui « l'amour physique et l'amour avec un grand A font rarement bon ménage ». Peut-être plus pessimiste que moi, ce dernier considère d'ailleurs que « les jeux érotiques sont une somme de monologues »...

Toujours est-il que ce fragile équilibre entre pulsions sexuelles, élans du cœur et sens de la raison est d'autant plus difficile à maintenir que l'espérance de vie de l'homme va sans cesse croissant. Ce privilège naturel nous donne « droit » à travailler plus longtemps, alors que le rallongement de la vie de couple appelle aussi une liberté plus durable dans le plaisir ! En six mois, dit-on, on s'est tout dit, tout fait, alors comment parvenir à renouveler ces plaisirs avant que ledit couple n'explose ? Surtout à une époque où l'on accède plus jeune à la sexualité, où l'on s'y maintient plus aisément avec l'âge et où les sollicitations liées à notre environnement – travail, mobilité, médias, Internet, téléphonie – sont plus nombreuses ! Enfin, et peut-être plus que tout, le sexe lui-même est désormais considéré par chacun comme un droit...

Quelle belle époque donc, pourvu que l'on sache bientôt s'y protéger soigneusement du sida, de certains vieux schémas et des préjugés d'autrefois ! La ponctuation, dit-on, est un art tout de finesse ; alors, les parenthèses de ces temps enchantés étant désormais refermées, voici les enfants des *boomers* errant sur les points de suspension d'une aventure de la sexualité éternellement en devenir. En quête, aussi, de nouveaux modèles érotiques rendus aux ambitions artistiques par un système plus justement égalitaire et moins coincé de préventions à l'encontre de ce que Gérard Kikoïne appelle « des films

d'amour ».

J'aimerais que ce témoignage puisse y contribuer en relâchant les crispations des préjugés et en libérant la créativité de nos artistes et de ceux qui, comme moi, ont révélé hier « un univers », « une nature » ou bien encore ce que Davy appelait dans mon cas « une constitution exceptionnelle ».

Du reste, au terme de ce récit qui a mobilisé ma mémoire et le rappel de bien des impressions intimes – sensuelles ou affectives –, au terme aussi des témoignages que j'ai sollicités ou que je suis allé puiser auprès de mes amis pour cette évocation – et que je remercie ! –, cette « nature » me paraît maintenant constituer un résumé un peu court de ce que j'ai finalement incarné aux yeux de ces derniers.

Ainsi, mieux que « Queue de béton », ce surnom gagné par la magie d'un titre, pour Francis Mischkind j'aurais été par excellence « l'Homme-pacha », parce que toujours entouré de très jolies femmes qui, en outre, bien au-delà des nécessités des tournages, se montraient sans cesse des plus agréables avec moi.

Il est vrai, me semble-t-il, que Francis a toujours eu un petit préjugé en ma faveur depuis cette fois où je l'avais bluffé en « artillant » en plan serré sur son propre bureau tout en réglant *off*, par téléphone, le plan de travail du lendemain. D'ailleurs, il aime me taquiner en citant le fameux mot de Kipling : « Il ne savait pas que c'était impossible, alors il l'a fait. »

Ainsi encore, pour Christoph Clark, je suis plutôt « Le Dernier des Mohicans », pour ce que j'incarne à ses yeux d'attachement aux valeurs anciennes de l'Âge d'or du cinéma pornographique. Comme quoi, même dans le porno, il peut y avoir un cinéma « traditionnel »...

Mais bien sûr, tout ceci, ces *Mémoires d'un Casanova du cinéma* aux quelque 8 000 femmes, je vous l'ai confié *off*. Hors caméra.

FILMOGRAPHIE DE RICHARD ALLAN

par Christophe Bier [✱]

Établir la filmographie exhaustive d'un « cascadeur du sexe » est une gageure, *a fortiori* celle de Richard Allan qui tourna quelques centaines de films, principalement entre 1974 et 1985. Ce qui suit n'est donc qu'un aperçu de l'endurance à toute épreuve du surnommé « Queue de Béton ».

Quelques remarques : appartenant à la période pionnière de l'arrivée du *hardcore* en salles, Allan tourna essentiellement dans des films en 35 mm, la vidéo se développant à partir des années 1980. En pornographie, les pseudonymes sont légion et recouvrent parfois l'identité de cinéastes connus dans le cinéma dit traditionnel. Ainsi Burd Tranbaree/Claude Bernard-Aubert, John Thomas/Serge Korber, Patrick Aubin/Jean-Claude Roy, Catherine Balogh/René Gainville, Caroline Joyce-Paul Martin-Andrée Marchand/Claude Pierson, Michel Baudricourt/Michel Caputo, etc.

Il reste à définir les termes d'inserts et de *stock-shots*. Un insert est une séquence, parfois un simple plan pornographique, tourné pour « hardifier » un film qui n'était pas porno. Un *stock-shot* est une séquence qui avait déjà été tournée dans un film et qui est réutilisée dans le montage d'un nouveau film.

1974

LES JOUISSEUSES, de Lucien Hustaix [inserts]

Début de tournage des *Jouisseuses*, le 25 février 1974. Richard Allan y participe en assumant des inserts *hard*. Ce serait l'un de ses premiers films.

HIPPOPOTAMOURS, de Christian Fuin

LES NUITS CHAUDES DE JUSTINE, de Patrick Aubin

LES THÉÂTRES ÉROTIQUES DE PARIS, de Robert Hughes [= Robert de Nesle]

1975

ATTENTION LES YEUX, de Gérard Pirès

CALMOS, de Bertrand Blier [raccords]

CANDICE CANDY, de Pierre Unia

L'ESSAYEUSE, de John Thomas

EXCÈS, de John Thomas
LA FILLE DU GARDE-BARRIERE, de Jérôme Savary
FURIES SEXUELLES, d'Alain Payet
LES GOULUES, d'Andrée Marchand
LOUVES BRÛLANTES, de Georges Fleury
LUXURE, de Max Pécas
MES NUITS AVEC... ALICE, PÉNÉLOPE, ARNOLD, MAUD ET
RICHARD, de Michel Barny & Frédéric Lansac
LE PENSIONNAT ET SES INTIMITÉS, de Catherine Balogh
LA PETITE CAROLINE AIME LES GRANDES SUCETTES, de Michel
Baudricourt [inserts]
PORNO PARTY/MAISONS CLOSES, de Lucien Hustaix
LES PORNOCRATES, de Jean-François Davy
PROSTITUTION CLANDESTINE, d'Alain Payet
SOUPIRS PROFONDS, de Michel Baudricourt
LA SUCETTE MAGIQUE, de Lucien Hustaix
LA VIE SEXUELLE DES FRANÇAIS, de Henri Zaphiratos

1976

APOTHÉOSE PORNO, de Michel Gentil
LA CAGE AUX PARTOUZES, de Ken Warren
CÉCILIE POMPETTE, de Daniel Daert
CHALEURS INTIMES, d'Andrée Marchand
CHECK-UP À LA SUÉDOISE, de Ken Warren
LES COCHONNES, de Lino Ayranu
COCKTAIL PORNO, d'Alain Payet
COUPLE DÉBUTANT CHERCHE COUPLE INITIÉ, de Caroline Joyce
L'ÉCOLE DES PETITES BAISEUSES, de John Love
EXCÈS, de John Thomas
EXHIBITIONS DANOISES, de Lino Ayranu
FAIS-MOI TOUT ! de Ken Warren
FANTAISIES POUR COUPLES, de Georges Fleury
LA FESSÉE, de Burd Tranbaree
FRENCH ÉRECTION, de John Love
FRISONS AFRICAINS, de Zygmunt Sulistrowsky & Louis Soutanes
[stock-shots]
FURIA SEXUELLE, de Georges Fleury
HARD PÉNÉTRATIONS, de Michel Gentil
HURLEMENTS DE PLAISIR, de John Thomas
LA MARQUISE VON PORNO, de Caroline Joyce
MASSAGES PORNOGRAPHIQUES, de Georges Fleury
LA NYMPHOMANE PERVERSE, de Caroline Joyce
P... COMME PÉNÉTRATION, de Lino Ayranu
PARTIES RAIDÉS, de Georges Fleury

PARTOUZE DU DIABLE, de Ken Warren
LES PLAISIRS FOUS, de Georges Fleury
SCHULMÄDCHEN PORNO, de Walter Molitor & Werner Molitor
TOUT EST PERMIS, de Georges Fleury
VICIEUSE AMANDINE, de Bob W. Sanders

1977

AH QUE C'EST BON ! de Burd Tranbaree
ARRÊTE TU ME DÉCHIRES, de Ken Warren
CAILLES SUR CANAPÉ, de John Thomas [*stock-shots*]
CANDIDES SALOPES, de Caroline Joyce
CES FEMMES QUI NE PENSENT QU'À. ÇA, de Frank Barthe [= Michel Vocoret]
CHAUDE ET PERVERSE ÉMILIA, de Lazlo Renato [= Yves Prigent]
LES COLLÉGIENNES, de Paul Martin
LES COLLÉGIENNES DU X, de Guy Maria
COULÉES D'AMOUR, de Ken Warren
COUPLES COMPLICES, de Georges Fleury
CROISIÈRES ÉROTIQUES POUR COUPLES COMPLAISANTS, de Bernard Lapeyre
CUISSSES INFERNALES, de Burd Tranbaree
DÉFONCE-MOI, de Burd Tranbaree
DOUBLES PÉNÉTRATIONS, de Michel Baudricourt
ÉTREINTES, de Maxi Micky [*stock-shots*]
ÉTREINTES DÉCHAÎNÉES, d'Andrée Marchand
EXTASES IMPUDIQUES, d'Andrée Marchand
AH QUE C'EST BON !, de Burd Tranbaree
FAITES-MOI JOUIR, de Michel Baudricourt
LE FEU AU SEXE, de Georges Fleury
LA FIÈVRE DANS LA PEAU, de Paul Martin
LA FILLE A LA FOURRURE, de Claude Pierson
LA GRANDE DÉBAUCHE, de Michel Baudricourt
LA GRANDE SAUTERIE, de Georges Fleury
HELGA, LA LOUVE DE STILBERG, de Alain Garnier [= Alain Payet]
INTRODUCTIONS PERVERSES, d'Alain Thierry
J'AI TRÈS ENVIE, de Michel Baudricourt
JE SUIS UNE BELLE SALOPE, de Gérard Vernier
JEUNE FILLE POUR PARTOUZES [*sic*], de Paul Martin
JEUNES COUPLES DÉCHAÎNÉS, de Paul Martin
JUIR JUSQU'AU DÉLIRE, de Gérard Vernier
LANGUES CHAUDES, de Georges Fleury
LES LIMEUSES, de Georges Fleury
MA FEMME EST UNE PARTOUZEUSE, de Paul Martin
NATHALIE RESCAPÉE DE L'ENFER, de James Gartner [= Alain

Payet]

LA NUIT DES X..., de Maurice Claveret

LES PARTOUZES DE MADAME PAULE, de John Love

PARTOUZES SUÉDOISES, de Paul Martin

PÉNÉTRATIONS HUMIDES, de Michel Baudricourt

PÉNÉTREZ-MOI PAR LE PETIT TROU, de Gérard Vernier

PERVERSIONS PORNOS, de Michel Barny

LES PETITES SALOPES, de Paul Martin

PORNOGRAPHIE THAÏLANDAISE, de John Love

PROUESSES PORNOS/HOMMES DE JOIE POUR FEMMES EN
CHALEUR, de Burd Tranbaree

LES PUTES INFERNALES, de Henri Sala

LA RABATTEUSE, de Burd Tranbaree

RAFFINEMENTS DE LUXURE, de Caroline Joyce

RENTRE C'EST BON, de Maxi Micky

SALOPES ET VICIEUSES, de Burd Tranbaree

SARABANDE PORNO/ESCLAVES SEXUELLES SUR CATALOGUE, de
Burd Tranbaree

LE SEXE QUI JOUIT, de John Love

STÉPHANIE RECTO-VERSO, de Michel Barny

SUCE-MOI SALOPE, de Paul Martin

TRIPLES INTRODUCTIONS/LE SEXE QUI PARLE II, de Frédéric Lansac

ZOB, ZOB, ZOB, de Maxi Micky

ARSÈNE LUPIN, court métrage Tabu

1978

AUTO-STOPPEUSES EN CHALEUR, de Burd Tranbaree

LES AVENTURES DES QUEUES NICKELÉES, de Paul Martin

BLONDES HUMIDES, de Paul Martin

BOUCHES EXPERTES, de Paul Martin

LE BÛCHERON LOUPE LA BRANCHE, de Boris Pradlay [*inserts hard*
pour *Le Journal érotique d'un bûcheron* de Jean-Marie Pallardy]

ÇA GLISSE AU PAYS DES MERVEILLES [*stock-shots hard* pour *Les Petits*
dessous des grands ensembles, de Christian Chevreuse]

COLLÉGIENNES EN DÉLIRE, de Job Blough

CONFESSIONS TRÈS INTIMES D'UNE PETITE FILLE, de John Love

CUISSES EN DÉLIRE, de Paul Martin

DÉPUCELAGES, de Patrick Aubin

FEMMES COMPLICES, d'Andrée Marchand

LE FEU A LA MINETTE, de Paul Martin

LA GRANDE ENFILADE, de Patrick Aubin

LA GRANDE LÈCHE, de Burd Tranbaree

LES GRANDES JOUISSEUSES, de Burd Tranbaree

LES GRANDES SALOPES, de Job Blough

HÔTESSES EN CHALEUR, de John Love
IL ÉTAIT UNE FOIS UNE SALOPE, de Job Blough
INTRODUISEZ VOTRE TICKET, de Job Blough
J'AI PAS DE CULOTTE, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
JE CRIE !... JE JOUIS !..., de Burd Tranbaree
JE SUIS UNE PETITE COCHONNE, de Paul Martin
JE SUIS VICIEUSE MAIS JE ME SOIGNE, de Michel Baudricourt
JOUISSANCES GARANTIES, de John Love
JOUISSANCES TRÈS SPÉCIALES, de Michel Baudricourt
LES LÉCHEUSES, de Sam Corey
LÈVRES BRÛLANTES, de Georges Fleury [*stock-shots*]
LÈVRES GLOUTONNES, de Richard Stephen
LIBRE-SERVICE TRÈS SPÉCIAL, de Guy Maria
MA FEMME EST UNE PARTOUZEUSE, de Paul Martin [*stock-shots*]
NADIA LA JOUISSEUSE, de John Love
LES NOUVELLES PERFORMANCES DE QUEUE DE BÉTON, de Michel Baudricourt
NUITS PORNOGRAPHIQUES, de Georges Fleury
LA NYMPHOMANE LUBRIQUE, de John Love
OBSESSIONS PORNOS, de John Love
OH, LES PETITES STARLETTES ! de Paul Martin
ONDÉES BRÛLANTES, de Jack Régis [*stock-shots*]
ORGIES ADOLESCENTES, de Patrick Aubin
PARTIES CHAUDES, de Georges Fleury
PARTOUZE PERVERSE, de Richard Stephen
PARTOUZES, de Michel Baudricourt
PARTOUZES EN HAUTE MER, de Job Blough
PARTOUZES FRANCO-SUÉDOISES, de Bernard Law
PÉNÉTRATIONS SPÉCIALES, de Michel Baudricourt
PERVERSIONS TRÈS INTIMES, de Michel Baudricourt
LES PETITES VICIEUSES, de Michel Baudricourt
LES PIPEUSES, de Job Blough
PREND-MOI COMME UNE BÊTE, de Job Blough
PROFESSION : BRISEUSE, de Georges Fleury
QUEUE DE BÉTON, de Michel Baudricourt
LES SEPT PARTOUZARDS DE L'OUEST [*inserts hard pour Réglements de femmes à O.Q. Corral de Jean-Marie Pallardy*]
SODOMISATION, de Job Blough
SOPHIE AIME LES SUCETTES, de John Love [*stock-shots*]
SUCOMANIA, de Job Blough
SYMPHONIE PARTOUZARDE, de Job Blough
TOUT POUR JOUIR !/LA VITRINE DU PLAISIR, de Gérard Kikoïne
TOUTES DES VICELARDES, de Claude Sendron
TRIPLE P..., de Paul Martin

VÉRONIQUE... NIQUE... NIQUE..., de John Love

VEUVES EN CHALEUR, de Burd Tranbaree

VOYEUSES (LES), de Pierre Unia [*stock-shots*]

1979

ACCOUPLEMENTS POURVOYEURS, de Patrick Aubin

CÉCILIA... ET LES AUTRES FEMMES AU BORDEL, de Luciano Agosta
[= Joë de Palmer]

MARTINE – VENUS DER WOLLUST/CETTE MALICIEUSE MARTINE /
SECRÉTAIRES SANS CULOTTE, de Heko Heigemann

CHLOÉ, L'OBSÉDÉE SEXUELLE, de Michel Baudricourt

CLARISSE, de Burd Tranbaree

CONFIDENCES D'UNE JEUNE MARIÉE, d'Andrée Marchand

LES CONFIDENCES D'UNE PETITE CULOTTE, de Michel Baudricourt

CONFIDENCES TRÈS INTIMES, de Patrick Aubin

LE DROIT DE CUISSAGE, de Burd Tranbaree

LES ENFILÉES, de Patrick Aubin

LES ENFONCEUSES EXPERTES, de John Love

ENQUÊTES/ENQUÊTES SPÉCIALES SUR COUPLES PERVERS, de
Gérard Kikoïne

ENTRE AUSSI PAR DERRIÈRE..., de Michel Baudricourt [*stock-shots*]

EXHIBITION 79, de Jean-François Davy

EKSTAZEN, MÄDCHEN UND MILLIONEN/PUCELLES EN CHALEUR,
de Miller Dirksen et Pablo Juan Torena

FAIS M'EN PLUS ! de John Love

GAMINE EN CHALEUR, de Robert Xavier

GAMINES À TOUT FAIRE, de John Love

GOÛT PERVERS, d'Antoine Sarrazin [= M. Baudricourt]

J'AIME TOUT [*inserts hard* pour *Les Petits Dessous des grands ensembles*
de Christian Chevreuse]

J'AIME TOUT, de David Niwel [*inserts hard* pour *Si vous n'aimez pas ça,*
n'en dégoûtez pas les autres de Raymond Lewin ; à ne pas confondre
avec le précédent titre !]

JEUNES FILLES SAUVAGES POUR VICIEUX, de Rodney Yasuro [*stock-*
shots]

JEUX D'ADULTES POUR GAMINES EXPERTES, de John Love

JEUX INTERDITS POUR COLLÉGIENNES EN CHALEUR, de Gérard
Vernier [*stock-shots*]

JOUIS PAR DERRIÈRE, J'AIME TOUT, de Michel Baudricourt [*stock-*
shots]

JOUISSANCES PROFONDES, de Michel Baudricourt

LA MARIE SALOPE, de John Love

LES NYMPHOMANES, de Burd Tranbaree, avec Serena

PÉNÉTREZ-MOI PAR LE PETIT TROU, de Gérard Vernier [*stock-shots*]

LA PENSION... DES FESSES NUES ! de Jim Clack [= Francis Leroi]
 PENSIONNAIRES TRÈS EXPERTES, de Jean Luret
 PERVERSIONS, de Michel Baudricourt [version courte des *Nouvelles Performances de Queue de Béton*]
 PERVERSIONS TRÈS COCHONNES, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
 LES PETITES COLLÉGIENNES, de Gérard Vernier [*stock-shots*]
 PETITES FILLES TRÈS PRÉCOCES, de Michel Baudricourt
 PRENEZ-MOI, J'AIME TOUT, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
 SCRABBLE PARTOUZE/ADOLESCENTE POUR VICIEUX, de John Love
 SECRÉTAIRES LUBRIQUES AUX GOÛTS PERVERS, de Michel Baudricourt
 SOIRÉES PRIVÉES, d'Eric Franck [*stock-shots*]
 LES SUCEUSES/INFIRMIÈRES À TOUT FAIRE, de Burd Tranbaree
 TREMBLEMENTS DE CHAIR, de Michel Baudricourt [inserts pour *La Donneuse* de Jean-Marie Panard)]
 UN MEMBRE DE FER, de Job Blough
 VEUVE ET NYMPHOMANE, de Georges Guéret
 LA GUERRE DES POLICES, de Robin Davis : rôle de l'exhibitionniste face à Marlène Jobert.

1980

ANIMATRICE POUR COUPLES DÉFICIENTS, de Gérard Grégory
 BAISER AU SOLEIL, de Claude Pierson
 LES BELLES ÉTRANGÈRES, de Marc Dorcel
 ÇA GLISSE... PAR LES DEUX TROUS, de Michel Baudricourt
 DAMES DE COMPAGNIE, de Burd Tranbaree
 DANS LA BOUCHE DE SOPHIE, de Michel Baudricourt
 DE LA CROUPE AUX LÈVRES, de Michel Baudricourt
 LES DEUX GAMINES, de Caroline Joyce [*stock-shots*]
 EXTASES TRÈS PARTICULIÈRES, d'Alan Vydra
 SWEET YOUNG GIRLS/LA FILLE À TOUT FAIRE, de Gérard Kikoïne
 GESTES INTERDITS, de Joë de Palmer
 GOÛTS PERVERS D'UNE FEMME SOUMISE, de Michel Baudricourt
 INFIRMIÈRES TRÈS COMPLAISANTES, de Michel Baudricourt
 JE FAIS... OU ON ME DIT, de Jean Luret
 JEUX PARTICULIERS, de Michel Baudricourt
 JULIE À SEXE OUVERT, de Claude Patin [inserts]
 LA PETITE CAROLINE AIME LES GRANDES SUCETTES, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
 LANGUES DE PETITES FILLES, de John Love
 LONGUEUR 22 CENTIMÈTRES, d'Alan Vydra et Paul Martin [inserts]
 LUCRÈCE ADOLESCENTE CURIEUSE, de John Love
 L'OUVREUSE N'A PAS DE CULOTTE, de Michel Baudricourt

LES MAUVAISES RENCONTRES, de Marc Dorcel avec Marilyn Jess
LES MINETTES BRÛLANTES, de Joë de Palmer
EXZESSE IN DER FRAUENKLINIK/PARTIES TRÈS SPÉCIALES/LA
CLINIQUE DES PHANTASMES, de Gérard Kikoïne
LA PETITE ÉTRANGÈRE, de Burd Tranbaree
PETITES FILLES POUR GRANDS VICIEUX, de John Love
PLAISIRS SECRETS, de John Thomas [*stock-shots*]
LE PORT DU SEXE, de Michel Ricaud [dans le sketch *Les Marins*]
PREND-MOI DE TOUS LES CÔTÉS, de Job Blough
INTERNATS/GEHEIMNISSE JUNGER MÄDCHEN/RETOURNE-MOI,
C'EST MEILLEUR/PENSIONNAT DE JEUNES FILLES, de Gérard
Kikoïne
RIEN NE VAUT LA PREMIÈRE FOIS, de Joë de Palmer
SECRÉTARIAT PRIVÉ, de Burd Tranbaree
LE SEXE À TRAVERS LE MONDE, de Maxime Debest
TENDRES SOUVENIRS D'UNE BOUCHE GOURMANDE, de Michel
Antony
TROIS FILLES FACILES, de Jean Luret
UNE JEUNE VEUVE EN EXTASE, de Paul Kerman
VÉRONICA, ADOLESCENTE AUX GOÛTS PERVERS, de Michel
Baudricourt

1981

À NOUS LES PETITES SALOPES, de Michel Antony
LES AMOURS CACHÉS DE SYLVIE, de John Love
L'AUBERGINE EST BIEN FARCIE, de Michel Baudricourt
LES BAS DE SOIE NOIRE, de Burd Tranbaree
CHATTES FRÉMISSANTES, de Michel Baudricourt
CONFIDENCES D'UN TROU MIGNON AU DOCTEUR SEX, de Paul
Martin
COUPLE « LIBÉRÉ » CHERCHE COMPAGNE « LIBÉRÉE », de Burd
Tranbaree [coupé au montage]
DÉCHARGE ENCORE, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
LA DÉCHARGE VICTOR!... RIEUSE, de Michel Baudricourt
DIANE LES FESSES DE L'HÔTESSE, de Michel Baudricourt [*stock-
shots*]
L'ÉCOLE DE L'AMOUR, d'Andrée Marchand
EMBROCHEZ-MOI PAR LES DEUX TROUS, de Michel Baudricourt
LA FEMME OBJET, de Frédéric Lansac
GARÇONNIÈRES TRÈS SPÉCIALES, de Burd Tranbaree
LA GRANDE EXTASE, de Paul Kerman [*stock-shots*]
LA GRANDE JOUISSANCE DE... PAMELA, de Michel Baudricourt
HAPPENING, d'Alan Vydra
INFIRMIÈRE LUBRIQUE, de Michel Baudricourt

INFIRMIÈRES DU PLAISIR, de Paul Kerman
INFIRMIÈRES JOUISSEUSES, de Michel Baudricourt
INNOCENCE IMPUDIQUE, de Patrick Aubin [*stock-shots*]
HETASTE LIGGEN/INTERNATIONAL GIGOLO, d'Andrew Whye
DER FRAUENARZT VOM PLACE PIGALLE/JEUNES FILLES EN
CHALEUR À SODOMISER/INFIRMIÈRES LUBRIQUES, de Michel
Jean
LOLA 2000 PETITES FEMMES POUR HÔTELS PARTICULIERS, de
Robert de Nesle [*stock-shots* de *Prostitution clandestine* d'Alain Payet]
MA MÈRE ME PROSTITUE, de John W. Dark [Francis Leroi]
NUITS D'ORGIES D'AGNÈS, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
PATRICIA PETITE FILLE MOUILLÉE, de Michel Baudricourt
PATRICIA, VALÉRIA, ANNA ET LES AUTRES, de José Bénazéraf
LES PETITES DÉVERGONDÉES, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]
LES PIPES DE MADAME SAINT-CLAUDE, de Michel Baudricourt
LA PROF ENSEIGNE SANS PRÉSERVATIFS, de Bob W. Sanders
UNE SI JOLIE PETITE CHATTE, de Michel Baudricourt
LES UNS DANS LES AUTRES, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]

1982

LES BACHELIÈRES EN CHALEUR, de Sam Corey [*stock-shots*]
CHAMBRES D'AMIS TRÈS « PARTICULIÈRES », de Burd Tranbaree
J'AI DROIT AU PLAISIR, d'Andrée Marchand [*stock-shots*]
SWEET SEXY SLIPS/HEISSE HÖSCHEN/PETITES CULOTTES
CHAUDES ET MOUILLÉES, de Michel Jean
WILD PLAYGIRLS/HARD PÉNÉTRATIONS/HÔTESSES TRÈS INTIMES/
PARFUM DE LINGERIES INTIMES, de Michel Jean
LES VIERGES SE DÉCULOTTENT, de Gérard Grégory [*stock-shots*]

1983

FRENCH SATISFACTION/À PLEINS SEXES/PARFUMS DE LINGERIES
INTIMES, de Michel Jean
BROUTE MINOU, de Michel Baudricourt
LES CLIENTES, de Alex Bakara
INITIATION D'UNE FEMME MARIÉE, de Burd Tranbaree
JE MOUILLE AUSSI PAR DERRIÈRE, de José Benazéraf
JE TE SUCE, TU ME SUCES OU LA VIE D'UN BORDEL DE PROVINCE,
de José Benazéraf
LES STOPPEUSES NE PORTENT PAS DE CULOTTES/MARATHON
LOVE, d'Andrew Whye [*inserts*]
VIENS JOUIR CHÉRIE, de Pierre B. Reinhard

1984

LES DÉBORDEMENTS VICIEUX DE STELLA, de Sam Corey [*stock-shots*]

DIE WILDEN STUNDEN DER SCHÖNEN MÄDCHEN/WILD
PLAYGIRLS II/DOIGTS VICIEUX, CULOTTES DÉCHIRÉES/
HÔTESSES TRÈS INTIMES H, de Michel Jean
DU FOUTRE PLEIN LE CUL, de José Benazeraf
LA FEMME EN SPIRALE, de Jean-François Davy
HARD PÉNÉTRATIONS, de Michel Jean
J'AI TRÈS ENVIE DE NYMPHETTES À SODOMISER, de Georges
Lagautrière [*stock-shots*]
LINGERIES FINES ET PERVERSES, de Paul Kerman [version hard de
La Femme en spirale]
LE PORT AUX PUTES, de José Benazeraf

1985

L'EXÉCUTRICE, de Michel Caputo
VOLUPTÉS AUX CANARIES, de Michel Leblanc [R.A. n'apparaît que
dans la version *soft*]
POLICE, de Maurice Pialat
POSSESSIONS ANALES POUR INGÉNUES EXPERTES, de Patrick Aubin
[*stock-shots*]

1986

BAISE LES FILLES ET SODOMISE-MOI, de Michel Antony
CONFIDENCES D'UNE PETITE VICIEUSE TRÈS PERVERSE/JAMES
BANDE 00 SEX 69, de Paul Kerman
I LOVE YOU, de Marco Ferreri

1987

SODOMIES BRÛLANTES, de Michel Baudricourt [*stock-shots*]

1989

BELLE D'AMOUR, de Michel Ricaud avec Rocco Siffredi

2000

LES TONTONS TRINGLEURS, d'Alain Payet

2006

LE POUVOIR DU SEXE, de Yannick Perrin

[*] *Dictionnaire des films français érotiques et pornographiques en 16 et 35 mm*, à
paraître en 2011 (<http://serious-publishing.fr>)



Richard Allan est un des défenseurs de libertés de l'Après-68, alors que le cinéma clandestin gagne les écrans des Champs-Élysées et que la pilule autorise enfin les femmes à envisager leur propre plaisir sur un même pied d'égalité avec les hommes.

Pendant la décennie 1970-80, cette « Parenthèse enchantée » ainsi baptisée par la journaliste Françoise Giroud, Richard Allan a tout connu, tout fait dans le cinéma porno : acteur, directeur d'acteurs et de castings, producteur, partouzeur, séducteur... Et les chiffres illustrent bien ce parcours exceptionnel : quelques 500 films et 8 000 femmes, d'innombrables soirées privées et autant d'aventures sulfureuses !

À travers mille anecdotes et une galerie de portraits hauts en couleur – Brigitte Lahaie, Sylvia Bourdon, la Ciociolina, Denise, Rocco, Alban –, les Mémoires d'un Casanova du cinéma nous font découvrir une aventure libertaire hors normes.

Jean Marc Simon, historien et romancier, dirige une collection de biographies et est lui-même auteur de biographies (Jackie Kennedy, Marie-Antoinette, Jacques Mésrine).



9 782847 242638

Éditions Jacob Duvernet

ISBN 978-2-84724-263-8

20 €